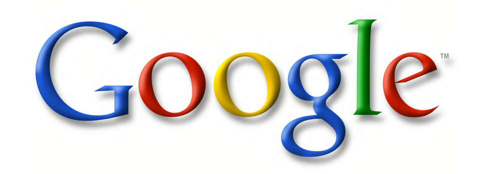
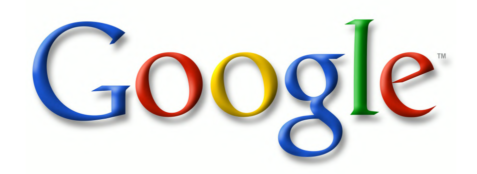
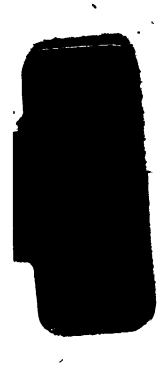
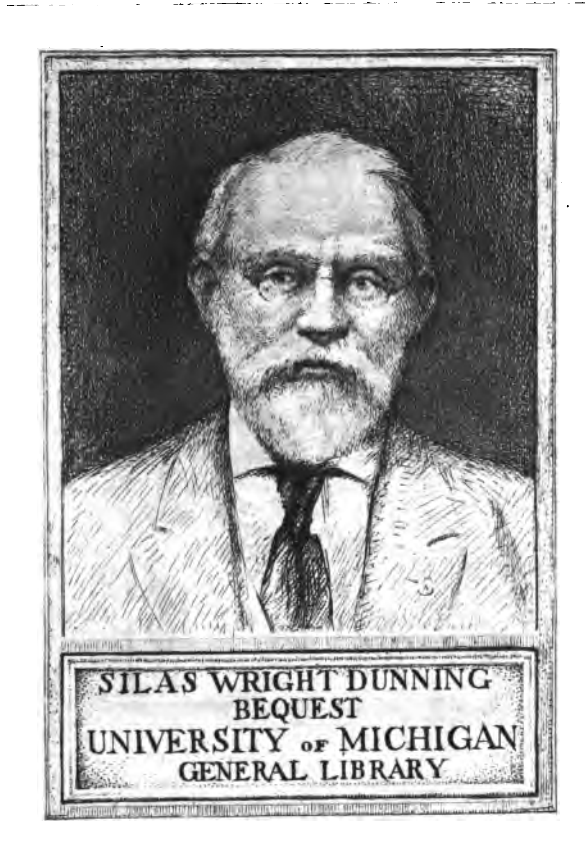
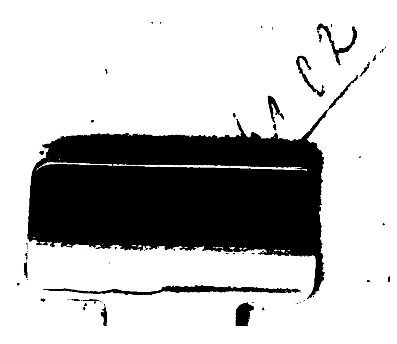



Google


A 727,955




SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES,

1589

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES,

par

une société de gens de lettres,

rédigé par

J. LAFORGUE,
professeur de langue et de littérature françaises, Membre de la société grammaticale, littéraire et philosophique de Paris, et de la Légion-d'honneur.

TOME II.

A DRESDE,
chez M. LAFORGUE, Waisenhausgasse N° 16, et
chez M. ARNOLD, libraire au Vieux-Marché.
1831.

AVANT-PROPOS.

Nous ne pouvons nous dissimuler que pendant la première année de l'existence de ce journal nous n'ayons dévié de la ligne que nous nous étions tracée dans notre prospectus; cela nous oblige à quelques explications envers nos lecteurs.

Nous nous étions proposé un ouvrage didactique sur une base très-large, et nous pensions, en remplissant cette tâche, trouver de nombreux appuis dans les instituteurs, les chefs de pensionnat et les maîtres de langue française en Allemagne et chez l'étranger; mais soit que nous n'ayons pas inspiré la confiance que méritaient nos promesses, soit que notre prospectus ne soit parvenu qu'à peu de personnes de la classe enseignante, soit enfin que le plus grand nombre ait plus de confiance dans ses propres lumières que dans celles d'autrui et que beaucoup de maîtres croient n'avoir plus rien à apprendre, nous n'avons compté que peu d'abonnés parmi eux, tandis que notre Journal acquiert du crédit dans les classes instruites et parmi les personnes qui cherchent dans une lecture périodique le plaisir uni à l'instruction. Plusieurs personnes nous ont écrit pour nous demander de la variété, moins de grammaire et plus de littérature, et surtout du nouveau. Nous avons dû céder au voeu du plus grand nombre, et nous

annonçons à nos lecteurs que notre Journal continuera d'être ce qu'il a été depuis les six derniers mois, que nous aurons soin de n'admettre que des morceaux bien écrits et d'une utilité générale, en même tems que nous donnerons des solutions analytiques sur toutes les difficultés qu'on nous proposera, comme sur tous les points de la langue française qui nous paraîtront mériter l'attention des personnes qui tiennent à connaître foncièrement la langue de nos bons écrivains anciens et modernes et à la parler purement.

Sans doute, quoique fassent les rédacteurs d'un journal littéraire, il serait ridicule de se flatter de répondre au goût de tous les lecteurs; nous n'avons point cette prétention pour notre propre compte, mais nous pouvons espérer au moins de ne pas mériter le reproche de négligence; et comme les sociétaires n'ont point fait cette entreprise dans l'espoir d'y trouver des avantages pécuniaires, nous serons heureux d'acquérir l'assurance d'avoir répondu au voeu d'un petit nombre de gens instruits et d'un goût formé par de bonnes lectures.

Quant à la Méthode de l'Enseignement universel dont nous avons annoncé un article dans chaque N°, nous nous sommes vus forcés d'abandonner cette marche; cependant nous en parlerons de tems en tems, et nous continuerons à répondre par écrit ou verbalement aux personnes qui nous adresseront des questions sur cette matière.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre des Substantifs.

(Substantifs féminins.)

69. Il n'y a que trois substantifs qui se terminent en ibe. M. Patey ne donne que le mot *une bribe de pain*, et dit que, sans exception, tous les mots de cette désinence sont du féminin. Il s'est trompé: *un bon* scribe, *un vilain* Ibibe (petit serpent de la Caroline).

70. La désinence en ible est presque exclusivement

affectée aux adjectifs, car il n'y a que quatre substantifs qui se terminent en *ible:* ce sont, *la sainte* bible, *un bon* crible, *un excellent* combustible, *un bon* comestible. M. Patey ne donne que les deux premiers. Le substantif comestible est d'un plus grand usage au pluriel qu'au singulier. Les comestibles sont hors de prix (sont très-chers.)

71. Les substantifs en iche sont du féminin, à l'exception des suivans: *un* acrostiche, *un* bouliche, *un* caniche, *un* derviche, *un* fétiche, *un* hémistiche. *Une* affiche mal *imprimée*, *une* biche *légère*, *une* corniche *élégante*, *une* niche *obscure*, *une* miche mal *cuite*, *une* levriche bien *marquée*, *une* pouliche *pommelée*.

72. Il n'y a qu'un substantif en icte, c'est la *vindicte*. Le pervers qui se soustrait à *la* vindicte *publique*, n'échappe pas à la vengeance céleste.

73. La désinence en ide renferme plusieurs mots dérivés du grec. Ce sont, en grande partie, des mots techniques, comme: un sphéroïde, un rhomboïde, l'oxide, la conchoïde, etc. Ces mots, n'offrent point de difficulté pour les personnes de l'art, et pour les autres, ils ont rarement occasion de s'en servir.

Toutefois, et quant aux mots d'un usage plus général, nous dirons que les substantifs en ide sont du féminin, à l'exception des suivans: l'acide *vineux*, *un* fluide, *un* guide sûr, l'idatide *rongeur* se loge dans les chairs, *un* invalide *boiteux*, payer de *gros* subsides, *tout* solide a les trois dimensions suivantes; longueur, largeur et profondeur. Enfin *un* homicide et ses analogues, comme: *un* régicide, *un* parricide, *un* infanticide, etc.

Une bride *légère* suffit au cheval dont la bouche est délicate. Les cantharides sont *corrosives*, De *belles* cariatides. Les *cruelles* Euménides. Les hémorroïdes sont *douloureuses*. Les ides de mars furent *fatales* à César. Les pyramides *colossales*. Ses chagrins sont écrits dans les rides *profondes* qui sillonnent son front.

74. Les mots en **idre** sont peu nombreux. *L'hydre* est généralement du féminin: „Plus on a d'expérience, a dit Hume, et plus on se détrompe de cette idée que le peuple est *une* hydre *dangereuse* qu'il faut enchaîner.“ — Cependant Valmont de Bomare, dans son dictionnaire universel d'histoire naturelle, le fait du masculin. Pontard Gesner parle d'*un* hydre à sept têtes. *La* clepsydre est une machine hydraulique des anciens pour mesurer le tems; *le* clepsydre est un orgue hydraulique. L'*excellent* cidre de Normandie est une boisson estimée des amateurs.

75. Les substantifs terminés en **ie** forment une classe assez nombreuse. Ils sont du féminin, à l'exception des suivans: *Le* Messie est encore *attendu* par les Juifs. *Un* génie *puissant* est souvent un fléau. *Un bon* parapluie est un luxe de première nécessité. *Un affreux* incendie. *Le* périhélie est, pour une planète, le point où elle se trouve le plus rapprochée du soleil. L'aphélie est le plus grand éloignement entre deux corps célestes. La terre est à son aphélie lorsqu'elle se trouve à la plus grande distance possible du soleil. *Le* parélie est l'image du soleil réfléchie dans un nuage. Boiste fait ce mot du féminin. Nous pensons qu'il a été induit en erreur par la désinence, car il suffirait de l'analogie pour le faire du

masculin. — Lévizac fait *Pavie* du masculin : nous ne partageons pas son opinion sur ce point, si c'est la ville; mais oui, si c'est la pêche. Voyez ce que nous avons dit aux pages 126—127 du premier volume.

Une hie bien *ferrée*. *Une* maladie *aigüe*. *Une* vie *délicieuse*. *Une forte* poulie. *La* palinodie est familière aux hommes qui tiennent aux honneurs plus qu'à l'honneur. L'envie, quoique *modérée* par la raison, est un poison corrosif qui dessèche le coeur.

70. La désinence en ille (les *ll* mouillés comme dans *fille*) comprend un assez grand nombre de noms qui sont du féminin, à l'exception des suivans : *Le* brusquembille (terme de jeu de cartes), *un* codille, gagner *le* codille (terme de jeu de cartes), sans avoir fait jouer. *Un* cordille est un jeune thon sortant de l'oeuf. *Un gros* drille, *un bon* drille; *un plaisant* mascarille ; *le* spadille m'est *resté* en main. — Le dictionnaire universel de la langue française fait ce mot du féminin, mais c'est une erreur. — *Quadrille* est masculin quand il est terme de jeu : jouer *au* quadrille ; il est féminin quand il signifie une troupe de chevaliers dans un carrousel et lorsqu'il exprime une danse fort en usage en Allemagne : *la* quadrille a été bien *dansée*.

77. Il n'y a que trois mots dont la terminaison soit en *imphe : la* lymphe *épaissie, une* nymphe *enjouée*, et *le* paranymphe. Chez les Romains, *le paranymphe* était un jeune garçon qui conduisait une nouvelle mariée chez son époux, etc.

78. La désinence en ince n'a que les noms suivans : *la* pince, *la* province, et *le* prince.

79. Il y a peu de noms qui se terminent en **inde**; ce sont: *une* blinde, terme de marine et d'art militaire; attacher, fixer de *fortes* blindes (pièces de bois pour contenir les fascines; — tronçons de vieux câbles et autres cordages pour amortir l'effet du boulet sur le corps d'un navire). Les toast ont remplacé les brindes *joyeuses*. Les Indes *orientales*. *Une* dinde *trufée*. *La jeune et belle* Olinde: nom de femme. *Le* Pinde, Ne gravit pas qui veut *le* Pinde *raboteux*.

80. La désinence en **ine** est très-nombreuse, et n'a de masculin que — *le platine*, métal, et *le quine*, terme de loterie. On doit encore excepter les noms pro. pres — Pline, Racine, etc.

81. Il n'y a que deux noms en **ingle**; *une grosse* épingle, *une forte* tringle.

82. Les noms en **inte**, **inthe**, sont peu nombreux, mais à l'exception *du labyrinthe*, et *du plinthe*, bataillon carré des anciens, ils sont tous du féminin.

Un labyrinthe *merveilleux*. Le mot *labyrinthe* se prend aussi pour grand embarras: dans *quel affreux* labyrinthe me suis-je jeté! — *Plinthe*, terme d'architecture, est du féminin. *La* plinthe est un socle dans les bases. Voilà *une* plinthe bien *disproportionnée*. *La* plainte trop *bruyante* annonce plus de faiblesse que de douleur. *Une* crainte *prudente* n'est pas de la peur. *La* feinte n'est *permise* que pour déconcerter l'astuce ou pour dérouter un adversaire. L'absinthe est moins *amère* que les remords.

83. Il n'y a pas de désinence qui renferme plus de substantifs que celle en **ion**, et presque tous sont du féminin. Dans la terminaison en **tion**, classe très-nom-

breuse, tous sont du féminin à l'exception d'un seul; c'est *le bastion*.

C'est par erreur que Lévizac a dit: „On place parmi les substantifs masculins ceux en i o n, etc.“ Il fallait dire tout le contraire.

La coaction est la force qui contraint à agir, ou qui empêche l'action. *La coaction* est de l'essence d'un gouvernement despotique; cependant quoiqu'*elle* soit un moyen extrême, *elle* est un moyen indispensable de tout gouvernement. *La persuasion* est le moyen efficace, la coaction le moyen extrême. Plus un gouvernement se dispense de la coaction, plus il est fidèle à sa vraie nature, et plus il s'acquitte de *sa haute* mission. Au contraire, lorsqu'il se croit obligé d'employer sans cesse la coaction, il se rapetisse, il se resserre, fait très-peu et fait mal tout ce qu'il fait.

Une constitution, quelqu'*imparfaite* qu'*elle* soit, est toujours préférable au pouvoir arbitraire.

Les *grandes* passions sont rarement *prudentes*.

Voici les exceptions: un alcyon, un alérion, un ardélion (peu usité), un bastion, un camion, un clayon, un crayon, un porte-crayon, un embryon, un gabion, un galion, un horion, un lampion, un lion, un million, et les composés de ce mot, comme billion, trillion etc.; le mont Pélion, un pion, un psaltérion, instrument à cordes; un rayon, un scion, un scorpion, le septentrion, la loi *du* talion, un taudion. — Quelques-uns de ces mots sont peu usités.

84. Il y a très-peu de mots en i p s e et y p s e: l'apocalypse ne saurait être *claire* pour personne. L'el-

lipse doit être *claire* pour être *bonne*. Une paralipse *amenée* à propos. *Une* éclipse *totale*.

Exception: Le gypse sert à faire le plâtre.

85. Il n'y a que deux mots en ipte; l'un est féminin: *la productive* Egypte; l'autre masculin: *un* crypte obscur (souterrain dans une église qui sert de lieu de sépulture.

86. La désinence en ique est riche en adjectifs, mais il y a aussi grand nombre de noms substantifs qui affectent cette terminaison. La majeure partie sont du féminin. Voici, à-peu-près, les noms en *ique* qui sont du masculin. *Un beau* cantique; Cacique *malheureux; un* caïque *léger; le* classique et *le* romantique; *un* émétique; *un* laïque; *le* lévitique; *un* bon lexique; *un* panégyrique *boursoufflé*; *un délicieux* pique-nique; *un* portique *toscan; le meilleur* spécifique contre la misère et l'ennui est l'amour du travail; qu'importe à l'homme de vivre sous *le* tropique du cancer ou sous *celui* du capricorne, si sous l'*un* comme sous l'autre le même sort l'attend; *le saint* viatique peut préparer à la mort, mais non prolonger la vie.

La plupart des adjectifs en ique sont employés substantivement, et alors ils sont du masculin: *le meilleur* comique; *un grand* tragique; *un* politique *rusé*, etc. *).

---

*) Nous avons omis dans les désinences masculines la terminaison en isque. Qu'il nous soit permis de la rétablir ici. Cette classe, peu nombreuse, n'a que trois noms féminins; ce sont: *la bisque*, *la brisque*, et *la morisque*. Les masculins sont: l'astérisque, le disque, le frisque, le

CORRESPONDANCE ET CRITIQUE GRAMMATICALE.

Monsieur le Rédacteur,

Les vieilles idées, chez la plupart des hommes, sont comme une lèpre dont on ne peut entièrement se débarrasser. Je me suis trouvé, il y a quelques jours dans une société où l'on parlait langue française comme on parle souvent politique, c'est-à-dire que l'on déraisonnait à qui mieux mieux. Je ne sais à propos de quoi, quelqu'un m'ayant interrogé sur une proposition où se trouvaient les mots *mon*, *ton*, et devant l'analyser pour en rendre le sens clair, je dis que ces deux mots étaient des adjectifs. Sur ce, un quidam m'objecta que ces mots étaient *pronoms* et non *adjectifs*. Je lui accordai que ces mots étaient en effet qualifiés de *pronoms possessifs* par une foule de grammairiens, mais que j'étais de l'opinion de ceux qui ne voyaient dans ces mots que de purs qualificatifs, et je tâchai de faire comprendre mes raisons. Cependant je ne sais si je m'exprimai mal, mais le fait est que je ne convainquis pas mon contradicteur; et comme dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, et que le qui-

---

lentisque, le ménisque, l'obélisque, le risque, et le trochisque.

L'Académie dit que *risque* est féminin dans cette phrase qu'elle appèle proverbiale et qui n'est que populaire: Je le ferai *à toute risque,* pour à tout hasard. Boiste rapporte cette locution et dit qu'elle est *inusitée.* Nous le pensons aussi, ou plutôt nous croyons que c'est une faute. — Il faut dire *A tout risque.*

dam passe avec raison pour être très-érudit, je crus m'apercevoir qu'inpetto, chacun me donnait tort.

Vous m'obligeriez beaucoup, Monsieur le Rédacteur, si vous vouliez bien venir à mon secours; mais, si telle est votre opinion, ce que je ne crois pas, je ne serai pas fâché que vous me condamniez.

Je suis, etc. *(Un abonné).*

Réponse.

Il nous paraît, Monsieur, que vous êtes parfaitement en état de résoudre vous-même la question que vous nous sommettez; cependant comme vous désirez vous appuyer de notre autorité pour persuader votre érudit retardataire, voyons qui de vous deux a raison.

Si votre adversaire est latiniste, il doit savoir que *pronom* signifie *pour le nom*, expression elliptique qu'il faut compléter ainsi: *mot mis pour le nom.* Mais si le *pronom* est le remplaçant d'un *nom*, il est tout simple que le *nom* et le *pronom* ne se trouveront pas côte-à-côte. Cependant on dit: *mon père, ton cheval, sa bourse, sa marotte*, etc. Si dans ces phrases *mon, ton, sa*, sont *pronoms*, de quels noms tiennent-ils la place? Demandez cela à votre quidam. — Voici ce que dit M. l'abbé de Lévizac: „Mon habit, votre maison; c'est comme si l'on disait, *l'habit de moi, la maison de vous.* Ce sont de vrais adjectifs: ils en ont la nature et en suivent les lois.“ En effet, *mon, ton, son, notre, votre, leur*, modifient le nom qu'ils précèdent par l'idée de possession, et tout modificatif doit être considéré comme adjectif; car l'adjectif

modifie le substantif non-seulement par l'idée de qualité, mais encore par l'idée de manière d'être ou de détermination.

Voici ce que dit M. A. Boniface dans son excellente grammaire, art. 176: „Dans *mon* père, *ma* mère, *mes* enfans, les mots *mon, ma, mes,* ajoutent à l'idée *de détermination* celle *de possession;* ce sont des *adjectifs déterminatifs-possessifs,* appelés communément, mais à tort, *pronoms possessifs. Ton, ta, tes; son, sa, ses; notre, nos; votre, vos; leur, leurs,* comme dans *leur* père, *leurs* enfans, forment avec les précédens cette classe d'adjectifs déterminatifs.“

Pour qu'un mot puisse être appelé *pronom*. il faut absolument qu'il rappèle un nom substantif. Dans *mon, ma, mes; ton, ta, tes,* etc.; les noms auxquels ils se rapportent doivent être placés immédiatement après, et ne sauraient en être séparés, comme ils ne peuvent être déplacés. Ces mots ne sont donc pas des représentans de noms, et par conséquent ne sauraient être dits *pronoms* qu'abusivement. Quand on dit *mon père*, sans doute le mot *mon* réveille l'idée de *moi,* véritable pronom personnel; et c'est, sans doute, la seule chose qui a pu faire considérer *mon* comme un pronom; mais s'il l'était réellement, il s'accorderait, comme la plupart des autres, avec le substantif dont il rappèle l'idée. C'est ce qui n'a pas lieu, au moins en français; car une femme ne dit pas *ma* chapeau, un homme ne dit pas *mon* canne, une seule personne ne dit point *ma* ou *mon* chevaux. Ces mots doivent s'accorder (en français, en italien, en espagnol et dans presque toutes les langues) avec la chose possédée,

qu'ils ne représentent point, mais dont ils sont chargés de restreindre l'étendue; et en cela encore ils sont semblables à l'adjectif modificatif, comme *beau*, *blanc*, *dur*, etc., puisqu'ils sont obligés de prendre le genre et le nombre du substantif auquel ils se rapportent.

Nous croyons, Monsieur, en avoir dit assez pour convaincre, non pas précisément votre quidam, s'il tient plus à ses idées qu'à la vérité, aux habitudes de routine qu'aux perfectionnemens qui s'opèrent chaque jour à l'intellectuel comme au physique; mais bien les personnes présentes à la discussion qui vous a fourni le motif de la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser, qu'effectivement vous avez raison de ne considérer *mon, ton,* etc., que comme de purs adjectifs, et que votre contradicteur a *tort* de *s'obstiner à les considérer comme* pronoms, quoiqu'au fond, il soit fort indifférent de considérer ces mots comme pronoms possessifs ou comme qualificatifs, lorsqu'il ne s'agit que d'apprendre à bien parler la langue française.

Nous avons l'honneur, etc.

Lettre au Rédacteur sur l'emploi de l'article.

Monsieur,

Dans la plupart des grammaires et surtout dans l'immense quantité de celles qui ont été publiées en Allemagne, on parle d'articles définis, indéfinis, partitifs et d'unité. Il paraît que d'après le nouveau système grammatical, on doit simplement les dénommer *attributs particuliers*, ce que je conçois; mais c'est peu de savoir les

classer; il faut savoir en faire usage. Veuillez donc, Monsieur, par la voie de votre journal, me faire savoir quel principe peut guider un jeune grammairien.

Agréez, etc.

Réponse.

Le point-de-vue sous lequel le substantif se présente à l'esprit décide du choix de l'attribut destiné à le précéder. Il se prend dans un sens étendu et déterminé, ou dans un sens restreint, ou dans un sens individuel.

Le substantif dans un sens étendu doit être précédé de l'attribut *le, la, les.*

L'homme affronte les mers sur un frêle vaisseau.
L'homme laborieux franchit tous les obstacles.

Dans le premier exemple, *l'homme* signifie les hommes en général: dans le second, *l'homme laborieux* signifie tous les hommes qui se livrent au travail: c'est le sens étendu.

La langue permet cependant d'écrire: *dignité*, *fortune, considération, tout est perdu*, *hormis l'honneur.*

Le substantif, dans un sens restreint, exige devant l'attribut *un, une, du, de la, des.*

Un homme est venu me voir.
Un homme instruit vaut bien un homme riche.
Des hommes vertueux habitent ce séjour.

Il est évident que le mot homme, dans ces trois exemples, n'embrasse ni la totalité des hommes, ni celle des hommes instruits, ni celle des riches, ni celle des vertueux. C'est le sens restreint.

On peut quelquefois choisir, grammaticalement parlant, entre le sens étendu et le sens restreint, entre *le, la les,* et *un, une* dans ces phrases comme les suivantes:

De tout homme inconnu le sage se méfie.

Auprès de son enfant une mère est heureuse.

La grammaire permettrait bien *un homme sage* et *les mères;* mais le goût ne laisse pas de choix. Dans le premier exemple, il faut le sens étendu pour blesser un peu moins l'amour-propre de celui à qui l'on donne cet avis; le sens restreint le rapprocherait trop de lui. Dans le second exemple, il faut le sens restreint, pour intéresser davantage: c'est un tableau; je vois une mère auprès de son enfant, je veux la flatter. Généralisons le sens, les traits fuient, l'image s'efface, et dans ce nombre illimité de mères, le sentiment ne peut s'attacher à aucune.

Un, une, des, ainsi que *du, de la, des,* précèdent le substantif à sens restreint. Mais quand faut-il employer l'un ou l'autre?

Un, une et leur pluriel *des,* se placent devant les substantifs qui marquent des entiers, et *du, de la,* devant les substantifs qui marquent des fractions.

Un pain, des pains, du pain.

Un pain est un entier au singulier, *des pains* est un entier au pluriel, et *du pain* est une fraction. C'est à l'écrivain à se bien pénétrer du sens, afin d'employer celui des attributs qui rend le mieux l'idée qu'il doit exprimer.

Il est essentiel de remarquer qu'au nombre pluriel, le substantif, pris dans un sens restreint, change *des* en *de,* lorsqu'il est précédé d'un adjectif, et qu'on dit: *de bon-*

nes choses et *des choses bonnes*. C'est une règle de syntaxe que tous les grammairiens ont établie ou adoptée, et dont le savant Urbain Domergue a seul donné la raison.

Ce grand grammairien pense que, lorsque le substantif précède, il exige, conformément au génie de la langue, l'attribût *des* avant lui; et que lorsque c'est l'adjectif, l'esprit, impatient d'arriver à l'idée exprimée par le substantif, franchit *les* et ne conserve de l'attribut qui le restreint que la partie nécessaire, qui est *de;* car on sait que *des* est contracté de *de les.*

Restaut veut que cette règle soit pour le singulier comme pour le pluriel, et qu'on dise — *de bonne viande* et non pas *de la bonne viande*

Si la raison que nous venons de donner est applicable à un nombre, elle doit l'être à l'autre. Cependant les auteurs varient dans la pratique, quant au singulier. L'abbe Girard a écrit dans sa grammaire *de la bonne besogne*, et l'Académie dans son dictionnaire, *du mauvais sang, du grand papier.*

La différence vient, sans doute, de ce qu'en mettant *de* pour *des* il n'y a point d'ambigüité: *d'illustres écrivains* est évidemment au pluriel; mais en mettant *de* pour *du, de la,* on ne sait souvent à quel nombre est le substantif. Par exemple, si l'on entendait dire: *de belle farine*, *de belles farines*, *de belle chair, de belles chairs*, *de beau pain*, *de beaux pains*, comment savoir si l'on veut parler d'un singulier ou d'un pluriel? Pour que le sens soit clair, il faut au singulier *de la belle farine*, *de la belle chair*, *du beau pain*, et au pluriel *de belles farines*, *de belles chairs*, *de beaux pains*. La précision avait

fait manquer à la règle, la clarté y ramène. (Voyez ce que nous avons dit aux pages 473 et 474 du premier volume).

Le substantif dans le sens individuel, ou le nom propre, marche seul et n'a pas besoin d'être annoncé par un de ces attributs connus sous le nom d'articles.

Homère est le premier des poètes grecs et Virgile des poètes latins, Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à l'un; honneur qui n'appartient peut-être à aucune de ces cités: Mantoue a donné naissance à l'autre.

On dit par ellipse — les Demosthène, les Cicéron, les César, les Napoléon sont rares. C'est comme s'il y avait — les orateurs tels que Demosthène et Cicéron, les héros tels que César et Napoléon sont rares.

Le Tasse, l'Arioste, le Dante, le Corrège, la St. Jean, la Toinon, renferment aussi une ellipse; c'est comme si l'on disait: le poète appelé Tasse, etc., le peintre appelé Corrège, la fête de St. Jean, la fille appelée Toinon. Mais en parlant d'une femme honnête, on ne peut, sans une grossièreté insigne, user de ce tour elliptique.

Les noms propres de royaumes, de provinces, de rivières, de montagnes admettent *le*, *la*, *les*, sans doute à cause de leur étendue, ou plutôt parce qu'il y a ellipse. La Franee, la Bourgogne, la Saxe, la Silésie, la Seine, le Vésuve, les Pyrénées, etc.; c'est comme si l'on disait: — le royaume appelé France, celui appelé Saxe, la province qu'on nomme Bourgogne, celle qu'on nomme Silésie, le

fleuve appelé Seine, le mont appelé Vésuve, les montagnes nommées Pyrénées. —

Appliqué, diligent, laborieux.

Mademoiselle Louise de P..., que nous avons le plaisir de compter au nombre des jeunes personnes auxquelles nous avons enseigné la langue française, nous demande — si *buanderie* est français, si le mot est en usage et ce qu'il signifie strictement: elle nous dit aussi, „N'est-ce pas, Monsieur, quand j'ai bien travaillé de tête, j'ai été bien appliquée, et quand j'ai fait un ouvrage de main, brodé, labouré, j'ai été laborieuse? Le mot diligente ne vaut rien?" Dans la langue allemande on confond assez généralement *l'application* et *la diligence*. Appliqué et diligent sont cependant si peu synonymes, qu'aucun de nos synonymistes n'en a fait l'objet de ses considérations. Nous allons tâcher de remplir cette lacune, mais disons auparavant à Mlle Louise que *buanderie* est un mot très-français, très-en usage et qu'il désigne un lieu destiné à faire la lessive, dans lequel on trouve une chaudière, une cuve et les ustensiles nécessaires au blanchissage du linge et des toiles.

L'homme *appliqué* apporte à tout ouvrage qu'il entreprend toute l'attention dont il est susceptible.

L'homme *diligent* travaille de suite et le plus qu'il peut; en toute occasion, il se met sans peine à l'ouvrage.

L'homme *laborieux* aime le travail et travaille beaucoup.

Un étudiant, un artiste doivent être *appliqués:* il en

est de même des gens de métier dont les travaux sont délicats. *L'application* suppose une attention suivie, une réflexion sérieuse à la chose que l'on fait. Un élève qui n'est pas *appliqué* à ses études ne doit pas s'attendre à retirer quelque fruit de son travail.

On peut être appliqué sans être diligent, car il suffit de faire bien attention à ce qu'on fait pendant qu'on travaille, pour être *appliqué*, et pour être *diligent*, il faut travailler de suite et le plus qu'on peut.

Un individu subordonné, un domestique, un commis, doit être *diligent*.

L'application suppose l'opération de l'esprit plus que la diligence.

Un manoeuvre, un laboureur, en général tous les hommes de métier doivent être laborieux. Quoiqu'il soit bon que l'intelligence s'exerce sur toutes les actions de l'homme, *l'application* en suppose plus que la *diligence* et celle-ci plus que la *laboriosité*.

L'élève appliqué fait bien son ouvrage; l'élève diligent le fait vite; l'élève laborieux le fait sans se rebuter. Le premier aime l'instruction; il montre qu'il sent le prix du savoir; le second peut n'aimer qu'à contenter ses maîtres, et souvent qu'à se débarrasser d'une tâche, afin d'être plus tôt libre; le troisième travaille, parce qu'il trouve du plaisir à travailler.

En général, à quelque occupation qu'on se livre, pour atteindre à quelque perfection, il faut être tout-à-la-fois *appliqué*, *diligent* et *laborieux*. — Enfin appliqué est l'opposé de distrait, diligent et laborieux le sont de paresseux.

On nous prie de faire connaître par la voie de notre journal la prononciation du mot *Penthièvre*, nom propre de l'un des fils de Louis-Philippe I, roi des Français, et on nous demande si ce nom se prononce comme Pentecôte, où *en* se prononce *an*, ou bien comme *pin?* — *Pen* dans Pentièvre ne sonne point comme dans *Pentecôte;* il sonne bien plus comme *pin* dans *pinson*, sans cependant avoir absolument ce son. La prononciation de *en* dans ce mot est un milieu impossible à représenter entre *èn* et *ain;* mais les étrangers peuvent, sans difficulté, prononcer *Pinthièvre*.

SECONDE PARTIE.

Lettre de M. F. S. Constancio sur l'étymologie de quelques terminaisons.

Je viens de parcourir les six premiers cahiers de votre journal dont le succès me paraît assuré dans un pays où l'on sait apprécier les travaux utiles et où la langue et la littérature françaises sont familières, au moins parmi les gens qui se piquent d'une bonne éducation. Je ne dois pas vous dissimuler que les nombreuses fautes d'impression qui déparent l'ouvrage pourront vous nuire, si l'on ne vous tient compte de la difficulté d'obtenir quelque exactitude dans un pays où les compositeurs ne comprennent pas un mot de français. Parmi les articles qui m'ont fait le plus de plaisir, je citerai en première ligne celui qui a pour objet les *désinences françaises*.

Dans les langues dérivées surtout, la connaissance de la valeur des *préfixes* et des *suffixes* est de la plus grande importance, car ce sont ces affixes qui, ajoutées à un petit nombre de radicaux, simples ou composés, constituent la langue. Je crois cependant qu'à cet égard, comme dans une foule de questions relatives aux langues et à la gram-

maire, nous sommes encore bien loin de posséder des travaux tels que l'exige l'esprit analytique du siècle. D'abord il faut remonter aux étymologies primitives et fixer le vrai sens des radicaux et des affixes, puis réduire toutes les désinences des verbes à leurs vrais radicaux, et, en troisième lieu, déterminer le sens primitif des particules, que le profond Horne Tooke, dans son excellent ouvrage intitulé Diversions of Purley, appèle *Paroles ailées* ou *Ailes du langage*. Ce travail est long et pénible, et peut-être même offre-t-il des difficultés insurmontables qui empêcheront de le rendre complet; mais si l'on ne peut pas tout éclaircir, ce sera rendre un grand service à la science de débrouiller en partie le chaos qui règne dans la grammaire. J'ai beaucoup travaillé là-dessus, et c'est en prenant un chemin nouveau que je crois avoir fait d'importantes découvertes sur l'origine d'un grand nombre de radicaux grecs et latins, que j'ai tracés d'une manière rigoureuse au Cophte qui est incontestablement, au fond, l'ancien Egyptien.

Il n'est pas étonnant que le peuple le plus anciennement civilisé du monde, à qui les Grecs doivent jusqu'à leur alphabet, par l'intermédiaire des Phéniciens, et le nom même de leur ville par excellence Astu (Athènes), ait également fourni un grand nombre de radicaux à la langue grecque et à la latine qui sont deux soeurs. Or le français étant, ainsi que l'italien, l'espagnol et le portugais, un dialecte né de la langue latine avec plus ou moins de mélange de mots grecs, celtes, etc., c'est dans le *Cophte* que nous trouverons ce qui, dans le latin et le grec, nous paraît obscur et même impénétrable.

On fait dériver sans difficulté la terminaison *ment* de mens, mente; mais si l'on cherche le sens primitif de mens on ne le trouvera pas dans la langue latine, et l'explication de Court de Gebelin n'a aucun fondement.

Mens vient de Meyi *sapientia*, *sensus; existimare videri;* ou de Emi *scientia*, *cognitio*. La terminaison adverbiale *ment* en français, et *mente* en espagnol, etc., a deux origines également égyptiennes; la première, celle que je viens d'indiquer, et la seconde, qui est aussi celle de la désinence substantive ment, dérivée de mèn *manere*, *permanere*. ou de mèt ou meth, préfixe cophte qui marque la possession; exemple: Metouro, regnum, Melouai, *unité*, *concorde*, de ouro *roi* et ouai *un*.

La désinence *ion*, de io latin, vient de *i* aller, venir, ou ini, idem, ou de *en*, ducere.

Les désinences latines *abilis, ibilis, ebilis*, etc., et les françaises *able*, *ble*, *ible*, *ile*, viennent, non pas de *Bal*, *Bel* ou *Bîl* chaldéen, signifiant *force, puissance,* mais bien certainement de l'égyptien *èbol*, qui signifie *liquescere*. En effet dans les mots *flebilis*, *mirabilis*, *visibilis*, et dans *aimable, sensible*, *visible*, etc., il n'est nullement question de l'idée de force ou de puissance, mais de celle de *facilité*, c'est-à-dire, en remontant aux expressions typiques du langage des images, l'idée de ce qui *coule*, *découle*, de ce qui est *fluide*, qui se meut et parcourt un espace sans obstacle ou interruption. Quelques mots ayant ces désinences pourraient aussi venir du radical égyptien èl, òl ôl qui signifie *tollere*, et c'est là l'origine du mot Bal formé de Bi, Fi ou Fé, *tollere*, *portare*, et hôl, *recedere*. La désinence en *ité* en français, et *itas* en latin,

vient de **entôt** *haberé*, mot égyptien qui est lui-même composé de **tôt**, main, et de **en**, *ducere*. Enfin les infinitifs latins, et par conséquent ceux des verbes français, viennent du radical **iri**, **ire**, **ari**, **ar**, **er**, **re**, **ra**, qui tous, en égyptien, signifient *faire*.

Quant à l'expression — *avoir mal à la tête*, elle est consacrée parmi les médecins, de même qu'on dit — *avoir mal au dos, aux reins*; car dans ces locutions *mal* n'est point un substantif *). Pour dire qu'on souffre d'une maladie dont le siège est l'extérieur de la tête, je pense qu'il faut dire — *J'ai du mal à la tête*.

Il me semble qu'il faudrait faire entrer dans une définition de ce que les grammairiens ont appelé *verbe* les idées d'action commencée, finie ou à faire, dans ses rapports avec le tems, l'espace et l'individu, ou avec un objet quelconque.

*) Nous avons exprimé sur la locution *avoir mal à la tête* une opinion qui peut n'être point goûtée, mais, malgré notre respect pour les opinions d'un savant aussi profond que l'est notre correspondant, nous ne voyons pas dans la consécration de cette phrase parmi les médecins, un motif suffisant de changer d'avis, d'autant plus que notre intelligence se refuse à voir dans le mot *mal* (dans cette phrase) un simple adverbe. Un adverbe modifie un verbe, un adjectif, ou un autre adverbe; or dans le cas dont il s'agit, *mal* est, ce nous semble, le régime du verbe *avoir*, et non son modificateur.

TROISIÈME PARTIE.

ABADONNA
ou
L'ANGE REPENTANT.

Fragment imité du second chant de la Messiade de Klopstock.

(Morceau inédit.)

Loin du trône de flamme où siège Lucifer,
Un archange, habitant des rives de l'enfer,
Le triste Abadonna, gémissait solitaire;
Et depuis six mille ans, dans ces gouffres de feu,
Il s'offre en holocauste au courroux de son Dieu.
Le regret l'environne et souvent sa pensée,
Des chaînes de l'abîme enfin débarassée,
Vers son premier séjour ose prendre l'essor.
Il revoit sa patrie et se retrace encor
De la création la belle matinée.
Dieu lui promit alors une autre destinée,
L'entoura de lumière et vint, en souriant,
Le guider, plein de gloire, au ciel de l'Orient,
Séjour bien différent de ces abimes sombres.
Il avait entendu le monarque des ombres;
Il l'approche et, pensif, laisse tomber ces mots
Entrecoupés souvent de pénibles repos:

„Tu fermeras l'oreille à ce que je vais dire;
„N'importe, il faut parler, Satan, et te maudire.
„Qu'ils s'unissent à moi les archanges tombés;
„Que le Seigneur, à qui tu les as dérobés,
„De t'accabler de haine aujourd'hui leur commande;
„Que sa voix te poursuive et te les redemande,
„Pécheur sans repentir. Quoi? ce n'est point assez
„Des crimes, des complots sur nos fronts entassés?
„Tu prétends que Jésus devienne ta conquête?
„Tu veux briser sa force et marcher sur sa tête?
„Et que te produira ce complot menaçant?
„Crois-tu faire mentir la voix du Tout-Puissant?
„Respecte ses projets, Satan, crains sa colère.
„Les foudres, que son bras te gardait pour salaire,
„N'ont-ils pas accompli ton affreux châtiment,
„Et sillonné ton front assez profondément?
„Rappèle-toi ce jour où, fier de ses ravages,
„L'Océan de la mort déserta ses rivages,
„Te suivit en colère, et sur toi sélevant
„Dans des tombeaux de feu te plongea tout vivant
„Dieu t'effrayait alors; maintenant tu le braves,
„Tu ne peux consentir à tes destins esclaves,
„Tu t'enivres d'orgueil: pour déguiser tes fers,
„Tu te fais appeler le prince des enfers,
„Tu décores ces lieux du nom de ton empire,
„Mais parmi ces grandeurs où ta révolte aspire,
„L'esclavage, le deuil, l'effroi poursuit tes pas,
„Et ton sceptre menteur ne nous abuse pas."
Il dit, reprend sa place et l'abîme s'étonne.
Du rocher orageux qui lui servait de trône,
Le prince des enfers se lève en écumant,
Il veut parler, sa voix n'est qu'un long hurlument:
Sous ses propres fureurs le réprouvé succombe;
Sa force l'abandonne, il se débat, il tombe.
Telle, quand du vaisseau trahi par les autans,

La tempête en courroux brise les mats flottans,
Sur ses vastes contours la voile repliée
A grand bruit se dégonfle et tombe humiliée.

Cependant appuyé sur son sceptre de fer,
Un noir démon, rival du prince de l'enfer,
Le sombre Adramélé rassemble sa furie,
Il ébranle son trône, il blasphème, il s'écrie:
„Archange dont l'enfer doit oublier le nom,
„Viens, je te répondrai du sein d'un tourbillon;
„Prévenant les malheurs que ta bouche m'annonce,
„Un orage sur toi portera ma réponse;
„Il brisera ton front .... des ombres du trépas,
„Ton immortalité ne te sauvera pas;
„Et ma haine vers toi daignant enfin descendre,
„Sur le seuil des enfers dispersera ta cendre.
„Vil esclave, ces lieux n'enferment que des rois,
„Des chaînes du Très-Haut cours mendier le poids;
„L'abyme te rejète, il n'est plus ton asyle,
„Et c'est au fond du ciel qu'Adramélé t'exile."
Il dit ..... Abadonna, fidèle à son remord
Veut écarter Jésus des pièges de la mort.
Parmi l'affreux sénat, triste, mais sans alarmes,
Il s'avance, il revoit la région des larmes;
Il ose compâtir aux maux qu'il a soufferts;
Pleure avec les pécheurs, brise un moment leurs fers;
Et l'abîme, étonné d'oublier sa souffrance,
A cru voir dans son sein pénétrer l'espérance.

Il a déja franchi les gouffres spacieux.
Il s'elève! .... ô surprise! un habitant des cieux,
Abdiel, qu'autrefois il appelait son frère,
Traverse à ses regards les champs de la lumière.
Même sort les unit ..... Sous le dôme éclatant,
Ils furent tous les deux créés le même instant,
Echangèrent leur nom, s'écrièrent ensemble:

„Séraphin, qu'il est doux le noeud qui nous rassemble!
„M'as-tu vu le premier? quel est ce beau séjour?
„Pour être aimé de toi qui m'a donné le jour?"
Leur Dieu se fit entendre et s'embrassant encore,
Ils montèrent vers lui; comme une double aurore.
Abadonna s'écrie: „Abdiel! Abdiel!
„Tu vas chercher sans moi les délices du ciel.
„De m'appeler ton frère oubliant l'habitude,
„Tu me laisses dans l'ombre et dans la solitude
„Et je ne puis mourir! jour de plainte et d'effroi!
„Pleurez sur moi, soleils; mondes, pleurez sur moi.
„Pleurez sur le pécheur, enfans de la lumière.
„Mon frère est consolé de sa chaine première.
„Abdiel me dégaigne et n'a point vu mes pleurs.
„Berceaux aériens, dépouillez-vous de fleurs;
„N'épanchez qu'à regret vos ondes languissantes,
„Vous, fontaines d'amour, dans les cieux jaillissantes;
„Enfer, deviens sensible au cri de mes douleurs:
„Abdiel me dédaigne et n'a point vu mes pleurs."
A ces mots, il s'arrête; il regarde il contemple
De la création, l'antique et vaste temple.
Dans quel séjour, dit-il, j'ose porter mes pas?
„Frayeurs du Tout-Puissant, ne me poursuivez pas:
„Que je puisse une fois vous revoir sans alarmes,
„Lieux témoins de mon crime et témoins de mes larmes.
„Là je devins pécheur; là des voûtes du ciel
„Vint me précipiter le char d'Emmanuel.
„Hélas! pourquoi ce Dieu quand sa mort volontaire
„Au courroux paternel a dérobé la terre,
„Sensible à nos malheurs, n'a-t-il pas racheté
„Et l'homme et les enfans de la divinité?
„Pourquoi, du moins pourquoi le juge de nos crimes,
„Immolant à son fils quelques grandes victimes,
„Ne vint-il pas alors, sur le divin tombeau
„De nos jours immortels éteindre le flambeau?

„Périsse l'univers! périsse la mémoire
„Du jour qui m'enfanta pour le ciel et la gloire.
„Pourquoi sous l'oeil des Dieux, marâtre éternité,
„Ce jour s'échappa-t-il de ton sein redouté?
„Pourquoi vers les enfers s'enfuyant de lui-même
„Ne fut-il pas chargé d'ombres et d'anathème?
„Ne fut-il pas semblable à ces nuits de terreur
„Que Jéhova traverse armé de sa fureur;
„A ces nuits où rêvant le deuil, les funérailles,
„La mère entend son fruit mourir dans ses entrailles?
„Misérable! ... et j'insulte aux lois du Créateur!
„C'est toi qu'il faut maudire, ange blasphémateur."
Il disait .... Tout à coup, assiégé par la flamme,
Passe un monde vieilli que le chaos réclame;
Du feu de ses volcans, il embrase les airs.
L'archange apercevant ce brûlant univers,
Pour y chercher la mort se hâte d'y descendre;
Aux cendres de ce globe, il veut mêler sa cendre;
Il croit, que, de ses maux brisant le noir lien,
Le trépas du vieux monde entraînera le sien;
Vain espoir: la planète expirante, enflammée;
Dans le sein du chaos retombe consumée,
Et parmi ses débris, l'archange épouvanté
Pleure et retrouve encor son immortalité.

(*Soumet.*)

DES TALENS CHEZ LES FEMMES.

Jamais les talens agréables, ou, pour parler nettement, les beaux-arts n'avaient été cultivés avec plus de succès qu'aujourd'hui par les gens du monde. On veut pousser ses enfans jusqu'au talent d'artiste; cette émulation générale est au point que les artistes eux-mêmes en reçoivent un nouveau stimulant. Si cela continuait, on dirait

bientôt: Il n'y a plus d'amateurs; mais on dit aussi: Il n'y a plus d'enfans. L'un est aussi vrai que l'autre.

Est-ce un mal? Non, certes; pas pour les arts, pas même pour les artistes. Plus il y a de gens qui mettent la main à l'oeuvre, mieux les grands talens sont encouragés, appréciés.

Je voudrais examiner ce symptôme de perfectionnement social, en le renfermant dans un cercle un peu restreint; je serais tenté peut-être de blâmer l'excès, car, surtout en France, l'engouement, l'esprit d'imitation et d'exagération, ne tardent guère à gâter toutes choses. Mais comment séparer le travers de l'usage raisonnable? où est la mesure, où se pose la limite? En pareil cas, le succès décide.

Ne fesons donc point de classifications pour les fortunes, les rangs; n'essayons pas d'élever des barrières qui, du reste, seraient fort peu respectées. On a beaucoup crié contre le piano de l'arrière-boutique. Eh! pourquoi? C'est assurément un grand scandale que le talent rapproche les femmes et les filles des marchands de celles des banquiers et des agens de change, lesquelles par-là trouvent bien le moyen de se rapprocher des duchesses! En Allemagne les hautes classes de la société sont plus libérales que nous, sous ce rapport; car elles ne trouvent pas mauvais qu'une fille de médecin, de banquier, d'avocat, soit bonne musicienne, qu'elle parle, non pas seulement le français, qui est une langue commune à toutes les classes un peu aisées à l'étranger, mais l'italien et l'anglais: on leur passe même la peinture, et ceux-ci sont forcés à leur tour de tolérer que la fille de leur tailleur,

de leur cordonnier même ait sur son piano des partitions de Weber, d'Auber et même de Heyden et de Mozart. Pourquoi en France ne mettrait-on pas la musique et la peinture en privilège?

Mais alors tout le monde aura donc du talent? Ce sera à n'y plus tenir! Qui voudra d'un mérite qui court les rues? — Eh bien! quelques gens fort sots ou fort orgueilleux, ce qui revient au même, n'en voudront plus dans ce cas-là, et ils ne seront distingués que par leur ignorance. — C'est fort bien, mais les grands talens se perdront dans la foule, ou bien ils feront une foule eux-mêmes? — Soyez tranquile; dans la foule, il y a toujours des têtes qui dépassent les autres.

La tendance de la haute éducation vers la supériorité dans un genre quelconque a peu-à-peu un résultat favorable; c'est de détruire celle qui existait vers l'universalité, l'omniscience. Cette polymathie de pensionnat qui visait à faire de petites encyclopédistes de dix-sept ans, et n'aboutissait qu'à former des médiocrités en tout, commence à tomber. On arrive au grand principe de la division du travail, qui s'applique en éducation comme en tout. Il est donné à quelques organisations d'exceller, jusqu'à un certain point, en divers genres à-la-fois, mais elles sont exceptionnelles: dans le commun, chacun a une vocation plus ou moins déterminée, qu'il faut deviner, diriger, et c'est alors qu'on peut réussir *).

---

*) A moins d'imbécilité caractérisée, tous les individus ont une intelligence égale pour réussir dans la chose vers laquelle le penchant les porte; mais les uns ont plus de facilité,

Ne nous occupons pas des talens d'hommes, ils ont plus de spécialité: en général les hommes cultivent peu les arts pour s'en faire un ornement. Ceux qui se sentent de l'aptitude pour un art s'y adonnent pour cette raison-là; ceux qui n'en ont pas (ou qui croient ne pas en avoir) ne font rien, et tout est fini: cela vant mieux *). C'est donc parmi les femmes qu'il faut chercher les victimes de cette manie des grands talens.

Je vais proférer un abominable blasphème; je vais scandaliser surtout les admirateurs des femmes, moi qui ne me crois pourtant pas des moins exaltés.

J'ose donc dire que, sauf les exceptions, les femmes ont naturellement peu de goût pour les arts en eux-mêmes: ce n'est pas l'art qu'elles cultivent, c'est le talent qu'elles veulent acquérir; elles n'y trouvent de jouissance qu'autant qu'elles supposent qu'elles pourront en procurer aux autres en y excellant. (Peut-être serait-il fort bon que ce sentiment si généreux fut commun aux hommes; il y aurait alors moins d'égoïsme et plus de libéralité dans les *arts libéraux.*) Elles goûtent très-peu les beautés de l'art. *(Les exceptions sont heureusement fort nombreu-*

---

plus d'aptitude et de persévérance que les autres; et c'est là que se trouve la supériorité.

*) *Cela vant mieux!* Non, certes; car l'homme qui, par cela seul qu'il ne se sent de disposition pour rien, ne se livre à aucune espèce de travail, est un fainéant qui, loin d'être utile à la société, qui a des droits à sa portion d'activité, lui est à charge et par cela même nuisible, puisqu'il lui demande tout et ne lui donne rien: elle a le droit de le rejeter de son sein.

ses dans les femmes qui sont à portée de se pénétrer des beautés des arts par une inspection habituelle; mais nous séquestrons, pour ainsi dire, les femmes par les devoirs que la société leur a imposés, non moins que par ceux que leur impose la nature), mais elles goûtent prodigieusement les succès qu'elles obtiennent ou qu'elles espèrent. *(En est-il autrement chez les hommes??)* Ceci est le point-de-vue général: je me suis hâté de dire qu'il y a des exceptions, et pour ma part, j'en connais assurément beaucoup.

Cependant les femmes réussissent merveilleusement à la peinture, à la musique, à tout ce qu'elles entreprennent. D'où vient donc cela? elles sont donc bien heureusement organisées? — Eh! qui le nie? Elles ont un tact plus fin que nous; leur structure est plus délicate; elles ont à-la-fois plus d'adresse et plus de patience; leur intelligence est plus précoce et plus vive — et puis le désir de plaire, de faire effet, de choisir un mari entre mille, n'est-ce rien?

Vous voyez cette jeune fille de seize ans qui est au piano; elle triomphe des difficultés les plus inabordables que Hummel ou Moschelés ont écrites; quatre parties fuguées se débrouillent à-la-fois sous ses doigts; les passages où les deux mains sont le plus entrelacées, les traits les plus rapides, les tours de force les plus extraordinaires, rien ne la déconcerte. Vous placeriez sur son pupitre la plus bizarre partition de Beethowen, qu'à la première vue elle vous en rendrait les principaux effets sur son clavier. Elle a donc un bien profond sentiment de l'harmonie? elle sent donc bien vivement toutes les beau-

téà qu'elle exprime ainsi ? — Oh ! mon Dieu, non ; elle remplit sa tâche de son mieux, mais je vous jure qu'elle n'y prendrait pas le moindre plaisir si vous ne l'écoutiez pas. Elle s'est appliquée à cela comme elle se serait appliquée à raccommoder de la dentelle, à broder du tulle, à faire de la tapisserie ; mais elle ne s'y est pas plus amusée que cette autre qui peint un petit tableau d'intérieur d'après nature, et qui a pour modèle une vieille femme. Je ne dis pas qu'un autre sujet ne l'intéressât davantage ; mais ce qui est certain, c'est que celui-ci l'ennuie beaucoup. Toutefois elle accomplit ce devoir bien soigneusement, parce qu'une jeune fille doit s'occuper à quelque chose, parce qu'elle doit être assujettie à quelque besogne régulière, et qu'elle doit toujours bien faire. Elle touche avec la plus minutieuse finesse de pinceau les plus petits détails, et elle lèche une à une toutes les rides de sa vieille, comme le ferait Laurent ou un peintre de l'école de Lyon ; ensuite elle songe à l'approbation qui sera le prix de son assiduité. Un éloge de la maîtresse de pension, un sourire d'orgueil de ses bons parens, la voilà récompensée, en attendant les succès du monde, qu'elle n'envisage que d'un coup-d'œil à la dérobée.

Mais quand elles seront toutes deux mariées, croyez-vous qu'elles se livrent encore avec autant de zèle à la musique et à la peinture, à moins qu'elles ne soient forcées d'en faire leur état ? Pour moi, je vous promets bien que non. Combien connaissez-vous de femmes qui, une fois mariées, n'ont pas tout-à-fait abandonné les arts dans lesquels elles avaient excellé ? Et dans celles qui, devenues

épouses et mères, les cultivent encore par ton ou par goût (à les en croire), combien en est-il au sort desquelles vous consentiriez à vous unir?

Encore, pour celles qui réussissent, rien de mieux, mais celles qui ont négation absolue de toute disposition pour ce qu'on veut, bongré malgré, leur faire savoir, et il y en a beaucoup, voilà les vrais martyrs de notre éducation féminine. Les pauvres enfans! elles n'en travaillent pas moins avec une admirable persévérance. Vains efforts! Elles se voient toujours dépassées par leurs compagnes, et elles s'attristent de n'avoir pas le moindre espoir de s'élever au-dessus de la médiocrité dans ces talens si brillans avec lesquels on plaît! Quand elles sont jolies ou riches, elles s'en consolent bien vite; mais quand elles ne le sont pas!

Eh bien! elles ont peut-être une autre aptitude qu'on néglige. Elles seraient des femmes intelligentes; elles sauraient écrire avec naturel, parler avec charme et peindre en parlant, ce qui vaudrait infiniment mieux; et l'on ne s'occupe pas de cela. Disons donc ce qu'on a déjà tant dit: on entend mal l'éducation des femmes, et c'est un peu notre faute, à nous qui attachons à leurs talens plus de prix qu'ils n'en ont réellement, surtout pour un mari. Je connais plusieurs ménages plus ou moins unis, où l'épouse possède les talens de la peinture et de la musique: les enfans cependant ont des maîtres de musique et de dessin que l'on paie chèrement, et je n'ai jamais vu les époux se délecter une demi-heure à écouter leurs femmes ou à les voir peindre: il est vrai que quelques-unes s'amusent à peindre leurs enfans, ce qu'elles font

bien ou mal, mais toujours au détriment des véritables intérêts de la famille qui sont l'ordre et l'économie qu'en général, ces dames n'entendent pas du tout. Si l'on songeait un peu plus, je ne dirai pas à leur esprit, qu'on cultive assez, mais à leur raison, à leur âme, cela ne vaudrait-il pas mieux pour nous et même pour elles?

Il y a, je l'ai dit, des femmes qui ont un sentiment réel des arts; il faut savoir le découvrir, et assurément ce serait dommage de ne pas le développer. — J'en connais qui ont appris seules et sans maîtres, et qui savent, sinon autant, du moins beaucoup mieux que de brillantes élèves *). Elles y allaient d'entraînement. Ce qu'elles

*) Il n'y a rien d'étonnant à s'instruire seul, sans maître, et à savoir, non pas seulement autant, mais encore plus que ceux qui n'apprennent que ce que leur enseignent les maîtres. On peut en appeler à la conscience de tout honnête homme dépouillé de préjugés, et lui demander — Savez-vous positivement autre chose que ce que vous avez appris seul? Beaucoup répondront en conscience qu'ils savent une foule de choses qui leur ont été enseignées par leurs instituteurs; mais que répondront-ils si on leur demande, — Ce que vous avez retenu de vos instituteurs, n'auriez-vous pas pu l'apprendre également, si vous l'aviez lu dans un livre? — L'homme consciencieux répondra *qu'il l'aurait pu sans doute*; mais il objectera peut-être que, seul, il n'aurait pas eu l'application nécessaire pour cela. — C'est possible; mais l'application étant l'acte d'une volonté libre, qui peut nous l'imposer que nous-mêmes? Personne. Il s'agit donc d'avoir de l'application, c'est-à-dire une volonté ferme, et avec cela et du sens-commun, ce qu'on a toujours, à moins d'un défaut d'organisation d'où résulte l'imbécilité, on peut parvenir à acquérir, sans maître, la connaissance à laquelle on se sent du penchant. Quant à *savoir mieux*, nul doute qu'on ne sache toujours mieux ce qu'on apprend par soi-même, et ces choses-là ne s'oublient jamais.

ont appris ainsi, elles ne l'oublient pas plus tard; elles y trouvent toujours de l'attrait, et s'en servent pour charmer autrui. Mais celles qui n'ont pas de dispositions marquées, de grâce, qu'on ait pitié d'elles, et qu'on se borne à leur donner la *teinture* *) de quelque talent.

Un de mes amis, amateur passionné des arts, et surtout des femmes à talens supérieurs, s'était créé un idéal féminin chantant l'italien comme madame Malibran combinée avec madame Pasta et mademoiselle Sontag, peignant joliment et parlant anglais comme si elle eût été élevée dans le meilleur pensionnat de Londres. Il avait entendu parler d'une jeune personne qui réunissait ces divers mérites, à quelque chose près, et fort riche héritière, ce qui, du reste, ne gâte jamais rien et surtout de nos jours, où la majorité des jeunes gens court après l'argent bien plus qu'après le mérite. Cette merveille, de son côté, n'était pas moins bien prévenue pour lui, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus ni l'un ni l'autre. Mais mon ami n'a pas, comme disaient agréablement nos pères, courtisé les muses en amant disgracié. Il a même obtenu des succès brillans, et une sorte de réputation le précède dans les salons où il se montre pour la première fois.

Ils étaient également curieux l'un et l'autre de se connaître. Toutes les convenances se trouvaient réunies pour que l'idée du mariage se présentât naturellement à leur esprit. Une répétition musicale, où ils avaient chacun un

---

*) Se borner à ne donner *que la teinture de quelque talent*, c'est s'exposer à voir cette teinture se faner par le moindre contact de l'air. Visez au solide; ou n'apprenez rien.

rôle, devait amener leur première entrevue. Un théâtre était dressé à la campagne, dans une orangerie; on préparait tout un acte de Rossini, qui devait être accompagné par une partie de l'orchestre de l'opéra italien.

Edouard, à peine arrivé, avait déja promené ses regards sur plusieurs groupes de femmes charmantes. Ils s'étaient arrêtés avec incertitude sur quelques-unes; puis, avec ravissement, sur une seule. Ce devait être elle. Quelle autre aurait cette démarche élégante, cet air inspiré? Mais pourtant il craignait si fort de se tromper, qu'il n'osait demander à personne quelle était celle qu'il cherchait, ou quel était le nom de celle qu'il voyait.

Athénaïs, de son côté, n'était pas dans un moindre embarras. Elle avait rapidement parcouru de l'oeil un essaim de jeunes gens à petites moustaches et à mise diplomatique. Elle avait aussi sans doute arrêté son attention et fixé son pressentiment.

On s'approche du piano; la maîtresse de maison distribue les *particelle*. Les deux amans en perspective se trouvent face à face.

O cruel désappointement! Toutes les illusions s'évanouissent; et en se regardant, ils semblent pouvoir à peine étouffer ces exclamations qui retentissent au fond de leur coeur: Ce n'était pas lui! Ce n'était pas elle!

Pourtant ils sont tous deux fort bien; mais imaginez de ces physionomies entre lesquelles il y a, jusqu'à un certain point, si l'on peut dire, une antipathie préexistante.

Je pense, dut-on appeler cela esprit bizarre de systême, que la plupart des unions malheureuses ne se seraient jamais formées, si, dès la première rencontre, on

eût eu soin, de part et d'autre, de bien interroger cette sympathie physique à laquelle tient si fort, quoi qu'on puisse dire, la sympathie morale. Il y a là un ordre de faits qui n'a pas encore été assez observé. C'est presque une science à créer, et une science à laquelle le bonheur touche de si près! Mais patience: vous verrez quelque jour les Allemands appliquer ici la théorie de la polarité, des contrastes et des semblables; on vous fera des systèmes, et les livres ne vous manqueront pas pour savoir bien choisir une amie ou un ami.

En attendant, qu'arrive-t-il? Les relations sociales, les rapports de goûts, d'éducation, de fortune, de situation dans le monde, étendent un voile richement coloré sur l'antipathie naturelle, et peu-à-peu sous cet arbri séduisant se forme une sympathie artificielle qui trompe deux personnes. Il se développe un amour factice qui n'est pas quelquefois moins vif dans ses premiers élans qu'un amour subit; mais il est inquiet, mécontent de lui-même; il sent qu'il lui manque un principe de vie; il a quelque chose de poignant, de funeste; il ne croit pas en lui et ne se sent pas d'avenir. Ceux qui aiment à développer un sujet peuvent laminer celui-ci dans un roman en quatre volumes; il est aussi malléable que beaucoup d'autres.

Bref, ils chantaient si bien tous les deux qu'ils apprécièrent vivement le talent l'un de l'autre. Plus tard ils répétèrent souvent des duos où ils se disaient qu'ils s'aimaient tendrement, qu'ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre; on les applaudissait; ils finirent par croire vrais les sentimens qu'ils avaient exprimés en cadence: mariage.

Un an après, je rencontre Edouard. „Heureux mor-

tel! lui dis-je, pendant que nous nous serrons la main; aimant les arts, ayant une femme charmante, qui obtient d'éclatans succès, que lui faut-il davantage?“

Il sourit de cet air qui ne dit pas non, parce qu'il ne peut pas dire non. „Les talens prolongent la lune du miel: vous devez quelquefois encore faire de la musique en tête-à-tête? — „Oh! mon Dieu, non, jamais. Ma femme a un *contralto*, et il y a peu de duos qui aillent à nos voix. — Mais quand on aime la musique autant que vous deux, on s'amuse à mi-voix à parcourir des partitions. — Mon cher, on croit cela avant d'être marié; mais une fois qu'on l'est, on songe à autre chose. Ma femme aime toujours à chanter dans le monde; mais elle chante pour tous excepté pour moi, je crois même, pour elle.“

Ce peu de mots étaient déjà assez significatifs. C'était un de ces gémissemens que les gens mariés de travers ne peuvent pas retenir et qui les soulagent. Il ne m'en fallait pas davantage pour conclure que ce ménage est un enfer. Je me suis imaginé que Madame avec ses terribles éclats de soprano et ses graves sons de basse-taille, habituée à chanter les rôles de héros portant le casque et brandissant le glaive, pourrait fort bien n'être pas la douceur même. Je me suis souvenu aussitôt de l'exclamation assez drôle que j'entendis un jour: „Oh! mon Dieu, qu'un homme sans caractère est à plaindre avec une femme qui donne le *la* bémol!“ Je n'ai pu m'empêcher d'en rire et de conter à Edouard l'idée bouffonne qui me passait par la tête. En homme d'esprit, il a pris le parti d'en rire avec moi.

Mais ne rit pas qui veut!

(Félix Bodin.)

MORALITÉS.

Voltaire a fait dire à Brutus:
„Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
„Que l'on approuve ou non ma fermeté sévère,
„Qu'à l'univers surpris cette grande action
„Soit un objet d'horreur ou d'admiration:
„*Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,*
„*Ne considère point le reproche ou la gloire:*
„*Toujours indépendant, et toujours citoyen,*
„*Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.*"

Plût à Dieu que telle fût la maxime de tout le monde!

Bacon a dit: „Que les juges portent toujours le livre de la loi entre les mains, et la loi dans le coeur."

Les Quackers disent: „Les hommes sont des morceaux d'argile qui se brisent les uns contre les autres. Pourquoi les aiderions-nous à se briser?" Les calomniateurs semblent dire: — Puisque par leur nature les hommes sont faits pour se briser dans leurs chocs mutuels et réciproques, pourquoi n'accélèrerions nous pas leur ruine?

Les méchans ne sont forts que parce que les bons sont timides. Donnez de l'assurance aux uns, vous ôterez aux autres tous les moyens de nuire; car le nombre des bons l'emporte sur le nombre des méchans, autant que la résolution de ceux-ci l'emporte sur l'irrésolution de ceux-là.

Solon permit à qui le voudrait de prendre l'intérêt et la défense de celui qui aurait été lésé dans sa personne ou dans ses droits; voulant, dit Plutarque, accoutumer les citoyens à se ressentir et à se plaindre du mal les uns des autres, comme d'un membre de leur corps qui aurait été blessé.

On demandait un jour à ce grand citoyen — *quelle nation était la mieux policée:* Il répondit — „Celle où l'homme qui n'a reçu aucune injure, poursuit l'injure faite à autrui avec autant de chaleur que s'il l'eût reçue lui-même.

En effet, dans une agglomération d'hommes, dans une association d'individus formant une société, si nous étions pénétrés des sentimens d'une morale pure, l'offense faite à l'un de nous serait prise à partie par tous sans exception.

Il en est autrement! Qu'un rapprochement singulier de circonstances fasse naître le moindre soupçon sur l'un de nous; qu'un envieux hasarde un propos malin ou méchant, nous crions haro! sur l'un de nos membres, souvent sans le connaître, et toujours sans égard pour le préjudice que nous pouvons lui causer.

L'égoïsme accueille la calomnie et la perversité la grossit. Les prétendus amis s'éloignent, et sans qu'aucun puisse articuler un fait constaté par des preuves irrécusables, chacun prononce une condamnation dont les conséquences le feraient frémir, si les passions irritées permettaient à sa raison de les considérer avec ce calme que l'honnête homme devrait apporter dans tous ses jugement.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre des Substantifs.
(*Substantifs féminins.*)

87. La désinence en i v e n'a que des noms féminins.

88. Les noms en i x e sont peu nombreux; ce sont: *une* affixe, *une* préfixe, *une* suffixe, et *une* rixe.

89. La désinence en i z e, i s e, y s e, classe assez nombreuse, est toute du féminin. *Une* mise

décente, *une* entreprise *ruineuse*, *une grosse* sottise; c'est à tort qu'on écrit *la* bêtise au lieu de *la bétise*. *La* convoitise est le péché de l'envieux.

Il faut excepter de cette règle *le* cytise *fleuri*.

DÉSINENCES EN O.

90. La désinence en o c e, *ausse*, *osse* a autant de noms masculins que de noms féminins; mais les premiers étant, en grande partie, des mots techniques, nous avons cru devoir placer cette désinence dans la classe féminine. — Les masculins usuels sont: *le* carrosse, *le* colosse, *le* négoce et *le* sacerdoce. Les mots techniques sont: *un* ankyloglosse, *le* basioglosse, *le* génioglosse, *un* hypoglosse.

Une fosse *profonde*, *une grosse* bosse, *une bonne* brosse, *une* cosse *dure*, *une* crosse d'or *épiscopale* inspire moins de vénération qu'une croix de bois; *la* crosse du fusil *appuyée* contre l'épaule, *la* cynoglosse *officinale*, l'Ecosse *montagneuse*, des noces *somptueuses*; quand on joue à *la* hausse on court risque de rencontrer la baisse; il a mis ses *belles* chausses de dimanche, *la* quiosse du tanneur, *une méchante* rosse, etc.

91. La désinence en o s e, o z e ne comprend que des noms féminins, à l'exception de *nivose*, *pluviose*, *ventose*, dénominations du calendrier républicain.

92. Il n'y a qu'une trentaine de mots en o c h e; ils sont du féminin à l'exception des suivans: Le coche, nos proches (*nos parens*), de sanglans reproches.

93. Il n'y a qu'un substantif en o c r e, c'est *l'ocre*. L'ocre *calcinée* sert en peinture.

94. Noms en o d e. Les mots de cette désinence sont peu nombreux, et sont du féminin, à l'exception des cinq suivans: — Nos antipodes sont *opposés* au point du globe que nous occupons.

Un bon code de lois. *Le* code Napoléon suffirait à la gloire de ce grand homme. *Un* épisode n'est *bon* qu'autant qu'*il* se rattache à l'action principale. L'Exode est *compté* parmi les livres de Moïse. *Un grand* Synode. C u s t o d e est des deux genres, ainsi que m o d e, et p é r i o d e.

Un custode est un religieux qui remplace le supérieur absent. *La custode* est un ornement qui sert à couvrir le ciboire; un rideau à côté du maître-autel, etc.

Le mode est une manière, une règle, un système. Un mode de gouvernement, d'administration. *Le mode*, en terme de philosophie, signifie la forme, la manière d'être. En grammaire, *le mode* est la manière de présenter la signification d'un verbe: il y a cinq modes dans un verbe, ou cinq manières d'exprimer l'affirmation: *le* mode *infinitif*, *le* mode *indicatif*, etc. — *La mode* est la manière de se vêtir selon l'usage actuel et passager, une façon d'agir habituelle, ou accidentelle dépendante d'un caprice ou d'un principe. Qui ne connait *la mode*! Pour l'homme raisonnable, *la meilleure* est celle qui lui plait; pour un petit-maître, c'est toujours *la dernière*.

Le plus haut période de la fortune est souvent tout près de la ruine. (Le plus haut point où une

chose puisse être portée.) Démosthène et Cicéron ont porté l'éloquence à *son* plus *haut* période.

Le période est un espace de temps vague indéterminé: Il est *au dernier* période de sa vie.

La période est la révolution qui se renouvelle régulièrement: le soleil fait *sa* période *annuelle* en 365 jours et un peu moins de six heures; la lune fait *la sienne* en vingt-neuf jours et demi. La vie de l'homme est trop courte pour sortir des *longues* périodes d'une révolution. La langue allemande commence à se débarrasser de ses *fatigantes* périodes.

95. La désinence en o f e, o f f e, o p h e, compte peu de noms, mais ils sont du féminin, à l'exception de *Offe*, jonc d'Espagne, et *philosophe. Un bel* offe; *un* philosophe *insouciant.*

96. Il n'y a que trois noms en o f f r e et *ofre* l'un est masculin et les deux autres féminins: *Un* coffre *fort* bien *fourni*; *une* offre *généreuse*, des gaufres *délicieuses.*

97. Les mots en o g n e, classe peu nombreuse, sont du féminin, comme: de la bonne besogne, *une grosse* cigogne, *une méchante* carogne, *une puante* charogne, *une belle* vigogne, *une grande* vergogne, etc. Il faut excepter; *un ivrogne*, car ce mot fait *ivrognesse* au féminin.

98. La désinence en o i e n'a que des noms féminins, à l'exception — *du foie*, viscère abdominal. *Une* joie immodérée, *une* voie *sûre*, *la* soie *filée*, *une belle* lamproie, etc.

99. Il n'y a qu'un mot en o i f, *la* soif, et un en o i f f e, *la* coiffe. *La* soif *immodérée* des riches-

ses et des honneurs dessèche le coeur et rend l'homme malheureux et presque toujours méprisable.

100. Il n'y a proprement que quatre mots en o i l e, où cette désinence se prononce comme dans *toile*; ce sont: *une brillante* étoile, de *la* toile *blanche*, *une* voile bien *tendue*, et *un* poîle bien *chauffé*; encore bien des gens écrivent-ils toujours *poêle*, quoiqu'à tort; car *embroille* et *oille*, mots étrangers auxquels on a conservé la prononciation italienne et espagnole *imbroglie*, *oïlle* (de imbroglio, oilla), ne sauraient être compris dans cette désinence.

Le mot *voile* est des deux genres: masculin, il signifie un morceau de toile, de gaze, de blonde, etc. que les femmes portent sur la tête, et figurément un prétexte, une apparence: l'hypocrite croit tromper Dieu, mais il ne trompe que les hommes en couvrant sa fausseté *du voile* de la piété. L'amour aime à se cacher sous *le* voile *transparent* du mystère. — Féminin, ce mot signifie les morceaux de toile que l'on attache aux mâts ou aux agrès d'un navire pour recevoir le vent qui le fait marcher. Souvent *une voile* signifie un vaisseau, nous aperçûmes *une voile* (un vaisseau) à l'horizon. Une flotte de cinquante voiles (de cinquante navires).

101. La désinence en o i n e ne compte que seize mots dont neuf sont du féminin; comme: *l'aigremoine*, *l'avoine*, *la bétoine*, *la bryoine* (ou bryone), *la limoine*, plantes; *la calcédoine*, *la cassidoine*, *la chilodoine*, *la sardoine*, pierres précieuses; les masculins sont: *un moine*, *un chanoine*; *l'antimoine*,

drogue purgative; *un exoine*, vieux mot, terme de palais; *l'idoine*, idem; *un patrimoine*, bien que l'on tient de ses père et mère; *le péritoine*, terme d'anatomie, membrane qui recouvre intérieurement le bas-ventre.

CORRESPONDANCE GRAMMATICALE, SOLUTIONS ET CRITIQUE.

Monsieur,

La langue française devenant de plus en plus indispensable, doit entrer comme base dans une éducation libérale; et tout homme qui tient à remplir ses devoirs sacrés de père, devant former ses enfans pour leur bonheur à venir, doit, autant que ses moyens le lui permettent, les familiariser avec un langage devenu déja celui de toute société distinguée, et que le progrès croissant des lumières peut rendre un jour commun à toute l'Europe. Sans doute le moyen le plus propre pour atteindre le but que la civilisation se propose, celui d'unir de plus en plus tous les peuples par un lien de confraternité, lien éminemment moral et religieux, serait de faciliter à tout le monde l'acquisition de la langue qui se prête le plus aux transactions habituelles et journalières de toutes les classes de la société; mais pour atteindre ce but, il faudrait établir partout des écoles publiques de langue française, et les gouvernemens sont peut-être hors d'état de se prêter aux sacrifices

qui seraient indispensables pour cela. En attendant je pense que l'on pourrait établir avec avantage et à peu de frais une chaire de langue française dans chaque université. Là, de jeunes étudians qui, au milieu des dissipations de la jeunesse, jètent un coup-d'oeil sur l'avenir, iraient s'exercer à parler un idiome dont ils ne pourront se passer dans tout le cours de leur vie; soit qu'ils se consacrent à l'enseignement, à la diplomatie, au commerce ou à l'étude des sciences, telles que la physique, la chimie, la médecine, etc.; car la littérature française abonde en excellens ouvrages, en mémoires savans qu'on ne peut se dispenser d'étudier quand on aspire à quelque perfection. On objectera, peut-être (car que n'objecte-t-on pas?), que l'étude des langues mortes, du droit, de l'histoire, de la théologie, de la philosophie, absorbè tout le tems, mais cette objection tombe devant deux faits, la nécessité et le temps que beaucoup de jeunes gens studieux trouvent à donner à l'étude de la musique ou d'une langue étrangère, telle que l'anglaise, la française ou l'italienne, sans négliger les études classiques. On dira peut-être encore que si un jeune étudiant trouve le temps d'étudier une langue quelconque, personne ne l'empêche de le faire. — Personne! et les moyens, les a-t-il toujours? et l'exemple de tant de camarades qui consacrent à de vains plaisirs ou à pis encore les instans de loisir ou le tems des classes même, ne l'entraîne-t-il jamais? Oh! trop souvent, tandis ue l'émulation fortifierait son inclination, agrandi-

rait ses connaissances, et contribuerait à le rendre un sujet utile à sa patrie et agréable dans le monde.

Je m'arrêterai ici, Monsieur; mais si vous trouvez que mes lettres soient dignes de figurer dans votre estimable journal, je prendrai la liberté de vous en adresser quelques autres.

Recevez, etc.

TOUT . . . . . . QUE.

On nous a adressé la question suivante: —

„Tout construit avec que présente quelques difficultés sous le rapport de la syntaxe et de l'orthographe. On voudrait savoir quel est sur ces deux points le véritable usage?"

Réponse.

Tout et *que*, coupés par un adjectif ou par un substantif, ont la signification de *quoique*.

Tout habile *qu*'il est — c'est-à-dire *quoiqu*'il soit habile.

Ce tout est bizarre dans la construction; il reçoit l'inflexion adjective devant les mots féminins qui commencent par une consonne. A cela près, il est invariable.

Toute reine qu'elle est, encore est-elle femme.

Toutes charmantes que vous les trouvez, elles n'ont pas l'honneur de me plaire.

Tout acariâtre qu'est cette femme, elle a pourtant des amis.

Tout infinies que sont vos vertus, vous péchez comme un autre.

Tout injustes que sont les hommes, il faut pourtant les supporter.

Tout insignifiantes que vous paraissent ces démonstrations, je ne puis m'empêcher de les croire hostiles.

T o u t, signifiant *entièrement*, se construit de même.

Elle est *toute* malade, *toute* fatiguée, *tout* abattue.

Elles furent *toutes* surprises de se voir découvertes.

Elle est *tout* autre depuis son mariage.

J'ai les mains *tout* écorchées, *toutes* meurtries.

Il furent *tout* étonnés de le voir si résolu.

Tous étonnés présente un autre sens; il signifie *qu'ils furent tous* dans l'étonnement; c'est le nombre que l'on considère: *Tout étonnés* signifie *qu'ils furent tous dans un étonnement complet;* c'est de l'état de l'âme qu'il s'agit. Cette différence est sensible pour qui prête la moindre attention.

Il n'en est pas de même de — *elles furent toutes surprises*, — il y a là un double sens manifeste. On ne sait si *toutes furent surprises*, toutes, sans exception d'aucune, ou si *elles furent dans une surprise totale.* L'usage, en cette circonstance, est un abus contre lequel la raison doit réclamer.

Sans doute on éviterait l'amphibologie en admettant *tout* invariable lorsqu'il est chargé de modifier un verbe, n'importe que ce mot *tout* fût précédé

d'une consonne ou d'une voyelle; comme: Elles sont *tout étonnées*, *tout surprises*, ce qui signifierait qu'*elles sont entièrement;* et alors *toutes étonnées*, *toutes surprises* signifierait que *chacune d'elles est cela;* ce qui serait conforme à la raison et au principe grammatical qui veut que l'adverbe soit indéclinable; mais l'harmonie est aussi de rigueur, car l'oreille repousse les sons qui la choquent, et *tout surprises*, *tout confondues* a quelque chose de dur. Cependant nous pensons que l'oreille ne se révolte que parce qu'elle manque d'habitude, et qu'elle pourrait bien finir pas trouver ces sons supportables, si on se donnait la peine de l'y familiariser; car on dit: — *partout corrompus*, *partout révoltés*, *surtout prudens*, *surtout modestes*, et ce *tout* devant une consonne ne choque personne. En attendant que la raison prévale, il faut avoir recours à la périphrase chaque fois que la clarté l'exige, car la clarté est la première qualité du style. Ainsi nous dirons: *Toutes furent étonnées de me voir rentrer de si bonne heure; Toutes furent surprises à mon aspect;* c'est-à-dire, que chacune fut étonnée, surprise. — *Elles furent tout étonnées d'apprendre cette nouvelle; elles furent toutes stupéfaites de m'entendre;* c'est-à-dire qu'elles le furent entièrement, tout-à-fait. Cependant nous préfèrerions — Elles furent *tout stupéfaites*, mais cela ferait jeter les hauts cris.

Questions et Réponses.

D. Peut-on dire: Ayant employé *depuis quelque temps* mes loisirs à l'étude de l'histoire universelle, j'ai apporté un soin particulier à composer un cours d'histoire *depuis les premiers commencemens des peuples de la terre jusqu'aux évènemens de nos jours?*

R. *Oui*, grammaticalement parlant, mais *non* judicieusement. La vie entière et une vie longue peut à peine suffira pour une étude approfondie de l'histoire universelle; *des loisirs* et *depuis quelque tems* sont des expressions fort étonnées de se trouver ensemble en pareille circonstance, surtout lorsqu'il s'agit de *composer un cours d'histoire depuis les premiers commencemens des peuples de la terre.* Nous ne voyons-là qu'une proposition hyperbolique.

D. Après cette phrase: — Je me prépare à entrer sans délai dans cette carrière difficile, et plus j'envisage de près les difficultés de mon entreprise, plus *je ressens toutes les obligations* que j'aurai. — Peut-on dire: Je ne sais pas ce que j'*en* pourrai fournir?

R. La phrase, quoiqu'embarrassée, est exacte, à l'exception pourtant du mot *ressentir*, car on *sent des obligations*, mais on ne les *ressent pas.* Nous nous ressentons d'un mal que nous avons eu, d'un malheur que nous avons éprouvé. On ressent par sympathie, par amitié, attachement ou affection, un malheur arrivé à un autre; mais nous croyons que, quoique ressentir signifie *sentir vivement*, on ne peut

pas dire je *ressens des obligations*. — Quant à — *Je ne sais pas ce que j'en pourrai fournir*, — quoique l'on dise, *fournir une partie de sa carrière* : — Sa carrière a été longue, mais il en a fourni la plus grande partie d'une manière utile, — nous ne croyons pas que le relatif *en* soit bien placé, par la raison qu'il est trop éloigné de son antécédent, et que l'esprit a besoin de faire effort pour trouver le mot auquel il se rapporte.

D. Peut-on dire: Les soins que je me suis *donné* pour composer mes discours m'élèvent au-dessus de tous préjugés.

R. Nous ne croyons pas que *des soins* puissent élever au-dessus des préjugés. On s'élève au-dessus des préjugés par la raison, par la critique et la philosophie, et par le soin que l'on a de consulter la nature et la vérité. Sous le rapport grammatical, la phrase n'est pas non plus correcte. Que s'est donné l'auteur? *des soins*. Donner est bien un verbe actif-propre; donc le participe *donné* est déclinable; or quand le participe est précédé de son régime simple ou direct, il doit en prendre le genre et le nombre. *Les soins* sont l'antécédent du pronom relatif *que* (mis pour lesquels), *que* est régime direct de *donné*; il faut par conséquent écrire: *Les soins que je me suis donnés*. Mais c'est peut-être une faute d'impression. *Tous préjugés* n'est pas français; il fallait *tous les préjugés*, ou *tout préjugé*.

D. N'y a-t-il aucune faute dans ce paragraphe?

Je relèverai les grandes qualités des héros, mais comme je ne crois pas qu'ils aient été infaillibles, je ne leur passerai pas leurs fautes quand l'occasion s'*en* présentera, ni ne pallierai point leurs pertes, surtout lorsque je trouverai qu'elles ont *tourné au désavantage;* en un mot, si *l'impartialité et le mérite* de juger *sincèrement* et raisonnablement e s t un moyen *pour* plaire au public, j'ose me flatter *du* succès, et les bons esprits préfèreront peut-être cette qualité à *bien des autres de moins d'importance* en fait d'histoire.

R. Nous croyons comme l'auteur et comme tout le monde que les héros n'ont pas été et même qu'ils ne sont pas infaillibles. Comme il ne s'agit pas des héros qui ont porté la *tiare*, la difficulté n'est pas là, puisque, sans beaucoup se tromper, on pourrait avancer que les héros n'ont pas poussé la démence jusqu'à prétendre à l'infaillibilité.

*Quand l'occasion s'*en *présentera.* — Que fait-là ce pronom rélatif? à quoi se rapporte cet *en?* Nous n'en savons rien, et nous pensons que c'est un intrus qu'il faut mettre de côté. Il faudrait: *Quand l'occasion se présentera* — phrase elliptique dont le complément sous-entendu est — *de le faire*, ce que e n ne saurait remplacer.

„*Lorsque je trouverai qu'elles ont tourné au désavantage.*" — Au désavantage de qui? de quoi?

La phrase manque de complément; elle est par conséquent imparfaite; mais en attendant que l'auteur nous fasse connaître le complément ou le ré-

gime de *désavantage*, nous supposerons que c'est par inadvertance qu'il ne l'a pas fait.

„*Si l'impartialité et le mérite de juger sincèrement et raisonnablement est* . . . . . ."

Nous ignorons ce que signifie *juger sincèrement*; pour *raisonnablement*, passe; la raison avant tout, et surtout quand il s'agit de juger, n'importe quoi; cependant nous croyons que toute la pensée de l'auteur aurait été suffisamment rendue par le mot *impartialité*, comme: *Si un jugement impartial*, ou *si une parfaite impartialité dans les jugemens.* Mais là ne se borne pas ce que nous avons à dire. La première règle de la grammaire est évidemment violée dans la phrase qui nous occupe; *la règle d'accord.* Il faut que le verbe s'accorde avec son nominatif, comme l'adjectif et tous les qualificatifs et modificatifs avec leur substantif. *L'impartialité* et *le mérite de juger* forment assurément un pluriel que l'on peut représenter par le pronom personnel i l s. D'où vient donc ce — *est un mérite?* il est incontestable qu'il faudrait s o n t et non pas e s t.

„*Un moyen pour plaire.*" — Il fallait *de plaire.*

„*A bien des autres de moins d'importance*. . . . ."

Il paraît que l'auteur est grand ami de la préposition *de*, car la voilà trois fois de suite, tandis qu'il aurait suffi d'une. Mais ceci n'est qu'un reproche de style qui ne s'accommode point de ce cliquetis fatigant, il y a une autre observation grammaticale plus importante; c'est qu'on ne dit pas — *à bien des autres*, mais simplement *à bien d'autres*,

quoiqu'on dise *à bien des gens, à bien des peuples.* L'auteur aurait pu dire: — Les bons esprits préféreront cette qualité à bien d'autres moins importantes en fait d'histoire.

D. Peut-on dire: Quant au coutenu de mes discours on y trouvera un tableau précis des faits *les plus considérables et curieux et des circonstances....?*

R. Non. Nous ne dirons rien sur la virgule que le sens et le principe réclament entre *mes discours* et *on;* on nous trouverait minutieux de parler de si peu de chose; mais nous dirons que l'auteur a péché grandement contre la règle de progression, l'une des plus essentielles à observer lorsqu'on veut écrire passablement. — „*Des faits les plus considérables et curieux et des circonstances.....*" n'est pas français en France; il faut de toute nécessité que la progression soit ascendante; or dans cette phrase elle est descendante, puisque *les plus considérables* est au superlatif et *curieux* au positif. Il fallait — les plus considérables et les plus curieux, comme aussi des circonstances les plus essentielles.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

LES ÉTRENNES DU PREMIER DE L'AN.

Morceau fait en 1815. — *Inédit.*

Le premier jour de l'an, les deux fils de Montdor
Furent à leur papa donner la bonne année;
Qui pour récompenser cette action bien née,
A chacun de ses fils donne une pièce d'or.
Sur celle de l'aîné, la triple fleur-de-lys
Rappelait le temps de Louis;
Celle du cadet, plus succincte,
Portait les armes à l'empreinte
D'un héros qui fut empereur.
Sur ce chez eux grande rumeur
Pour le plus ou moins de valeur
Du cadeau qu'à chacun avait fait ce bon père.
L'aîné, pétri d'orgueil, et d'un ton de colère,
En termes pleins de feu, soutint que son présent
L'emportait de beaucoup sur celui de son frère.
Le cadet plus posé, d'un meilleur caractère,
Mais que poussait à bout le ton trop insolent

De son aîné, soutenait le contraire;
Et pour humilier ce censeur arrogant,
Il demande qu'un tiers soit juge de l'affaire.
Croyant qu'en sa faveur sera le jugement,
L'aîné de bien bon coeur à cet accord consent.
Sur les ailes de l'espérance,
Ils vont d'un vieux soldat implorer l'assistance,
Et lui content leur différend.
Il prend les deux jetons, les fixe en soupirant,
Et prononce cette sentence:
„Reprenez, mes jeunes amis,
„Votre première intelligence;
„Etant frères, soyez unis;
„Bannissez de vos coeurs tout esprit de vengeance.
„Ces deux pièces sont d'or et chacune a son prix;
„Mais, honni soit qui mal y pense,
„Un seul Napoléon vaut mieux que cent Louis,
„Quand il s'agit du bonheur de la France,
„Ou de battre nos ennemis."

****

Couplets chantés à la Société des Troubadours.

Air des Deux-Edmon.

Né sous la modeste chaumière,
Dans l'heureuse simplicité
Les premiers ans de ma carrière
S'enfuirent dans l'obscurité;
Mais malgré mon humble naissance,
Malgré mon rustique séjour,

Je connus, j'aimai, dès l'enfance,
Le beau portrait du Troubadour. } *Bis.*

Bientôt le destin et mon âge
M'apportèrent les noirs soucis,
Je vins pleurer mon cher village
Au sein du superbe Paris.
Soudain, dans ces tendres alarmes,
Blessé du premier trait d'amour,
J'appris en versant d'autres larmes,
Que j'aimerais en Troubadour. } *Bis.*

Enfin la voix de la patrie
Me mit au rang de ses guerriers:
J'y pus glaner, pour mon amie,
Quelques feuilles de leurs lauriers;
Et quand mon sang, baignant mes armes,
Fesait craindre mon dernier jour,
A ce trépas rempli de charmes,
Je souriais en Troubadour. } *Bis.*

STANCES.

L'Homme moral est éternel.

Le temps sur son aîle rapide
Emporte les jours et les ans;
Chaque instant sa faux homicide
Renverse quelque monument.

Que pourrait l'humaine faiblesse
Contre son élan destructeur,

Si l'Eternel, dans sa sagesse,
N'eût rendu l'homme créateur!

L'Etre qui dónne l'existence,
Qui la conserve ou la ravit,
A communiqué sa puissance:
L'homme partage son esprit.

C'est par lui qu'au travers des âges,
Il prend un essor immortel:
Malgré le temps et ses outrages,
L'homme moral est éternel.

Que son corps, vivante matière,
Soit soumis à des changemens;
Qu'il rentre en la masse première;
Là finit l'action du temps.

Son esprit, voilà son essence;
C'est par lui que l'éternité
Est promise à son existence,
Au sein de l'immortalité.

Oui, l'existence est éternelle
Pour l'homme probe et vertueux,
Pour l'homme à son pays fidèle,
Et pour le guerrier valeureux.

Finirait-elle pour le sage
Qui, se dérobant au repos,

Ne veut, pour marquer son passage,
Laisser que d'utiles travaux!

Celui qui sut, dans sa jeunesse,
Verser son sang pour son pays,
Celui qui sait, dans sa vieillesse,
Lui former de nouveaux appuis;

Celui-là, dis-moi, peut-il craindre
L'oubli de la postérité?
Non, crois-moi; sa tête doit ceindre
La palme d'immortalité. ****.

UNE MORT VOLONTAIRE.

Virgile a réservé dans ses enfers une place à ces morts infortunés que nous appelons *suicides*, meurtriers d'eux-mêmes. Il les montre séparés des autres ombres, tristes et livrés à l'éternel et inutile regret d'une vie dont ils eurent le malheur de vouloir se délivrer: c'est là leur supplice.

.... Quam vellent aethere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!
Fata obstant .... *)

On voit dans cette triste et touchante image le sentiment judicieux de l'antiquité sur la mort volon-

---

*) Et quand bien même on voudrait, même dans l'Empirée, préférer la misère et les durs travaux, le destin ne le permettrait pas.

taire. L'homme qui avait mis fin à ses jours semblait avoir été chercher en échange de la vie quelque chose de plus dur à supporter que la vie, ou de plus triste au moins à se figurer qu'elle. On le plaignait d'avoir fait un mauvais choix. Cela n'empêchait point que Caton, Brutus, Cassius, Aria, Poetus, se dérobant par la mort à la servitude où à l'infamie, ne fussent admirés; mais il y avait un privilège pour certaines situations et pour certaines âmes. On distinguait entre ne pouvoir survivre à la liberté de sa patrie, et succomber à ses propres disgrâces. On concevait une hauteur de vertu plus qu'humaine qui se devait de ne jamais habiter avec la tyrannie; passé cela, il n'y avait qu'une seule cause à la mort volontaire, la cause que la triste humanité portera toujours avec elle, le désespoir résultant des malheurs privés. On n'avait que de la compassion pour cette sorte de suicide.

Au temps où nous vivons, il n'y a et ne peut y avoir d'autre mort volontaire que celle-là, et nous avons aussi de la pitié; une vive pitié pour elle. Une philosophie, une religion presqu'également exigeantes, la condamnent; nos moeurs la conçoivent, la comportent, à peu-près comme le duel, et sans en souffrir davantage. C'est un mal dépendant de mille maux et correctif de quelques-uns dans un état de société dont il est sage de se contenter, comme du moins mauvais qui puisse être.

A quoi bon discuter si la vie est ou n'est pas à nous, et s'il nous est permis de nous en défaire

quand il ne nous plaît pas de la conserver? La morale peut condamner l'acte, mais à coup sûr, l'homme n'est pas en droit de condamner celui qui le fait. Il n'y a point d'orgueil humain dans le suicide, pas la moindre idée de révolte contre le ciel. C'est l'acte d'un découragement incurable, l'évasion tristement délibérée d'un malheureux qui a senti faillir son courage ou ses forces; c'est l'issue d'une lutte presque toujours bien longue entre une destinée souffrante et le plus puissant de tous les instincts, celui qui attache à la vie. Quand une dernière goutte a fait déborder cette coupe de douleur qui s'était insensiblement remplie pendant des années, et que la catastrophe arrive, les vrais sages ne demandent point si la victime a bien ou mal décidé en principe, mais si elle est tombée en effet dans une situation à ne pouvoir plus rien tirer de la vie, ni consolations ni ressources.

Laissons le droit, quelqu'il soit, dans une matière où aucune justice humaine ne saurait le faire respecter. C'est un fait qu'il dépend de nous de quitter la vie et de descendre chez les morts.

Mille chemins divers y conduisent toujours.

a dit un poète.

C'est chose étrange, que le favori de la création soit le seul être qui se tue; que seul il ait la conscience de son existence, et seul aussi la faculté réfléchie d'en sortir quand elle lui est à charge! L'homme, pas plus que le dernier des animaux, ne

saurait rien changer au mécanisme de ses organes. Il ne commande point à la circulation, à la respiration, à la nutrition de s'arrêter en lui ou de se reprendre à son bon plaisir. Tout cela s'accomplit sans lui. Il ne lui a point été donné de pouvoir conduire ou refaire à son gré les diverses lois en vertu desquelles il existe physiquement; son intelligence, toute supérieure qu'elle peut être à d'aveugles fonctions vitales, n'en est qu'usufruitière, et non pas modératrice. Mais il est arbitre de la durée de ce bel ensemble. Il peut en finir quand il lui plaît avec la cause supérieure et inconnue qui préside en lui à ce fait merveilleux qu'on appelle la vie; il ne saurait faire tomber, avant le temps marqué par sa construction particulière, un poil de sa chevelure ou de sa barbe, et il sera tout entier tombé en pourriture et mangé des vers dans six semaines s'il est pris aujourd'hui d'un besoin de destruction de soi, dont peut-être le moindre incident heureux et inattendu le ferait revenir demain. Ceux qui voient arriver cela tous les jours trouvent tout simple qu'on puisse se tuer et qu'on ne puisse changer à volonté son embonpoint en maigreur, et sa maigreur en embonpoint: mais cela n'en est pas moins un sujet infini d'étonnement et de méditation.

Tout homme a donc, sauf le jugement d'en-haut, qui ne regarde que Dieu seul, la triste facilité de se tuer, et il trouvera toujours qu'il en a le droit quand la vie lui fera plus peur que la mort. L'abus en est rarement à craindre. L'instinct qui attache à la terre

tous les êtres répandus à sa surface suffit bien pour empêcher les destructions trop promptes ou sans causes suffisantes. Il n'y a point de croyance morale ou religieuse qui luttât contre le désespoir et la nécessité de finir aussi énergiquement que cet amour de la vie avec lequel nous sommes tous nés. Celui qui se tue sans éprouver ce combat est malade, insensé ou maniaque: mais nul homme en jouissance de santé et de raison ne prend, à proprement parler, la vie en haine et ne trouve la mort plus riante, parce qu'il a perdu les moyens de vivre heureux, ou le courage de travailler et de le devenir. On flotte pendant des mois, des années, entre l'espoir d'un meilleur sort et la difficulté de vaincre l'horreur qu'inspire la destruction de soi. A la moindre lueur de succès, à la plus faible espérance d'un retour de fortune, on se reprend à la vie avec une énergie qu'on dirait invincible. L'expédient le plus misérable, s'il promet d'écarter d'un jour la détermination fatale, est saisi avec une imprévoyance et une joie d'enfant. Ce n'est que quand l'esprit s'est épuisé à chercher inutilement de nouvelles diversions, à inventer des moyens de salut, et que l'espérance, toujours trompée, ne sait plus à quelles illusions s'abuser encore, que l'irrévocable, l'irrémissible nécessité de subir son sort arrive enfin. Alors un peu de dignité se retrouve. Cet homme abandonné, qui n'avait plus ni force ni raison à opposer à ses chagrins ou à des penchans pernicieux, seul avec lui, à cette heure suprême, s'examine en juge inexora-

ble, se condamne à mort, et, sans désemparer, s'exécute. Certes cela n'est point méprisable. L'âme la plus commune a là quelques instans d'un sublime et effrayant empire sur elle-même, car tout homme a vécu, a aimé, a connu quelque bien sur la terre, et tout au moins a joui d'un beau ciel, a eu des sens, des passions qui lui laissent à regretter..... Qu'est-ce donc quand c'est un homme élevé qui se donne la mort! Quand cet homme a le sentiment de son rang dans l'univers comme créature; quand il est jeune encore, qu'il a connu tout le prix de la vie, qu'il en peut mesurer la perte, et que ses croyances lui montrent plus encore à compromettre?

Peut-être une situation si cruelle vaut-elle la peine de se la représenter. — Qui de nous n'a pas songé une fois à l'instant inappréciable qui marquera pour chacun, un peu plus tôt, un peu plus tard, le passage du connu à l'inconnu, de la réalité quelquefois triste à un état dont nous n'aurons point la conscience, et qui sera le vide, le rien, cette chose déconcertante pour la raison, qu'on désigne par le mot confus de néant? J'ai pu, par la pensée, conduire ma vie jusqu'à cet instant rapide comme l'éclair où la vue des objets, le mouvement, la voix, le sentiment m'échapperont, et où les dernières forces de mon esprit se réuniront pour former l'idée *je meurs*; mais la minute, la seconde qui suivra immédiatement, j'ai toujours eu pour elle une indéfinissable horreur; mon imagination s'est toujours refusée à en deviner quelque chose. Les profondeurs

imaginaires de l'enfer sont mille fois moins effrayantes à mesurer que cette universelle incertitude,

To die, — to sleep;
*To sleep! perchance to dream**).

J'ai vu chez tous les hommes, quelle que fût la force de leur caractère ou de leurs croyances, cette même impossibilité d'aller au-delà de leur dernière impression terrestre, et la tête s'y perdre, comme si, en arrivant à ce terme, on était suspendu au-dessus d'un précipice de dix mille pieds. On chasse cette effrayante vue**) pour aller se battre en duel, livrer l'assaut à une redoute, ou affronter une mer orageuse; on semble même faire fi de la vie; on se trouve un visage assuré, content, serein; mais c'est que l'imagination montre le succès plutôt que la mort, c'est que l'esprit s'exerce bien moins sur le danger que sur les moyens d'en sortir. Ce n'est que dans la mort volontaire qu'on est vraiment face à face avec l'impression anticipée de sa propre destruction. Rien ici qui voile l'abîme; nul moyen de détourner les yeux. Le passage n'est point facilité par l'affaiblissement des organes, comme le plus souvent dans la mort naturelle; ni par l'exaltation de

---

*) Mourir, — dormir; dormir! peut-être rêver.

**) Pourquoi et comment chasser ce qui est r i e n? On peut, je crois, penser au néant avec autant de calme qu'à la cessation de l'existence.

R.

quelque passion ou l'abrutissement, comme dans les autres morts violentes. Loin de là, il faut que l'esprit soit présent et fasse lui-même l'office d'exécuteur. L'infortuné plein de vie qui, le pistolet appliqué contre la tête, pense encore, sait qu'il va ne plus penser ni vouloir aussitôt que du doigt il aura touché la détente fatale. Il appelle toute sa résolution au secours de ce faible et suprême effort qui ne suffirait pas à écraser le moindre insecte. Sans doute il tremble, il s'y reprend à plusieurs fois; enfin le mouvement échappe ...... il s'est élancé dans l'incompréhensible infini, et l'on ne trouvera plus de lui que le cadavre d'un supplicié.

Voilà pourtant comme meurent tous les jours des hommes que nous avons aimés, avec lesquels nous avons vécu, et de qui l'on entend dire légèrement: „Il s'est brûlé la cervelle," comme s'il en coûtait si peu de se décharger une arme à feu dans la tête! Eh bien! il n'y a certainement point de supplice humain comparable en horreur à la violence qu'ont eu à se faire eux-mêmes ces fugitifs infortunés.

Parmi les catastrophes de ce genre, il y en a une si généralement sentie, si vivement déplorée et qui a atteint un homme d'une nature et d'une situation si particulières, que non-seulement le silence n'est point commandé sur elle, comme il l'est ordinairement par l'intérêt des familles, mais que c'est plutôt un devoir à remplir que d'en consigner quelque part les détails. Cette mort, c'est celle de l'infor-

tuné Sautelet. Quiconque s'est mêlé de littérature depuis six ans a connu cet excellent jeune homme. Tous ceux qui ont vécu dans son intimité, avec lesquels il s'est entretenu de ses chagrins, de ses projets, de ses idées, et le nombre en est grand, car il avait le coeur aussi mobile, aussi désireux de nouveaux liens, que bon, attaché et aimant, aussi facile à découvrir ses plus secrètes impressions, qu'empressé et habile à se faire confier celles des autres, tous ceux-là, dis-je, imagineront facilement si aucune des tortures morales qui peuvent accompagner la mort volontaire lui a été épargnée. Il aimait la vie, il en savait le prix; il avait reçu de la nature une de ces organisations distinguées qui semblent appelées à jouir de tout avec un je ne sais quoi d'exquis qui n'est pas fait pour le commun des hommes. Les habitudes de sa personne donnaient, à qui ne connaissait pas ses chagrins intérieurs, l'idée d'une existence douce, molle, aisée, méditative à-la-fois et sensuelle. Jeune, il s'était enfoncé avec passion dans les études philosophiques, et s'y était fort distingué. Au bout de quelques années, les formes avaient paru le fatiguer de la science; il s'était mis à chercher le monde, et ce qui l'avait dominé depuis lors, c'est le besoin de faire l'expérience de tout dans la vie, une inconcevable curiosité pour toutes sortes d'esprits et de caractères, un goût singulier à montrer en lui l'homme intérieur, et à fouiller chez les autres pour le trouver. Toute conversation avec lui tournait en épanchement, et souvent

dès la première vue. Doué au plus haut degré de la faculté d'analyser promptement et finement tout ce qu'il éprouvait, il se divulgait on ne peut plus volontiers. Il aimait à parler de ce qu'il y avait de bon et de mauvais en lui, à s'avouer faible, indolent, capricieux, dépourvu de suite, incapable de s'attacher à une besogne. Toute sa prétention était qu'on lui accordât quelque chose d'élevé, de sensible, de fin, d'intelligent, qui n'était pas à sa place dans la situation où le sort l'avait mis, et qui l'eût rendu singulièrement propre à manier les hommes quels qu'ils fussent, et à les attirer à lui sans effort. On cédait à la bonhomie charmante avec laquelle il s'exposait ainsi, et on se laissait aller avec lui à des assauts de liberté d'esprit au bout desquels on s'étonnait d'avoir à lui demander le secret sur des aveux d'amour-propre ou de conscience, sur des peines de coeur, des soucis de position qu'on avait soigneusement enfermés en soi et cachés à tout le monde. Il était ainsi sur le pied de l'intimité avec nombre de personnes qui n'avaient d'intime ami que lui, et dont il avait surpris le secret en les payant du sien, qu'il semblait toujours laisser échapper pour la première fois. Il savait l'histoire cachée, le roman de chacun. Il se tenait soigneusement au courant des incidens, des progrès, des retours, ne revoyant souvent les gens qu'à de longs intervalles et lorsqu'il pouvait y avoir du nouveau de son côté ou du leur. Il fallait absolument qu'il dît toutes ses impressions, et qu'il recueillit celles des autres. Il

était parvenu, dans cette singulière façon d'occuper sa vie, à être un homme très-affairé, pliant sous le poids des relations confidentielles, négociant au besoin pour l'un, intrigant, s'il fallait pour l'autre; sortant de chez lui le matin et rentrant tard, étonné de n'avoir fait autre chose que causer. Il mettait, à soutenir ce rôle si facile à user et à discréditer, un art de paraître toujours neuf, toujours ingénu, toujours attrayant et digne de confiance, qui, appliqué d'une manière plus sérieuse, eût montré en lui l'homme véritablement supérieur.

Ce ne sont pas là encore, bien s'en faut, tous les traits d'un des caractères les plus singuliers de ce temps, et qui certes a bien mérité de laisser une trace après lui; je ne m'arrête qu'à ceux qui contrastent d'une manière plus cruelle avec cette tragique mort à laquelle on ne voulait pas croire, quand de bien loin encore l'infortuné l'annonçait. Tous les amis de Santelet savaient que sa jeunesse avait été extrêmement malheureuse. Il en racontait des choses qui le rendaient croyable quand il disait avoir plus d'une fois songé au suicide avant sa dix-huitième année; il assurait y avoir rêvé depuis encore à chacune de ses traverses; enfin il jurait que son pressentiment invincible avait toujours été qu'il finirait ainsi. On le plaisantait presque sur ses présages, on lui disait qu'il aimait trop la vie pour avoir de ces pensers funestes; que surtout il manquait de l'énergie nécessaire pour accomplir un projet de mort volontaire, en supposant qu'il le conçut

jamais. Il se rendait de bonne grâce à l'opinion qu'on avait de lui, et consentait même à rire de ce qu'il y avait d'un peu étrange à voir venir une telle proposition d'un visage comme le sien. Cependant depuis dix-huit mois environ, ses traits, d'une beauté régulière et douce, s'étaient chargés d'une teinte de mélancolie toujours plus sombre. Depuis six mois peut-être il lui arrivait beaucoup moins de mêler à ses entretiens ces idées de suicide sur lesquelles on l'avait toujours trouvé trop léger, trop glissant pour en être sérieusement frappé. Sans doute sa résolution était déjà fort avancée; il évitait ce qui eût pu la trahir, et travaillait en même temps à s'y soustraire; mais, hélas! trop tard et quand ses efforts ne pouvaient plus qu'être inutiles...... On ne le savait pas.

Le jour qui précéda la nuit fatale, il avait vu tous ceux de ses amis auxquels il croyait devoir un adieu particulier. Il était parfois abattu et préoccupé, ce jour-là il le parut peut-être moins qu'à l'ordinaire. La nécessité l'avait endurci à un point dont on ne l'eût pas cru capable. Il ne fléchit un instant qu'à la vue d'un tout jeune enfant qui lui tenait de près et qu'il aimait tendrement. Il ne put caresser pour la dernière fois l'innocente créature à peine entrée dans la vie, sans que le coeur lui manquât, lui qui aussi touchait aux portes de la vie, mais condamné à en sortir dans la nuit même. Un domestique fut le seul témoin des sanglots qui vinrent le suffoquer; mais il se déroba, et le lendemain

il était trop tard quand la scène fût rapportée. Rentré chez lui, il ne manifesta aucun trouble, sa présence d'esprit était parfaite. Il s'occupa de minutieux détails de composition et d'impression pour le numéro du *National* qui devait paraître le lendemain, et que déjà il n'était plus destiné à lire. Vers une heure il s'enferma, et là commencèrent les longues agonies de son âme: Il avait de dernières volontés à prescrire, des instructions à laisser, des adieux à faire, et malheureusement plus d'un pardon à accorder et à demander pour lui-même. Il écrivit quinze lettres, la dernière à cinq heures du matin. Celle-ci, adressée à une famille qui n'était pas la sienne, mais qui lui en avait tenu lieu pendant les malheurs d'une jeunesse quelquefois pauvre et abandonnée, commençait par ces paroles, qu'on ne saurait lire sans attendrissement: „La nuit est bien avancée, et „je n'ai plus guère de présence d'esprit pour vous „entretenir de la résolution que j'ai prise. Si ma „nature faible, indolente, avait pû être changée, „elle l'aurait été par vous tous...... J'ai été in„corrigible......“ Hélas! il n'y avait rien que de très-réparable dans ce mal, qui lui avait paru ne pouvoir être effacé que par la mort; mais le courage lui avait manqué pour user de toutes ses ressources. Il ne se sentait pas capable des efforts de constance et de travail qui l'eussent infailliblement rendu à la sécurité, au bonheur; et c'était-là ce qu'il appelait être incorrigible...... Suivant toute apparence, il ne vécut pas long-temps après cette trop cruelle et

trop irrévocable condamnation de l'emploi de sa vie. On n'entendit point l'arme à feu. Le théâtre de la catastrophe était une petite chambre située à l'extrémité la plus reculée d'un appartement très-vaste. Ce ne fut qu'à l'heure où l'on entrait habituellement chez lui dans la matinée, qu'on le trouva baigné dans son sang et déja refroidi.

Si l'homme qui a résolu sa propre destruction pouvait savoir quel spectacle il laissera après lui, je ne dis pas à ses amis, mais à des curieux, à des allans et venans, à des hommes de police; s'il savait les conversations qui se tiendront, pendant une douzaine d'heures, auprès de lui raide, étendu, souillé, méconnaissable, peut-être reculerait-il d'horreur, ou du moins, sa dernière prière serait qu'on voilât ses restes à tous les regards, surtout à ceux qui aimèrent en lui une créature élevée et faite pour passer de la vie à la mort sans déchirement de ses traits, sans dispersion de ses plus nobles parties. Je ne manquerai pas ici à un pieux devoir envers un homme si digne d'égards et de regrets, bien que l'impression que m'a laissée le suicide consommé pût servir à d'autres, si j'essayais de la reproduire. J'ose dire qu'après cette vue déchirante, un homme qui aurait eu quelquefois de funestes pensées contre lui-même ne se tuerait point et croirait que c'est toujours un devoir de vivre, un opprobre d'aller à la terre dans cet épouvantable état. Il n'est donné qu'à la main hideuse du bourreau de flétrir ainsi la création dans son oeuvre la plus parfaite.

Et pourtant il y a dans le suicide d'un homme qu'on aimait quelque chose dont la pensée est plus insupportable que la vue même d'un cadavre privé de la noble empreinte de l'humanité. C'est une image bien affreuse que celle qui a frappé plusieurs des amis du malheureux Sautelet, au moment où ils entraient chez lui, ne s'attendant à rien de tel; mais l'idée de ce qu'il a pu souffrir dans les préparatifs de sa mort est encore plus affreuse. Quand on a bien connu cet excellent et faible jeune homme, on se le figure hésitant jusqu'à sa dernière minute, demandant grâce encore à sa destinée, même après avoir écrit quinze fois qu'il s'est condamné et qu'il ne peut plus vivre. Sans doute il a pleuré amèrement et long-temps sur le bord de ce lit où il s'est frappé. Peut-être qu'il s'est aussi agenouillé pour prier Dieu, car il y croyait: il disait que la création serait une absurdité sans la vie future. Ses mains auront chargé les armes, sans qu'il leur commandât presque, et, pendant ce temps, il appelait ses amis, sa mère, quelque objet d'affection plus cher encore au secours de son âme défaillante. Il était-là, s'asseyant, se levant avec anxiété, prêtant l'oreille au moindre bruit qui eût pu surprendre sa résolution ou la précipiter. Une fenêtre légèrement entr'ouverte près de son lit a montré qu'après avoir éteint sa lumière et s'être plongé dans l'obscurité, il avait fait effort pour apercevoir un peu du jour qui naissait, et qui ne devait plus éclairer que son cadavre.....; enfin il a senti qu'il était seul, bien seul, abandonné

de tout sur la terre; qu'il n'y avait plus autour de lui que les fantômes créés par ses derniers souvenirs. Il a cherché un reste de force et d'attention pour ne pas se manquer, et sa main a consommé l'oeuvre de sa destruction.

Mais ce n'est pas encore tout que les souffrances morales de la lutte décisive; on sera plus épouvanté encore si l'on remonte de phase en phase cette incurable maladie de désespoir à laquelle il fallait que notre infortuné Sautelet succombât si jeune. Il y a donc en un jour, trois mois, six mois, qui sait, avant la catastrophe, où s'est révélé à lui tout le péril de sa situation, et où, pour la première fois, à tort ou à raison, il a songé à la mort, comme moyen...... Il y a eu successivement d'autres momens solennels où il a vu échouer une première combinaison de salut, puis une seconde, une troisième, une quatrième...... Il y a eu un jour où il a fallu qu'il se déclarât à lui-même que tout espoir était perdu; qu'il n'avait plus devant lui qu'une, deux, trois semaines de vie; et peut-être accablé, fatigué d'assauts, il s'est encore reposé sur ces trois semaines comme sur un siècle. Mais enfin est venu un moment où, sans toucher précisément au terme, il a fallu qu'il désignât à-peu-près irrévocablement le jour et l'heure fixes où il finirait. Peut-être s'est-il manqué de parole à lui-même une fois, deux fois, sur cette détermination terrible...... et pendant ces jours, ces semaines, ces mois, qu'il était toujours tournant autour de la tombe entr'ouverte,

il lui fallait vivre comme nous! Il semblait prendre à nos espérances politiques, à nos discussions littéraires, le même intérêt que nous! Il s'asseyait encore avec un air de plaisir à un bon repas; il se paraît pour aller à une réunion, à un spectacle! Il se rencontrait dans nos entretiens mille choses qui devaient déchirer l'âme d'un mourant; et il ne laissait point échapper l'affreux secret!

Voilà donc ce que c'est que le suicide! Y a-t-il une mort plus misérable? Et c'est-là ce que des sophistes appèlent déserter un poste, violer un dépôt confié par le ciel...... Hélas! on n'a pas cessé d'aimer la vie quand on la quitte; mais on est à bout de moyens pour y trouver encore bonheur et considération.

A. CARREL.

LA BALLE MÂCHÉE.

Anecdote de la grande Semaine.

Adieu, Jules...... à dimanche!...... D'ici-là, Monsieur, pensez à moi...... Adieu!

Et la jeune fille, heureuse d'un dernier baiser, s'était dégagée des bras de Jules. Quand elle fut montée dans sa chambre, Claire parût à sa fenêtre, qui donnait de bien haut dans la rue, et fit encore à son ami un dernier signe d'adieu qu'il attendait. Lorsqu'il fut éloigné, la jeune fille referma la fenêtre et versa une larme en pensant qu'elle serait huit jours sans le revoir. — Le lendemain, lundi,

chacun lisait avec effroi les fatales ordonnances, et Jules courait chez ses amis en leur criant — aux armes! — Aux armes! répondaient ses amis électrisés par sa voix. — Cependant le *Moniteur* avait pénétré jusque dans les magasins de modes, et Claire tremblait sans trop se rendre compte de son effroi. La nuit vint, et pendant cette nuit-là, on ne dormit guère dans Paris. Jules et ses amis la passèrent à foudre des balles, à dérouiller de vieux sabres, à préparer leurs fusils de chasse. — Claire ne dormait pas non plus, et sa bouche murmurait le nom de Jules. — Le mardi donna le signal du combat. Peu de coups avaient retenti, peu de balles avaient sifflé, que déjà vingt jeunes gens ayant Jules à leur tête, couraient à la défense de la liberté. — Peu de coups avaient retenti, peu de balles avaient sifflé, que déjà Claire n'existait plus; car au premier bruit de guerre, la jeune fille avait tremblé pour Jules, et, comme elle l'aimait d'amour, vîte elle avait couru chez lui. — Restez, restez! lui criait une voisine. — Je vais revenir, avait répondu la pauvre fille, qui, n'ayant point trouvé Jules à son hôtel, s'était mise à sa recherche. Elle marchait, elle marchait, quand arrivée rue Saint-Honoré, elle reçoit une balle et tombe..... Jules, dit-elle en tombant, rue St.-Jacques. No. 45, et Claire ne vivait plus.

Le soir, quand Jules rentra vainqueur avec ses amis, moins nombreux que le matin, il trouva Claire chez lui, Claire pâle et sanglante...... Il passe son bras sous la tête échevelée de son amie, il la trouve

lourde; il prend sa main, elle était glacée..... Un cri de désespoir s'échappe de son sein...... morte! ...... ma Claire morte! Cependant un ami examine la blessure, en retire une balle...... la balle était mâchée! — Vengeance! fut le cri unanime des jeunes héros, et cette nuit-là aussi fut une nuit sans sommeil, et dès le matin, les vengeurs de Claire étaient sortis. Le soir silencieux, le front noirci de poudre, quelques jeunes gens arrivèrent rue St.-Jacques, 45, ils semblaient revenir de la Grève et portaient un fardeau sur leurs épaules. Le peuple, le front découvert, les suivait en criant: *Vive la liberté!* — C'était l'oraison funèbre de Jules.

Pauvre Claire! malheureux Jules! Trois jours plus tôt ils disaient — *à dimanche!*...... La mort avait dévancé leur rendez-vous.

L'Aigle.

ERRATA.

Page 7,	*ligne* 16,	*au l. de*	équivant *lisez* équivaut
— —,	— 20,	—	notre déviation *à*, *l.* notre déviation *de*
— 18,	— 13,	—	Après le mot joie, supprimez *la douleur, la surprise.*
— 29,	— 5,	—	l'autre devaut *lisez* l'autre devant
— —	— 8,	Entre	q u e et v ê t e m e n t, mettez *tout*
— —	— 25,	—	s'y complet *lisez* s'y complaît
— 35,	— 17,	—	disticts *lisez* distincts
— 53,	— 20,	—	pous plait *lisez* vous plaît.
— 61,	— 26,	—	affeux *lisez* affreux
— 69,	— 21,	—	vestu *lisez* vertu
— 71,	— 23,	—	complet *lisez* complaît
— 72,	— 5,	—	cottrets *lisez* cotrets
— 74,	— 27,	—	nos donne *lisez* nous donne
— 76,	— 22,	—	c'est quand *lisez* c'est lorsque
— 80,	— 15,	—	un serment *lisez* sermon
— 112,	— 22,	—	enconragement *lisez* encouragement
— 130,	— 29,	—	incorrecte *lisez* incorrect
— 140,	— 18,	—	viusse *lisez* vinsse
— 144,	— 13,	—	sait *lisez* soit
— 174,	— 6,	—	chifonier *lisez* chiffonnier
— 181,	— 4,	—	saureit *lisez* saurait
— 190,	— 4,	—	adoncissemens *lisez* adoucissemens
— 210,	— 12,	—	plaiutive *lisez* plaintive
— 214,	— 21,	—	capitaté *lisez* capitale
— 221,	— 20,	—	remasser *lisez* ramasser
— —	— 24,	—	ingredien *lisez* ingrédient
— 224,	— 27,	—	existente *lisez* existante
— 225,	— 18,	—	idem
— 242,	— 7,	—	qui seule *lisez* qui seul
— 252,	— 13,	—	pignés *lisez* piqués
— 253,	— 13,	—	récitrr *lisez* réciter
— 255,	— 4,	—	Minesve *lisez* Minerve
— 257,	— 7,	—	mots en o s i e *lisez* en o s t e
— 258,	— 14,	—	vielle *lisez* vieille
— 261,	— 24,	—	un fou *lisez* un feu
— 274,	— 8,	—	constances *lisez* constantes
— 308,	— 5,	—	pette opération *lisez* cette .....
— 339,	— 24,	—	idéealisèrent *lisez* idéalisèrent
— 347,	— 23,	—	ou voudra *lisez* on voudra
— 354,	— 9,	—	celle ou l'on *lisez* celle où l'on
— 359,	— 3,	—	vingt-ùn franc *lisez* vingt-un francs
— —	— 16,	—	ressuciter *lisez* ressusciter
— —	— 22,	—	ou *lisez* *au*
— —	— 30,	—	expitoire *lisez* expiatoire
— 364,	— 21,	—	entourés *lisez* entouré
— 379,	— 4,	—	ellypse *lisez* ellipse

Page 384,	*ligne* 11,	*au l. de*	de bons écrivains l'on dit *lisez* l'ont dit	
— 385,	— 23,	—	ou l'incorpore *lisez* on l'incorpore	
— 387,	— 6,	—	existente *lisez* existante	
— 392,	— 6,	—	vaindicatif *lisez* vindicatif	
— —	— 10,	—	surtont *lisez* surtout	
— 394,	— 1,	—	j'aperços *lisez* j'aperçois	
— 397,	— 6,	—	accord *lisez* accords,	
— 398,	— 12,	—	l'hermitage *lisez* l'hermite	
— —	— 13,	—	Au fond *d'une* désert sauvages, dans *un* retraite, *lisez* Au fond d'un désert sauvage, dans une retraite	
— 402,	— 7,	—	inquitte *lisez* inquiète	
— 411,	— 3,	—	une *lisez* un	
— —	— 13,	—	êtres oisif *lisez* êtres oisifs	
— 412,	— 10,	—	le leur *lisez* de leur	
— 420,	— 7,	—	La désinence en *èee lisez* en è ce	
— —	— 13,	—	il y peu *lisez* il y a peu	
— 421,	— 26,	—	du ciėl *lisez* du ciel	
— 424,	— 17,	—	est la morne *lisez* est la morue	
— 445,	— 9,	—	enrichessant *lisez* enrichissant	
— 454,	— 9,	—	batir *lisez* bâtir	
— 458,	— 21,	—	se route *lisez* sa route	
— —	— 29,	—	mattre *lisez* maître	
— 462,	— 4,	—	tout ces systèmes *lisez* tous ces	
— 463,	— 26,	—	vienue, puis que *lisez* vienne, puisque	
— 464,	— 1,	—	des bonds *lisez* des bords	
— —	— 8,	—	et an *lisez* et au	
— 466,	— 1,	—	pus *lisez* plus	
— —	— 12,	—	sourait *lisez* saurait	
— 471,	— 26,	—	génèral *lisez* général	
— 473,	— 1,	—	ligueur *lisez* liqueur	
— 474,	— 17,	—	pluriels *lisez* pluriel	
— 475,	— 8,	—	l'uniforité *lisez* l'uniformité	
— —	— 21 à 23	—	Mais il obéit à sa passion, il est málheureux le sage n'obéit qu'à la vertu, tandis que qui donne. le bonheur, *lisez* Mais il obéit à sa passion, il est malheureux; tandis que le sage n'obéit qu'à la vertu qui donne le bonheur.	
— 476,	— 11,	—	verte *lisez* vertu	
— 478,	— 1,	—	*erad* lisez *erat*	
— 485,	— 4,	—	dût *lisez* dut	
— 493,	— 1,	—	Il y a peu des *lisez* Il y a peu de	

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

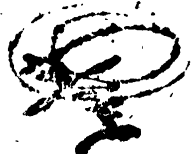
Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre des Substantifs.
(Substantifs féminins.)

102. Trompé, sans doute, par plusieurs mots très-usités, tels que *gloire*, *victoire*, *histoire*, *armoire*, *écritoire*, *décrottoire*, *foire*, *machoire*, etc. M. Patey a placé la désinence en oire au nombre des féminines, et n'a signalé que vingt-trois noms masculins, comme fesant exception. M. Patey s'est trompé; car



sur environ cent soixante-dix mots terminés en *oire*, environ quatre-vingts sont adjectifs, quarante-huit sont substantifs masculins et quarante-deux féminins. Dans ce chaos, l'usage et un bon dictionnaire peuvent seuls servir de guides.

103. La désinence en oise et oisse comprend peu de noms, mais ils sont du féminin, sans exception. *Une* ardoise bien *polie*, l'armoise est *bonne* contre l'hystérie, *la* framboise est *rafraîchissante*, l'angoisse est toujours *douloureuse*, *une grande* paroisse.

104. La désinence en oite et oîte n'a que trois substantifs distincts; ce sont: la *boîte*, la *coite* et la *droite;* encore ce dernier n'est-il qu'un adjectif substantifié. — Une *boîte* est un petit coffret, une *coite* ou *couette* est un lit de plume, ce que les Allemands appèlent Federbett; la *droite* est le côté droit d'une chose quelconque.

Le substantif boite, homonyme de *boîte*, est un terme de vigneron et de marchand de vin; il signifie l'état du vin bon à boire: — ce vin ne sera dans *sa boite* qu'à la fin de l'été.

On écrit quelquefois *moite* pour mouette, oiseau de mer; mais c'est une faute. *Moite* est l'adjectif de *moiteur*, faible degré d'humidité.

105. Désinence en olde. Cette désinence est aussi peu nombreuse que celle en *uxe*, car elle n'a qu'un mot; mais ce mot est un vrai hermaphrodite c'est le mot solde qui est du féminin quand il signifie *le paiement* des troupes: être *à la solde* d'une

puissance; les âmes vénales sont *à la solde* de la richesse et du pouvoir; — *solde* est du masculin quand il signifie *complément* de paiement. *Le* solde d'un compte.

106. La désinence en o l e, o l l e et a u l e comprend une centaine de mots; ils sont du féminin à l'exception des suivans: — l'acanthabole, l'alvéole, l'ancillarole, l'apostole, le canopole, le capitole, le contrôle, un discobole, le drôle, l'échandole, un môle, le monopole, l'oniropole, le Pactole, le pôle, un protocole, un rôle, un saule, le symbole.

Le mot *môle* (qu'il ne faut point confondre avec *une molle*, sorte de panier d'osier, et paquet de cerceaux) est féminin quand il signifie une masse de chair informe dont les femmes accouchent quelquefois. — Les filles peuvent faire des m ô l e s sans avoir eu communication avec un homme. (B u f f o n.)

Un m ô l e est une jetée de maçonnerie pour former un port de mer. — Ce mot au masculin est aussi un terme d'antiquité, un mausolée, un terme de menuisier, d'histoire naturelle, etc.

107. Il n'y a que quatre noms en o l t e; ce sont: *une* récolte *abondante*, *une* révolte, *une* virevolte (*terme de marine*), et *la* volte (terme de jeu).

108. Les noms dont la désinence est en o m b e sont du féminin, à l'exception des *lombes* et du *rhombe*. Les lombes sont *placés* à la partie inférieure du dos; *le* rhombe est une figure de géométrie dont les quatre côtés sont parallèles deux à deux; c'est un losange qui a deux angles aigus et

deux angles obtus. — *La* bombe est un corps sphérique. On n'est point d'accord sur l'époque où l'on a fait usage des *premières* bombes. — Quelque puissant que soit un despote, *la* tombe l'attend. — *La* tombe *silencieuse* est-*elle* un refuge contre le remords?

109. Il n'y a que quatre noms terminés en o m p e, ce sont: *l'architrompe*, *l'estompe*, *la pompe*, *la trompe*, tous féminins.

110. Il n'y a qu'une douzaine de noms terminés en o n c e: ils sont du féminin à l'exception de *nonce* et *quinconce*. — Jadis *un* nonce *orgueilleux* fesait trembler les rois. Un *nonce* est un envoyé du pape. *Le quinconce* est un terme de jardinier et de forestier. *Un* quinconce bien *planté*, bien *régulier*. C'est un plant d'arbres en échiquier — et le nom d'une plante de la pentaudrie.

Une réponse *satisfesante*. *La* raiponce est *bonne* en salade.

111. La terminaison en o n d e renferme une quinzaine de mots, tous féminins, excepté *le monde*.

Une onde *jaillissante*, *une* blonde *langoureuse*, de *la* blonde de soie. Il suffit *d'une* seconde pour passer de la vie à la mort.

Le monde est bien *grand!* qui peut en mesurer les bornes! (le monde pour l'univers.) *Ce* monde (la terre) n'est pas assez *grand* pour l'ambitieux. Ce monde (la société humaine) devient un enfer par la ridicule prétention de forcer la chose la moins comprimable après l'eau, la pensée. (Ségur.)

Le sage ne dit pas: je crois, il est certain;
Il marche à la science *une* sonde à la main.

112. Désinence en o n e, o n n e, a u n e, o m n e. La majeure partie des mots de ces terminaisons sont du féminin. Voici les exceptions: *Architrône*, trône des trônes, vieux mot; un *aulne* ou a u n e vert; un *béjaune* imberbe (jeune niais — oiseau trop jeune pour voler et pour chercher sa pâture. Ce mot vient de bec jaune.) *Un* cône *renversé*; un heptagone *régulier;* un pentagone, un hexagone, un octogone, un polygone. *Un long* prône, *le* Rhône *furieux* roule une onde écumeuse. *Le* plus solide des trônes est *celui* qui est *affermi* par l'amour du peuple.

Donnez, riches! *l'aumône* est *soeur* de la prière,
Mais! alors qu'un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux,
Quand les petits enfans, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

V. Hugo.

Le plus beau des discours ne vaut pas *une aumône;*
Et quand un malheureux vient vous tendre la main,
Laissez-là vos écrits, et donnez-lui du pain.

Nota.— P e r s o n n e, substantif est féminin.

Une personne jeune, aimable, bien *élevée* a toujours du succès dans le monde. Dans ce sens, personne ne se dit que des femmes. En par-

lant d'un homme ou d'hommes, on dit! C'est un homme de mérite; c'est un jeune homme bien élevé. Quand on parle d'hommes et de femmes indistinctement, on dit personnes ou gens: — Les personnes *bien nées* n'ont ni orgueil ni fausse modestie.

P e r s o n n e, pronom indéterminé, sans pluriel, est toujours masculin. — Personne n'est *venu*, n'a été *vu*.

Personne (kein Mensch) n'est assez *dépourvu* de sens pour se croire, de sa nature, inférieur à un être humain quelconque *mortel* comme *lui*-même.

Le mot *automne* est des deux genres: voyez ce que nous avons dit à ce sujet page 125 du premier volume.

113. Les mots en o n g e, peu nombreux, sont du féminin, à l'exception de *mensonge* et de *songe*. Un mensonge affreux.

Toujours *au* plus *grossier* mensonge,
Se mêle un peu de vérité;
Cette nuit, dans l'erreur d'*un* songe,
Au rang des rois j'étais monté,
Je vous aimais, et j'osais vous le dire:
Les dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté,
Je n'ai perdu que mon empire.

114. Les noms en a n g u e et o n q u e, peu nombreux les uns et les autres, sont du féminin: *une* diphthongue, *une* triphthongue: *une* conque *marine*, etc.

Quiconque et *quelconque*, l'un pronom et l'autre adjectif, ne sauraient constituer une exception, quoi-

que le premier soit du masculin, ainsi que tous les pronoms indéterminés.

CORRESPONDANCE, CRITIQUE GRAMMATICALE. — SOLUTIONS.

Vous semblez, M. le Rédacteur, faire métier *d'éplucher* les fautes que l'on commet en écrivant votre langue; ce métier me paraît fort dur, et peut-être fort peu lucratif, ce qui ne me regarde pas du tout, puisqu'ici-bas chacun a bien assez de ses propres affaires. Cependant je me souviens d'avoir lu, je ne sais où, un vers français qui renferme une grande vérité et une fort bonne leçon; le voici: —

„La critique est aisée et l'art est difficile."

Ce vers dit vrai, et cette vérité n'est pas favorable à l'amour-propre de quiconque perd son tems à relever des fautes échappées souvent à l'irréflexion, à la rapidité de la composition. Je vous accorde au reste que vos pareils font fort bien de traiter sévèrement l'ignorance présomptueuse qui ose s'exposer au grand jour de l'impression; mais pour le reste, je pense que l'indulgence réciproque est un devoir.

Quoique je me permette de vous parler sur ce ton, ne croyez pas, Monsieur, que je méprise vos travaux; tant s'en faut, et pour preuve, je prends la liberté de vous prier de me dire s'il n'y a pas une faute dans les vers suivans:

„ Quelque aigreur qui les anime,
„ Quand malgré l'emportement,
„ Comme eux, l'un l'autre on s'estime,
„ L'accord se fait aisément."

Votre langue m'est assez familière, et je dois cet avantage, d'abord au glorieux vagabondage des Français en Allemagne, où ils ont implanté le germe des idées libérales dont nous commençons à recueillir les fruits, et puis à un séjour de quelques années que j'ai fait à Paris, où, selon l'habitude des bons Allemands, j'ai beaucoup plus recherché la société de mes compatriotes que celle des vôtres, ce dont je me repens bien, puisque je suis revenu avec bon nombre de germanismes et une prononciation passablement tudesque, ce que l'amabilité et le cosmopolitisme français auraient pu me faire perdre; mais, pour revenir au sujet qui fait l'objet de ma lettre, je trouve dans ces vers quelque chose d'embarrassé qui m'empêche de les bien comprendre. Si vous daignez venir à mon aide par la voie de votre Journal, vous me prouverez que les Français n'ont point de rancune, et vous m'obligerez beaucoup.

Je vous prie d'agréer les assurances de ma parfaite estime.

Réponse.

La lettre que l'on vient de lire, et qui n'est pas, comme nos abonnés pourraient le croire, une lettre

de commande faite tout exprès pour remplir un vide dans le troisième numéro, nous a paru assez originale, et en même temps assez bien écrite, pour pouvoir être offerte à nos lecteurs. Quand on écrit ainsi, on n'a guère besoin de soumettre à qui que ce soit une question de grammaire, et surtout de la nature de celle que nous adresse notre correspondant. Nous allons cependant le satisfaire de notre mieux, mais auparavant nous croyons nous devoir à nous-mêmes de lui déclarer que, si la mission que nous nous sommes donnée nous fait une loi, non *d'éplucher* les fautes que l'on commet en écrivant notre langue, mais bien de rechercher et de relever celles que l'on rend publiques par la voie de l'impression, nous ne nous permettons jamais de parler, à moins que d'une manière générale, des fautes privées, c'est-à-dire de celles que font telles personnes, soit en parlant, soit en écrivant des choses confidentielles. Nous considérons ces sortes de communications comme une propriété sacrée, et à moins d'invitation spéciale, nous n'y touchons pas. Nous poussons même la réserve, dans la critique que nous fesons de certaines publications, jusqu'à ne point nommer l'auteur, et parfois même nous taisons le titre de l'ouvrage. Nous ne pensons donc pas qu'on puisse nous reprocher de méconnaître ce que notre correspondant nomme *l'indulgence réciproque*, mais nous osons lui déclarer, non par une coupable jactance, mais par le désir de connaître les fautes qui peuvent provenir de notre ignorance ou d'un défaut

d'attention, que nous dispensons tout le monde de la *réciprocité*.

Enfin, malgré ce que la lettre à laquelle nous répondons offre d'amer ou de piquant, nous n'y voyons rien d'offensant; et quand bien même ce serait le cas, cela ne nous empêcherait point de répondre à la question qui nous est adressée; mais pour mieux tirer parti de la circonstance, en résolvant la difficulté qui rend les quatre vers cités difficiles à comprendre, nous allons dire quelque chose

Sur l'emploi de on *et de* l'on.

On ne peut pas représenter par un pronom défini et déterminé *un nom* ou *un pronom indéfini* et *indéterminé*. — Les est un pronom *défini* qui représente un objet *déterminé*, comme dans cette phrase; — Mes frères sont venus, je *les* ai vus; c'est-à-dire j'ai vu *eux*, *mes frères*. Mais on, soit qu'on le considère comme nom, soit qu'on le regarde comme pronom, est un mot indéfini, indéterminé, qui ne peut être représenté par les.

On parle régulièrement en disant: *nous* aimons ceux qui *nous* aiment, *ils* aiment ceux qui *les* aiment; mais ce serait pécher contre l'exactitude du langage que de dire: — *on* aime ceux qui *les* aiment; — il faudrait dire — *on* aime ceux dont *on* est aimé. De même on ne peut pas dire: — *Quand l'un l'autre* on *s'estime*, quelque aigreur *qui les* anime; il faudrait tourner ainsi la phrase: De quelque aigreur qu'on soit animé, quand on s'estime l'un l'autre, etc.;

ou bien:

Quelque aigreur qui *les anime*,
Malgré leur emportement,
Dès que l'un l'autre *ils s'estiment*,
L'accord se fait aisément.

mais *anime*, au singulier, et *estiment*, au pluriel, ne riment point, et c'est le besoin de la rime qui a porté le poète à sacrifier cette construction et à violer les lois de la grammaire qu'il a si fort recommandée dans ces deux vers:

„ Surtout qu'en vos écrits, la langue révérée,
„ Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée."

O n vient du latin *homo* et a le même sens que le substantif homme. On trouve dans nos anciens auteurs *hom, hon, om* pour h o m m e et pour o n.

O n et l ' o n ne doivent pas s'employer indifféremment. O n doit toujours être préféré à l ' o n au commencement d'une phrase, et dans le corps même d'une phrase où il ne forme point d'hiatus. L ' o n n'est autorisé par l'usage qu'en faveur du rhythme, de la mesure et de l'euphonie; il se place toujours après *et*, *si*, *on;* exemple: — On viendra et *l'on* vous dira si *l'on* part pour la campagne et où *l'on* déjeûnera.

Monsieur,

J'ai vu avec plaisir ce que vous dites sur *sang-froid* dans votre douzième cahier, pages 472 et

473. Je crois comme vous qu'il serait raisonnable d'écrire *sens-froid* et non pas *sang-froid* qui semble impliquer contradiction avec l'idée qu'on attache à cette locution très-vicieuse, et je pense vous faire plaisir en vous indiquant une autorité des plus respectables pour corroborer la vôtre. — Le recteur du Parnasse français a dit dans sa satire IX qu'il a adressée à son esprit:

„ Faudra-t-il de *sens-froid*, et sans être amoureux,
„ Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;
„ Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
„ Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore?"

Recevez, je vous prie, les assurances de ma parfaite considération.

(*Un de vos compatriotes.*)

Nous remercions sincèrement notre cher compatriote, quoique nous ne puissions pas admettre, pour corroborer notre opinion sur le sens du mot *sang-froid*, l'exemple qu'il nous adresse.

En effet, lisons Boileau, et tâchons de découvrir ce que ce grand écrivain a voulu exprimer.

L'esprit du poète, enclin à la satire, obsédé des reproches que lui fait l'auteur, lui dit:

„ Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une ode en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe?

. . . .

. . . .
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de *sens-froid*, et *sans être amoureux*,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux?"

Quoique le sang et la chaleur que son mouvement produit soient des choses fort essentielles à la vie, toutefois faut-il convenir que les sens jouent le premier rôle dans l'état d'un être *amoureux*. Cela nous porte à croire que Boileau s'est servi du mot *sens* précisément dans l'acception directe de ce mot, et non dans le sens que l'on attache au mot composé sang-froid. Cependant, en repoussant cette autorité qui ne nous semble pas assez claire, nous annonçons à notre compatriote que, si la chose devenait nécessaire, les exemples d'en haut ne nous manquerait pas, pour appuyer l'opinion que nous avons émise à ce sujet.

—

On nous demande si le vers suivant est correct:

„Cotin à ses sermons traînant toute la terre, etc."

Oui, très-correct, répondrons-nous, sous le rapport métrique; toutes les règles de l'Art-poétique y sont parfaitement observées, mais nous ne croyons pas qu'il en soit de même des règles de la logique, quoique d'ordinaire personne ne les ait mieux observées que Boileau.

T i r e r signifier *tirer après soi, mener avec soi.* Voltaire a dit: Un roturier qui a du mérite porte son nom; le noble, qui n'en a pas, le *traîne.* Ce qui ne peut se porter doit se *traîner* — B o i s t e. Un beau nom n'est qu'un mot qu'on ne peut respecter dans celui qui le *traîne* au lieu de le porter. — J. B. R o u s s e a u — On dit *traîner* la jambe, *traîner* son corps, c'est-à-dire avoir de la peine à marcher.

La Fontaine a dit dans *Les Deux Pigeons:*

„....................., et le pis du destin
„Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
„Vit notre malheureux qui, *traînant* la ficelle
„Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
„Semblait un forçat échappé.“

En plus loin:

„............ la volatile malheureuse
„Qui, maudissant sa curiosité,
„*Traînant* l'aîle et tirant le pié......“

Les chevaux *traînent* la voiture, etc. On pourrait multiplier les exemples à l'infini; mais nous nous contenterons de dire que *traîner,* au propre, signifie tirer une chose après soi, comme les chevaux *traînent* une voiture.

Au figuré on dit — *traîner après soi:* Les rois, les hommes puissans *traînent* à leur suite ou après eux, une foule de parasites, de flatteurs et d'esclaves, etc. — L'amour, la haine, la jalousie, l'ambi-

tion et la vanité *traînent après elles* l'impudence et l'étourderie. (*Mme. de Puisieux.*)

Mais que l'on dise — *traîner quelqu'un*, ou *traîner après soi quelqu'un*, c'est toujours *tirer après soi*; or le législateur du Parnasse français a dit:

„ Cotin à ses sermons *traînant toute la terre*,
„ Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire."

Mais si les auditeurs étaient déja rassemblés au lieu où il allait prêcher, comme l'annonce le second vers — *fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire*, comment pouvait-il les traîner? On ne traîne pas ce qui est devant, on le pousse.

Disons que Boileau a employé *traîner* pour entraîner ou plutôt pour attirer, et qu'encore ici, ce grand maître a sacrifié l'exactitude logique *à la mesure d'un hémistiche.*

On nous demande de déterminer la différence entre

ÉTEINDRE, AMORTIR, ÉTOUFFER.

Aucun synonymiste, ni Girard, ni Beauzée, ni Roubaud, ni d'Alembert, ni Guizot, ne s'est occupé du rapport que ces mots ont entr'eux. Cependant on dit également bien Amortir le feu, Eteindre le feu, Etouffer le feu, au propre et au figuré. Nous allons tâcher, à l'aide des meilleurs lexicographes, de dé-

terminer la différence qu'il y a dans le sens exprimé par chacun de ces trois mots.

Eteindre est plus qu'**amortir**. Le premier indique anéantissement, destruction de la chose dont il s'agit; le second signifie diminution, atténuation de son action. *Eteindre* le feu, c'est le détruire, l'*amortir*, c'est le rendre moins actif, moins violent, moins fort. Une dose de quinquina peut *éteindre* la fièvre, souvent elle ne fait que l'*amortir*. La vieillesse *éteint* d'ordinaire les passions en détruisant sans retour les forces physiques; une maladie les détruit quelquefois de la même manière; mais plus souvent elle ne fait que les *amortir*, et elles se réveillent à mesure que les forces s'accroissent. La part que l'on prend à la douleur d'autrui peut l'*amortir* (l'adoucir, l'atténuer) mais ne saurait l'*éteindre* (la détruire). On peut éteindre une lumière (une bougie), mais on ne saurait l'*amortir*. On peut *amortir* (atténuer, diminuer) la lumière d'une lampe, en diminuant la longueur de la mêche. On *éteint* ce qu'on peut allumer, on *amortit* ce qu'on peut rendre plus actif, plus grand, plus brûlant. On *amortit* la douleur d'une brûlure en la frottant avec un corps gras; on l'irrite par des sels ou des acides. L'amitié est la seule passion que l'âge n'amortit pas. (Mme. du Deffand.)

Etouffer et *éteindre* signifient l'un et l'autre priver de vie, mais *étouffer* exprime l'idée de priver d'air. On *éteint* le feu en y jetant de l'eau, on *l'étouffe* en le privant d'air, soit en le couvrant de fu-

mier ou de terre ou de cendres. Le feu s'éteint comme les passions, faute d'alimens. La raison *étouffe* les passions en les soumettant à son empire. L'homme qui se noie n'est pas étouffé par l'eau comme on l'a cru; il est suffoqué. On est étouffé par la fumée, ou par une surcharge d'objets qui empêchent de respirer. On *étouffe* une bougie en la couvrant d'un éteignoir qui la prive d'air; on l'*éteint* avec les mouchettes en coupant la mèche au-dessous de la flamme. (Cependant l'usage dans les deux cas, veut que l'on dise *éteindre la lumière*, parce que le mot *étouffer* est moins agréable). Une lampe s'*éteint* faute d'huile; le vieillard, parvenu à son dernier période de faiblesse, *s'éteint* par l'atonie complète de tous ses organes.

Quelle différence y a-t-il entre

PUISSANCE et POUVOIR?

P u i s s a n c e, S a i n t e t é, M a j e s t é, sont des noms d'attributs souverains que la vanité a fait descendre du ciel sur la terre. Le baron féodal, ou le financier aristocrate qui se croient de la p u i s s a n c e, parce qu'ils ont le p o u v o i r, l'un d'entrer chez le roi, l'autre de jouer à la bourse, sont également ridicules.

L'homme a le pouvoir de faire le bien et le mal: ce n'est pas là de la p u i s s a n c e. Le mot *puissance* emporte donc une idée de force et de gran-

deur: il implique, en outre que cette grandeur est permanente et associée à l'être dont on parle, indépendamment de tout acte de sa volonté.

La puissance de Dieu, la seule inhérente à l'Etre auquel on l'attribue, *est la seule puissance réelle.*

Tout homme de génie a une grande puissance d'attention. Ici le mot *puissance* a l'acception absolue de *force*. Il en serait de même de puissance *du trône*, si l'on ne recevait pas en même tems l'idée *d'influence*, puissance morale dont la force s'exerce sur l'opinion.

Le pouvoir est borné, restreint, l'idée que présente cette expression est liée à celle de droit et de volonté. On a dit avec énergie *pouvoir c'est vouloir*. Il peut y avoir plusieurs pouvoirs dans un état, mais à proprement parler, il n'y a qu'une *puissance*, et cette *puissance* résulte de l'harmonie des pouvoirs avec le peuple qui a la force.

On dit au pluriel, en suivant la même analogie: Cet homme m'a transmis *ses pouvoirs*. *Les puissances du ciel et de la terre; les puissances de l'esprit.*

A. M.

UN MOT

sur l'universalité de la langue française, ouvrage publié par M. Allou.

A combien de titres on peut être fier d'être né Français! Quelle autre nation a donné plus d'exem-

ples que la nôtre de son courage, de sa générosité, de son intelligence! Quelle autre a donné depuis des siècles une impulsion aussi forte à la civilisation de tous les peuples! Quelle autre a fait briller d'un plus vif éclat le flambeau des sciences, des arts ou des lettres!

Et pourtant cet éloge si vrai de la nation française, peut-être aurait-il paru ridicule, il y a six mois. On traitait alors de *patrioterie* ce sentiment profond qui nous attache à cette France si digne de gloire et de bonheur! On semblait jaloux de préférer à notre littérature, cette littérature *nuageuse* et *vaporeuse* dont Schlegel nous avait transmis les traditions et les préceptes. Et, chose bizarre, tandis que les autres nations de l'Europe adoptaient à l'envi la langue française, en France même, cette langue était gâtée à plaisir par des écrivains qui la taxaient de pauvreté.

Le mal était plus grand qu'on ne pense, et pour quiconque a réfléchi sur toutes les influences qui aident aux progrès des peuples, c'était une plaie profonde au corps social que cette espèce de conspiration contre la propriété des termes; que ce dévergondage d'imagination répandu dans des ouvrages destinés à être lus ou entendus d'un grand nombre de personnes.

La langue d'un peuple, c'est la raison même de ce peuple; à la raison publique tient la morale publique, et c'est des moeurs publiques que dépendent les institutions et les lois.

Ce sont là des vérités évidentes pour tout homme qui peut arrêter quelque tems sa réflexion sur ces graves pensées.

C'est aussi ce qui donne le plus puissant intérêt à toutes les questions de langage, car on voit combien elles peuvent être fécondes en résultats utiles pour le développement d'une grande nation.

On rend donc service à son pays en s'occupant de cette grammaire que les esprits légers et superficiels traitent avec dédain. Il est vrai que les pauvretés inouies mises au monde par les *grammatoncules* justifient presque le mépris où ils sont tombés. Mais la grammaire n'est pas, il s'en faut, ce monde de misères où ils régnent innocemment. Cultivée comme science, elle a les mêmes racines que l'idéologie; elle en est la compagne et la soeur; cultivée comme art spécial, elle embrasse l'histoire de la langue, son origine, ses progrès, ses usages fixes, ses usages variables, tout ce qui constitue enfin son caractère et son génie.

Cette étude appliquée à la langue française explique avec le plus de vérité pourquoi elle est devenue universelle. En effet, les circonstances extérieures, les mouvemens politiques, l'influence du siècle de Louis XIV sur l'Europe entière, la coupable révocation de l'Edit de Nantes, la gloire de nos armes, et mille autres raisons accidentelles ne présentent que des solutions incomplètes de cette question.

La véritable solution se trouve dans l'assiette de la France comme puissance territoriale, et dans

le caractère du peuple qui a, pour ainsi dire, imprégné la langue qu'il parle de ses propres qualités. Or, quels sont les deux avantages incontestés qui distinguent la langue française?

Elle est plus claire, plus simple, plus précise, et, par conséquent, plus philosophique que les autres langues. Elle se prête mieux qu'une autre à rendre toutes les nuances de la pensée; elle est à-la-fois vive et réservée, franche et chaste; c'est la langue la plus sociale, celle qui est la plus propre à la conversation.

Or, les peuples ont-ils des intérêts à régler ensemble, les gouvernemens font-ils des traités? Il importe à tous que les conditions soient exprimées de manière à ne laisser aucune équivoque, aucun prétexte à la mauvaise foi. La langue française est adoptée comme la plus claire et la plus précise.

Adoptée pour les transactions des nations entre elles, elle sert aussi de communication au commerce, elle enrégistre les grandes découvertes des sciences; elle les porte dans toutes les parties du monde. Elle est, en quelque sorte, le philtre que traversent toutes les idées importantes à l'esprit humain; elle est le milieu par lequel passe la lumière.

Mais il ne faut pas croire, comme on l'a dit, que cette universalité ne remonte qu'à la paix de Nimègue. C'est un privilège de la France d'avoir attiré de bonne heure l'attention de l'Europe entière, de lui avoir communiqué le mouvement et de l'avoir

accoutumée à nous voir toujours en tête pour tout ce qu'il y a de grand et de bien.

Ainsi, dès le douzième siècle, lorsqu'après une longue torpeur, l'esprit humain se réveille, impatient de produire, c'est de la France que l'Europe reçoit l'impulsion. Il y a une sorte d'intempérance dans l'ardeur avec laquelle on se livre à l'étude.

Alors déja Guillaume de Champeaux, Abeilard, Gilbert attiraient la jeunesse de l'Allemagne, du Danemarck, de l'Angleterre, de l'Espagne et de l'Italie. On courait après eux comme autrefois les Grecs se précipitaient à l'Académie ou au Portique. Le nombre des étudians l'emportaient sur celui des citoyens. L'abbé Suger secondait puissamment cette direction, et les papes appelaient Paris la *Mère des sciences et la source féconde de doctrines pour tout l'univers.*

La langue maternelle, il est vrai, n'était pas alors l'instrument dont on se servait pour répandre les sciences, et les sciences elles-mêmes étaient informes et stériles; mais il ne faut pas dédaigner ces premiers efforts. On ergotait, sans doute, on ne raisonnait pas; on imaginait, on n'observait pas encore; mais du moins l'intelligence s'agitait dans ce cercle étroit que l'autorité religieuse traçait autour d'elle: cette sorte de gymnastique augmentait ses forces, elle préparait le moment où le cercle lui-même serait brisé.

Alors encore s'éleva cette génération de poètes

qui réalisa dans des tems à demi-barbares toutes les fictions de la flûte d'Amphyon et de la lyre d'Orphée.

L'Allemagne eut ses troubadours (Minnesänger) modelés sur les nôtres. A leur exemple aussi les princes de la maison de Suabe adoucirent leur idiome, ils eurent comme les nôtres leur cour d'amour.

C'est à la France encore qu'il faut rapporter une partie de la gloire que le Dante, Pétrarque et Bocace ont fait rejaillir sur l'Italie.

En effet, Pétrarque était l'enfant de nos écoles: il était nourri de nos sentimens et de nos pensées. Presque tous ses chefs-d'oeuvre datent de l'âge où il était accessible à ces douces illusions de l'existence qui ne se montrent guère qu'au printems de la vie, et c'est en France qu'il passa toutes ses belles années. Dante et Bocace étaient également élèves de l'université de Paris, et ce dernier s'était pénétré de toute notre vieille littérature. Les fabliaux de nos pères fesaient ses délices, et il leur a emprunté les plus aimables contes de son Décaméron, Quant au Dante, si l'on en croit Fauchet, il aurait eu pour ami et pour compagnon d'étude Jean de Meun, continuateur du Roman de la Rose, imagination brûlante et sans retenue qui exerça une très-grande influence sur ce puissant génie italien.

Toute l'histoire nous prouve enfin que cette souveraineté pacifique de la France remonte aux premières relations qu'elle eut avec les autres peuples. L'universalité de la langue française en fut

une conséquence naturelle; elle s'établit d'autant plus aisément que cette langue, en se formant peu-à-peu, rejetait au loin les inversions forcées, les tours bizarres; elle prenait une allure grave et simple, et toujours conforme à la conception naturelle de la pensée; elle se montrait par conséquent le plus puissant levier de la raison humaine.

M. Allou a indiqué dans son ouvrage par quels progrès la langue française parvint à cette perfection. Il nous a donné aussi la cause principale de son empire. Aussi je ne saurais trouver rationelle la division qu'il a faite entre *les causes historiques et les causes philosophiques* qui ont contribué à répandre notre idiome dans toutes les autres nations; les unes et les autres se confondent; c'est dans le progrès du tems, c'est par le travail des écrivains que peu-à-peu la langue se forme, s'épure, se fixe et reçoit enfin les formes invariables de sa construction, de sa syntaxe, de ses inflexions, des familles de ses mots, etc. Il serait résulté une instruction plus forte de la comparaison de plusieurs textes d'ouvrages dans les siècles qui ont précédé celui de Pascal; la publication récente de manuscrits qui remontent à l'origine même de la langue romane, et de la langue des trouvères auraient pu fournir des documens précieux. M. Allou s'est contenté de relever ce qu'on a dit sur l'histoire de la langue française; il l'a fait avec talent, et son livre, sous ce rapport, peut être fort utile. Il y a peut-être plus à désirer dans la manière dont il a traité les *causes*

philosophiques. Son esprit semble toujours arrêté à la surface des choses, et il paraît n'être occupé qu'à donner un vêtement nouveau à des idées exprimées long-tems avant lui.

Toutefois, et malgré ces critiques, ce livre est agréable à lire, le style en est abondant, facile, et tout-à-fait exempt de mauvais goût. On voit que l'étude qu'il a faite de la langue française a profité à l'auteur, mérite remarquable en vérité pour les grammairiens et les philologues! Aussi la rareté du fait lui donne-t-elle le caractère de l'éloge.

A. Marast.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

LE PÊCHEUR D'ISLANDE,

par Mlle. Joséphine Gay.

Islande, noir rivage,
Dans l'Océan perdu,
Par l'effroi de la plage
Ton peuple est défendu;
Nul vainqueur sur tes cimes
N'osa dresser son camp;
Tes ports sont des abîmes
Et ton phare un volcan.

Mon coeur dans ces campagnes
Ne craint pas d'ennemis:
Les hôtes des montagnes
A mes lois sont soumis;
Mon dard atteint sous l'onde
Le tyran de nos mers;
Un caillou de ma fronde
Abat le roi des airs.

J'aime les précipices
Où j'affronte la mort,
Quand l'heure des délices
M'attend sur l'autre bord;
Et je plains l'homme esclave
Qui ne peut chaque jour,
Par le danger qu'il brave,
Prouver tout son amour.

Elvina sut me plaire,
J'avais mille rivaux;
Et j'armai ma colère
Pour des combats nouveaux;
Mais, cachant en lui-même
Un regret insolent,
Chacun sait que je l'aime
Et l'admire en tremblant.

Quand mon bras la protége,
Que j'aime les frimas!
Que j'aime sur la neige
L'empreinte de ses pas!
Les tapis de fougère
M'offriraient moins d'attraits,
Là, sa marche légère
Sans trace passerait.

De vos fécondes gerbes,
Je ne suis point jaloux;
De vos pampres superbes,

Français, enivrez-vous.
Vos chants, votre folie,
Votre amère gaîté,
De ma mélancolie
N'ont pas la volupté.

Qu'un vin brûlant vous livre
A l'oubli du passé,
Mieux que vous je m'enivre
Du lait qu'elle a versé;
Et ma coupe rustique
Se change en vase d'or,
Quand sa lèvre pudique
En a touché le bord.

De vos bois solitaires
Les ombrages trompeurs
Valent-ils les mystères
De nos blanches vapeurs?
Là, ma joie inconnue
Echappe à tous les yeux;
Habitant de la nue,
Je me crois dans les cieux.

LE SINGE ET LE MOINEAU.

Fable.

Complaisamment, dans l'onde d'un ruisseau,
Un singe un jour admirait sa figure:

„Que je suis gracieux! vit-on rien de plus beau!
J'ai mille attraits, la plus noble encolure!"
Répétait-il, toujours en se mirant.
„Et rien n'égale mon talent.
Apollon, Jupiter, n'ont rien qui me ressemble.
Je charmerais Vénus et tout l'Olympe ensemble.
Sans doute à quelque dieu mon père dut le jour.
Je ne saurais avoir une moindre origine.
On me prendrait pour frère de l'Amour......"
— Si d'un magot tu n'avais pas la mine. —
Dit un pinçon qui l'avait écouté.
Notre orgueilleux s'enfuit déconcerté.
Que de singes hélas! on trouve dans le monde.
Bouffi d'orgueil, un sot se dit savant,
Et se croit grand seigneur, quoique fils de manant.
Nous vivons quelque jours sur la machine ronde;
Passons modestement sans nous enorgueillir
De quelques vains attraits que les ans vont flétrir;
Ils sont dus au hasard ainsi que la naissance,
Et tout s'anéantit où finit l'existence.

****.

LE LICENCIEMENT DE L'ARMÉE DE LA LOIRE.

(*Vers inédits faits en* 1818.)

Cruel destin! achève ton ouvrage,
Accable-nous de toutes tes rigueurs;
Viens enchaîner nos bras, notre courage,
Quand sous le joug la patrie est en pleurs!

Qu'ont ils donc fait ces enfans de la France
Dont l'univers admira les exploits?....
O honte! ô crime!.... une indigne puissance
Leur interdit de défendre leurs toits!.....

Sous tes rigueurs si nous courbons nos têtes
Pour expier les plus nobles lauriers,
Nous espérions, en cédant nos conquêtes,
Pouvoir encor mourir pour nos foyers!

Mais, ô douleur! quand les hordes d'Ukraine
Dictent des lois dans nos murs envahis,
De vils tyrans, rivant sur nous la chaîne,
Voudraient, comme eux, nous savoir avilis.

Vains attentats! l'amour de la patrie
Vivra toujours dans le fond de nos coeurs,
Et plus heureux malgré leur tyrannie,
Avant long-tems nous serons leurs vainqueurs!

En attendant, calmes dans nos misères,
De nos destins subissons les rigueurs,
Et sous le toit de nos humbles chaumières
Forgeons des fers pour nos vils oppresseurs.

J. P. Clouqueur et L****.

DE LA POÉSIE CHEZ LES FEMMES.

A ce mot de femme poète, notre esprit curieux se rejète sur le passé, et s'étonne de traverser des siècles entiers célèbres par leurs lumières, de parcourir même les fastes de tout un empire, sans qu'un nom semblable réveille aucun souvenir littéraire. Pourquoi donc ce silence des femmes, pendant que la voix des hommes excitait l'admiration? Pourquoi, à d'autres époques, cet élan général et cette fécondité? L'esprit humain est partout et toujours le même. Oui, mais l'intelligence des femmes n'est pas seulement, comme la nôtre, soumise à l'influence des tems. Une puissance plus directe est là, qui peut à son gré la tenir enchaînée, ou lui laisser son libre développement; c'est l'homme qui est leur maître, l'homme qui fait leur éducation. Et comment la fait-il? selon ses moeurs, selon ses besoins, selon sa religion.

Si un peuple ne voit dans les femmes que des êtres d'un sexe différent, capables de satisfaire ses désirs ou de perpétuer sa race, que des nourrices bonnes seulement à donner du lait à un enfant, que des servantes propres à lui épargner les soins minutieux de la vie, n'attendons pas que leur voix s'élève pour nous charmer et nous attendrir. L'homme s'est servi d'elles, comme il se sert de sa charrue pour labourer la terre qui lui donnera du pain; il a mis un poids sur la pensée.

Si au contraire un homme se dit: Attachons-nous une compagne qui partagera tous mes sentimens; heureuse de mes joies, triste de mes peines, toujours prête à consoler, et dont j'embellirai la vie; une compagne à qui je devrai le bonheur d'être père, et à qui mes enfans devront le prix d'une éducation vertueuse et d'une instruction précoce: oh! si un homme pense ainsi, voilà que cette intelligence, tout-à-l'heure fortement comprimée, se soulève, s'étend, prend son essor. La pensée est redevenue libre; la femme maintenant a la jouissance de son esprit; elle peut l'appliquer à le cultiver. Que dis-je? ce n'est déja plus un loisir, c'est un devoir. Comme elle est appelée à vivre de moitié avec le coeur de son époux, elle doit vivre de moitié avec son esprit, et des enfans viendront aussi avec un coeur qu'il faudra former, avec un esprit qu'il faudra suivre dans des développemens plus sérieux. Ainsi l'intelligence des femmes marche en raison de l'indépendance où elles vivent, en raison du rang où la société les place. Refoulée par le premier peuple que nous avons supposé (le Turc, par exemple), elle est ingrate et stérile. Mais quand elle est protégée par les moeurs et la religion de l'autre, alors, si quelque inspiration d'en-haut dort au fond d'une âme de poète, la lyre s'accordera pour nous la transmettre.

Et ce n'est point ici une remarque imaginaire, une rêverie de principe: c'est l'histoire qui parle. En Grèce, par exemple, je veux bien que, sur l'horizon lointain des premiers âges, quelques femmes

nous apparaissent un luth à la main: je reconnais Sapho et derrière elle, j'aperçois Télésile, la jeune Erinne et quelques autres de ses élèves et de ses rivales. Mais si j'avance vers les tems où la société s'assied sur une base certaine, et où toutes les conditions s'échelonnent par degrés, l'horizon devient vide; et en vain sous ce beau ciel de la Grèce, en vain dans ce siècle fameux de Périclès qui plaça si haut les arts et la littérature, en vain plus tard, je cherche une figure de femme au milieu de cette assemblée brillante de poètes, d'historiens et d'orateurs, Aspasie se montre seule à mes yeux, et je la vois beaucoup plus attentive à écouter que curieuse elle-même de prendre la parole.

A Rome, les choses devaient se passer ainsi, encore bien plutôt qu'en Grèce. En effet, chez un peuple guerrier, toujours en conquête hors de son territoire ou n'y restant que pour se déchirer de ses propres mains, l'éducation des femmes est la dernière chose qui occupe sa pensée, parce qu'à ses yeux rien n'a de prix que ce qui peut servir son ambition, et qu'une femme est le dernier des êtres capable de servir une ambition militaire. Ainsi nous traversons toute la république, et plus d'un siècle s'écoule depuis le règne d'Auguste, jusqu'au moment où, pour la première fois, une femme livre au public quelques vers échappés à sa plume. Elle-même nous apprend dans une satire contre l'empereur qu'elle est la première poète de Rome:

Primaque Romanas docui contendere Graiis.

L'exemple de *Sulpicia* (tel est son nom) ne fut suivi que de quelques dames romaines.

Mais déja à l'époque où nous sommes, il y a quatre-vingt-un ans que Jésus-Christ a paru, et le peuple romain se presse aux portes du Cirque pour applaudir au combat des bêtes féroces et des martyrs chrétiens.

Une nouvelle ère commence: une nouvelle religion n'a-t-elle pas dû amener une réforme dans l'éducation des femmes, et par suite dans le développement de leur intelligence? Oui, sans doute: le christianisme leur a rendu dans la vie privée le rang et l'importance que l'antiquité et le paganisme leur avaient refusés dédaigneusement. . Un Dieu est venu qui a dit au chrétien de se choisir une compagne qu'il aimerait, parce qu'elle est sa soeur, qu'il défendrait parce qu'elle est faible; et ces paroles ont attaché l'estime et l'amitié au nom de femme. Dès lors peu-à-peu, et à mesure que la morale de l'Evangile se fit mieux comprendre, la femme est remontée à l'égal de l'homme; d'esclave qu'elle était elle est devenue compagne; de concubine, épouse; de nourrice, mère. Elle a donc participé à tout ce qu'était son mari (étrangère toutefois à la vie publique); et, dès que furent dissipées les ténèbres qui couvrirent les premiers siècles du monde chrétien, elle a dû suivre, quoique de loin, le mouvement des lumières.

C'est en France, vers 1190, que se leva l'aurore de la poésie chez les femmes. Pendant que Philippe-Auguste combattait en Palestine avec Richard, Béa-

trix d'Arragon préludait sur la lyre française. Deux femmes en continuèrent les accens jusqu'au treizième siècle, où Marie de France s'en empara pour lui enseigner à dire dans une langue moderne les fables d'Esope et de Phèdre, en même tems que ses *laïs* d'amour. Après elle, et puis encore après Barbe de Veronne et Christine de Pisan, vers le tems des scènes déplorables qui accompagnaient la démence de Charles VI, vint ou au moins semble être venue cette mystérieuse Clotilde de Surville à l'existence de laquelle nous ne pouvons croire, bien à regret, sans une méfiante hésitation. François I aimait les lettres et les dames: comment sous son règne les dames auraient-elles osé ne pas aimer les lettres? La reine de Navarre, surnommée la dixième Muse et la quatrième Grâce, Jeanne d'Albret, Louise Labbé, Madelaine Desroches n'eurent point ce courage. Vinrent bientôt Marguerite de France, soeur de Charles IX d'affreuse mémoire, et Marie-Stuart, si touchante dans ses adieux à la France, et qui du reste prononça devant François II et ses courtisans un discours latin contre le préjugé qui interdit aux femmes l'étude des belles-lettres. Les noms que nous avons cités devaient être une garantie que ce préjugé disparaîtrait bientôt, combattu par les productions des premières femmes de la cour qui donnaient le ton à la ville et à la province. En voilà assez pour la France; que maintenant la poésie y suive son cours jusqu'à nos tems, et qu'elle se garde surtout de Mademoiselle de Scudéri.

P. D.

FANTAISIE PHILOSOPHIQUE.

Je ne passe jamais devant un cimetière sans y porter mes regards avec complaisance. Cela pourra paraître bizarre à bien des gens, mais que faire! L'homme quel qu'il soit, quelque rang que le hasard ou le mérite lui ait assigné dans l'ordre social, est si peu de chose! et moi, quand je mesure mon être, je le trouve si petit, que l'aspect de ce lieu de repos me fait du bien; non que je sente ce désir frénétique qui fait soupirer après la fin de l'existence; au contraire, j'aime la vie avec ses ronces et ses fruits, avec ses fleurs et ses épines, ou avec ses plaisirs et ses peines; la vie enfin telle qu'il a plu à l'Etre-Suprême de la faire; mais un certain je ne sais quoi, qui, plus rapide que la pensée, me fait voir dans cet asile paisible l'opulence et la pauvreté, l'oppresseur et l'opprimé, l'orgueil et l'humilité, tous les extrêmes enfin mêlés et confondus en une même poussière, tout cela, dis-je, m'inspire ce calme délicieux que je ne saurais ni exprimer ni définir.

Jamais un cimetière n'a fait naître en moi l'idée de cet être fantastique et ridicule que le néant des idées raisonnables nous offre sous la forme hideuse d'un squelette, dégoûtante image de ce qui survit un moment aux formes arrondies dont, parfois, notre faiblesse tire vanité pendant le rêve fugitif de la vie.

Je salue avec plaisir les restes ou le souvenir de ceux qui m'ont précédé, et je ne pense pas sans

quelque satisfaction que lorsque je serai au terme de mon pélerinage terrestre, j'irai aussi me réunir à eux pour commencer la carrière consolante de l'éternité. Oui, consolante, sans doute; car sans me plaindre de la vie, puisque je ne connais rien de mieux, je ne saurais la considérer comme le souverain bien: elle est semée de trop de maux réels, sans compter la somme plus grande encore de maux imaginaires, de fantômes de notre imagination, fruit avilissant de notre déraison. Mais j'ai de la sagesse divine une trop haute opinion, pour n'être pas persuadé que si la vie se prolonge au-delà du tombeau, elle doit être meilleure dans l'avenir; car tout, dans un ordre parfait, doit tendre à la perfection; or, l'ordre établi par le souverain des Etres est trop grand pour que nous puissions en saisir l'ensemble et moins encore les détails.

La filière des idées est incommensurable comme l'espace, et les idées ont des nuances infiniment plus variées que les traits du visage, que les feuilles des arbres. Il est, je crois, impossible de trouver deux corps de même nature parfaitement pareils, mais il serait plus impossible encore de trouver deux idées absolument identiques. Je vais plus loin, je pense que la même idée a des nuances différentes dans la tête de chaque individu. S'il en était autrement, si une idée passait de la tête de celui qui l'a conçue dans la tête de celui qui la reçoit sans aucune altération, le développement de l'esprit humain serait moins lent et plus sûr qu'il ne l'est.

Il faut en outre qu'une idée nous affecte profondément pour qu'elle nous occupe long-tems d'une manière exclusive; sans cela une idée en fait naître une autre, et l'esprit voltige sur une suite d'idées, de pensées, de raisonnemens, qui, tous émanés de l'idée première, finissent par n'être plus en rapport avec elle, et deviennent à leur tour la source d'autres idées, quelquefois tout-à-fait opposées.

Il faut une tête bien organisée pour ne point dévier de l'idée première, et tout ce que je viens de dire prouve déja que la mienne n'a point cette espèce d'organisation. Au reste, je vais le prouver mieux encore: écoutez.

J'ai passé ce matin devant le cimetière de N. espace assez peu considérable qui depuis plus de cent ans engloutit la population d'un vaste quartier, sans qu'il soit encore encombré. Une herbe èpaisse et vivace, qu'une insouciante avidité récolte chaque année, recouvre tous les tertres, et sans les pierres tombales et tumulaires que l'orgueil, la reconnaissance et l'amour ont élevées en cent endroits différens, on ne s'apercevrait pas que ce terrain est le réceptacle de la dépouille fragile de plus de soixante mille âmes.

Après m'être arrêté quelques instans â la grille qui en ferme l'entrée: Adieu, mes prédécesseurs, adieu, me suis-je écrié. Et moi aussi peut-être, je ferai nombre parmi vous quand la main du tems aura marqué ma place; et peu-à-peu la plus douce mélancolie s'est emparée de toutes mes facultés, je

pensais encore, mais rien de distinct ne se peignait à mon esprit. Je marchais lentement, et, sans m'en apercevoir, je ralentissais ma course à chaque pas, quand la presqu'inaction me rendant à moi-même, j'ai porté mes regards vers le ciel, et, en poussant un léger soupir, je me suis dit mentalement: *Mon Dieu! qu'est l'homme sur la terre!* et poursuivant cette pensée, je me suis représenté une grande ville close, que j'ai comparée à la vie, et une foule de voyageurs qui, dans le courant d'une année, y font un séjour plus ou moins long.

En effet, cette idée me revenant, je ne la trouve pas dépourvue de sens, et je vais la développer.

D'abord tel individu arrive dans la cité le premier jour de l'an et n'en part que le dernier jour de décembre: celui-là peut-être pris pour le mortel à qui le sort a départi la plus longue vie; tel autre arrive un peu plus tard, repart un peu plus tôt; et celui-là je le compare à celui qui atteint la maturité ou l'âge ordinaire. Enfin je vois celui qui, arrivant au printems, part au commencement de l'été, et je l'assimile au jeune adolescent que la mort moissonne au moment où il commence à sentir la vie; et par gradation, j'arrive à celui qui, prêt à entrer, voit la porte se fermer devant lui, et s'en retourne sans y pénétrer. Ce dernier peut être l'image de l'enfant qui meurt avant d'avoir vu la lumière, et pour qui les frais de la vie étaient faits aussi bien que pour celui qui voit passer sur sa tête une révolution séculaire. Cependant l'année finit, aucun voyageur ne

reste; mais d'autres les remplacent qui passeront à leur tour, et à la fin des années, tous seront également avancés. Qu'aura à regretter celui qui n'aura pu y pénétrer? Que restera-t-il à celui qui y aura fait le plus long séjour?

Ah! quand on a vécu, qu'importe depuis quand!

LE PEINTRE GHIGI OU LES REMORDS.

Histoire romaine.

Heureux l'homme exempt de remords! sur son lit, un sommeil frais et paisible est son partage. Il n'est pas suffoqué par un affreux cauchemar, il ne se réveille point en sursaut le front tout mouillé d'une sueur froide, et ses yeux ne jètent point autour de lui des regards insensés. Il n'attend pas le jour comme un bienfait, il ne le fuit pas comme un reproche. Une idée accablante, un affreux fantôme ne s'attachent pas à ses pas; son imagination délirante ne lui présente pas un spectre hideux qui fixe sur lui d'insupportables regards, qui ne baisse jamais le doigt accusateur qu'il étend vers lui.

Il ne répond pas d'un ton brusque aux paroles d'amour de sa jeune épouse; il ne repousse pas avec douleur les caresses de ses enfans; il ne s'irrite pas de leurs jeux bruyans.

Il n'a point de remords.

On m'envie mon renom et ma gloire, couronne de

fer qui brûle mon front et dont je ne puis me débarrasser!

On m'envie ma fortune, mon palais, mes domaines, le luxe qui m'environne: — Ah! prenez tout, mais ôtez-moi mes remords!

Hélas! qui le pourrait?

Je me suis agenouillé dans le confessional; j'ai versé des larmes de feu, j'ai meurtri ma poitrine, et l'accent de mon désespoir a pénétré l'homme de Dieu.

Calme-toi, mon fils, m'a-t-il dit avec le ton d'une compassion angélique; il n'est point de péché que ne puisse faire remettre un si grand repentir.

Il m'a entendu; l'horreur l'a fait fuir.

J'ai suivi les jeunes artistes, j'ai imité leurs égaremens. Ils me disaient que dans leurs orgies, Bacchus et l'Amour me feraient oublier mes peines. Mais le vin n'avait point d'ivresse pour moi, et leurs plaisirs amoureux aigrissaient mes douleurs.

Une fois je vis un ermite qui vivait loin des hommes. Il me vanta le calme qu'il avait trouvé dans la retraite, et je me sauvai dans un désert. Mais j'eus beau prier, macérer mon corps par le jeûne et la discipline: j'étais exténué, mais toujours poursuivi par mes horribles souvenirs.

On me dit que les femmes avaient des secrets merveilleux pour rendre la paix perdue, que nul être au monde ne savait comme elles endormir la douleur et calmer le désespoir; on me dit que, bercé dans leurs bras, la tête appuyée sur leur sein, on

redevenait paisible et sans remords; qu'elles purifiaient et fesaient tout oublier.

J'épousai Marianna, ange de beauté, de douceur et d'amour; la plus céleste des créatures qui jamais ait murmuré des paroles enivrantes à l'oreille d'un homme; mais hélas! ses caresses me font mal, elles me tuent, et je n'ai pour y répondre que des paroles dures, des mots indifférens, des gestes de refus; et pourquoi? c'est qu'elle me nomme Ghigi.

Oui, ce nom de Ghigi, mot exécrable, me poursuit sans cesse! Les Vénitiens, les étrangers, ma femme, mon fils, tous semblent s'attacher à faire retentir à mon oreille ce nom de Ghigi qui me désespère.

S'ils savaient le mal qu'ils me causent, s'ils savaient quel poignard ils me montrent, quel râle ils me font entendre!

Car je ne suis pas Ghigi moi, c'est Antonio Ferragio que je me nomme.

Ghigi est un nom que j'ai volé, un nom qui me rappèle tous les crimes réunis! l'ingratitude, la trahison, le viol, l'adultère, le vol, le meurtre!

Oh, s'il n'y avait point d'enfer! si la mort était le néant! combien je me hâterais de mourir!

Mais une vie sans fin! malheureux! une vie de châtimens éternels! une vie où j'entendrai toujours ce nom terrible: Ghigi! Ghigi!

Jamais ma tête, jamais mon âme ne concevront une idée où ne se mêle ce nom. Il est devenu inhérent à ma nature, il est mon supplice, ma nécessité.

Et maintenant encore que je suis seul ici, seul au milieu de la nuit et du silence, comment se fait-il que je trouve, à écrire des idées qui me désespèrent, un horrible plaisir, un tourment de l'enfer! Dites-moi comment une force impérieuse, à laquelle je ne puis me soustraire, m'attache à cette table, fait mouvoir ma plume, et m'oblige à confier au papier le plus horrible des secrets!

Ah! puissiez-vous ne jamais éprouver de remords!

Il fut un tems aussi où j'étais calme, sans remords; mais alors j'étais exempt de crime. J'étais jeune homme à taille svelte, à chevelure noire et bouclée, jeune homme qui se laissait aller avec délice à une vie précaire et nonchalante. Le plaisir était ma grande, mon unique affaire; je jouissais du moment présent et n'avais jamais un souci pour le quart-d'heure qui devait suivre, et bien moins pour le lendemain.

Une nuit, une seule nuit, vint changer ma destinée et faire de moi le plus scélérat, le plus méprisable des hommes. Je l'avais passée, en partie, cette nuit fatale dans une complète débauche. La tête échauffée par le vin, j'errais à l'aventure dans les rues de Palerme avec mes compagnons, quand nous rencontrâmes une dame qu'escortaient deux cavaliers.

Je parie, m'écriai-je, que je fais lever le voile à cette belle inconnue.

Je t'aiderai, répondit un des fous qui m'accompagnaient.

Cela coûta la vie à deux hommes: un des cavaliers et mon ami tombèrent.

Pendant ce tems, moi, je levais le voile à la dame. C'était la vieille mère du gouverneur. Antonio Ferragio, me dit-elle, ta tête expiera la mort de mon frère!

Où trouver un asile? Déja des sbires accouraient aux cris de la dame, qui ne cessait de nommer Antonio Ferragio.

Je me mis à courir sans but, et quand vint le point du jour, j'étais parvenu seul sur le bord de la mer à plusieurs lieues de Palerme.

Je me laissai tomber sur le sable dans un stupide abattement occasionné par la fatigue et le désespoir. Je résolus d'attendre là un sort que je ne pouvais fuir, car je ne pouvais point nier mon crime, puisque l'une des victimes m'avait reconnu: je n'avais pas un sequin; je ne pouvais pas trouver un asile; car qui m'en aurait accordé un aurait péri avec moi.

Un homme jeune encore vint à passer à cheval. Fatal moment! Me voyant pâle et sans mouvement, il crut que j'avais été volé et poignardé par des voleurs. Que n'était-ce vrai! Touché de mon malheur, il s'approche pour me secourir. Ses questions, sa pitié me fatiguèrent: Laissez-moi, lui dis-je, j'ai assassiné l'oncle du gouverneur.

Montez en croupe avec moi, venez, je vous donnerai un asile sûr où je défie le gouverneur de vous découvrir.

Je me croyais perdu; je n'avais en perspective

que l'échafaud! Jugez de ce que j'éprouvai à ces paroles qui me rendaient l'espérance!

Je m'élançai sur le cheval, et après une course de trois heures, nous arrivâmes à une maison de peu d'apparence. L'intérieur répondait à l'extérieur, des murs sans tentures, mais recouverts en partie par des tableaux dignes d'un grand maître.

Quand nous fûmes assis, le généreux étranger me dit: — J'ai votre secret, un secret de vie et de mort; pour vous rassurer sur ma fidélité, je vais vous confier le mien.

Vous avez entendu parler de Ghigi, peintre napolitain, que depuis dix ans les uns disent mort et les autres parti pour le Mexique? Je suis Ghigi.

Après avoir étudié long-tems mon art dans les pays étrangers, je revins à Naples où nul ne me reconnut, car j'étais orphelin, et quinze ans d'absence et de voyages m'avaient bien changé.

J'allais me fixer dans cette résidence et m'y livrer aux travaux de mon art, quand je vis la fille du comte Rienzi, quand je parvins à me faire aimer de Paola.

Alors tous mes projets changèrent; je réalisai ma fortune, j'enlevai Paola, et fuyant la vengeance d'une famille noble et puissante, nous vinmes sous des noms supposés chercher un refuge à Palerme. J'achetai cette villa, où je mène avec ma Paola une existence plus heureuse que je ne saurais le dire.

Oui, le mystère qui nous environne, ne jamais

nous séparer, ne vivre que l'un pour l'autre, cultiver l'art que j'idolâtre, ignoré, il est vrai, mais aussi sans être harcelé par l'envie: tout cela répand sur notre existence un charme paisible, inexprimable. J'ai échangé la gloire pour le bonheur, et l'amitié trompeuse des hommes pour l'amour de Paola; il n'est pas un jour de l'année, où je ne bénisse le ciel de cet heureux échange.

Je viens de vous révéler ce que nul autre au monde ne savait que Paola et moi. Vous voyez maintenant que votre asile est sûr.

Misérable! moi, j'ai détruit ce bonheur, je l'ai détruit sans retour. Ah, Ghigi! comment t'ai-je payé de tes bienfaits!

Mon oisiveté, ma solitude dans cette retraite, la vue d'une femme adorable, tout enflamma mon sang sicilien. Un jour, embrasé de mille feux, hors de moi, ne pouvant plus contenir mon ardeur, trouvant Paola endormie, je l'enlaçai tout-à-coup de mes étreintes et j'assouvis sur elle ma criminelle passion.

Attiré par les cris de l'infortunée, Ghigi accourt pour la venger...... un coup de poignard l'étendit à mes pieds.

Mais quel affreux instant! je crus entendre éclater des ricanemens infernaux, je crus entendre une voix qui me disait à l'oreille: — Pars pour Rome, prends ces tableaux, dis: je suis le peintre Ghigi — je reviens du Mexique.

Oui, ce fut un démon qui me donna ce conseil,

car un homme ne pourrait concevoir un pareil forfait. Oui, ce fut un prince de l'enfer, car je sentis à mon oreille son haleine brûlante.

Mais cette femme....... mais ce cadavre...... Ghigi peut revivre...... sa langue peut parler, sa main peut écrire.....

Une rage délirante, un vertige de feu s'emparèrent de moi, et quand je recouvrai ma raison, dix jours s'étaient écoulés, j'étais à bord d'un vaisseau dont le canon saluait le port de Nettuno, et j'étais assis sur une caisse où se trouvaient roulés les tableaux du bienfaiteur que ma barbarie avait immolé.

Arrivé à Rome, j'exposai quelques-uns de ces tableaux, je m'en dis l'auteur, et bientôt on répéta avec enthousiasme le nom de Ghigi. On se disputa ces tableaux. J'eus de la gloire, je fus riche, et l'enivrement de la gloire et de la fortune m'étourdissaient sur le souvenir de mon crime, qui revenait parfois, à de longs intervalles, me persécuter; mais le tourbillon des plaisirs bruyans et les prestiges d'une grande réputation ne tardaient pas à l'étouffer.

J'eus ainsi, durant une couple d'années, une sorte de bonheur. J'avais vendu tous mes tableaux, à l'exception d'un seul, le plus beau; c'était une vierge allaitant l'enfant Dieu. Le prince Borgia le vit, m'en donna une somme énorme et le fit aussitôt transporter à sa galerie, sans qu'il fût recouvert d'aucun voile. Transportée d'admiration, la foule se rassembla bientôt autour du chef-d'oeuvre et le suivit jusqu'au palais du prince en fesant retentir les airs

du nom glorieux de Ghigi. On porta si loin l'exaltation que, malgré ma résistance, il me fallut assister à ce triomphe improvisé et suivre le tableau, dans la voiture découverte du prince, au milieu des cris de la foule enthousiaste.

Il y avait tant de monde, que la charrette d'un malheureux que l'on conduisait au supplice ne put passer. Oh! quelle rencontre!

C'était un mendiant muet qui, poussé par le besoin, avait volé un morceau de pain. A ma vue, en entendant le nom de Ghigi, il se dressa, étendit vers moi deux mains mutilées, de sa langue coupée chercha à dire quelques mots, et retomba avec désespoir. — C'était Ghigi.

Ah! puissiez-vous n'avoir jamais de remords!

HENRI BERTHOUD.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre des Substantifs.
(Substantifs féminins.)

115. La désinence en **o n t e**, **o m t e** et **o m p t e** ne comprend guère qu'une douzaine de substantifs, et pourrait être placée dans la classe des terminaisons masculines. Ce qui nous a décidés pour le contraire, c'est que les noms masculins sont composés de **c o m t e** et **c o m p t e**; comme: *le vicomte*, *le décompte*, *le mécompte*, *l'escompte*; — *un conte*.

Les féminins sont: *la* honte, *la* fonte, *la* ponte, *la* refonte, *la* remonte, *la* tonte.

La ponte est l'action de pondre et le tems où les volatiles font leurs oeufs. La ponte précède l'incubation.

Le ponte est un terme de jeu. Un ponte est celui qui met de l'argent sur une carte contre le banquier. A certains jeux, *le ponte* est l'as de coeur ou de carreau. Le ponte m'est *rentré* avec le baste.

116. Les noms en o n t r e, peu nombreux, sont du féminin, à l'exception du pour et *du* contre.

117. Désinence en o p e, a u p e. Les noms de cette désinence sont du féminin, comme: *une* enveloppe *grossière* renferme souvent une belle âme. *Une vilaine* gaupe. L'hyssope est *médicinale*. *Ma* varlope est *faussée* etc.

Il faut excepter: *un* baroscope, vieux mot qui signifie baromètre; *un* engyscope, espèce de microscope. *Un* microscope, instrument qui grossit les objets; *un* horoscope. *Un* lycanthrope; maniaque qui se croit loup. *Un* météoroscope, astrolabe; *un* télescope; *un* misanthrope; *un* nyctalope y voit mieux la nuit que le jour; *un bel* helioscope, lunette pour regarder le soleil.

L'héliotrope est des deux genres; *un bel* héliotrope est une fleur — *le tournesol; une belle* héliotrope est une pierre précieuse.

118. La désinence en o q u e, sur une vingtaine de noms, n'en offre que cinq de masculins; ce sont: *un* baïoque, monnaie romaine (un sol); *un* colloque,

un soliloque, *un* ventriloque, *un* phoque. — Tous les autres sont du féminin. — Evitez l'équivoque *grossière*. Il vit dans *sa* bicoque plus heureux qu'un tyran sous des lambris dorés.

119. La désinence en o r c e et o r s e compte peu de mots: ils sont du féminin, à l'exception *du* torse et *du* divorce. *Le* divorce est *permis* en certains lieux et *défendu* en certains autres. *Un beau* torse bien *conservé*.

„Fuyez d'un vain esprit les *trompeuses* amorces."

La force ne doit pas prévaloir contre le droit et la raison. Je me suis fait *une malheureuse* entorse qui m'empêche de travailler. *Une* écorce *ridée*.

120. Les noms en o r d e sont également peu nombreux. *La* corde, *la* concorde, *la* discorde, *la* horde et *la* miséricorde, sont du féminin. — *Le monocorde* et ses composés, *tétracorde*, *pentacorde*, *eptacorde*, instrumens à une, à trois, à cinq et à sept cordes, et *l'exorde*, sont du masculin. — *Un* exorde *complet* est composé de quatre parties: l'avant-scène, la proposition, la division et l'invocation.

121. Il n'y a en o r g e que trois noms simples et deux composés. Les deux composés, *rouge-gorge* et *coupe-gorge* sont du masculin; le premier est un oiseau dont le chant est très mélodieux et que l'on prive facilement; c'est le Rothkehlchen des Allemands; le second est un lieu dangereux fréquenté par des brigands, des fripons, des gens de mauvaise vie; c'est le Mördergrube, le Räubernest des Allemands. — Fuyons en attendant *cet affreux* coupe-gorge.

La forge et *la* gorge sont du féminin.

Orge est des deux genres. Lorsque *l'orge* est sur pied, elle est du féminin: voilà de *la belle* orge, de l'orge *verte*, de l'orge *épiée*, ces orges sont bien *levées*. Mais lorsque le grain est émondé, dépouillé du son qui enveloppe la substance farineuse, *orge* est masculin. De l'orge *mondé*, de l'orge *perlé*, *cuit*, bien préparé. Du gruau d'orge.

122. Les noms en o r n e sont du féminin: *la* corne est *dure*, *la* litorne est *délicate*, *une* borne mal *placée*, *la* licorne *fabuleuse*, *une bonne* sorne, etc.; il faut en excepter les suivans: *le* capricorne est *l'un* des signes du zodiaque; *le* cromorne est *composé* des tuyaux de l'orgue à l'unisson de la trompette; et *le* m o r n e, expression dont on se sert en Amérique pour désigner une petite montagne ronde, isolée, qui forme un promontoire.

123. Les noms en o r t e, classe peu nombreuse, sont du féminin, à l'exception *du cloporte*, insecte aptère.

124. La désinence en o t e, o t t e comprend plus de soixante noms qui sont du féminin sans exception. — Les mots Ilote, patriote, compatriote, étant des deux genres, ne sauraient constituer d'exception.

125. La désinence en o u c e et en o u s s e, peu nombreuse, est féminine, à l'exception *du* pouce, doigt, et douzième partie d'un pied, *mesure*.

Le mousse est un jeune matelot. — *La mousse* est la plante la plus répandue sur le globe; c'est

aussi l'écume qui se forme sur certaines liqueurs, surtout sur le vin de Champagne.

126. Il n'y a que trois substantifs en o u d r e; *la* foudre, *la* poudre et *le* coudre ou coudrier. — On croit, que les Chinois connaissaient *la* poudre à canon long-tems avant que Schwartz en dotât l'Europe. *La* poudre *fulminante* était connue dans le douzième siècle. — *La* foudre, exhalaison électrique, enflammée, qui sort de la nue avec détonation, est du féminin, lors même qu'elle est accompagnée d'une épithète: — Crains qu'un jour *la* foudre *vengeresse* ne purge la terre d'un monstre tel que toi.

Ce mot employé au figuré pour exprimer un grand capitaine, un grand homme de guerre, est masculin. Le grand Turenne fut *un* foudre de guerre, comme Mirabeau fut *un* foudre d'éloquence.

Au propre, foudre est ordinairement féminin; cependant, poétiquement, on l'emploie aussi au masculin. *Le* foudre *vengeur* — être frappé *du* foudre. *La* foudre vengeresse — être frappé de *la* foudre.

127. Les noms en o u e, peu nombreux, sont du féminin, sans exception: l*a* boue, *la* roue, *la* joue, *la* houe etc.

128. Il y a également peu de nom en o u f e, o u f f e, et ils sont du féminin sans exception. — L'occasion a la tête surmontée *d'une légère* touffe de cheveux qu'il faut saisir quand elle est à portée; une fois passée, elle ne revient plus.

128. La désinence en o u i l l e n'a que des noms

féminins, à l'exception de *gribouille*, sot, niais, idiot, qui est du masculin et du style populaire.

La rouille est moins *pernicieuse* aux métaux que la langue des méchans à la réputation de l'homme de bien — La dépouille du vaincu, quelque *brillante* qu'*elle* soit, enrichit rarement le vainqueur.

130. Les mots en o u l e sont du féminin, à l'exception *du moule*, forme creuse pour recevoir la fonte, la cire, le plomb, etc., pour former une figure.

Tous les hommes ne sont pas faits sur *le* même moule. Il faut qu'*un* moule soit bien *uni*, bien *égal*.

Quand ce mot exprime une sorte de coquillages bons à manger, il est du féminin. Les moules sont aussi bonnes que les huîtres.

131. Il n'y a que deux noms en o u l p e : *la* coulpe, *la* poulpe.

132. La désinence en o u p e n'a qu'une douzaine de noms : tous sont du féminin, à l'exception *du groupe*. Au milieu d'*un* groupe *nombreux* de gens de toute espèce. — *Une* soupe bien *cuite*. — *Une* chaloupe légère. — De l'étoupe *imbibée* d'huile. — *Une* troupe bien *disciplinée*. *La* coupe *empoisonnée*.

133. Il n'y a que cinq ou six noms en o u r b e ; ils sont tous du féminin. *La* tourbe *insolente* (la populace). *La* tourbe est *bonne* à brûler. La tourbe est bitumineuse, terreuse et combustible. — *La* fourbe ne convient qu'aux esprits bas et méchans ; *elle* est plus *dangereuse* qu'utile dans les relations politiques et sociales. — Lorsque *fourbe*, adjectif des deux genres, est employé substantivement, il est du masculin,

s'il est dit d'un homme, et féminin, s'il est dit d'une femme. C'était un *fourbe* rusé que votre Mahomet. Votre femme est une fourbe qui vous fait prendre le blanc pour le noir.

134. La désinence en o u r c e, o u r s e, classe peu nombreuse, n'a que des noms féminins. — Rien ne donne de l'assurance comme *une* bourse bien *fournie.* On peut se reposer sans honte, quand on a rempli honorablement *une longue* course. *La* source des voluptés est bientôt *épuisée.*

„O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que, pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis-je ici fixer *ma* course *vagabonde,*
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!"

135. Les noms en o u r d e, peu nombreux, sont du féminin. — *Une bonne* falourde, *une* gourde bien *remplie.*

136. Il y a peu de noms terminés en o u r e et o u r r e: ils sont du féminin, à l'exception *d'un* tire-bourre, machine en vis pour décharger une arme à feu.

137. *La* chiourme et *la* gourme sont les seuls noms en o u r m e.

138. Les noms terminés en o u t e, o u t t e, au nombre de quinze, sont du féminin, à l'exception — *du doute. Le* doute est souvent plus *accablant* que la réalité.

CORRESPONDANCE ET CRITIQUE GRAMMATICALE.

Lettre de M. B. Kruzemichel au Rédacteur du Journal de langue et de littérature françaises à Dresde.

Bautzen le 15. Décembre 1830.

Monsieur,

Votre réponse à la question qu'on vous a faite sur l'acception du mot *sang-froid* (v. 1. vol. p. 472 — 473) ne me satisfait pas du tout, et vous me permettrez de vous *faire quelques observations* à ce sujet *).

Les paraphrases des exemples que vous alléguez pour éclaircir la question, ne sont pas trop justes. „Voir le danger de sang-froid“ par exemple, ne répond pas tout-à-fait à l'idée — *avoir du courage;* car on peut avoir du courage, sans le moindre sang-froid du monde, et, au contraire, *avoir du sang-froid,* sans le moindre courage. — C'est que le courage est une qualité de l'âme, et le sang-froid, ou seulement une qualité du tempérament *naturel* de l'homme, ou un effet de la philosophie stoïque. — Dans la phrase: „Quiconque peut tuer un être vivant de sang-froid et sans nécessité, fait preuve d'un coeur dur et féroce“ — il est clair que de *sang-froid* veut dire — sans

*) Je me sers exprès de cette locution pour vous prouver, en passant, que je ne la crois pas fausse. On peut vous faire une observation, comme le cordonnier vous fait une paire de bottes, c'est-à-dire: *à votre usage.*

éprouver cette émotion intérieure de la compassion, qui n'appartient qu'aux âmes bien nées. — Dans la dernière phrase que vous citez — „Au milieu du vacarme, il garde son sang-froid“ — l'acception du mot *sang-froid*, répond parfaitement au mot allemand Besinnung, et dans toutes les deux, il n'est pas question de courage.

Par ce que je viens de dire; je crois avoir démontré que l'acception du mot *sang-froid* n'est pas du tout analogue à l'acception du mot *courage*, et voilà, si je ne me trompe, la première erreur où vous êtes tombé.

Vous dites: „Le sang est une liqueur, qui cesse d'être fluide dès qu'elle perd sa chaleur. *Sang-froid* et *vie* semblent s'exclure“ — et vous croyez prouver par-là que l'expression de *sang-froid* est vicieuse. Ne serait-ce pas une seconde erreur? Vous savez, mieux que je ne saurais vous le dire, que, dans toutes les langues, il y a des mots et des locutions hyperboliques et tropiques dont on ne doit jamais prendre le sens verbalement. — Un coeur déchiré, par exemple, comment pourrait-il vivre? Où en viendrait-on, si on voulait prendre les locutions — *vous me rendez la vie, vous me percez le coeur, cela me fait crever de rire* — et beaucoup d'autres du genre hyperbolique, dans leur sens effectif ou physique, comme vous avez fait à l'égard du mot — *sang-froid?* — A mon avis: *faire quelque chose de sang-froid, garder son sang-froid*, ne veut dire autre chose qu'a-

gir avec calme, ne permettre aux passions ni aux sensations d'agiter, d'échauffer notre sang.

Je crois avoir trouvé une troisième erreur dans la conjecture qui vous a fait prendre le mot *sang* pour une corruption du mot *sens*. Si vous eussiez pensé aux locutions allemandes: Mit kaltem Blute, Kaltblütigkeit, kaltblütig, je crois que vous ne l'auriez pas hasardée.

A ma manière imparfaite et peut-être vicieuse d'écrire votre langue, vous devez avoir reconnu de prime-abord que je suis allemand. Cependant je ne crois pas vous avoir fait une querelle d'allemand, et je serais charmé de trouver dans la suite de votre journal quelques mots de réponse à ce que j'ai pris la liberté de vous objecter. Dans cette espérance, j'ai l'honneur d'être — etc.

Réponse.

Nous allons répondre à Monsieur Kruzemichel en suivant l'ordre de sa lettre, c'est le moyen de frapper juste, et pour ne point rendre notre réponse fatigante par sa longueur, nous ne rappèlerons les objections de notre adversaire qu'autant que cela nous paraîtra indispensable pour la clarté de nos réponses. Nous commencerons par le petit renvoi, comme se rattachant naturellement au premier paragraphe.

Notre critique de Bautzen se sert tout exprès de cette locution — „*vous me permettrez de vous faire quelques observations à ce sujet*, pour nous prouver,

en passant, comme il le dit dans son renvoi, qu'il ne la croit pas fausse.“ — Libre assurément à chacun de lire et de méditer nos observations, nos remarques et nos critiques, et d'en profiter, selon qu'il le juge bon; car nous ne prétendons aucunement imposer nos opinions à qui que se soit. Mais ici, il ne s'agit pas d'une opinion; il s'agit d'un principe que nous avons établi sur une analyse rigoureuse; et nous ne croyons pas que, pour réfuter un principe, il suffise de dire: — *Je ne crois pas.* Oui, la locution que M. Kruzemichel emploie *en passant* est fausse (voyez 1. vol. p. 375), et, en France, quiconque se pique de bien parler, ne parle pas ainsi. Nous ne pourrions que reproduire ce que nous avons dit, et nous prions M. Kruzemichel de présenter analytiquement ses raisons pour détruire notre assertion. Nous lui ferons observer que l'Académie ne donne pas un seul exemple qui autorise son sentiment; qu'au contraire, elle en donne de tout opposés; qu'on ne trouve pas un seul exemple en sa faveur dans nos meilleurs lexicographes; qu'à l'exception de J B. Rousseau qui, par erreur sans doute, a employé cette forme une seule fois dans ses lettres, on la chercherait vainement dans nos classiques; qu'enfin aujourd'hui, il n'y a pas de si mince écolier, qui ne fronçât le sourcil, s'il entendait cette locution sortir de la bouche de quiconque est supposé avoir été à l'école. — Voici en outre la remarque que fait l'abbé Féraud dans son Dic critique de la langue française: „On dit au barreau, *je vous observerai*, pour, Je vous ferai

observer. Quelques auteurs ont imité les avocats; mais cette façon de parler n'est pas assez autorisée; il faut la laisser au Palais, où elle est en possession de régner depuis long-tems." — L'abbé Féraud écrivait il y a un demi-siècle; s'il écrivait aujourd'hui, il dirait: — Les avocats ne se permettent plus de parler autrement que les gens du monde qui parlent bien, et nul maintenant n'oserait se permettre ce barbarisme.

Les exemples que nous citons (et non *les paraphrases des exemples que nous alléguons*, car nous n'avons rien paraphrasé) ne sont pas trop justes — dit notre critique. Nous ne voudrions pas qu'ils le fussent trop, mais seulement qu'ils le fussent assez. — *Voir le danger de sang-froid* — *ne répond pas tout-à-fait à l'idée avoir du courage.* — Nous en convenons, dans l'acception que le critique donne au mot *courage;* mais lui qui plaide si chaleureusement la cause des expressions hyperboliques, ne devrait pas ignorer que le substantif *courage* n'est pas toujours employé pour marquer cette vertu de l'âme qui nous fait supporter avec calme et une noble résignation la douleur, les privations, l'injustice des hommes, la perte de la vie, et même celles plus grandes encore de la réputation et de la liberté. On crie souvent au soldat — *courage! en avant!* On dit: — Auriez-vous bien *le courage* d'abandonner vos enfans? — Le traitre eut *le courage* de livrer son meilleur ami! — Le lion est celui de tous les animaux qui a le plus de *courage.* — Tous ces exemples sont bien français,

mais le mot *courage* n'y est certes pas employé pour *vertu*. — Notre critique aurait donc pu deviner que dans : — *on dit de quelqu'un qui fait preuve de courage* — il voit le danger de sang-froid, — nous n'avions pas eu l'intention de prendre ce mot dans l'acception qu'il lui donne. Mais d'ailleurs nous sommes loin de croire que le *véritable courage*, ce courage qui est dans l'âme, qui tient de la raison, de l'amour du devoir, d'une conscience pure, puisse exister sans le moindre sang-froid, au moins en présence du danger; comme nous sommes loin d'admettre que le *sang-froid*, en présence du péril, puisse exister sans le *courage*, quelqu'acception qu'on lui donne. — Socrate buvant la cigüe avait du courage : manquait-il de sang-froid ? — Régulus conseillant la guerre avait bien du courage; mais il connaissait l'horrible sort que les Carthaginois lui destinaient — manquait-il de sang-froid ? Disons plus, et supposons ces deux grands hommes avec leur généreux *courage*, mais sans le moindre *sang-froid*. — Que serait-il arrivé ? Que Socrate aurait bu la cigüe en tremblant, et que Régulus aurait prêté à rire aux bourreaux de Carthage. Comment supposer le courageux, le valeureux d'Assas privé de sang-froid !?

Ainsi tout en accordant, une chose incontestable, que le *courage* est une qualité de l'âme, une vertu par excellence, nous disons que le courage est souvent pris pour la *valeur*, la *bravoure*; que le *sang-froid* est un état de l'esprit, et non une qualité du tempérament (on ne peut pas dire *tempérament natu-*

rel, car il n'y a pas de tempérament *factice*); que cet état est inséparable du courage et de la valeur, et qu'il se trouve souvent uni même à la bravoure.

Il nous semble que le mot Besinnung exprime l'état de l'esprit qui se reconnait par la réflexion, l'état de l'homme qui se possède, qui est dans le libre exercice de la pensée. S'il est beaucoup de cas où cet état ne suppose point la présence du courage, il en est tout autant où cette vertu est de toute nécessité, comme, par exemple, le magistrat au milieu d'une émeute populaire. Cela nous porte à croire que notre critique n'a pas parfaitement démontré la première erreur qu'il nous signale.

Quant à la seconde erreur que M. Kruzemichel nous indique, nous ne le croyons pas plus fondé. Nous savons que toutes les langues ont une foule de locutions hyperboliques, des expressions figurées, et nous employons comme lui toutes celles qu'il cite. Mais qu'avons-nous fait dans l'article qu'il attaque? Nous avons tout simplement recherché l'étymologie d'une expression hyperbolique ou figurée, sans attaquer le sens de l'expression. Il est certain que nos vieux auteurs écrivaient *sens froid;* l'Académie, cette prétendue régulatrice de la langue, a d'abord écrit *sens froid.* Il est vrai que maintenant elle ne dit plus que *sang-froid*, tout en ajoutant que quelques-uns disent encore de *sens-froid.* Trévoux disait de *sens rassis;* il ne dit plus que de *sang-rassis;* mais ni Trévoux ni l'Académie ne nous disent ce qui les a

déterminés à changer d'opinion. Ménage et l'abbé Roubaud sont dans le même cas.

Voici ce que dit l'habile M. Guizot: „Je dis de *sang-froid*, par préférence à de *sens froid*, par la raison que c'est le propre du *sang* et non pas du *sens*, de s'échauffer, de s'enflammer, de se refroidir, de se glacer; car, à proprement parler, le *sens*, c'est-à-dire la raison, le jugement, la faculté de juger, ne s'échauffe ni ne se refroidit. Cependant, comme on dit *une tête chaude* ou *froide*, *un esprit froid*, que *l'esprit s'échauffe*, je n'oserais condamner absolument la locution *de sens froid*, que je ne voudrais pourtant pas employer sans y être déterminé par des considérations particulières."

„Le *sang-froid* des personnes est donc une circonstance que nous remarquons dans les occasions où il est naturel que le *sang s'échauffe*; car s'il est naturel que le *sang* ne *s'échauffe* pas dans une conjoncture, s'il est même naturel qu'il se *refroidisse* et qu'il *se glace*, ce n'est nullement une chose à remarquer que le *sang-froid*, puisqu'alors le *sang* doit être *froid*. C'est donc parler bien improprement que de dire qu'une personne est de *sang-froid* à la vue du péril, pour marquer qu'elle n'a point de crainte; quand, si elle était glacée de peur, elle serait naturellement et rigoureusement de *sang-froid*. Vous employez donc au figuré pour louer quelqu'un l'expression de *sang-froid*, tandis qu'au propre, cette expression convient très-bien pour désigner l'état de l'homme que vous trouvez au contraire à blâmer. Ce qui est

remarquable, c'est qu'on soit de *sang-froid* au milieu de ce qui *échauffe*, mais non au milieu de ce qui *glace*. Voilà les cas où je pourrais préférer *de sens froid*, parce qu'on ne dit pas que l'esprit ou la raison se glace; mais je dirais bien plutôt *de sens calme* ou *tranquille*, ce qui exclut tous les effets de la crainte et autres semblables."

Si le savant M. Guizot est plus favorable à *sang-froid* qu'à *sens-froid*, toutefois il ne rejète pas cette dernière expression, et nous osons nous appuyer de cette espèce d'adoption, sans croire pourtant que nous ayons absolument besoin de son appui pour répondre à notre critique; non que nous ne reconnaissions la supériorité des lumières de l'illustre doctrinaire, mais parce que nous croyons qu'il n'a considéré la proposition que d'un côté, et qu'il nous semble que le côté opposé peut nous être favorable. Certes *le sens*, c'est-à-dire la raison, le jugement, la faculté de juger, ne *s'échauffe* ni ne *se refroidit*; mais *le sens* et les sens ne sont pas la même chose; et nous sommes fortement persuadés que les *sens s'échauffent*, *s'irritent*, *se calment*, *se refroidissent*. La vue d'un objet que l'on convoite irrite *les sens*. Les *sens s'échauffent* par le contact de l'objet qu'on désire. Ce n'est que par un effort de sagesse que *le sens* peut demeurer calme (froid) quand *les sens* sont *irrités*. (Le lecteur quel qu'il soit, s'il a quelquefois réfléchi sur lui-même, sentira que le *sang* ne serait pas à sa place dans le sens de tous ces exemples; quoique nous sachions bien que sans

l'action du *sang*, les *sens* dans ces cas joueraient un bien triste rôle.)

Oui, nous partageons entièrement l'opinion de M. Kruzemichel, nous pensons que — faire quelque chose de *sang-froid* (ou de sens-froid), garder son *sang-froid* (ou ses sens froids) ne veut dire autre chose sinon qu'*agir toujours avec calme;* et nous pensons que — Il voit le péril de sang-froid (ou de sens-froid); au milieu du tumulte, il conserve son *sang-froid* (ou sens-froid), se rendrait parfaitement par: Il voit le péril avec calme, avec tranquilité; il garde ou conserve son calme, sa tranquilité.

Nous dirons à M. Kruzemichel, dont nous estimons beaucoup les remarques, qui sont d'un homme de sens, que nous connaissons le Kaltblütigkeit, le kaltblütig et le mit kaltem Blute des Allemands; mais que nous croyons que ces locutions ont été puisées, comme bien d'autres, dans la langue française, qui a eu ses formes fixes long-tems avant l'allemande, et que par conséquent cette considération n'aurait pu prévenir la troisième erreur qu'il nous signale. Nous nous serions bien plutôt attachés à l'expression *a sangue freddo* des Italiens, ou à celle *a sangre fria* des Espagnols dont les langues étaient formées lorsque la française se dépouilla de sa vieille rouille, si quand nous discutons le sens logique d'une expression nous pensions devoir aller chercher chez les étrangers la raison qui est du domaine de tout le monde, et que nous pouvons trouver en nous-mêmes, pourvu que nous sachions l'y chercher.

Nous ne terminerons pas ce long article sans témoigner à M. Kruzemichel notre satisfaction de voir un bon Allemand d'une petite ville de province posséder la langue française avec une perfection qui ferait honneur à beaucoup de Français. Nous le prions de nous excuser, si nous n'avons pas admis son orthographe (*oi* au lieu de *ai*) qui n'est plus admise par l'Académie, et nous lui saurons gré de continuer à nous communiquer ses observations.

GRAMMAIRE ANGLAISE SIMPLIFIÉE À L'USAGE DES FRANÇAIS,

par Jean-Pierre Carry.

Déjà depuis plusieurs mois on nous demande un examen critique de la petite grammaire de M. Carry. De nombreuses occupations et une certaine répugnance à parler d'un ouvrage qui n'a pas pour objet la langue française, nous ont forcé à retarder cet examen, et nous n'entreprenons aujourd'hui de dire un mot sur cet opuscule que parce que nous ne pouvons nous refuser aux vives sollicitations qui nous ont été faites par quelques-uns de nos abonnés.

Nous dirons en premier lieu que nous ne connaissons rien de plus louable que les efforts que fait un individu pour être utile à ses semblables. Si ses efforts ne sont pas toujours couronnés de succès, il trouve au moins en lui-même la récompense que

donne la conscience d'une bonne volonté, sans pourtant avoir le droit d'adresser des reproches au public, seul juge intéressé du mérite de ses productions. Cependant le conseil que donne Boileau aux amateurs des vers, nous osons l'adresser à une foule de grammatoncules: —

N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.

N'allez pas vous croire grammairien, parce que vous avez lu la grammaire, ou parce que vous vous occupez de grammaire.

Nous censurerons d'abord le modificatif que M. Carry a cru devoir attacher à sa petite grammaire, et nous lui demanderons ce qu'il a voulu dire par *simplifiée?* — *Simplifier* signifie rendre moins composé. Mais que signifierait, par exemple, l'expression: *Grammaire composée?* — Extraire d'une grammaire les principes essentiels, en laissant de côté les difficultés et les principes accessoires qui en dérivent et qui supposent des études approfondies, c'est faire un *abrégé de grammaire;* présenter les principes de la grammaire d'une manière claire, concise, avec cette précision d'expression qui met l'esprit à portée de les saisir avec le moins de tension possible, c'est, à la rigueur, simplifier la grammaire; mais ni l'une ni l'autre de ces conditions ne se trouve dans le petit ouvrage qui nous occupe, et, sans déprécier en aucune manière la petite production de

M. Carry, nous pensons que le titre qui lui conviendrait le mieux serait celui de

Grammaire amincie.

En effet, que l'on prenne telle grammaire anglaise, ou française-anglaise, que l'on voudra, on y trouvera, à-peu-près, l'expression des mêmes principes que l'on trouve dans celle de M. Carry. Celle-ci ne se distingue que par une extrême parcimonie d'exemples à l'appui des principes, et on y chercherait vainement quelques citations d'auteurs classiques pour corroborer les exemples. On serait tenté de croire que M. Carry a tout puisé dans sa tête, si l'on n'était, en quelque sorte, convenu que, pour confectionner une bonne grammaire, il faut s'entourer des productions des meilleurs grammairiens. Au reste tout prouve que M. Carry s'est guidé sur Murray.

L'expression de chaque règle est suivie de deux ou trois petits exemples et d'un petit thême interligné, formé de petites phrases, où l'on pourrait souvent désirer un peu moins de trivialité et plus de goût; comme dans: „*My uncle's doctor's brother's servant's wife's sister is dead. — La soeur de la femme du domestique du frère du médecin de mon oncle est morte.*“ Il faut avoir la manie des tours de force pour s'évertuer à faire celui-là! — „*Les brosses et les souliers de nos domestiques.*“ — Les *méchans* seront p u n i s; les bons seront l o u é s, et les *diligents* seront récompensés.“ On voit que M. Carry ne s'est pas encore prononcé pour la suppression du *t* dans le pluriel des polysyllabes en *ent* ou *ant*.

M. Carry écrit la femme aux huîtres, nous avons appelé *l'homme aux lapins* et *la femme aux huîtres*, les légions de Césars; *l'occupation* de Pierre, de Jean et d'André, était celle de pêcheurs. *Une* s *apostrophée*; et prend *une* s *précédée* d'une apostrophe. On ne fait alors que *d'y* ajouter *une* s. On ne fait que *d'y* ajouter *ed.* — On voit que cette forme est familière à l'auteur. — Continuons. — La fourmi est l'emblème de l'industrie; *l'agneau de la colombe*, de la douceur et de l'humilité.“— Nous supposons, sans doute avec raison, que M. Carry ait écrit — *l'agneau et la colombe;* mais tous deux sont-ils également l'emblème de l'humilité? non; l'agneau est à-la-fois humble et doux, mais la colombe est *douce* seulement; cependant la progression, dans la phrase de M. Carry, ferait supposer que la douceur appartient à l'agneau et l'humilité à la colombe, ou que l'une et l'autre appartiennent à tous les deux. — Continuons. – „Que le ciel soit *la source* de ceux qui n'ont d'autre soutien que la charité de ce monde. *Elle a pris avec elle* son lit, ses chaises, etc. Elles ne sont pas si riches que vous l e s dites. Ils emportèrent plus de deux millions *en espèce.* Une chose *inannimée*; aux choses *inannimées.* Il n'a rien de commun avec ce *héro.* Un homme dont les moeurs *sont innocentes*, et *la conduite irréprochable.* Je vous *prêterai* de l'argent avec plaisir; mais je n'en ai point. (*Comment en prêtera-t-il, s'il n'en a pas?*) Il les suivra *quelque* soit le chemin ..... *Quelles* que soient les *services.* *A imprimer* le coeur de bons sentimens.

Tous les deux le *soupçonne.* Si je vous ai *offencé.* Je n'*en* ai point *reçus.* Nous *les* y avons *forcé.* Le roi que nous *aimons* est mort. *Les* présent de l'indicatif. Je me *tourmentai sans cesse* pour les affaires d'autrui. *Nous nous eûmes* condamnés nous-mêmes. Je me contenterai *à n'en* donner qu'une liste des principaux. *Nulle* partie d'une surface *peut être* sur une autre partie de la même surface. *Jamais* ces aimables enfans *avaient* travaillé avec tant de zèle. *Les occupations des affaires.* Amoitié, Les Français sont par instinct militaires. Nous sommes éloignés de l'ennemi *de la marche d'une journée.* Le chien est le cheval des *Kamtschathans.* (On appèle *Kamtschadales* les habitans du Kamtschatka.) La *fortitude* dans l'adversité. (Ce mot ne se trouve plus dans aucun dictionnaire français; c'est un *anglicisme* qui n'a pas encore droit de bourgeoisie en France.) *Venterbleu!*

Nous n'indiquerons pas la correction de toutes ces fautes; il nous semble qu'il suffit de les signaler pour que M. Carry les fasse disparaître dans une seconde édition, et pour que nos lecteurs puissent porter un jugement sur le petit ouvrage qui nous occupe.

Nous nous permettrons encore d'indiquer à M. Carry quelques autres fautes à faire disparaître. — Charles, fils de *Louis le Grand*, fils de *Louis le Juste*, doivent s'écrire avec un trait-d'union; Louis-le-Juste, Louis-le-Grand. Le verbe à l'impératif suivi d'un pronom, et le verbe dans la forme interrogative, doivent s'écrire: Offrez-lui, donnez-moi,

allez-y, appelez-la, etc., et non *offrez lui*, *donnez moi*, etc. L'adverbe *très* doit toujours être suivi du trait-d'union: très-étonné, très-grand, etc., ce que M. Carry ne fait pas. (V. l'art. du superlatif, 5e règle, page 50.) On doit aussi écrire avec un tiret: vingt-un ans, cent vingt-neuf, une demi-guinée, une demi-lieue, ces chandelles-ci, ces bougies-là, etc.: l'auteur écrit tout cela sans trait-d'union: mais en revanche il écrit *Table-à-écrire*, qu'il faut écrire *table à écrire* ou bureau. — L'accentuation ne demande pas moins de corrections. M. Carry écrit plus de cinquante fois dans sa petite grammaire — *précèder*, *précèdé*. C'est une faute. Ecrivez je *précède*, ils *précèdent*, je *précèderai*, mais écrivez *précéder*, *précédé*, comme on écrit *répété*, *régénéré*, *répéter*, *régénérer*, quoiqu'on écrive: je *répète*, je *régénère*, je *répèterai*, je *régénèrerai*. Il faut écrire aussi avec un circonflexe — dîner, je dînerai, nous dînâmes, le théâtre, idolâtre, idolâtrie, etc.

Si cet article n'était pas déjà trop long, nous nous permettrions quelques observations sur la partie anglaise; nous nous contenterons de dire à M. Carry que la langue anglaise n'a point de verbe réfléchi ou réciproque, que nous ne croyons pas — *he is the least tall of the two*, — *I go to my father's*, etc., soit bon anglais, non plus que — *He is taller by the whole head.* *To flea* ne veut pas dire *écorcher*, mais bien *épucer* (ôter les puces). *Ecorcher* se rend en anglais par *to flay*. On ne dit pas — *A university*, mais — *an university*. Au reste nous aimons à

proclamer, à la louange de l'auteur, que malgré les nombreuses fautes qui se sont glissées dans son petit ouvrage, nous n'y avons point vu le barbare *pour quant à* que l'on trouve treize fois dans ses *Elémens de la conversation anglaise à l'usage des Français.*

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

Vers adressés à Mlle Camille V, après un rôle qu'elle fit dans une pièce mythologique au château de ** où elle était allée passer quelques jours.***

Quelle est cette actrice accomplie,
Dont le jeu plein d'aménité
Offre, sur la scène embellie,
Des caractères de Thalie
La piquante variété?
Avec quelle heureuse magie
Elle brille et se multiplie
Aux yeux du public enchanté!
L'essaim des amours l'environne,
Tressant une double couronne
Pour son talent et sa beauté;
Et je vois le concours folâtre
De ces petits dieux séducteurs
Se mêler aux jeux du théâtre,
Et semer ses traces de fleurs.
Oh! dites-moi, jeune Camille,
Est-ce une fête de famille
Qu'ils présentent aux spectateurs?

On soupçonne votre origine
A cette étincelle divine
Qui brille dans vos yeux vainqueurs.
Oui, vous êtes, je le devine,
La plus aimable de leurs soeurs;
Et l'esprit, la délicatesse,
L'enjouement, l'ingénuité,
Le sentiment et la finesse,
Sont vos titres de parenté.
Oh! faites un brillant usage
De tant de titres enchanteurs;
Vous trouverez toujours les coeurs
Empressés de vous rendre hommage.
Quand, par un invincible aimant,
Ils sont attirés sur vos traces,
Résisteraient-ils à ces grâces
Dont s'embellit votre talent?
Non, non, le laurier et la rose
Partout pour vous doivent fleurir,
Et votre avenir se compose
De jours de gloire et de plaisir.
Oh! combien sera fortunée
La scène où votre destinée
Doit fournir un aussi beau cours!
Vous resteriez en ces demeures
Si nous fixions le vol des heures,
Comme vous celui des amours.

Gardez-vous d'accuser ma veine
D'une flatteuse fausseté!

Qui vous verra croira sans peine
Que cet hommage est mérité,
Et que j'ai trouvé l'Hippocrène
Dans le puits de la vérité.

Q***.

EPITRE ADRESSÉE À LOUIS-PHILIPPE ROI DES FRANÇAIS,

par M. Dupaty, capitaine à la 2de légion de la garde-nationale de Paris. (Section du Palais-Royal.)

Sire, la poésie admet quelque licence,
Et traite avec les rois de puissance à puissance.
Jusqu'en votre palais fidèle à mon devoir,
Je dois faire des lois respecter le pouvoir.
Sans prétendre affecter une morgue hautaine,
C'est pour les maintenir qu'on m'a fait capitaine,
Et l'Elu de la France à l'élu du quartier
Voudra bien pardonner d'avoir fait son métier;
Surtout quand il s'agit d'une auguste recrue.
Vous ne pouvez nier avoir pignon sur rue *),
Et ceux qui près de vous ont eu long-tems accès,
Assurent que toujours vous fûtes bon français.
Vous êtes électeur, vous êtes éligible;
Vous payez même plus que le cens exigible.
Séparé du Palais par un mur mitoyen,
Je connais vos vertus, vous êtes citoyen.

---

*) Avoir pignon sur rue: être propriétaire de maison-d'immeubles.

Or, de quatre-vingt-onze une loi salutaire
Veut que tout citoyen soit soldat volontaire.
Vous, notabilité de l'arrondissement,
Puis-je vous oublier dans mon recensement?
Je dois, fesant monter chacun à tour de rôle,
D'un recensé royal enrichir mon contrôle.
On se plaint qu'avec vous j'ai mis trop de délaîs;
On dit que je respecte un peu trop les palais;
Qu'à tort entre les rangs j'admets des différences;
On m'accuse d'avoir pour vous des préférences,
Quoiqu'il soit bien permis d'en avoir pour les rois
Qui sur l'amour du peuple ont fondé tous leurs droits.
De votre bouche enfin cette phrase est sortie:
„*De votre légion, Messieurs, je fais partie.*"
Sire, vos moindres mots recueillis dans les coeurs,
Du tems et de l'oubli sont aisément vainqueurs.
Je vous prends donc au mot, l'équité le demande:
Vous commandez à tous, mais la loi vous commande.
Souffrez que votre nom, cher à vos défenseurs,
Soit gravé sur la liste où j'inscris mes chasseurs.
Comme ils défileront fièrement la parade,
Heureux d'avoir conquis leur roi pour camarade!
Nous vous rendrons d'ailleurs le service léger,
Et de *tours* j'aurai soin de ne pas vous charger,
Lorsque d'un peuple brave allégeant la souffrance,
Vous serez nécessaire au bonheur de la France!
Quand vous viendrez au poste, on vous y bénira;
Quand vous n'y viendrez pas, on vous regrettera.
Nous pourrons, exempter, cet emploi me regarde,
Un roi qui pour son peuple est tous les jours de garde.

Nous vous dispenserons même d'un remplaçant.
Lorsque l'on est aimé, l'on n'est jamais absent.
Le premier grenadier d'une époque guerrière,
D'Auvergne, après sa mort, comptait sous la bannière,
Et quand viendra l'appel, le plus brave de nous
Dira pour vous — Présent!... du moins au coeur de tous.
Voulez-vous cependant que ce mot se prononce,
Sans que la compagnie à son espoir renonce?
Joinville dans nos rangs peut remplir ce devoir;
Il répondra pour vous, et nous croirons vous voir
Dans ce fils qui promet de nous être prospère,
Si l'image grandit ressemblante à son père!

STROPHES À LA LIBERTÉ.

La nature n'a point d'esclaves!
Des fleuves le cours indompté,
Des volcans les fougueuses laves,
Tout respire la Liberté!
À son essor toujours fidèle,
L'arbre combat d'un front rebelle
La main qui veut la lui ravir;
L'insecte est libre au sein de l'herbe,
Il est son roi; l'aigle superbe
Peut l'immoler, non l'asservir.

Loin des rivages de Golconde,
L'hôte *) géant de ses déserts,

---

*) L'éléphant.

De leur solitude profonde
Chérit l'image dans ses fers:
Jamais sa compagne enchaînée
Ne veut d'un servile hyménée
Subir les honteuses douceurs:
Envain l'amour gronde et l'accuse,
Sa jalouse fierté refuse
Des sujets à ses oppresseurs.

GÉNÉRAL DUPONT.

LES REGRETS.

L'espoir n'est donc plus mon partage! Lieux charmans où j'ai reçu la vie, lieux chers à mon coeur, mes yeux ne s'ouvriront donc plus sur vous! Je ne reverrai plus la meilleure des mères, celle qui sourit à mes premiers jeux, et qui, me pressant tendrement sur son sein, m'appelait l'espoir de ses vieux ans! O ma mère! les larmes que je te fais verser retombent sur mon coeur et redoublent mon infortune. Et toi, cher auteur de mes jours, toi mon meilleur ami, toi qui m'as prodigué les conseils et l'exemple, toi qui t'es efforcé de me diriger dans la route du bonheur, en me donnant la vertu pour guide, gémis; tes soins n'ont pu m'arracher à ma triste destinée!

Le ciel m'avait départi une honnête médiocrité; mais ce partage, qui suffit au bonheur de l'homme raisonnable, n'a pu me suffire. L'opulence d'autrui m'a séduit; j'ai cru qu'elle donnait le bonheur, parce qu'elle permet l'éclat, et j'ai voulu forcer la fortune

à m'être favorable. L'ambition, ou plutôt l'avidité s'est emparée de moi; toutes mes facultés se sont fondues dans un seul sentiment. Je n'ai plus rêvé que fortune, et ma tête égarée a chaque jour enfanté quelque projet nouveau; le dernier l'emportait toujours sur les autres, et bientôt l'univers dans sa vaste étendue ne m'offrit pas un point avantageux, qu'un autre plus séduisant ne vînt sourire à mon imagination tourmentée. J'ai cédé aux illusions de l'espérance; j'ai suivi toutes les routes que le hasard m'a présentées, ou que ma fantaisie m'a fait imaginer. Je me suis abaissé jusq'à frapper à la porte des grands, j'ai pris leur sourire pour de la bienveillance, et je ne me suis aperçu de mon erreur qu'en m'apercevant que ma présence leur était importune. Souvent trompé, sans devenir plus sage, j'ai tourné mes regards vers un autre hémisphère, et n'envisageant que des succès, jai fini par les croire certains. Déjà mon imagination aplanissant toutes les difficultés, la mer n'avait plus d'écueils, le ciel plus de nuages, et les vents n'allaient gonfler les voiles que pour me transporter sur les plages où le ciel me réservait l'accomplissement de tous mes voeux.

Tout me sourit en effet. Le vaisseau qui va mettre entre moi et ma patrie des espaces immenses, fend les ondes avec rapidité, et j'ai à peine dit adieu au sol qui m'a vu naître, que déjà l'étendue le dérobe à mes regards. Bientôt j'atteins sans danger ces îles que l'avidité recherche; bientôt j'accumule des monceaux d'or, et déja je jouis en perspective

quand, frappé par l'influence d'un climat dévorant, je sens les sources de la vie s'épuiser en moi, et les fruits de mon activité m'échapper sans jouissance. Alors une ombre de repentir se répandit sur mon coeur; un rayon de vérité pénétra mon âme. Mais combien sa lumière était faible! combien ce repentir tardif était stérile! il n'allégeait pas mes douleurs; il aigrissait mes souffrances. Je sens que je regrettais moins ma folie que mon or. J'allais mourir; mon être allait se dissoudre: la jeunesse me rendit à la vie; mais hélas! pour subir un sort plus affreux que le trépas!

Revenu des portes du tombeau, je ne sens plus l'existence que par le besoin de revoir ma patrie; mais comment abandonner des trésors tant désirés, et si chèrement acquis? — De nouveaux soins m'arrêtent encore, et avant d'avoir réalisé d'immenses capitaux, la saison des orages arrive, et avec elle tous les dangers qui menacent l'imprudent navigateur.

Poussé par une force irrésistible, je confie à la mer mes trésors et mes jours. Hélas! la tempête a brisé mon vaisseau, les profonds abîmes récèlent mes richesses; et moi, plus malheureux que les infortunés que les ondes ont fait disparaître, seul j'échappe encore à la mort, ou plutôt, sur ce rocher stérile, brisé par le naufrage, accablé de misère, périssant de besoin, sans espoir de secours, j'attends ma fin dans une douloureuse agonie.

O ma mère! si tu connaissais les malheurs de ton fils, combien tes douleurs seraient cruelles! Eh!

n'ai-je dans cette extrémité d'allègement à mes peines que l'espoir, ou plutôt l'affreuse certitude que mes maux sont ignorés de tout le monde! O Providence! je ne murmure point; près de rentrer dans le néant, j'adore tes décrets impénétrables! Tout est oeuvre de ta sagesse, et je dois croire mes maux nécessaires. Hélas! si je pouvais les offrir aux méditations de l'ambitieux; si mon exemple pouvait rectifier une erreur, fermer un précipice, la mort cesserait de me sembler affreuse. Mais ma vie va s'éteindre sans utilité, et ma fin ne laissera pas même un souvenir.

ÉTAT MORAL DE L'HOMME DE BIEN.

L'homme de bien, l'homme probe et vertueux, peut sans crainte regarder en arrière dans tous les instans de sa vie; rien ne le force à détourner ses regards; il repasse toutes ses actions sans avoir à rougir d'aucune. Dans quelque circonstance que le destin l'ait placé, qu'il soit élevé au faite des grandeurs et de la fortune, ou courbé sous la main du malheur, il jouit partout de la paix que donne une conscience pure, et se rit également des clameurs de l'envie et des injures de la pitié.

ORIGINE DE LA MAISON DE NASSAU.

La maison de Nassau est une des plus anciennès de l'Allemagne et de l'Europe, et si ce mérite

d'antiquité ne tombait pas en désuétude à mesure que la civilisation se perfectionne, le Guillaume actuel pourrait s'en faire un large manteau qui couvrirait bien plus d'incendies qu'il n'en a allumé pour conserver la Belgique, qui pourtant lui est échappée, malgré la lueur des flammes. — Sous Charlemagne vivait un chef de famille appelé Guillaume de Nassau, et surnommé *Cornet*, du cornet qu'il prit pour armoiries et que ses descendans portent encore sur leur écu. Cette famille compte parmi ses ancêtres l'empereur *Adolphe*, tué l'an 1298 à la bataille de Spire. — Othon de Nassau vivait en 1030: il acquit par ses deux femmes le pays de Gueldres et le comté de Zutphen, qui demeurèrent plus de trois siècles soumis à cette maison. — Engilbert de Nassau gagna la bataille de Guinegate. Les sollicitations pressantes de Henri de Nassau, neveu d'Engilbert, mirent la couronne sur la tête de Charles-Quint au détriment de François I. Ce fut cependant par la généreuse intercession de ce monarque français que Henri de Nassau épousa l'héritière de la principauté d'Orange qui, peu après, passa dans cette famille qui en adopta le nom.

Reconnaissant des bontés de Henri de Nassau, Charles-Quint appela auprès de lui le prince Guillaume, son fils. Ce Guillaume servit fidèlement l'Espagne tant que Charles vécut; mais après sa mort, la cruauté de Philippe II, de ce roi bourreau qui fesait gémir les Pays-Bas et la Hollande sous une verge de fer, ayant aliéné tous les coeurs contre ce roi

barbare, il se mit à la tête des mécontens et devint le fondateur de la République des Provinces-Unies de Hollande. Philippe II. ayant mis sa tête à prix*), il fut assassiné par le fanatique Gérard en 1584, à côté de la princesse son épouse, fille du vertueux et infortuné Coligni et veuve de Téligny, qui périrent tous deux dans l'affreuse nuit de la Saint-Barthélemi. Guillaume en tombant s'écria: „Mon Dieu! ayez pitié de moi et de votre peuple". — Après sa mort, Philippe-le-barbare ne rougit pas d'accorder à la famille de l'assassin la noblesse, trois seigneuries et quatre mille florins, somme énorme alors, donnés par le duc de Parme comme indemnité pour le retard de la récompense promise. — Quelle funeste impression ne cause-t-elle pas une noblesse acquise par un grand crime, quand elle ne devrait être que la récompense d'une grande vertu!

Maurice de Nassau, né en 1556, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il perdit son père. Les Hollandais consternés de la perte de Guillaume, étaient loin de soupçonner dans leur jeune prince un héros capable de les sauver, et ce ne fut qu'après avoir colporté pendant six ans l'offre de la souveraineté de leur République à la cour du faible Henri III, roi de France, et d'Elisabeth, reine d'Angleterre, qui tous les deux la refusèrent, que les Bataves se résolurent d'élever ce jeune prince au stathoudérat. Raynal a dit de lui que, comme Montecuculi, il possédait

*) Für vogelfrei erklärt.

l'art si peu connu des marches et des campemens; comme Vauban, le talent de fortifier les places et de les rendre imprenables; comme Eugène, l'adresse de faire subsister de nombreuses armées dans les pays les plus stériles ou les plus ruinés; comme Vendôme, le bonheur de tirer, dans l'occasion, du soldat, plus qu'on n'a droit d'en attendre; comme Condé, ce coup-d'oeil infaillible qui décide du succès des batailles; comme Charles XII, le moyen de rendre les troupes presqu'insensibles à la faim, au froid, à la fatigue; comme Turenne, le secret de ménager la vie des hommes*).

La vie de Maurice fut une chaîne, rarement interrompue, de combats, de siéges, de victoires. Médiocre dans tout le reste, il posséda la guerre en grand maître et la fit toujours en héros. Ce fut dans son armée qu'on se servit pour la première fois de lunettes à longue vue.

Un grand crime ternit la vie de Maurice. Barneveldt, grand-pensionnaire, républicain austère, incorruptible et vertueux, mettait des entraves à l'ambition du Stathouder. Les militaires et les gens avides d'emplois se pressaient autour du prince, et les citoyens vertueux, qui préféraient la liberté à tout,

*) Sans doute Maurice de Nassau fut un grand capitaine, mais toutes les comparaisons de Raynal, auteur qui pèche trop souvent par l'exagération et l'antithèse, tendraient à le représenter comme le héros par excellence, ou plutôt comme le héros impossible. Qui prouve trop ne prouve rien.

s'attachaient fortement au sage et habile Barneveldt qui, ayant servi de père au prince, l'aimait tendrement; mais qui aimait encore plus la liberté de son pays. L'ambition fit taire la reconnaissance dans le coeur de Maurice, et la perte de Barneveldt fut jurée. Un tribunal vendu au prince condamna sans motif un vertueux vieillard à perdre la tête sur un échafaud à l'âge de soixante-douze ans.

Maurice ne retira point de son crime tout le fruit qu'il en attendait, car, dès que l'horrible forfait fut consommé, les Hollandais ne virent plus en lui le boulevard de leur république, mais seulement l'assassin du magistrat sans tache qui, pendant les trois quarts de sa vie, avait tenu avec sagesse et intelligence le timon des affaires publiques. La France s'opposa également à son élévation, et l'Allemagne ne se trouvant point en état de lui fournir le secours qu'il en attendait, les remords lui ouvrirent les yeux sur son crime, et dès lors il n'y eut plus pour lui que des jours de douleur. L'image sanglante du grand-pensionnaire se peignait sans cesse à son imagination tourmentée, et la pénurie dans laquelle il se trouva par la suite, lui arracha le plus bel éloge que l'on pût faire de Barneveldt: — „Quand ce vieux coquin vivait, sécria-t-il une fois dans son désespoir, nous n'étions pas aussi embarrassés d'argent et de conseils: mais maintenant nous n'avons ni l'un ni l'autre" *).

---

*) Cette expression grossière serait une nouvelle tache

Ce prince, que la postérité aurait admiré, s'il avait suivi les inspirations de la sagesse, en écartant de lui la tourbe des vils flatteurs qui assiègent les grands, comme ces nues de corbeaux qui assiègent un cadavre qu'ils rongent, mourut à l'âge de cinquante-huit ans, déchiré de remords, abhorré d'un peuple dont il avait été l'idole, et laissant après lui l'ineffaçable souvenir de son inutile cruauté, et une preuve que l'ambition et ses suites funestes peuvent flétrir la plus belle vie.

NOTICE RAPIDE SUR LE BRABANT.

Pépin-le-Barbu, l'un des ancêtres de Charlemagne, est le plus ancien duc de Brabant dont l'histoire fasse mention: il vivait vers le milieu du 7. siècle. On remarque parmi ses descendans, Godefroi III, surnommé *au berceau*, parce qu'à peine âgé d'un an, il fut porté au milieu de son armée, en 1143, au moment où elle allait livrer bataille près de Grinberghe. Ses soldats animés par la vue de leur prince au berceau, firent des prodiges de valeur et battirent l'ennemi, quoique fort inférieurs en nombre.

à la mémoire de Maurice, si l'esprit du tems ne la lui fesait pardonner. Quoiqu'en disent les retardataires, nous valons mieux que nos aïeux, car quel serait aujourd'hui le despote qui oserait s'exprimer d'une façon aussi basse dans une circonstance analogue? Rendons grâces aux progrès de la civilisation.

Ce fief, dont les femmes pouvaient hériter, passa dans la maison de Bourgogne en 1430, dans celle d'Autriche en 1482, et dans la branche d'Espagne en 1623; enfin il rentra dans la maison d'Autriche en 1717 et fut cédé à la maison de Nassau-Orange en 1815, après avoir fait partie de l'empire français depuis 1793. La révolution de 1830 en a fait un état indépendant.

NOTICE SUR LES ISRAÉLITES.

Parmi les nombreuses aberrations de la raison humaine, on doit compter la conduite que les chrétiens ont tenue pendant dix-huit siècles, et qu'ils tiennent encore dans certaines parties de l'Europe, envers les Israélites. Quoi de plus absurde en effet; d'un côté les Juifs sont là, nous disait-on, pour assurer à jamais la divinité des Saintes Ecritures; ils resteront à jamais répandus sur toutes les parties du globe pour rendre hommage à l'authenticité des prophéties qui les condamnent; et de l'autre, on fesait tout pour convertir ou pour anéantir ces mêmes Juifs. C'était donc comme une espèce d'épreuve, d'essai, que l'on voulait faire de ce qu'on avançait comme une vérité incontestable. Si quelque chose, en effet, ressemble à un miracle, c'est de voir ce peuple pauvre, peu nombreux, essentiellement pacifique, résister par tout le monde, pendant dix-huit cents ans, aussi bien à la cruauté des bourreaux qu'au zèle des convertisseurs, eux qui n'ont jamais, à aucune épo-

que, essayé de convertir personne. Mais un autre peuple, au moins aussi ancien, certainement plus misérable et moins nombreux, les Egyptiens (*Bohémiens*, *Gitanos*, *Gipsies*, etc.), se sont également perpétués dans tout le monde, au milieu des persécutions et des opprobres; et ceux-là n'ont rien à voir, que je sache, avec la vérité ou la fausseté de nos Ecritures.

Ce fut vers la seconde moitié du siècle dernier que l'esprit philosophique, tant calomnié, fit ressentir ses bienfaits jusque sur la condition des Juifs. En 1750, Frédéric-le-Grand leur accorda le droit de se fixer dans ses Etats, et d'y exercer librement le commerce, mais avec des clauses vexatoires, qui tenait à un reste de préjugé dont ce monarque n'était pas encore parvenu à se défaire, ou peut-être par une certaine condéscendance pour les préjugés de ses peuples qui n'étaient pas encore à sa hauteur. Mais en 1787 ces restrictions furent levées. En 1745, au contraire, Elisabeth de Russie les avait chassés de ses Etats, tandis que la Hollande, Naples, la Suisse, la France et l'Angleterre semblaient s'accorder pour améliorer leur sort. Cette dernière puissance, en 1753, proposa un bill pour leur entière émancipation: il passa facilement à la chambre des Pairs, difficilement à celle des communes, et reçut la sanction royale. Mais telle était la force des préjugés répandus dans la masse du peuple contre les Juifs, que le gouvernement se vit forcé de rapporter cette loi avant la fin de la même année. Jo-

seph II, lors de son avènement, fut le premier souverain qui leur demanda le service militaire, et leur accorda tous les droits des autres citoyens, excepté celui d'acquérir des propriétés foncières.

La Révolution française fut une ère favorable pour les enfans d'Israël; Grégoire, philanthrope chrétien et prêtre, parvint à obtenir pour eux, en 1789, tous les droits du citoyen, et ils en ont joui depuis cette époque. En dépit des prétendues impossibilités, nous avons vu les Juifs propriétaires, soldats, officiers, membres des ordres du royaume, agrégés à la nouvelle noblesse, membres des universités et des corps savans, jurés, électeurs et éligibles. L'exemple glorieux de Napoléon fut suivi par ses frères, dans tous les royaumes où il les établit; et nous aurions vu ce qu'il serait advenu des soi-disant prophéties qui refusaient à perpétuité aux Juifs une patrie, si les événemens de 1815 ne fussent venus, sinon empêcher, du moins retarder et gêner leur émancipation par toute l'Europe. En attendant, ils sont citoyens en France, et c'est, dans toute la force du mot, jusqu'ici le seul Etat où ils le soient; mais en beaucoup d'autres lieux leur sort est loin d'être ce qu'il était en 1731, et les événemens ne peuvent qu'accélérer l'instant où ils pourront se considérer partout membres de la grande famille européenne.

Voici un tableau de la population juive, comparée à la population générale de chaque Etat de l'Europe:

	Juifs	population
France	90,000	32,500,000
Angleterre	27,000	23,000,000
Dannemarck	7,000	2,100,000
Pays-Bas et Hollande .	140,000	6,000,000
Autriche	470,000	33,800,000
Autres Etats d'Allemagne	149,400	14,100,000
Prusse	150,600	12,600,000
Cracovie	8,000	180,000
Russie	600,000	46,000,000
Suède et Norvège . . .	850	4,100,000
Suisse	1,800	2,100,000
Italie	30,000	12,500,000
Sardaigne	3,200	4,500,000
Iles Ioniennes	6,000	176,000
Turquie	350,000	10,000,000
Espagne, inconnu . . .	— —	13,900,000
Portugal, id.	— —	3,360,000
	2,003,950	220,836,000

MADAME DE GENLIS.

Peu de femmes ont fait parler d'elles autant que Madame de Genlis, et aucune, que je sache, n'a tant parlé d'elle-même. Voyez les mémoires volumineux dont elle a doté ses contemporains à quatre-vingts ans, et vous verrez à chaque page la preuve de ce que j'avance. Je dis que Mme. de Genlis a doté ses contemporains, car je ne saurais affirmer

qu'une haute postérité soit réservée á ses productions et surtout à ses mémoires. Madame de Genlis a dit adieu à ce monde avec l'année qui a placé sur le trône l'honnête homme dont elle eut dans sa *virilité* l'insigne et bizarre honneur d'être nommée *gouverneur*, ce qui dans le tems prêta beaucoup à rire au public, et qui déplut singulièrement au vertueux et malheureux Louis XVI.

Née en 1746, Stéphanie-Félicité-Ducrest de Saint-Aubin avait été mieux traitée par la nature que par la fortune; mais quand on a de l'esprit, des grâces, des talens variés, et que l'on sait tirer parti de tout cela, on se passe aisément de la fortune, ou plutôt on fait violence à cette capricieuse déité. Musicienne intrépide, Félicité, au moyen de ce beau talent, fut bientôt admise dans les cercles les plus brillans, et un hasard heureux la mit bientôt en rapport avec le comte de Genlis, gentilhomme bourguignon, attaché à la cour du duc de Chartres, père du roi des Français actuellement régnant. Mademoiselle Ducrest avait perdu une lettre, Mr. de Genlis la trouva, la lut, et comme elle portait déja le cachet du style et de l'esprit qui ont depuis distingué la noble dame, le comte en devint amoureux, et la gentille Stéphanie eut la félicité de devenir comtesse de Genlis et nièce de Madame de Montesson unie au duc d'Orléans par un mariage secret, connu de tout le monde, mais que la cour ne voulait pas reconnaître, à cause de la mésalliance. Ce fut chez Madame de Montesson que le duc de Chartres vit la nouvelle

comtesse. Ce prince était lui-même un homme fort à la mode, grand amateur d'innovations, soit qu'elles fussent importées des bords de la Tamise, soit qu'elles fussent le produit de l'imagination des grands penseurs de l'époque.

Madame de Genlis passait, dans le monde où elle vivait, pour le modèle le plus accompli du savoir et du bon goût. Mais comment en aurait-il été autrement avec les heureuses dispositions dont l'avait douée la nature, les espèces de miracles qui s'étaient opérés pour elle, comme elle nous l'apprend dans ses mémoires, et les nombreux savans qu'elle avait été à portée de fréquenter et qu'elle estimait assez peu, s'il faut l'en croire? Le fait est que le duc de Chartres la crut un puits de science, et que ce fut dans cette persuasion qu'il en fit *le gouverneur* de ses trois fils et de sa fille, dignité qui valut à cette dame son installation au Palais-Royal.

Il est vrai qu'avant cette époque, Mme. de Genlis avait déja fait paraître son Théâtre d'éducation, au moins en partie, et s'il faut en croire l'auteur, ce premier chef-d'oeuvre lui valut un succès merveilleux. Ecoutons plutôt ce qu'elle en dit dans ses mémoires.

„A peine mon premier volume eut-il paru, qu'il „y eut pour moi enthousiasme général, et dans la „société, et parmi les littérateurs. Les lettres, les „vers se multiplièrent. Un nombre infini de person„nes demanda à me voir; tous les journalistes, sans „exception, louèrent à l'envi mon ouvrage, et sans „aucun mélange de critique. L'ouvrage fut bientôt

„traduit dans toutes les langues; l'impératrice de „Russie le fit imprimer avec le russe en regard. Ce„pendant je ne le lui avais point offert; je n'ai jamais „fait hommage de mes ouvrages aux princes, *à moins „qu'ils ne me l'aient demandé. L'électrice de Saxe „me fit l'honneur de m'écrire* pour me demander mon „amitié, *et sa lettre était signée d'avance: Votre „amie Amélie* *). Quand j'allai faire ma cour à „Versailles, la reine et toutes les princesses me di„rent un mot obligeant sur cet ouvrage. Enfin ja„mais on n'est entré dans la carrière des lettres avec „plus d'éclat et de bonheur."

Pour justifier un choix aussi honorable, un titre dont aucune femme n'avait été honorée jusqu'alors et qu'aucune femme n'a plus eu depuis, Mme. de Genlis composa *Adèle et Théodore*, *les Veillées du Château*, *les Annales de la Vertu* et continua la publication de son Théâtre, ouvrages qui eurent un succès d'engoûment qui ne s'est pas soutenu **), quoiqu'on

---

*) Il n'est pas probable que, malgré sa modestie, Mme. de Genlis se soit défaite de ces lettres, et sans doute que ses héritiers ne frustreront pas le public de ces documens si précieux pour attester sa véracité.

**) Madame de Genlis avait adressé ses premières comédies au fameux critique Fréron, mais elle avait gardé l'incognito, par mesure de précaution. Fréron répondit assez crument qu'il y avait du marivaudage. Mme. de Genlis en effet fesait ses délices de Marivaux: son goût n'était pas encore formé, car elle trouvait *Télémaque* fort inférieur à la pauvre *Clélie*.

ne puisse, sans injustice, leur refuser quelque mérite; car s'ils n'offrent que le reflet de la morale facile et de l'instruction superficielle de la société d'alors, on y trouve une certaine élégance de style et une facilité de diction qui ne sont pas à dédaigner.

Madame de Genlis avait trente-cinq ans lorsque la Révolution éclata, et à 35 ans, une femme a l'âge de raison. Au Palais-Royal, comme chacun sait, les principes de la régénération de la France furent accueillis avec enthousiasme, et Mme. de Genlis, pour se mettre à la mode, porta cocarde et noeuds tricolores, fréquenta les clubs, et comme elle en goûta probablement l'esprit, elle y mena ses élèves, comme un autre les aurait menés à une séance académique. Son mari, devenu marquis de Sillery, alla grossir à la Convention les rangs des Girondins, et plus tard, porta comme ses collègues sa tête sur l'échafaud. Cette conduite a valu à Madame de Genlis de vifs reproches de la part des émigrés. Ces reproches auraient peu affecté sa réputation, si elle avait su les accepter avec franchise, car elle n'avait pas la tache indélébile d'avoir combattu contre sa patrie; mais devenue royaliste et dévote avec la mode, elle eut l'air embarrassé, et voulant se disculper, elle se défendit avec tant de gaucherie, qu'elle ne fit que corroborer les accusations de ses ennemis.

Après un second voyage en Angleterre, où elle avait été conduite par le fameux Pétion, Mme. de Genlis passa en Belgique à l'époque de la première campagne de Dumouriez, accompagnant Mlle. d'Or-

léans, et suivant d'assez près le duc de Chartres, aujourd'hui Roi des Français.

Après un an de séjour en Belgique, tems que Mme. de Genlis passa *entre les hommages des officiers français et les transes mortelles que lui donnaient les Autrichiens*, elle se rendit à Zurich où *les émigrés, qui ne se distinguaient que par leur incivisme, lui firent mille méchancetés* *), *ce qui l'obligea de changer de nom et de se retirer à Zug, où d'autres émigrés l'ayant reconnue la dénoncèrent aux magistrats, qui l'obligèrent de s'enfuir, après qu'on lui eut cassé les vitres.*

Où chercher un refuge! Mme. de Genlis en alla chercher un au convent de Bremgarten avec son élève, dont elle dut bientôt se séparer. Mlle. d'Orléans se retira à Fribourg, auprès de sa tante, la princesse de Conti. Restée seule, Mme. Lenox (nom que Mme. de Genlis avait pris) s'amusa à faire de petits plats délicieux pour les nonnes, qui ne s'en montrèrent pas fort reconnaissantes; car ayant bientôt découvert son vrai nom, elles la forcèrent de quitter leur couvent.

Mme. de Genlis se rendit à Altona, où elle trouva une petite colonie de Français, la plupart proscrits le 10. août. Elle y vit Lafayette, Mathieu Dumas, Lameth, Rivarol, Mallet-Dupan, Monnier, etc. C'est là que Mme. de Genlis publia le *Précis de sa conduite durant la Révolution*, morceau curieux, apolo-

---

*) Paroles de Mme. de Genlis.

gétique, dans lequel l'auteur avoue ses liaisons avec Bertrand, Barrère, Pétion, et autres hommes de la même trempe. Ce fut aussi à cette époque que les *Chevaliers du Cygne* virent le jour, production malheureuse, empreinte d'une sorte de gaîté grivoise, caractère que l'on retrouve un peu dans *Alphonsine* et dans quelques autres de ses ouvrages, surtout dans le dialogue dont elle a enrichi les *Souvenirs de Félicie*, sur la mode de ces coussins dont les femmes se servaient autre fois, mode revenue de nos jours, et qui consiste à rendre certaine partie du corps beaucoup plus proéminente que nature.

Enfin Madame de Genlis n'était pas au bout de ses peines. Ayant eu le bonheur de marier Mlle. de Sercey, sa nièce, avec un négociant très-riche, son extrême délicatesse s'alarma de la crainte qu'on ne supposât que dans cette affaire elle n'eût eu moins en vue les intérêts de sa nièce que les siens propres, elle quitta Hambourg, se rendit à Berlin, où l'abbé Sieyes, alors ambassadeur de la République française, eut la maladresse de lui faire une visite, ce qui peu après l'obligea de se retirer dans une ferme du Holstein.

Mais ici, contre toute espérance, quelques joies au moins attendaient Madame de Genlis. Un berger de vingt-deux ans, — *honni soit qui mal y pense*, beau comme un ange, jouant de la flûte comme Apollon lors qu'il conduisait les troupeaux d'Admette ou qu'il relevait les murailles de Troie — fit sur Madame de Genlis une impression telle que son imagina-

tion en fut troublée........ Le roi de Prusse ayant pris congé de ce monde dans ces entrefaites, et les médecins ayant ordonné à la comtesse le changement d'air, elle revint à Berlin où elle logea chez la demoiselle Bocquet, maîtresse de pension. Il faut lire ses mémoires pour se faire une idée des scènes comiques dont elle fut la cause innocente, sans doute, dans cette maison; mais ce qu'on ne croirait guère si l'héroïne ne le certifiait elle-même, c'est qu'un jeune homme de vingt-un ans, *d'une figure charmante*, auquel elle donnait des leçons de littérature, se prit pour elle d'une passion délirante: pourtant Mme. de Genlis avait alors cinquante-quatre ans bien comptés. Le jeune *Lombard* ne put vaincre sa dulcinée sexagénaire, mais que n'était-il le simple berger du Holstein!

Enfin les tourmens de l'exil finirent pour Mme. de Genlis, lors que Bonaparte, premier Consul, rouvrit les portes de la France à ces transfuges qui, plus tard, contribuèrent si puissamment à sa chute. C'était encore sous la République, mais tant mieux pour Mme. de Genlis qui était républicaine alors, car elle avait déclaré *que les Français seraient les derniers des hommes, s'ils y renonçaient.* Il est vrai qu'elle y renonça bientôt elle-même pour s'attacher à Napoléon devenu empereur, et à sa cour qu'elle trouvait *charmante.* Il ne faut pas s'en étonner, si, comme elle nous l'apprend dans ses Mémoires, le Grand Napoléon l'associait à ses gloires, à ses vastes conceptions, en lui demandant des conseils *sur la poli-*

tique, *les finances*, *la littérature*, *la morale*. Bien des gens ont cru que Mme. de Genlis ne fournissait au héros des renseignemens que sur la police; mais il est probable que dans ce soupçon il y avait un peu de méchanceté. Toutefois elle fut logée à l'Arsenal, où elle put disposer de la bibliothèque et même des manuscrits, et elle ne fut pas oubliée dans les actes de munificence de Napoléon*).

En 1814, Madame de Genlis, qui avait cessé d'être philosophe et républicaine, cessa d'être impériale, car Napoléon, dit-elle, *avait flétri sa carrière par d'inconcevables irrésolutions: il avait accumulé fautes sur fautes; s'il n'avait pas été corrompu par l'orgueil, il n'aurait pas perdu successivement toute prévoyance et toute habileté*; bref, Madame de Genlis devint royaliste jusqu'au mois de mars 1815, et le redevint après les *Cent Jours*, époque où elle trouva que — „*Pour cette fois, Bonaparte était un véritable usurpateur.*“

Après avoir été philosophe et esprit fort, après avoir recherché et fréquenté presque tous les savans qui se distinguaient dans le tems par l'indépendance de leurs principes philosophiques et religieux, Mada-

*) Si, comme nous l'espérons, Madame la Comtesse a conservé sa correspondance, nous connaîtrons sans doute ces lettres mystérieuses que Napoléon lui adressait pour lui demander des conseils, et nous pourrons juger alors si ce grand homme a dû lui dire qu'il *étouffait dans la vieille Europe*, *et que la conquête de la Russie n'était que le prélude de la conquête de la Chine*.

me de Genlis devint dévote, mystique et l'ennemie implacable des philosophes: on pourrait extraire de ses ouvrages plusieurs volumes d'invectives qu'elle a prodiguées à Voltaire, à Rousseau, à Marmontel, à Raynal, à Mad. de Stael, enfin à toutes les supériorités; car l'envie entrait pour beaucoup dans la composition morale de Madame de Genlis. Enfin après avoir écrit des romans assez grivois, et des livres pour l'instruction des princes, la comtesse écrivit des ouvrages ascétiques et des livres pour les cuisinières et les valets. Tout cela s'accorde fort bien quand on réfléchit que Madame de Genlis visait à l'universalité dans les sciences, dans les arts et dans les métiers: qu'elle fesait également bien, c'est-à-dire parfaitement, des petits paniers, des lacets, de la gaze, des portefeuilles, *fort supérieurs à ceux d'Angleterre*, du papier marbré, des grillages en laiton et même des *perruques*; qu'elle jouait de la harpe à ravir, du clavecin supérieurement, de la guitare, Dieu sait comme! — Un des péchés mignons de Madame de Genlis est de ne pouvoir nommer personne sans l'affubler de quelques épithètes qui, d'ordinaire, ne sont flatteuses que lors qu'elles se rapportent directement ou indirectement à son individu. Ici c'est Colardeau *le plus maussade des hommes*, *le long*, *lent et lourd* Marmontel, le *fat* Chamfort, Delille *d'une spirituelle laideur*, Lemierre *aux vers rocailleux*. Rousseau *l'ours*; Raynal *contrariant jusqu'à l'impertinence*, Madame de Necker *sotte*, sa fille *bavarde et ignorante*; Mme. Cottin *n'a rien inventé*, Mme. de Stael

est d'une incorrection révoltante, sa Corinne *manque d'invention, d'intérêt et de goût*, Mme. de Souza *mérite à peine d'être lue.* Quant à Voltaire qui lui avait baisé la main à Ferney, elle n'a pas assez d'anathèmes à lancer contre ce profanateur de la religion; mais c'est après être devenue bigotte que Madame de Genlis se déchaîna contre le colosse.

Les libéralités de ses anciens élèves ont été chercher Madame de Genlis dans sa retraite; mais depuis sa rentrée en France, par des motifs qui ne sont point connus du public, elle n'a jamais été vue au Palais-Royal, et rien n'annonce qu'elle ait reçu la visite de celui sur qui reposent aujourd'hui les destinées de la France, non plus que celle de sa soeur.

„Mme. de Genlis, dit un critique, a prodigieusement écrit et s'est exercée dans mille genres divers, depuis la pièce fugitive jusqu'à la lourde compilation par ordre alphabétique, depuis le roman poème, jusqu'au traité d'économie domestique, jusqu'au recueil de procédés culinaires. Elle a écrit pour l'éducation des princes et pour celle des laquais: elle a donné des conseils au trône et tracé des préceptes à l'antichambre. Si l'on rapproche de cette grande variété d'écrits la diversité non moins extraordinaire de ses talens et les merveilles de son industrie, depuis les plus jolies petites corbeilles d'osier jusqu'aux perruques à la brigadière, on sera convaincu de ses titres à l'universalité. Nous ne dirons pas, avec l'impitoyable Rivarol, „*que le ciel refusa la magie du talent*

à ses productions, comme le charme de l'innocence à sa jeunesse", et nous reconnaîtrons qu'il y a un mérite d'élégance et de correction distinguée dans les ouvrages de Mme. de Genlis. Nous ajouterons même que plusieurs ne sont pas dépourvus de l'intérêt qui peut résulter de situations ingénieusement combinées. Mais nous dirons qu'il ne faut pas chercher dans les ouvrages de cette Dame cette expression fortement dramatique qui tient à la vive intelligence et à la peinture fidèle des passions du coeur humain. Le don sublime d'une imagination créatrice et d'un esprit profondément observateur, cette réunion de facultés du premier ordre, a totalement manqué à Madame de Genlis. Ayant beaucoup vécu dans le monde, imbue de ses idées et de ses préjugés, c'est dans le monde qu'elle a puisé toutes les couleurs dont elle a chargé sa palette; c'est le monde qu'elle a pris pour modèle et pour maître. Elle a su en saisir les ridicules, en distinguer avec finesse les nuances, et surtout en deviner avec sagacité toutes les perfidies. Mais, hors de ce monde de convention, Mme. de Genlis n'a rien su comprendre, ni peindre; et elle semble n'avoir jamais scruté les passions de l'homme qu'à travers la veste brodée de la cour de Louis XV, et n'avoir contemplé le spectacle de la nature qu'à travers les persiennes de son pavillon de Belle-Chasse. Son impuissance et sa faiblesse se montrent surtout dans les romans prétendus historiques, où d'autres siècles se reproduisent toujours dans les formes et

avec le langage de celui au milieu duquel Mme. de Genlis a vécu.“

Les funérailles de l'illustre comtesse ont été magnifiques: le deuil était conduit par Mr. le maréchal Gérard et par Mr. le marquis de Lawoestine, et nombre de gens distingués dans les lettres, la magistrature, les arts et la guerre suivaient son convoi. M. Lemaire, doyen de la Faculté des lettres, a prononcé son oraison funèbre qu'il a terminée par ces mots: „Messieurs, pour honorer et célébrer dignement la mémoire de Mme. de Genlis, ce seul mot doit suffire: *Son plus bel éloge est sur le trône de France.*“

ANECDOTES.

Casimir Delavigne, la première notabilité du Parnasse français de nos jours, vient de se marier. Son frère, Germain Delavigne, s'est marié aussi le même jour. On dit qu'à cette occasion le roi des Français a offert à Casimir un emploi élevé comme présent des noces, et que l'auteur des *Messéniennes* lui a répondu: — „Sire, j'ai depuis long-tems l'honneur d'être votre ami; j'aurai souvent occasion de faire votre éloge et je ne veux pas qu'on puisse dire que je suis payé pour cela.“

Auguste, étant en Egypte, se fit ouvrir le tombeau d'Alexandre. On lui demanda s'il voulait qu'on

ouvrit ceux des Ptolémées. — „Non", dit le vainqueur d'Antoine, „j'ai voulu voir le roi et non les morts." —

Ce n'est que par amour-propre mal-entendu que les peuples se dénigrent en se renvoyant les ridicules comme les joueurs de paume se renvoient la balle; et c'est par un amour-propre bien entendu que chacun devrait être sobre d'épithètes; car les ridicules sont si divers et si nombreux, qu'il y en a suffisamment pour tous. Cependant c'est en Angleterre qu'il faut aller pour trouver des singularités bien marquées. Il n'y a pas long-tems qu'un marchand voyageur vient d'y mourir à l'âge de quatre-vingts ans, laissant la réputation la mieux méritée d'être l'homme le plus exact des trois royaumes. — Un voyageur s'étant arrêté il y a quelques temps dans une auberge de Cornouailles et voyant une volaille à la broche, demanda qu'on la lui servit. — Non, Monsieur, lui dit l'aubergiste, elle est destinée à Mr. Scott. — Et qui est ce Mr. Scott? — C'est un voyageur que j'attends. — Il vous a donc fait dire qu'il allait venir? — Non, Monsieur, mais en passant ici, il y a six mois, il me recommanda de lui tenir une volaille prête pour deux heures, et depuis quarante ans que Mr. Scott fréquente cette auberge il na jamais manqué à sa parole. Voilà deux heures qui sonnent et voilà le cheval de Mr. Scott; je cours le servir. — Effectivement l'Exactitude personniflée mettait pied à terre.

L'an 1387 Ladislas Jagellon, duc de Lithuanie, devenu chrétien et roi de Pologne, persuada les Lithuaniens d'abjurer, à son exemple, leur antique croyance et d'embrasser le christianisme. Les grands et les guerriers furent baptisés séparément, mais le peuple le fut par troupes et les prêtres conférèrent à tous les hommes de la première le nom de Pierre, à toutes les femmes le nom de Cathérine; à tous les hommes de la seconde celui de Paul et à toutes les femmes celui de Marguerite. — Il devait en résulter la confusion de la tour de Babel. —

Une fameuse controverse s'étant élevée à Neuchatel en Suisse entre le ministre Petit-Pierre et ses confrères les ministres du Saint-Evangile, qui soutenaient l'éternité des peines contre ce ministre et le maréchal Keith qui fixaient un terme aux tourmens des damnés; Frédéric-le-Grand fut obligé de s'en mêler. Pour terminer ces disputes théologiques aussi oiseuses que ridicules, le roi fit écrire; „Je laisse au clergé la liberté d'être damné éternellement, puisque telle est sa volonté.“

On connait les reparties malignes et spirituelles de Mr. de Talleyrand-Périgord. Un jour une dame qui louchait lui demanda: — „Comment va la politique, Mr. de Talleyrand?“ — „Ma foi, comme vous voyez, Madame.“

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Fin du genre des Substantifs.
(Substantifs féminins.)

139. La classe des noms en o u t r e est peu nombreuse. Les mots de cette désinence sont du féminin, à l'exception du c o u t r e. *Un* coutre *tranchant.* C'est le fer qui précède le soc de la charrue. *Le* coutre est plus utile que l'épée. *Le coûtre* est aussi un outil tranchant en forme de hache pour fendre du bois.

La loutre est un animal presque amphibie; *elle* peut être *dressée* à la pêche comme le chien à la chasse.

Le loutre est un manchon ou un chapeau fait de la fourrure de cet animal. *Un beau loutre* vaut mieux qu'un castor (*un chapeau de poil de loutre vaut mieux qu'un de poil de castor*).

Une grosse poutre; *une* outre *goudronnée* et *pleine* de bon vin.

> Tel voit une paille dans l'oeil de son voisin,
> qui ne voit pas *une* poutre dans le sien.
>
> (*Proverbe*).

140. La désinence en ouve n'a que deux mots: *la douve* et *la louve*. *Une* louve *furieuse*. Pour qu'un tonneau soit solide il faut que les *douves* soient bien *jointes*.

141. Les noms en ouse et ouze forment une classe peu nombreuse. L'arbouse est *rafraîchissante*; c'est une fraise arborescente. *Une* belouze et *une* blouse sont deux choses différentes. *La* belouze est une pièce d'étain montée sur le tour; *la* blouse est un vêtement de toile que l'on porte par-dessus les autres vêtemens. La blouse est aussi chacun des trous du billard qui reçoivent la bille. Il ne faut pas confondre ce mot avec *blousse* (féminin), laine courte qu'on ne peut carder.

La pelouse, *la* bouse, *la* ventouse etc. Il n'y a d'exception que *le* douze.

142. La désinence en té est une de celles qui comprennent le plus de mots. Il y a plus de six

cents noms féminins terminés en té, tels que — *la* beauté, *la* santé, *la* pureté, *la* puberté, *la* dureté, *l'*adversité, *la* pudicité, *la* fermeté, *la* nationalité, *la* cécité, *l'*obésité, *la* duplicité, *la* vérité etc.

Nous donnerons ici les exceptions:

Un aparté, *un* comité, *un* comté, *le* côté, *un* député, *un* déporté, *un* été *pluvieux*, *un bon* goûté (*ou goûter*), *le* Léthé, *un* pâté *délicieux*, *le* précipité est *corrosif*, *du* thé *excellent*, *un* traité *avantageux*. — Tous les autres sont du féminin.

143. Il n'y a que quatre noms en uce ou usse; ce sont: *une* riche aumuce *ou aumusse*, vêtement sacerdotal; les *petites* astuces (finesses) décèlent les petits esprits; *une grosse* puce: quand on n'a pas la conscience tout-à-fait libre, le moindre petit mot suffit pour mettre *la* puce à l'oreille (inspirer des craintes). *Le* prépuce.

144. La désinence en ude comprend une trentaine de noms, tous du féminin, à l'exception *du* prélude. — Il y a *une certaine* hébétude d'esprit qui tient d'assez près à l'idiotisme, mais qui n'est pas incurable comme l'imbécilité. *Une grande* habitude au travail est la meilleure ressource contre l'ennui et la misère, ces deux grands fléaux de l'espèce humaine. On trouve une foule de gens d'*une* aptitude d'esprit propre à tout, et qui au fond ne sont bons à rien.

145. La désinence en ue forme une classe de noms assez nombreuse et tous sont du féminin. — S'il suffisait d'avaler une coupe d'*amère* ciguë pour être un Socrate, que de fous on pourrait rendre sages!

Il est plus utile de savoir guider *une lourde* charrue qu'un léger phaéton. *La* vue est le premier des sens.

146. Il n'y a que deux noms en uffe; *la* truffe *précieuse;* des truffes *blanches*, *noires*. *Un* tartuffe *éhonté.*

147. Les noms en uite sont du féminin sans exception: *une* suite *nombreuse*. *Une* fuite *honteuse*. *Une* conduite *prudente* etc.

148. Il n'y a qu'un seul mot en ulbe: *une* bulbe.

149. La désinence en ule comprend environ quatre-vingt-dix mots dont la majeure partie sont féminins; voici les masculins. *Un* adminicule, *un* animalcule, *un* conciliabule, *un* conventicule, *un* corpuscule, *un* émule, *un* fascicule, *un* globule, *un* indicule, *un* lobule, *un* manipule, *un* module, *un* monticule, *un* opuscule, *le* pécule, *un* pédicule, *un* préambule, *un* ridicule, *un* scrupule, *un* testicule, *un* véhicule, *un* ventricule, *un* vestibule et *le Janicule*, l'une des sept collines de Rome.

Funambule, *noctambule* et *somnambule* sont des deux genres.

Pendule est des deux genres; il est masculin quand il exprime un poids suspendu à une verge qui, par ses vibrations, règle les mouvemens d'une horloge; il est féminin lorsqu'il désigne l'horloge même. C'est *le* pendule qui fait aller *la* pendule.

150. Les noms en ulte, peu nombreux, se partagent entre les deux genres. — *La* catapulte était le canon des anciens; *une* insulte *gratuite* blesse plus l'honneur de celui qui la fait que de celui qui la

reçoit. *Un* culte *dépouillé* de superstition. *Quel affreux* tumulte. *Un* jurisconsulte *savant*.

151. Les noms en u m e sont comme les précédens; — *Une* amertume *affreuse; une* brume *légère; une ancienne* coutume, *une* écume *épaisse*, *une grosse* enclume, *une* plume trop *fendue*. — *Un* apostume *douloureux* (on dit mieux apostème), *du* bitume *enflammé*, *un beau* costume, de *bons* légumes, *un* rhume *dangereux*, *un gros* volume.

152. Les noms en u n e sont du féminin sans exception.

153. La désinence en u p e n'a que trois noms: *la* huppe, *la* jupe, *la* dupe.

154. Il n'y a que quatre noms en u q u e; deux sont du masculin: *un* noctiluque (corps lumineux, radiaire); *un* eunuque — homme mutilé qui sert dans les harems à la garde des femmes. Deux sont du féminin; — *la* nuque, *la* perruque.

155. La désinence en u r e comprend plus de trois cents noms, et tous sont du féminin. La pudeur est *la* plus *belle* parure d'une femme. *La* tonsure ne fait pas le prêtre. *La* nature est *féconde* en merveilles, mais elle est avare de ses secrets.

156. La désinence en u s e, peu nombreuse, n'a point de noms masculins. — *La* céruse est *blanche*, *une* muse *légère*, *la* buse est plus petite que l'épervier.

157. Désinence en u t e et u t t e. Les noms qui affectent cette terminaison sont du féminin sans exception: — *La* hutte du pauvre renferme quelquefois le bonheur qu'on trouve rarement dans les palais. — De

tous les mots en ûte, il n'y a que *la flûte* qui prenne l'accent circonflexe; on ne doit pas en mettre sur *la chute*.

158. Les noms terminés en ve, n'importe la voyelle qui précède cette syllabe, sont du féminin, à l'exception des suivans: *Un* conclave, *le* laticlave, *le* glaive, *un* rêve, *le* Vésuve, *un* fleuve, *la* grive *voyageuse*, *une forte* solive, *une bonne* cuve; il n'est pas d'entraves assez *fortes* pour arrêter les élans de la pensée. *Une* alcove *obscure* etc. Il faut pourtant en excepter encore *le qui vive*. L'Europe aujourd'hui est sur *le qui vive* — attendons la réponse et ne la pressons pas.

159. Les noms en zon ou son, ayant le son doux du *z*, sont du féminin, à l'exception des suivans. *Le blason* est la plus ridicule des connaissances qu'on puisse acquérir. *Un grison* (homme qui commence à blanchir); le pays *des Grisons*, *l'horizon* politique n'est pas *clair; un gazon émaillé* de fleurs; *le diapason*, *le poison*, *un tison* enflammé.

CORRESPONDANCE, CRITIQUE GRAMMATICALE ET SOLUTIONS.

On nous demande s'il faut dire:
„avoir infiniment *d'esprit* ou *de l'esprit*“.

Réponse.

Il faut examiner si le mot *esprit* complète *avoir infiniment*, *extrêmement*. — Nous voyons dans infiniment, extrêmement des attributs d'attribut, des adver-

bes qui signifient d'une manière infinie, d'une façon extrême; or *d'une manière infinie*, *extrême*, rejète tout complément. Personne n'oserait dire *d'une manière infinie d'esprit*. *Esprit* est donc complément de *il a*, et comme le génie de la langue française veut qu'on dise — *il a de l'esprit* et non *il a d'esprit*, il s'en suit, à notre avis, qu'on doit dire — *infiniment de l'esprit*, *extrêmement de l'esprit.*

Nous n'ignorons pas qu'au 17me siècle les grammairiens agitèrent cette question, et que l'Académie, pour les accorder, décida qu'il faut dire: Il a infiniment, extrêmement d'esprit ou *il a de l'esprit infiniment*, *extrêmement.* Mais qui ne voit que cette décision est illusoire et peu digne du premier corps littéraire? Nous pensons qu'on aurait de la peine à répondre à ce dilemme: ou *infiniment*, *extrêmement* se rapportent à *il a*, et il faut toujours *de l'esprit* ou ils se rapportent à *infiniment*, *extrêmement*, c'est-à-dire à eux-mêmes, ce qui n'est pas possible, et alors il faudrait toujours *d'esprit.* Cette question excita de grandes rumeurs sous Louis XIV. La Cour et le Parnasse entrèrent dans la querelle et chaque parti avait à la tête des grammairiens célèbres. L'Académie, obligée de prononcer, plus jalouse de ne fâcher personne que de dire la vérité, porta cette sentence à deux faces et se comporta comme la chauve-souris envers les deux belettes:

Je suis oiseau. Voyez mes ailes . . .

. . . .

Je suis souris. Vivent les rats!

Depuis lors, suivant l'ornière, les grammairiens ont considéré *infiniment* et *extrêmement* comme adverbes de quantité et les ont soumis à la règle commune à cette classe de mots; mais c'est par une erreur qu'il est facile de faire disparaître par la simple décomposition de ces mots; et la décomposition les ramenant à la classe des adverbes de manière — *d'une manière infinie, d'une manière extrême* — lève toute la difficulté.

Nous conseillons donc de dire: Il a infiniment de l'esprit — elle a extrêmement de la grâce; — mais ceux qui continueront à dire autrement ne manqueront pas d'autorités. —

ÊTRE AMI AVEC.

On entend dire souvent: *Je suis ami avec monsieur tel, avec madame telle*; et Voltaire lui-même a écrit dans une de ses lettres: „*Claveret, avec qui il était ami, avait été celui qui avait fait courir cette pièce*. Mais l'autorité de Voltaire, toute grande qu'elle est, ne peut aller jusqu'à faire trouver bon ce qui est mauvais. On fait une faute grave en s'exprimant de la sorte: car *on est ami de quelqu'un*, et *on n'est pas ami avec quelqu'un*. Le mot avec n'a jamais eu la signification qu'on lui prête dans cette phrase. Voltaire aurait dû dire; — *Claveret son ami* — ou — *Claveret dont il était l'ami*. — Le reste de a phrase ne vaut pas mieux; il faudrait: *était celui*

qui avait — ou simplement; Claveret, dont il était l'ami, avait fait courir cette pièce.

C'est aussi très-mal s'exprimer que de dire: *nous sommes amis ensemble*, *ils sont amis ensemble*, faute que font souvent les étrangers; car le mot *ensemble* est tout-à-fait inutile à la plénitude grammaticale et à l'intelligence du sens: il constitue le vice d'élocution qu'on nomme périssologie.

On nous a adressé cette question:

„Pourquoi dans la langue française pas, point et rien sont-ils précédés de ne?

Réponse.

Il est évident que *pas* et *point*, employés avec *ne* pour modifier le verbe, furent d'abord des substantifs. *Vous n'allez pas*, *vous n'allez point*, signifie vous n'allez au-delà d'un *pas*, au-delà d'un *point*. Ne, adverbe négatif, trop sourd, trop faible, s'est fortifié de *pas* et de *point* qui ont de l'éclat; et ces mots, dans leur nouvel emploi, ont perdu peu-à-peu leur signification première, pour s'identifier avec ne qui les appèle à son secours. — Pas et point, employés indistinctement, sans qu'il fût question ni d'un *pas* ni d'un *point*, révoltèrent d'abord la raison, mais ils flattèrent l'oreille; et lorsque leur première idée fut effacée, lorsque *pas* et *point*, unis à *ne*, n'offrirent plus que le *non* des latins, la raison se tut et la préposition négative se trouva renforcée.

Point, dit l'Académie, nie plus fortement que *pas*. Sans doute, et cet avis sur l'emploi de ces deux mots prouve la solidité de notre assertion sur leur origine. Point nie plus fortement que pas, parce que le *point* a moins d'étendue que le *pas*: c'est une grandeur négativement plus forte.

Nos anciens poètes disaient: *vois-tu pas? vois-tu point? suis-je pas?* pour *ne vois-tu pas? ne vois-tu point? ne suis-je pas?* et quelques modernes les ont imités en cela; mais ce tour est proscrit et par la raison et par l'usage.

Quant à l'adverbe rien, nous pensons qu'il nous est venu du latin par l'intermédiaire du provençal ou du roman. *Res*, *rem*, *ren*, rien. *Rien* signifie donc *chose* en français, comme *rèn* en provençal et *res* en latin. Voilà pourquoi il faut *ne rien* qui équivaut à *non-chose* ou *aucune chose*. Et qu'on ne croie pas que le sens que nous attachons à ce mot soit arbitraire, car dans cet hémistiche — Rien n'est beau que le vrai — rien signifie évidemment *une chose*, *aucune chose*.

Lorsque la proposition n'est pas négative, *rien* s'emploie sans *ne* et ne laisse pas d'avoir sa signification de *chose*. Y a-t-il *rien* de plus rare qu'un demi-savant modeste? C'est comme s'il y avait — *y a-t-il une chose plus rare*. — Ces deux exemples et mille autres semblables dont nous pourrions grossir cet article, prouvent que *rien* réclame nécessairement *ne* pour exprimer une idée négative, à moins que l'usage n'autorise une ellipse. Aussi ne craignons-

nous pas de dire qu'il y a une faute dans ces vers de Boileau:

„Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
„La nuit à bien dormir et le jour à *rien faire.*"

Il nous semble que ce poète devait dire:

La nuit à bien dormir, le jour *à ne rien faire.*

A Mr. le Rédacteur du Journal de langue et de littérature françaises.

Posen, le 14 Janvier 1831.

Monsieur,

Au milieu des grands intérêts qui occupent aujourd'hui tous mes compatriotes, il pourra vous paraître singulier que moi, qui certes me pique d'être Polonais de coeur, j'aille m'occuper de vétilles grammaticales. Néanmoins c'est ce que je fais, sans toutefois négliger des intérêts plus grands, mais qui ne sont pas du ressort de votre journal et dont par conséquent je ne vous entretiendrai pas.

J'ai fait plusieurs campagnes avec vos compatriotes que je regarde toujours comme les miens, parce qu'ils m'ont long-tems traité comme un des leurs; j'ai donc été à portée de parler votre langue qui m'est familière; mais j'avoue que, jeune alors, et n'étant que sous-officier dans les lanciers, ce n'est pas la langue de l'école ou celle de la haute société que j'ai pu apprendre, mais bien celle de mes égaux, la langue du peuple soldat, l'idiome des camps. Je ne pensais guère alors, Monsieur, qu'une langue fût

autre chose qu'un certain nombre de mots inventés par le caprice à mesure que le besoin d'exprimer une idée se présentait au premier venu. Ce n'est que depuis que la paix m'a rendu inutile (je veux dire au métier des armes) que j'ai pris du goût pour la lecture, et à force de lire j'ai pris l'habitude de réfléchir. Je ne crois pas qu'il y ait du mal à ça, quoique la lecture et la réflexion nous fassent connaître une foule de choses que quelques amis du *statu quo* perpétuel voudraient tenir sous le boisseau, pour le plus grand bien de la gent humaine. Mais voici de quoi il s'agit, car je ne puis pas me permettre de divaguer avec vous sur le ton d'un vieux conteur, n'ayant pas l'honneur de vous connaître personnellement, quoiqu'il soit très-probable que nous nous sommes trouvés assez près l'un de l'autre dans des tems déja loin de nous, mais dont le souvenir sera toujours cher à la famille des braves.

Comment, je vous prie, doit-on prononcer en, particule initiale, dans ces mots — *en*orgueillir, *en*ivrer, *en*hardir etc.?

J'ai entendu prononcer *é*norgueillir et *a*norgueillir — ainsi du reste, et ici je ne suis guère à portée de me déterminer plutôt pour l'une que pour l'autre de ces deux manières.

Recevez, Monsieur, etc.

Kozwincki.

C'est avec plaisir, Monsieur, que je vais répondre à la question que vous m'avez fait l'honneur de

m'adresser, bien aise de pouvoir par-là témoigner toute mon estime à un vieux frère d'armes qui, invalide comme moi, cherche comme moi à remplir par l'étude et la réflexion le vide immense qu'éprouve un soldat redevenu citoyen.

Beaucoup de personnes prononcent *en*, dans les mots *enivrer*, *enorgueillir* et leurs analogues, comme si l'*e* était fermé; beaucoup d'autres le prononcent comme *a*. — Quand l'usage est universel, il fait loi; mais quand il est partagé, il n'a aucune force par lui-même: il faut alors recourir à d'autres moyens qui lui prêtent de la valeur, tels que la raison, l'étymologie et l'analogie. Ici l'analogie favorise la prononciation par *an*. Toutes les particules introductives que nous avons tirées de l'in latin et que nous écrivons par *en* en français, se prononcent ainsi. Les personnes qui prononcent *é-norgueillir*, *é-nivrer*, *é-nhardir* etc. manquent à l'orthographe, au bon usage, et disent précisément le contraire de ce qu'elles veulent dire; car elles mettent à la place d'une particule introductive une particule extractive qui est formée de l'*e* latin, comme dans *énerver*, *exhumer*, et qui exclut l'idée qu'on attache à *enorgueillir*, *enivrer*, *enhardir*, qui signifient *introduire l'orgueil*, *l'ivresse*, *la hardiesse dans son coeur* etc., tandis que l'*é* est privatif et signifie *ôter*, *extraire*, *diminuer*.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

LEIPSIC.

(*Morceau inédit*).

Avez-vous vu lancer vers de lointaines plages
Ce vaisseau couronné de lauriers et de fleurs?
A peine un vent léger soufflait dans ses cordages,
Et de son pavillon déroulait les couleurs,
Aux chants des matelots, aux cris d'un peuple avide,
Devant lui repoussés, les flots s'étaient ouverts,
Et, comme un conquérant, en sa marche rapide
Il semblait envahir les mers.
Long-tems il avait vu sous sa masse puissante
Se courber mollement la vague obéissante,
Quand soudain, indignés que de mortelles mains
Dans leur sein déchiré s'ouvrissent des chemins,
Les flots ont à leur aide appelé les tempêtes;
Le colosse orgueilleux, courbé sous leurs efforts,
A senti de ses flancs se briser les ressorts,
Et jusqu'au port, témoin du départ et des fêtes,
Les ondes ont roulé les cadavres des morts.

Fier de vieux souvenirs et brillant d'espérance,
Ainsi l'on avait vu, par l'ouragan surpris,
Sur les glaces du nord le vaisseau de la France
De ses membres brisés disperser les débris;
Mais debout au milieu de ce vaste naufrage,
Napoléon, au sort opposant son courage,
S'appuyait sur son glaive, et dans les cieux pâlis,
Son oeil cherchait encor, pour conjurer l'orage,
Quelques faibles rayons du soleil d'Austerlitz.....

Leipsic, en ses murs accueillant leurs cohortes,
A nos soldats lassés avait ouvert ses portes,
Et, tremblante d'effroi, dans les champs d'alentour
Avait vu s'épaissir en murailles vivantes
Ces masses d'ennemis dont les armes mouvantes
Réfléchissaient les feux du jour.

. . . .

A l'aspect menaçant de ces hordes sauvages
Que du nord contre nous ont vomi les rivages,
Nos soldats accourus inondent les remparts,
Et, sur ces rangs épais, prolongeant leur regards,
Se montrent, indignés, les royales bannières
D'un guerrier qui jadis partagea leurs exploits,
Mais que l'on vit depuis, trahissant nos misères,
Avec un fer trempé dans le sang de ses frères,
Inscrire un nom flétri sur la liste des rois.
Soudain les vétérans de notre vieille gloire
De leurs revers passés ont perdu la mémoire;
La fatigue a cessé d'appesantir leurs pas,
Leur regard brille encor comme aux jours de victoire,

Et leur voix belliqueuse appèle les combats.
Dédaignant l'abri des murailles,
Ils cherchent dans la plaine un danger plus certain;
La mort les voit, la mort sourit aux funérailles,
Et la balance des batailles
Pèse au bras lassé du destin.

Mais déja devant eux s'efface la distance:
Sur les rangs plus pressés règne un morne silence;
Nul bruit ne froisse l'air; on n'entend que les pas
De cent mille guerriers qui marchent au trépas.
Tout-à-coup du tambour le roulement magique
Fait vibrer dans les airs une corde électrique,
Et bientôt sur la ligne où sa puissance agit
La fusillade éclate et le canon mugit.

Placé sur le plateau d'une mince colline,
Sur ces plaines de deuil Napoléon domine,
Et son vaste regard embrasse, soucieux,
Chaque point du tableau déroulé sous ses yeux.

Au centre, disposée en mobile colonne,
La Garde sur trois rangs lentement s'échelonne;
Ces vieux fils de l'honneur blanchis dans les combats,
D'un pas pressé, mais sûr, s'avancent l'arme au bras;
Et, spectacle étonnant, présentent à la vue
Les mouvemens réglés d'une simple revue:
L'ennemi s'en étonne, il recule, et contre eux
De ses bouches d'airain démasque tous les feux;
Plus pressés que la grèle en des jours de tempêtes,
Un ouragan de fer siffle autour de leurs têtes,

Et courbant dans les cieux son lumineux essor,
L'obus part, tombe, éclate et disperse la mort.....
Mais envain mutilés, les braves dans la poudre
Roulent l'un sur l'autre expirans,
Un seul cri domine la foudre:
„Serrez vos rangs!.... Serrez vos rangs!“
Plus loin, au son aigu des trompettes guerrières,
Les flancs ont étendu leurs ailes meurtrières,
Et l'on voit s'avancer, pour braver les hasards,
Les pesans cuirassiers et les légers hussards.
Lentement déployés, les uns à la mitraille
Offrent d'un sein de fer l'éclatante muraille,
Et par l'air soulevés sur les casques brillans
Flottent les longs crins noirs des cimiers ondoyans.
Les autres au combat s'avancent sans armure.
Un schakos élégant presse leur chevelure,
Et dans les rangs couverts d'une voûte d'acier,
Chacun livre le frein à son fougueux coursier.
L'immobile carré, vainement à leur charge,
Oppose ses canons et sa double décharge,
L'escadron éclairci, mais non pas arrêté,
Pénètre dans son sein par sa force emporté...
C'est alors que commence un horrible carnage.
On se joint, on se heurte avec des cris de rage;
Pour frapper l'ennemi, sur le soldat mourant
Le soldat affermit son pied indifférent.....
Près de son maître mort le coursier seul s'arrête,
Le flaire tristement, puis relevant la tête,
Il se cabre d'horreur, et ses naseaux fumans
Jètent au sein des airs de longs hennissemens.

Tout-à-coup, sillonnant des torrens de fumée,
Un guerrier apparaît sur le front de l'armée;
Partout où son coursier porte ses pas brûlans,
Les soldats devant lui baissent leurs fers sanglans,
Et les drapeaux noircis courbent dans la poussière
Leurs lambeaux mutilés par la foudre guerrière.
Quel est donc ce mortel dont le subit aspect
Sait au coeur des guerriers imposer le respect?
L'armée a reconnu l'artisan de sa gloire.....
Combien de souvenirs rendent à la mémoire
De nos premiers succès les témoins éloquens,
Cet uniforme usé par la poudre des camps,
Et cet étroit chapeau dans sa forme abaissée,
Qui, même loin de lui, fait rêver la pensée!....
Chacun, des anciens jours saluant le vainqueur,
Jète sur son passage un cri cher à son coeur:
L'acclamation vole, et le blessé lui-même
Se relève sanglant à son heure suprême,
Aux pieds de son coursier vient expirer joyeux;
Car le trépas est beau quand on meurt à ses yeux!
Mais bientôt il suspend sa course moins rapide
Aux lieux où rassemblés, en élite intrépide,
Les Polonais, pleurant leur pays déserté,
Ont au fils de leurs rois remis leur liberté.
Napoléon connait l'amour qu'il leur inspire.
La veille à Lindenau du bâton de l'empire
Lui-même il décora son bras victorieux,
Et, pour un grand projet, jetant sur lui les yeux,
Peut-être en ce moment va-t-il à sa vaillance
Confier son destin et celui de la France.

Le héros polonais au-devant de ses pas,
S'avance, et disposant un cercle de soldats,
Protège l'empereur d'une triple barrière,
Où se perd des boulets la grèle meurtrière,
Là, des feux ennemis bravant le vain effort,
Ils semblent avoir fait un pacte avec la mort,
Et d'un geste éloquent secondant leurs pensées,
Ils échangent entr'eux des paroles pressées;
Nul ne les entendit..... mais de son souverain
Le Prince en s'éloignant serra long-tems la main.
Mais réprimant en vain de secrètes alarmes,
L'Empereur dans ses yeux sentit rouler des larmes,
Et les soldats disaient, pensifs et soucieux,
Ils se retrouveront.... puis ils montraient les cieux.

Des ordres sont donnés..... prompts comme sa parole
Dans les rangs attentifs le commandement vole,
On s'arrête.... et chacun se demande étonné,
Pourquoi de tout espoir soudain abandonné,
L'Empereur, d'un succès laissant l'oeuvre imparfaite,
Au sein de la victoire ordonne la retraite......
Mais bientôt dans les rangs de sinistres avis
Circulent sourdement et, par d'autres suivis,
Volent de bouche en bouche. On dit, non sans alarmes,
Que vers nous le Saxon vient de tourner ses armes;
Que les caissons vidés par cinq jours de combats,
Avant d'être à Torgau ne se rempliront pas;
Que grossi tout-à-coup par un puissant orage,
L'Elster à cette nuit envahi son rivage,
Qu'on a vu les deux ponts sur son onde jetés,
Soulevés par les flots et par eux emportés,

Qu'un seul reste, et présente à l'armée inquiète
Par cet étroit chemin son unique retraite.
Les soldats alarmés, les chefs silencieux
Vers ce point désiré tournent déja les yeux.
Chaque moment accroît la vague inquiétude
Qui, dans les grands dangers, naît de l'incertitude;
Au silence succède un murmure confus.
Sur quelques points déja, les bataillons rompus
D'armes et de blessés couvrent au loin la route,
Et la retraite a pris l'aspect d'une déroute.

Cependant les fuyards touchent ce pont fatal,
Où, d'un chef prévoyant attendant le signal,
Le sapeur doit armer d'une mèche enflammée
La mine où dormira la poudre comprimée
Jusqu'à l'heure où, sauvés par un dernier effort,
Nos soldats dispersés auront joint l'autre bord;
Et si l'ennemi veut, les suivant au rivage,
Au-delà de l'Elster étendre le carnage.
C'est alors qu'il verra devant ses rangs surpris
Le pont qu'il veut franchir s'abîmer en débris,
Et le fleuve arrêtant ses masses vagabondes,
Opposer à leurs pas l'abîme de ses ondes.

Ainsi tout est prévu. Les chefs et les soldats
Pourront se rallier, et de nouveaux combats,
En des champs plus heureux renouvelant la lutte,
De l'empire ébranlé vont prévenir la chute.

Napoléon l'a dit.... Qui pourrait en douter?....
Lui-même sur le bord on l'a vu s'arrêter,
Et déja sous les yeux qui suivent son passage
La moitié de l'armée a touché le rivage....

L'autre moitié la suit.... Tout-à-coup sous ses pas,
Avec un bruit affreux le pont vole en éclats;
Tout disparaît au sein d'une nue enflammée!...
Et, quand le vent au loin eut chassé la fumée,
L'Empereur distingua, pressés sur l'autre bord,
Trente mille guerriers dévoués à la mort!....

Oh! sans doute ce fut une heure de souffrance
Que celle où dans son coeur se brisa l'espérance,
Alors qu'il détourna ses yeux épouvantés
Des rangs où les boulets plongeant de tous côtés,
Sillonnaient lentement cette foule incertaine,
Et comme une moisson la couchaient dans la plaine.

C'est là qu'au sein des feux quelque tems on put voir
Un guerrier tout sanglant et beau de désespoir.
Déja du sceau fatal désignant la victime,
La mort couvre son front d'une pâleur sublime.
Brisé par la douleur, son corps s'est affaissé,
Son sabre trop pesant pend de son bras lassé,
Et la dragonne seule à sa main défaillante
Retient encor la lance ébréchée et sanglante.
Son coursier ombrageux qui sent mollir le frein
En rapides élans dévore le chemin,
Ses pieds ont fait voler le sable du rivage.
Le fleuve vainement s'oppose à son passage,
De la rive opposée il s'élance éperdu,
Dans les airs un instant il semble suspendu.
Il tombe, l'eau jaillit, le gouffre le dévore,
Il reparaît, s'enfonce et reparaît encore,
Puis bientôt dans son sein les entraînant tous deux,
L'abîme en tournoyant se referme sur eux,

En cercles élargis le tourbillon s'efface,
Et des gouttes le sang montent à sa surface.....

. . . .

. . . .

Cinq jours s'étaient passés depuis ce jour de deuil,
Et près de ses filets, aux bords de la rivière,
Un pêcheur qui creusait un humide cercueil
Vit, à l'heure où le jour achevait sa carrière,
S'avancer lentement une pompe guerrière....
Et vainqueurs et vaincus, et Russes et Français,
Conduisant un héros vers sa couche dernière,
Représentaient l'Europe entière
Pleurant sur le tombeau du dernier *Polonais*.

ALEXANDRE DUMAS.

PLAINTES DE PROMÉTHÉE ENCHAINÉ SUR LE CAUCASE *).

O race des Titans par le ciel enfantée!
Vous que le noeud du sang unit à Prométhée,

---

*) Ce morceau, l'un des plus énergiques que nous ait transmis l'antiquité, si puissante alors qu'il s'agit d'exprimer les grands mouvemens de l'âme, est un débris du génie d'Eschyle. Il ne se trouve point dans la tragédie de *Prométhée enchaîné*, que nous possédons en entier: il appartenait sans doute au *Prométhée délivré*, tragédie qui n'existe plus, laquelle, avec le *Prométhée emportant le feu du ciel*, pièce également perdue, et le *Prométhée enchaîné*, dont on vient de parler, paraît avoir formé une *Trilogie* complète. Ce fragment ne nous est même point parvenu dans la langue grecque; nous n'en avons qu'une traduction latine qui

Voyez-le sur le roc où les Dieux l'ont fixé.
Tel que le frêle esquif par les vents menacé,
Qu'à l'aspect d'une nuit où s'amasse l'orage
Les pâles matelots attachent au rivage,
Ainsi de Jupiter m'enchaîne la fureur.
De Vulcain, le barbare invoque la rigueur:
Le noir Dieu de Lemnos, à son père fidèle,
Forge ces coins de fer: sa main, sa main cruelle
Les enfonce avec art dans mon corps fracassé,
Et, captif impuissant, de mille traits percé,
J'habite en frémissant le séjour des furies.
C'est peu, je suis en proie à d'autres barbaries:
Quand la troisième aurore importune mes yeux,
Je vois fondre sur moi, d'un vol impétueux,
Le satellite aîlé du tyran qui m'opprime.
Il s'approche, il s'abaisse, il couvre sa victime;
Ses ongles recourbés me déchirent les flancs;
Il dévore à loisir mes membres palpitans;
Las enfin de creuser ma poitrine vivante,
Il pousse un vaste cri; d'une aîle triomphante

---

se trouve au deuxième livre des Tusculanes. On croit communément qu'elle est de Cicéron, malgré quelques critiques qui en font honneur à Atticus, poète tragique un peu postérieur à Térence. Au reste, cette traduction peut nous consoler de la perte de l'original, tant l'expression en est vive et pittoresque. On en peut dire autant de la traduction française, ouvrage d'un jeune professeur qu'une mort cruelle a enlevé aux lettres au moment où il venait de faire passer dans notre langue poétique les discours des tragiques grecs, et qui nous a légué une partie de ses manuscrits d'où nous nous proposons d'extraire plusieurs autres fragmens dignes d'être offerts à nos lecteurs. —

Se joue, en remontant au séjour éthéré,
Et s'applaudit du sang dont il est enivré.
Mais quand mon coeur rongé croît et se renouvèle,
Le monstre, que la faim aiguillonne et rappèle,
Vient chercher de nouveau son horrible festin.
Je renais pour nourrir l'implacable assassin
Qu'un tyran a chargé d'éterniser mes peines.
Hélas! vous le voyez, esclave dans les chaînes
Dont Jupiter sur moi fait peser le fardeau,
Je ne puis de mes flancs écarter mon bourreau.
Inutile à moi-même, il faut, sans résistance,
Subir de mon rival l'inflexible vengeance.
J'implore enfin la mort et je ne l'obtiens pas:
Jupiter à mes voeux interdit le trépas.
Rien n'assoupit mes maux; par les ans amassées,
Ces antiques douleurs dans mon corps sont fixées.
Jouet d'un lâche orgueil, ce cadavre animé
Se dissout aux rayons d'un soleil enflammé,
Et sous l'astre ennemi qui le perce et l'embrase,
D'une sueur sanglante arrose le Caucase.

J. Ph. Anceau.

VARIÉTÉS PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES.

Byron a dit quelque part que le principe moral d'une société ne durait que deux mille ans. Cela est généralement vrai, mais Byron n'avait pas pensé à la

Chine, et il est fort excusable, puisqu'on ne peut guère penser à ce que l'on connait si imparfaitement.

La longévité politique des institutions de la Chine a donné beaucoup de tablature aux esprits spéculatifs. Les uns l'ont attribuée à cette heureuse religion des aïeux, qui est une consécration intime et domestique du passé; cela n'est pas douteux; d'autres, à la difficulté de l'étude de la langue, qui est la clef essentielle de la science du gouvernement et l'initiation indispensable de tous ceux qui y participent. Il n'y a pas un mot à leur répondre. — Plusieurs l'ont attribuée à l'égalité des droits moraux qui sont toujours mesurés sur l'aptitude individuelle des sujets de l'empire et qui n'ont point d'autre règle. La vérité même n'est pas plus évidente que cette hypothèse.

Il fallait ajouter simplement que tout cela contribue, avec une simultanéité merveilleuse, à l'immutabilité du gouvernement de la Chine, et l'expliquer par une raison de plus qui vaut celles-là et toutes les autres: c'est que les femmes et les prêtres ne s'en mêlent point.

On demandait à quelqu'un fort versé dans la politique pourquoi les gouvernemens absolus mettaient tant d'entraves à l'instruction des peuples? Il répondit: — „C'est parce que les despotes savent que tout l'homme est dans l'intelligence et que l'intelligence ne consent à être esclave qu'autant qu'elle sommeille.“

Pourquoi les poètes ont-ils tant et de tous tems vanté les charmes d'un printems éternel? — C'est qu'au sortir de l'hiver, après avoir vu pendant cette saison la nature en deuil et comme souffrante, le coeur s'épanouit à l'aspect d'une série de beaux jours que le printems nous promet. Mais supposons la réalité de cette fiction poétique, — un ciel toujours serein, un horizon toujours pur, un zéphir continuel, des champs sans cesse couverts de moissons, des prairies éternellement émaillées de fleurs..... Ou supposons-nous une autre nature, ou convenons que cette monotone beauté finirait bientôt par être insipide.

L'ennui commence ou l'espoir finit. Réflexion triste mais vraie. Un jour éternel serait insupportable, et le repos manque d'agrément quand il n'est pas rendu nécessaire par la fatigue. — C'est aux rigueurs de l'hiver que le printems doit une partie de ses charmes: il en doit une autre à l'espoir qu'il fait naître pour l'automne. — N'oublions pas que de même que la faiblesse ajoute au sentiment de nos forces, même en les détruisant, et nous fait mieux sentir l'existence; de même aussi nos jouissances les plus douces sont celles que nous achetons par des privations.

Les Hébreux, quoiqu'en dise Moïse, sont très-excusables de s'être fatigués de la manne céleste, et d'avoir quelquefois regretté les ognons de l'Egypte.

L'éternité des jouissances n'appartient qu'aux immortels.

On est bien près d'atteindre à l'apogée des sciences de l'homme, quand on sait qu'il n'y a dans la vie qu'une chose un peu sérieuse, qui est la mort, et que cette chose elle-même ne mérite pas qu'on s'en occupe; car quel esprit raisonnable pourrait s'occuper d'un évènement infaillible, qui est commun à tous, et qui ne change rien au train éternel du monde? Il faut que les suicides soient bien fous pour s'imaginer que la mort inévitable vaut la peine qu'on la cherche, et que la vie indifférente et passagère vaut la peine qu'on s'en débarrasse. Les Orientaux ont une maxime qui renferme plus de sens que tous les livres des moralistes: — „Il vaut mieux être assis que debout; il vaut mieux être couché qu'assis; il vaut mieux être mort que couché.“ Mais ce n'est pas une raison pour hâter le terme, puisqu'il est sûr et partout. Les vivans parcourent une route où l'hôtellerie ne manque jamais au terme du voyage.

Le jour où Charles I fut condamné à mort, il se consola aisément par ce vers d'Alain Delisle qui, par parenthèse, a été mal-à-propos attribué à Ovide:

Qui decumbit humi non habet unde cadat.

Je comprends toutefois qu'on cherche à éviter la douleur physique, bien qu'elle porte avec elle une douce et parfaite compensation: c'est qu'au point où elle cesse d'être tolérable, elle n'est plus que la mort. Voilà pourquoi Charles interrompit son grave discours sur l'échafaud pour recommander aux spectateurs de ne pas toucher à la hache. L'essentiel, en

effet, quand on arrive au terme, c'est que la hache ait le fil.

L'antiquité disait que la vérité habite au fond d'un puits, et c'est là une allégorie admirable, parce que du fond d'un puits, où l'on ne reçoit la lumière que par une ouverture circonscrite, on ne juge sainement que la partie de l'horizon qu'elle laisse à découvert. Ainsi la vérité même, si elle existait quelque part, ne connaîtrait qu'une partie du vrai. Cette fable est l'emblême de notre intelligence qui ne saurait embrasser qu'une circonférence plus ou moins bornée. Cependant s'il y a de la folie à vouloir saisir au-delà des bornes du possible, il y a de la honte à s'arrêter en-deça; et comme nul ne peut dire — là se borne mon intelligence — l'homme doit travailler sans cesse, non à l'agrandir, ce qui ne dépend de personne, mais à la développer, ce qui dépend de chacun. —

STERN ET RABELAIS.

On a souvent comparé Rabelais et Stern et cette comparaison n'est pas un de ces jeux frivoles de l'esprit qui ne sont bons qu'à servir de texte aux exercices de la rhétorique et aux pièces d'apparat de l'Académie. Ces deux grands dériseurs sont placés comme deux jalons dans la route philosophique de l'intelligence des modernes. Le Français annonce la

conquête de l'indépendance religieuse; l'Anglais marque le point de départ de l'indépendance politique.

Ce qui les distingue spécialement, c'est moins leur but que l'allure propre de leur esprit, car l'homme de génie ne se sépare jamais absolument de l'homme, dans le caractère qu'il imprime à ses ouvrages. Rabelais, né dans un tems de développement et d'effervescence sociale, où le monde semblait sortir une seconde fois du chaos, avait d'ailleurs en lui-même toute la sève d'un esprit créateur, mais disposé à voir les choses sous ce côté ridicule qui ne manque à aucune des choses de la terre. Stern, contemporain d'un âge où la société caduque était tombée, plutôt qu'elle ne s'y était mise, sous la sauve-garde d'un système assez général de bienséances et de ménagemens, comme tous les vieillards qui cherchent à paraître aimables, était plus porté à considérer dans la vie des peuples son aspect mélancolique, parce qu'il était impossible qu'il ne reconnût pas que c'était là sa dernière forme. La gaîté de Rabelais est celle d'un enfant turbulent qui brise ses jouets les plus précieux, pour en mettre les ressorts à nu. La gaîté de Stern est celle d'un barbon un peu morose, qui s'amuse à faire jouer des pantins. Ce qui domine dans Rabelais, c'est une hilarité effrénée; je n'ai pas d'autre expression pour la définir. Ce qui domine dans Stern, c'est un sentiment amer des déceptions de l'âme, qui se manifeste tour à tour par des rires ou par des larmes et sous l'expansion duquel on devine toujours les tortures poignantes de quelque an-

goisse déguisée. Si Rabelais n'était pas si incisif et si profond, il ne serait que le Démocrite de son siècle. Si Stern n'était pas si naturellement plaisant quand il daigne s'en donner la peine, on le prendrait pour l'Héraclite du sien. La postérité pensera en les lisant, et elle ne se trompera point, que le tems de Rabelais était beaucoup plus ridicule et que celui de Stern était beaucoup plus triste; mais il est possible que cela ne tienne pas exclusivement à leur manière de sentir. Les vieux ridicules deviennent tristes.

La fable de Rabelais et celle de Stern diffèrent en apparence de toute la distance qui sépare l'observation de la société de celle de la famille. Il est évident que Rabelais a voulu se mettre tout-à-fait en dehors du monde connu pour se donner le droit d'en agir avec une liberté sans bornes, et c'est pour cela qu'il a emprunté aux vieux conteurs une fable fantastique. Il est évident que Stern a cherché à s'en éloigner dans le sens opposé, en se réfugiant dans le centre le plus obscur de la vie intérieure, et c'est pour cela qu'il s'est restreint au développement bourgeois de quelques anecdotes domestiques. Rabelais force l'homme à s'égarer hors de lui-même, et c'est en lui-même que Stern vient le surprendre et le saisir. Le premier entraîne son lecteur dans le labyrinthe immense de nos vanités et de nos folies, à force d'illusions riantes qui lui font perdre de vue le point d'où il est parti, et dédaigner le point encore plus incertain où il doit aboutir; le second lui montre les mêmes objets dans un espace si étroit, au

contraire, que l'esprit s'étonne d'avoir fait tant de voyages sans changer de place. Et qu'on ne s'y trompe pas toutefois; l'horizon rationnel des deux écrivains n'est pas plus large dans la cosmographie imaginaire de Xénomanes que dans le salon de Shandy et dans le boulingrin de l'oncle Tobie. On croirait que Rabelais a entrepris de se faire pardonner la vérité mordante de ses satires par l'attrait de ses mensonges. On croirait que Stern a entrepris de se faire pardonner le mensonge innocent de sa fiction par l'attrait de ses vérités. Rabelais est vrai aussi dans ses peintures, mais il est vrai comme le croquiste malicieux qui ne présente la figure que de son mauvais profil, comme la caricature qui ne s'empare du galbe de l'homme que pour plier ses nobles lignes à des attitudes grotesques. Stern, qui n'a peut-être pas vu notre nature de si haut et avec autant de puissance, l'a vue analysée et décrite de face. Rabelais est un de ces cyniques dont les institutions d'une société jeune et florissante autorisent l'audace, et qui la poursuivent de leurs sarcasmes par une sorte de privilège, comme les insulteurs publics des triomphes du Capitole. Stern est un de ces moralistes gracieux qui égaient d'un grave sourire l'agonie des peuples moribonds, et qui effeuillent des roses sur leur linceul.

Ce n'est pas ici, au reste, qu'il faut chercher l'expression exacte de leurs analogies et de leurs contrastes; c'est dans Stern lui-même, qui était seul capable de les trouver. Le bon et judicieux Yorick, sous les traits duquel il s'est peint, est un sage d'un esprit

jovial et tant soit peu caustique, mais bienveillant et poli, qui descend en ligne droite d'un bouffon.

ANECDOTE HISTORIQUE.

Pendant les troubles du règne de Charles I. une paysanne vint à Londres pour y chercher un modeste service, et n'ayant rien trouvé de mieux, elle s'engagea comme servante dans une brasserie pour porter la bière aux pratiques du brasseur. Cette paysanne était jolie et bien lui valut de l'être; car le patron s'en étant aperçu, la tira de son état subalterne et en fit sa compagne; mais il ne jouit pas long-tems de son hymen, la mort l'ayant enlevé de ce monde. Toutefois en mourant cet honnête brasseur laissa sa veuve, très-jeune encore, maîtresse de toute sa fortune. La paysanne devenue bourgeoise vendit sa brasserie et s'adressa à Mr. Hyde, habile avocat, pour régler les affaires de son défunt mari. Hyde trouva la jeune veuve avenante et sa fortune très-*confortable*; Il s'appropria l'une en épousant l'autre; mais voilà Mr. Hyde créé comte de Clarendon, et l'ex-servante devenue comtesse. De ce mariage naquit une fille belle comme la mère; elle devint l'épouse de Jacques III. et donna le jour à Marie et Anne, toutes les deux reines d'Angleterre..... Voyez ce que sont souvent les illustres origines!

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Dans la classification des genres, nous avons omis les trois désinences ci-après: nous nous empressons de réparer cette omission, pour compléter cette importante partie de notre ouvrage.

Les noms terminés en *isque* sont du masculin, à l'exception de trois, qui sont: *la bisque*, terme du jeu de paume; locution familière: — laissez le faire, il saura prendre *sa* bisque (son avantage); *la brisque*, terme de certains jeux de cartes; au piquet, les as et les dix sont les brisques; *la morisque*, monnaie

d'Algèr, 50 centimes de France. — Les masculins de cette désinence sont: — *un bel* astérisque, *un* disque *lumineux*, *un beau* lentisque, le lentisque est toujours *vert; un grand* ménisque, terme d'optique; verre convexe d'un côté et concave de l'autre; *un* obélisque, *le* risque; qui n'ose courir *aucun* risque manque d'ambition ou de courage. *Le* trochisque, médicament.

Les noms terminés en iste forment une classe nombreuse. Cette désinence exprime la profession, l'adhérence à une secte, à un parti. A l'exception de cinq, tous les noms en *iste* sont du masculin, mais la plupart renfermant un sens adjectif, se disent des deux genres, ou s'appliquent, sans changer de genre, aux hommes et aux femmes; comme: La nature est *le premier* des artistes. On compte parmi les *académistes* beaucoup d'hommes et peu de femmes. *Le* fleuriste et *la* fleuriste. — Les féminins sont: *une belle* amétiste, *une grosse* baliste, de *la fine* batiste, *une longue* liste, suivre le gibier à *la* piste.

Il n'y a qu'une douzaine de noms en oge; quatre sont du féminin, et le reste du masculin. C'est *un vilain* allobroge (personnage grossier) de *Allobrox*— de la Savoie: Savoyard. — *Un* doge *orgueilleux; un bel* eucologe (ou euchologe) livre de prières; *un* martyrologe bien *écrit; un* ménologe est le martyrologe des Coptes; *un* nécrologe mal *tenu; le* poge était *criblé* de boulets. *Le poge* est un terme de marine; c'est le stribord ou côté droit d'un vaisseau, opposé au bâbord. *Un* éloge *outré;* bien *mérité.* — Les fé-

minins sont: *la* toge *virile*, *une lourde* épitoge (sorte de manteau que les Romains portaient sur la toge). *Une bonne* horloge; *une* loge *spacieuse*.

SUR L'ORTHOGRAPHE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Dans une langue dérivée, l'orthographe se forme d'abord par étymologie, par analogie, puis elle se modifie par la prononciation, et l'usage vient peu-à-peu changer les modifications en lois qu'il faut respecter jusqu'à ce que, minées par la raison, elles tombent en désuétude, et cèdent à de nouvelles modifications amenées par les besoins des tems. C'est là l'histoire de toutes les lois humaines. Les gens qui n'ont vu Janus que par derrière, ceux qu'on appèle retardataires, parce que, craignant de regarder en avant, ils laissent courir le tems, sans changer de place, crient à la dévastation, au blasphème, quand on arrache une cheville vermoulue à l'édifice gothique, et disent: „Cela suffit, car cela a suffi à nos pères; vous détruisez, sans savoir reconstruire.“ Il faut les laisser crier à leur place, et marcher en avant. Toutefois ce n'est qu'avec prudence et ménagement qu'il faut introduire des changemens, quelque nécessaires qu'ils nous soient démontrés par la raison; car il ne faut pas effrayer les masses.

La langue française, née du celte, du grec, mais surtout du latin, a subi de siècle en siècle de no-

tables modifications, tant sous le rapport de sa syntaxe que sous celui de son orthographe; c'est au point, qu'à moins d'une étude particulière et fort peu attrayante, on ne saurait comprendre les auteurs qui ont écrit avant le siècle de Montaigne. Rabelais est presque inintelligible; et qui ne sait la distance qu'il y a entre Marot et Racine! Tous ces écrivains ont cependant écrit et orthographié le français conformément à l'usage de leur tems, et nos retardataires sont des géans auprès des progressifs du quinzième siècle. — Laissons donc crier, et marchons!

Non seulement les étrangers trouvent, avec raison, notre orthographe difficile, mais les Français eux-mêmes sont arrêtés à chaque instant par une foule de difficultés que les dictionnaires sont souvent insuffisans à résoudre. De ce nombre sont les doubles consonnes dont la langue fourmille et qui se prononcent presque partout comme si elles étaient simples; puis une foule de combinaisons de voyelles qui ne répondent point au son qu'elles sont chargées de représenter. Qu'on ne s'attende pas cependant à nous voir porter la hache sur toutes les inutilités qui obstruent notre orthographe et qui opposent de si grandes difficultés à l'acquisition parfaite de la langue la plus précise de l'Europe; nous avouons notre timidité pour nous imposer une tâche aussi vaste, entreprise sans succès par d'excellentes têtes, parce que nous sommes persuadés que pour obtenir, il faut demander peu à-la-fois, surtout quand on s'adresse à l'intelligence contre les préjugés.

La combinaison ai, mise en vogue par Voltaire qui ne l'a pas inventée, a généralement prévalu sur oi, et l'Académie elle-même a fini par l'adopter; mais en ceci comme en tout la raison et le bon sens n'ont pu se faire jour qu'avec le secours du tems, et encore aujourd'hui combien de gens qui ne se rendent ni à l'autorité de l'Académie ni à celle de l'usage général, qu'en d'autres circonstances ils invoquent à cor et à cris! —

Nous respecterons les lettres radicales, à peu d'exceptions près, soit qu'on les prononce ou non; mais nous rejèterons toutes les lettres parasites inutiles ou qui peuvent être facilement remplacées par un signe plus naturel. Ainsi: —

La règle générale veut que l'adjectif masculin terminé par une consonne forme le féminin par la simple adjonction d'un *e* muet. — Des mots *dur*, *grand*, *fort*, *sourd*, &c, on fait dur*e*, grand*e*, fort*e*, sourd*e*; pourquoi de *muet*, *discret*, *fluet*, &c. ne ferait-on pas muèt*e*, discrèt*e*, fluèt*e*: comme on fait *complète*, *secrète*, &c., de complet et secret? — Nous ne croyons pas que l'on puisse opposer rien de raisonnable à ce changement qui rendrait notre orthographe bien moins difficile. — *Éventuel*, *éternel*, *sensuel*, *mortel*, &c. font éventu*elle*, étern*elle*, sensu*elle*, mort*elle*. Pourquoi ce redoublement de consonne? fait-on entendre les deux *ll* dans la prononciation? Non, car on prononce ces mots et leurs analogues comme *modèle*, *zèle*, *fidèle*, *parallèle*. C'est parce que la dernière syllabe le étant féminine ou muète,

l'*e* qui précède devient ouvert. Mais dans ce cas n'a-t-on pas un signe affecté à marquer cette ouverture? l'accent grave (`) est là; il faut en faire usage. Si l'accent était insuffisant dans *muète*, *mortèle*, il le serait dans tous les cas pareils, et alors il faudrait écrire: je *cedde*, je *précedde*, je *pesse*, j'*esperre*, je *répette*, &c., au lieu de — *cède*, *précède*, *pèse*, *espère*, *répète*.

On écrit — j'appelle, tu appelles, il appelle, ils appellent; j'appellerai, tu appelleras, il appellera, nous appellerons, vous appellerez, ils appelleront; je jette, tu jettes, il jette, ils jettent; je jetterai, &c.; quoiqu'on écrive — je pèle, tu pèles, je pèlerai; j'achète, tu achètes, j'achèterai, &c. — Cependant on écrit avec les mêmes lettres finales — *appeler* et *peler*, *jeter* et *acheter*, et si *l* et *t* ne sont pas redoublés dans — je *pèle*, j'*achète*, nous ne voyons pas pourquoi on les redoublerait dans — j'*appelle*, je *jette*. (Malgré la différence de signification, nul doute que — *appeler* ne soit composé de *peler*.)

Tenir, *venir*, *prendre* et leurs composés font au participe actif — tenant, venant, prenant. Pourquoi écrit-on — ils tiennent, viennent, ils prennent? — Par la même raison que l'on écrit j'*appelle* au lieu de j'*appèle*. — Tout *e* suivi d'une syllabe muète ou féminine est *ouvert* ou *douteux*, comme dans *père*, *zèle*, *mène*, devenir, &c : — le dernier cas est rare, tandis que le premier est constant. Dans *tenant*, *prenant*, *venant*, l'*e* n'est pas muet, il est douteux, c'est-à-dire qu'il a une valeur indéterminée, une sorte

de milieu entre l'existence et le néant; mais douteux ou muet, il devient ouvert dès qu'il est suivi de *e* ou de *ent* (dans les verbes où *nt* ne donnent jamais à la voyelle *e* le son de l'*a*, comme de *menant*, je mène, ils *mènent*). Mais en admettant le double n n dans ils *tiennent*, ils *viennent*, ils *prennent*, on a commis une grave erreur; car si l'on sépare ces mots par syllabes, *tien-nent*, *vien-nent*, *pren-nent*, peut-on dans tien, vien, pren retrouver le son de la première partie de *tiennent*, *viennent*, *prennent*, que l'on prononce *tiè*, *viè*, *prè*, comme dans — *tiède*, *Viè nne* (*Viène*), *près?* Non, sans doute; mais on y trouve le son équivalent de le *tien*, il *vient*, il *prend*, son qui diffère essentièlement de celui que l'usage a imprimé à — ils *viennent*, &c., que nous nous proposons d'écrire: ils *viènent*, ils *tiènent*, ils *prènent*, et par une conséquence rigoureuse, nous écrirons: que je *tiène*, que tu *tiènes*; que je *prène*, que tu *prènes*, &c., et de même pour toutes les combinaisons pareilles, comme: la *miène*, la *tiène*, la *siène*, de *le mien*, *le tien*, *le sien*.

On écrit *tranquille* comme *béquille*, tandis que dans le premier mot les deux l l se prononcent comme dans *pile* et que dans le second ils se prononcent comme dans — je *pille*. Nous nous proposons de rejeter le double l l dans tous les mots où il ne se prononce que comme dans ut*ile*, *île*, doc*ile*, et de ne le conserver que lorsque, précédé de la voyelle *i*, il doit représenter le son mouillé, comme dans — fille, famille, quille, vétille, cheville, &c. — Nous

conserverons cependant, quoiqu'à regret, cette combinaison dans le mot *ville* (cité), non pas à cause de son étymologie italiène, mais parce que ce mot aurait pour homonyme l'adjectif *vile*, et que, si nous le pouvions, nous voudrions faire disparaître jusqu'à la possibilité des mots à double sens.

Nous dirons, pour nous résumer, qu'en attendant que les tems permettent d'étendre plus loin la réforme orthographique, nous nous bornerons à ne jamais doubler dans le corps d'un verbe les lettres qui ne sont pas doubles au présent de l'infinitif ou au participe actif présent; que nous formerons régulièrement les adjectifs féminins en ajoutant un *e* muet au masculin, toutes les fois que, d'accord avec la prononciation, nous pourrons élaguer le redoublement de la consonne, soit par simple suppression, comme dans fol, *fòle*, mol, *mole*, sot, *sote*, bon, *bone*, &c., ou en remplaçant la consonne par un accent grave, comme dans — mortel, *mortèle*, européen, *européène*, &c.; qu'enfin, à l'exception du mot *ville*, urbs, Stadt, nous supprimerons un *l* partout ou le double ll n'est pas mouillé.

A l'avenir toute la partie grammaticale de notre journal sera orthographiée d'après le système de réforme que nous proposons, sans nous flatter de le voir adopter de long-tems. Celui qui ensemence n'est pas toujours certain de recueillir, mais il sait que, d'ordinaire, les fruits ne sont point perdus pour ceux qui viènent après lui, et cela suffit.

De quelques expressions vicieuses dont on se sert généralement.

On écrit souvent au commencement ou dans le corps d'une lettre: — Je viens vous prier, je viens vous informer, je viens vous exposer, &c. Mais on écrit pour ne point se déplacer, pour ne pas *venir;* et dans ce cas, il est absurde de se servir précisément d'une expression qui dit le contraire de ce que vous faites. Cette locution n'est bone qu'en s'adressant de vive voix à une personne auprès de laquèle on arrive, chez laquèle on vient.

— Beaucoup de gens disent: Je m'en vais vous dire, je m'en vais avoir l'honneur de vous expliquer cela, &c. Cette expression est aussi ridicule que vicieuse, et l'analyse le prouve. — *Je m'en vais* signifie je vais d'ici; *en* paraît une abréviation de l'*inde* latin, et marque le lieu d'où l'on part. Le sens est qu'on est sur le point de citer. Il faut dont dire: — Je vais vous dire, je vais vous exposer le fait, je vais avoir l'honneur, &c.

— On dit, *il est bien portant*, *je n'ai jamais été aussi bien portant,* &c., en parlant de sa santé ou de celle de quelqu'un. C'est une façon de parler provinciale qui n'a pas le sens commun. En voici la preuve. — Tout attribut combiné, soit réciproque, soit réfléchi, se conserve dans l'attribut particulier qui participe à sa nature: on dit se promener et se promenant, se nuire réciproquement et se nuisant réciproquement; donc il faut *se portant bien*, et non *portant bien.* D'ailleurs *portant* a besoin d'un com-

plément, et ce complément est *se*. *Il se porte bien*. Voilà l'expression du bon usage et de la raison.

On dit *n'y pas voir*, *n'y voir goutte*, *y voir clair*. L'usage, en admettant ces expression, a sanctionné de lourdes fautes, à moins qu'on ne veuille exprimer une relation spéciale à quelque lieu obscur, à quelque affaire embrouillée. Dans ce cas on doit dire: Cette chambre n'a pas assez de jour, *on n'y voit goutte*. Envain les avocats ont jeté de l'obscurité dans cète affaire, les juges y verront clair. — Quand il s'agit de voir en général, du sens de la vue physique, *y* est un mot qui n'est appelé ni par le sens ni par l'oreille, et qui choque la raison, en donnant à la proposition un complément sans objet.

On dit — *Il faut savoir sacrifier une partie pour sauver le tout*. Mais si *le tout* est sauvé, quèle partie sera sacrifiée? L'absurdité est choquante. Dites: — Il faut sacrifier une *partie* pour sauver *le reste*.

Beaucoup de gens ont coutume de terminer leurs lettres par cète formule: — *Je suis avec une profonde estime*. L'estime est-elle profonde? Non; elle peut être *grande*, *parfaite*, mais non *profonde*, non plus que *superficièle*. On dit bien *un profond respect*, et

c'est comme si l'on disait: profondément baissé devant vous, je considère ou regarde votre mérite; mais on ne se baisse pas pour dire à quelqu'un qu'on l'estime. Et il est à remarquer que c'est le plus souvent un inférieur qui parle de la sorte, et blesse à-la-fois la politesse et la logique. — Au reste on pourrait peut-être trouver dans les locutions bizarres adoptées pour terminer une lettre l'embarras qu'on éprouve de se trouver placé entre les exigences de la politesse et celles de la vérité. On voudrait ne blesser ni l'une ni l'autre, et comme elles ne sont pas toujours d'accord, on se jète dans les *non-sens*.

SYNONYMIE ENTRE

Sembler, paraître, il me semble, il me paraît.

Sembler, c'est paraître sous des dehors plus incertains encore que ceux de l'apparence; c'est n'en avoir que l'ombre.

Paraître, c'est avoir l'air, la forme et l'apparence de la réalité; c'est aussi se montrer.

L'expression *il me semble* répond à l'idée *cela paraît ainsi à mon esprit, à mon imagination.*

Celui qui veut faire connaître l'impression que la vue d'un objet a faite sur ses sens, l'effet qu'il a produit à ses yeux, dit: *il me paraît.*

On est rarement ce qu'on veut paraître, on paraît souvent ce qu'on n'est pas.

La vertu est ce que l'hypocrite cherche à paraître.

Le flatteur ne fait connaître son opinion qu'en ajoutant — *Il me semble*; c'est à l'aide de ce subterfuge adroit qu'il peut changer d'avis, si son intérêt l'exige.

Il me semble, dit celui qui *s'imagine*; au contraire, celui qu'un léger doute retient encore dit: *Il me paraît*.

Il me paraît que oui, *il me semble* que non, dit l'insouciance, pour se débarrasser de ceux qui exigent une réponse.

Ce qui est *paraît*, mais ne *semble* pas.

La grandeur *semble* digne d'envie à celui qui n'en connaît pas les misères, mais aux yeux de la sagesse, elle ne *paraît* qu'un pompeux esclavage.

L'homme ne *semble* naître que pour *paraître* et *disparaître* aussitôt.

La vanité ne travaille qu'à *paraître*.

Il me semble que cela vous *paraît* ainsi; ..... dit malignement la curiosité, pour pénétrer le secret qu'on veut lui cacher.

La modestie dit: *il me semble*; la sagesse, *il me paraît*; celui qui est très-certain dit: *Il me semble que cela paraît* clair.

Il me paraît est plus voisin de la *certitude* que *il me semble*; *il me semble* est plus près *du doute* que *il me paraît*.

MLLE. JULIENNE ASSELBERGH.

ATTRAITS, APPAS, CHARMES.

Par le comte de Guibert, de l'Académie Française.

(Article inédit.)

Les attraits engagent, attirent; les appas séduisent; les charmes fixent. Je me peins Hébé avec des attraits, Armide avec des appas, Vénus avec des charmes.

Il y a toujours quelque chose de naturel dans les attraits, d'apprêté dans les appas, d'inexprimable dans les charmes.

Les attraits ont quelque chose de plus pur que les appas; les appas agissent plus directement sur les sens; les charmes semblent venir du ciel, et c'est surtout aux coeurs qu'ils s'adressent.

On pourrait, je crois, dire avec justice, les attraits d'une jolie femme, les appas d'une femme aimable.

Une femme honnête et sensible doit désirer des attraits plutôt que des appas; une femme galante doit préférer des appas à des attraits, mais toutes les deux n'auront qu'un règne passager, si elles manquent de charmes.

Une femme qui plait au premier coup-d'oeil á des attraits; une femme qui tourne la tête, ou, pour parler plus juste, la fait tourner, a des appas; cèle qui fait impression pour long-tems, cèle à laquèle on revient toujours, cèle enfin qu'on aime de plus en plus, a plus que des attraits, a mieux que des appas, elle a des charmes.

La femme qui réunirait tout est peut-être encore à naître; je n'en ai d'idée que par le portrait imaginaire consigné dans le temple de Gnide; mais heureusement on peut aimer à moins, et l'illusion de l'amour fait que la femme qu'on aime nous paraît tout posséder. Elle est en effet au-dessus de tout ce qu'on essaie de définir, de louer ou de peindre; elle est aimée.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

LE SIÈCLE ET LA POÉSIE,

(*Fragment inédit.*)

Salut! flambeau sacré, dont la flamme féconde
S'allume dans les cieux pour éclairer le monde:
Divine Poésie, ô toi dont les accens
Tour-à-tour gracieux, plaintifs et menaçans
Révèlent à nos coeurs, surpris de sa puissance,
Des sentimens divers la magique présence,
Quand tes vastes rayons peuvent grandir encor,
Quand le siècle frappé rend un sublime accord,
Tes vulgaires amans osent-ils bien se plaindre
Que ton feu pâlissant menace de s'éteindre,
Que l'empire des vers aux regards étonnés
N'offre plus que des champs trop souvent moissonnés,
Dont le sol épuisé par un luxe inutile
De roses sans parfum couvre son sein stérile.

Insensés! .... ainsi donc se cachent à vos yeux
Ces fleurs que sous vos pas font éclore les dieux!

Ainsi vous dédaignez ces palmes immortelles
Que vous pouvez cueillir dans des routes nouvelles!
Et quand, pour découvrir ce précieux trésor,
Vous n'aviez qu'à fouler un terrain vierge encor,
Votre muse accusant le siècle d'indigence
Sous cet étroit manteau voile son impuissance.

Ils ne sont plus ces tems où le Français léger,
Insouciant d'un joug qu'il n'osait pas juger,
Pour repousser ce roc qui retombait sans cesse,
Faisait de la gaîté son unique déesse.
Rien ne pouvait fixer son esprit inconstant.
Courbé sous les impôts, il payait en chantant,
Et se croyait vengé, lorsque dans sa colère,
Il avait d'un couplet puni le ministère.

Plus tard nous avons vu, par l'Amour enchaînés,
Nos auteurs tout-à-coup vers son temple entraînés,
Fatiguer les échos de leurs tendres alarmes.
Ce n'étaient que soupirs et qu'amoureuses larmes.
Heureux quand la beauté dont ils étaient épris
Voulait bien accueillir le Bouquet à Chloris.
Alors leurs noms vainqueurs du tems et de l'orage
Du flot rongeur des ans croyait braver l'outrage,
Et contre un madrigal en tous lieux répété,
Ils escomptaient vivans leur immortalité.

Du sein de cette foule inerte et ridicule
Sortirent cependant nos modernes Tibulle:
Par le goût épurés, leurs vers voluptueux

Dépouillèrent l'amour d'un jargon fastueux:
Loin d'être recherché, leur chant ne fut que tendre,
Et du coeur échappé, notre coeur put l'entendre.
Qui de nous, les suivant au sein de ces bosquets,
Qui courbaient autour d'eux leurs feuillages discrets,
Heureux de leur bonheur, triste de leurs alarmes,
N'a senti dans ses yeux rouler de douces larmes,
Sans pouvoir distinguer, palpitant de désir,
Si ces larmes étaient de peine ou de plaisir?

Pourquoi si gracieux, si tendres, si faciles,
Leurs accens charmaient-ils nos oreilles dociles?
C'est que, du tems qui fuit accompagnant le cours,
Dans un siècle galant, ils chantaient les amours,
Et qu'ils ont su trouver, loin des routes tracées,
Pour de nouveaux objets, de nouvelles pensées.

Ainsi qu'eux, des vieux tems chassant le souvenir,
Dans le sein du présent puisons notre avenir.
Comme un torrent de lave, au travers de notre âge
Les Révolutions ont marqué leur passage,
Et le siècle attristé demande en ses douleurs
D'énergiques accens et d'héroïques pleurs.
Chantons donc!.... mais non plus sur la lyre amollie
Que Tibulle accordait aux genoux de Délie;
Banissons de nos chants les amours trop usés
De ces Dieux qu'aux Romains les Grecs ont imposés.
Non que je nie ici les grâces dont Homère
Sut revêtir jadis leur troupe mensongère,
Mais le char d'Apollon classiquement traîné

S'est déja trois mille ans dans les cieux promené.
Jupin depuis ce tems à l'Olympe préside,
Neptune règne en paix sur la plaine liquide,
Et par de-là le Stix l'inflexible Pluton
Livre les grands forfaits aux serpens d'Alecton.
Assez profondément ils ont marqué leur place
Sur ce globe inconstant où tout change et s'efface;
Il est tems d'oublier leur Parnasse fictif:
L'époque est sérieuse et veut du positif.
Détrônant des neuf soeurs la famille éternelle,
Notre siècle a vu naître une muse nouvelle
Et debout au sommet du Pinde déserté,
Elle a dit: — Chantez-moi: Je suis la Liberté!

A cette même voix qui grondait sur la France,
Jadis un peuple entier, devinant sa puissance,
Se leva tout-à-coup et, déniant leurs droits,
Sous les débris du trône, il écrasa les rois.
Si le bruit imposant de leur chute rapide
N'a pas frappé ton coeur comme un écho stupide,
Poète, prends ta lyre et, Childe Harold nouveau,
A ce vaste incendie allume ton flambeau;
Porte tes pas errans jusqu'au fond des abîmes
Où les tyrans du jour entassaient leurs victimes;
De la nuit du tombeau traîne leur souvenir
Devant le tribunal où siège l'avenir.
Là, dans tes jugemens qu'approuvera l'histoire,
Verse sur chacun d'eux le mépris ou la gloire;
Exhaltant dans tes vers un noble assassinat,
Suis le fer de Corday jusqu'au coeur de Marat;

De son pouvoir rival évoque le complice,
Peins-le pâle et tremblant à l'aspect du supplice,
De ses bras enchaînés suppliant le bourreau . . . . .
Puis oppose soudain à ce hideux tableau
Ces fiers républicains dignes des jours antiques,
Qui saluaient la mort de chants patriotiques.

Mais si les échafauds dressés de toutes parts
De leur reflet sanglant fatiguent tes regards,
Fixe-les sur ces champs où plane la victoire.
Là le sang coule aussi, mais versé pour la gloire.
Là serrant avec nous un éternel lien,
Fier du nom de soldat, un Prince citoyen,
A Jemmape, à Valmy rangé sous nos bannières,
De l'univers vaincu nous ouvre les barrières.

Vois-tu plus loin grandir sous la poudre des camps
Un jeune homme vieilli par nos combats fréquens?
Seul, parmi ces guerriers que son génie étonne,
Il sait où la victoire a caché la couronne:
Porté sur un pavois élevé par ses mains,
César . . . . il nous rendra l'aigle des vieux Romains;
Et révélant soudain ses volontés hautaines,
De l'or des nations nous forgera des chaînes.

Vois-tu sa main passer sur son front soucieux.
Et ses sourcils pensifs s'abaisser sur ses yeux?
Comme le montagnard fier de sa double vue,
Par lui dans le lointain sa gloire est entrevue,
Et sans cesse rêvant le pouvoir souverain,

Il nous courbe en espoir sous son sceptre d'airain.

Mais nul n'a pressenti sa puissance usurpée;
Sa main n'agite encor qu'une invincible épée;
Et lorsque de sa chute il poursuit l'attentat,
En lui la Liberté voit son premier soldat,
Des hauteurs où la France au Piémont s'allie.
Son regard conquérant dévorait l'Italie,
Quand soudain devant lui, triste et le front voilé,
D'un empire détruit le spectre mutilé
Se dresse lentement et, secouant ses chaînes,
Proféra, pour lui seul, des paroles humaines!
Et l'on dit que la nuit, lorsqu'autour des foyers
La flamme du bivouac rassemble les guerriers,
Le soldat qui veillait sur sa tente isolée,
Où de Napoléon la paupière accablée
Implorait du sommeil le repos d'un moment,
L'entendit exhaler un long gémissement,
Et révélant, en songe, une terreur soudaine,
Comme un cri douloureux murmurer..... Sainte-Hélène!

Le jour paraît enfin, et ses premiers rayons
Retrouvent le héros guidant ses bataillons
Vers ces champs où Mantoue, à sa marche guerrière,
Un instant de ses murs oppose la barrière;
Mais bientôt renversés, ces superbes remparts
Ont vu sur leurs débris flotter nos étendards,
Et l'aigle des Germains vaincue et prisonnière,
Devant les trois couleurs courber sa tête altière.

Vers de nouveaux succès si tes pas l'ont suivi,
Ecoute le canon qui gronde à Mondovi.
A ce bruit emporté comme un écho de gloire,
Arcole a répondu par un cri de victoire;
Tout cède: c'est en vain que l'ennemi tremblant,
D'armes et de soldats hérisse un pont brûlant,
Par un dernier effort que le succès couronne,
Le drapeau de Lodi de ses plis l'environne;
Et, calme au sein des feux grondant de toute part,
Il oppose à la mort ce fragile rempart.

. . . .

. . . .

A. Dumas.

PENSÉES, POINTES, BONS-MOTS, CITATIONS.

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité; il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible.

L'homme heureux par l'illusion à sa fortune en agiotage; l'homme heureux par la vérité à sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions.

L'homme sage en même tems qu'honnête se doit à lui-même de joindre à la pureté qui satisfait sa conscicnce, la prudence qui devine et prévient la calomnie.

La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

Il est rare que l'homme n'ait pas un penchant

dominant auquel il cède à son insu, malgré les sévères admonitions de la sagesse.

Il ne faut point juger un homme par quelques actions éparses qui tiennent à la faiblesse inhérente à sa nature, mais bien par l'ensemble de ses principes et de son caractère.

Il faut parer sa modestie de sa fierté, afin d'empêcher qu'on ne prenne quelque avantage sur elle.

Tout homme qui se connaît des sentimens élevés a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de parler de son caractère plutôt que de sa position.

On dit communément qu'on s'attache par ses bienfaits. C'est une bonté de la nature, car il est juste que la récompense de bien faire soit d'aimer.

En fait de sentiment, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

On dit ordinairement *faire des châteaux en Espagne*, pour se créer d'agréables chimères. Marivaux qui avait la manie contraire, c'est-à-dire qui voyait tout en noir, disait: — *Je me fais des cachots en Espagne.*

Ce n'est que vers l'âge de trente ans que les femmes commencent à garder les lettres d'amour. Quelqu'un a dit à ce sujet que c'est parce qu'elles veulent conserver le souvenir de ce qui leur échappe.

Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entr'eux jouissance, ou mémoire ou désir.

Il y a des redites pour l'esprit et pour les oreilles; il n'y en a pas pour le coeur.

Le tems et les bienséances ont fait succéder dans les galanteries le piquant du mystère au piquant du scandale.

On dit, mais à tort peut-être, que les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

En général, les vieilles dévotes ne donnent à Dieu que les restes du diable.

Un plaisant a dit avec assez de raison, qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins et dans le coeur une case de plus que chez les hommes. Les femmes n'adoptent ce lazzi qu'à moitié.

NOTES HISTORIQUES.

En 1348, Jeanne I, petite fille de Robert II, roi de Naples, née en 1327 et étranglée en 1382, à l'âge de cinquante-cinq ans, par ordre de son neveu Charles de Duras, dont elle était la bienfaitrice, ayant été obligée de quitter Naples, pour fuir l'invasion de Louis I, roi de Hongrie, se réfugia à Avignon, ville qui lui appartenait, ainsi que toute la Provence. La même année (1348), Louis étant retourné en Hongrie, les partisans de Jeanne lui envoyèrent des députés pour la supplier de revenir. La reine ne demandait pas mieux, mais il lui fallait de l'argent, et elle en manquait entièrement.

Le pape Clément VI, qui tenait alors sa cour à Avignon et qui était protecteur déclaré de Jeanne, sembla à la reine l'ami qui pouvait l'aider dans le besoin présent. Elle lui fit part de son embarras, et le Saint-Père trouvant Avignon fort à sa convenance, profitant de la conjoncture, lui proposa de lui vendre le comtat. Mieux vaut un royaume qu'un comtat, pensa la reine, et comme elle n'avait point d'autre ressource, elle consentît à la cession pour la mince somme de quatre-vingts mille florins d'or qui ne furent jamais payés. C'est donc ainsi que le comtat d'Avignon et ses habitans devinrent la propriété temporelle du pape jusqu'en 1792, époque où le comtat d'Avignon fut réuni à la France sous le nom de Département de Vaucluse.

Barthélemy Prignano, né dans le royaume de Naples et sujet de la reine Jeanne I, fut élu pape le 9 avril 1378, et prit le nom d'Urbain VI. Jeanne qui n'était pas fort tranquille dans ses états, crut que ce nouveau pontife lui serait favorable; mais les rois ont rarement de véritables amis. Elle lui envoya de riches présens, afin de s'attirer sa bienveillance; mais ce pape, d'un caractère fier et bizarre, reçut les présens comme un hommage qui lui était dû, et mortifia d'une manière très-sensible Othon de Brunswick, époux de Jeanne en quatrièmes noces. Ce prince, à l'exemple de sa femme, avait comblé le pape de présens, et s'était rendu auprès de lui, pour

lui faire hommage. Un jour qu'Othon avait dîné avec le Saint-Père, à l'heure de la collation, ce prince en présence de plusieurs cardinaux, lui offrit à boire à genoüx; mais Urbain affecta de le tenir long-tems dans cette posture humiliante, jusqu'à ce qu'un cardinal l'eût, à plusieurs reprises, averti qu'on lui présentait à boire.

On remarqua qu'il y avait loin de-là à la sainte humilité du prince des Apôtres.

DE L'ORDRE DE LA TOISON-D'OR.

L'ordre fameux de la Toison-d'Or, l'un des principaux de l'Europe, que le roi d'Espagne et l'empereur d'Autriche se disputent encore, et dont tous les deux se disent Grands-Maîtres, fut institué en 1429 par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, à l'occasion de son mariage avec Elisabeth de Portugal. Le but de cet ordre, dans son origine, était de disposer les seigneurs de la cour de Philippe à faire, sous son commandement, la guerre aux Turcs, de faire respecter la religion et de les attacher davantage au soutien de ses états. Le but n'existe plus, mais l'ordre reste. La devise de cet ordre est *ante ferit quam micat*, — il frappe avant que la lumière brille — fesant allusion aux fusils et aux pierres-à-feu entrelacées dont le collier se compose.

NATION ET PATRIE.

Il y a dans les langues des mots d'un usage essentiel, dont la définition est une des nécessités de la condition sociale de l'homme, et sur lesquels cependant on ne s'est jamais bien compris. Tels sont particulièrement les deux mots nation et patrie.

Suivant le grand nombre, *nation* et *patrie*, expriment une fraction de la race humaine et du territoire commun, qui est enclavée entre de certaines limites, qui s'étend jusqu'à certaines montagnes, ou qui est bornée par certain fleuve ou par la mer. Là finit la *nation*, la *patrie*, là se relâche ou se brise le lien moral, la sympathie fraternelle des peuples.

Suivant qu'on est impressionné, on établira en principe que la *patrie*, c'est le sol ou les institutions; et alors il ne restera que deux choses à définir: *le sol et les institutions*.

Le sol: c'est-à-dire un terrain vague, irrégulier, incertain, toujours modifié, toujours modifiable, qui s'est accru par les conquêtes ou les usurpations, que la guerre envahit ou morcèle, qu'une inondation submerge et change en un lac ou en un vaste champ de boue, qu'un tremblement de terre bouleverse, qu'un volcan couvre de laves, qui a subi les lois de cent maîtres, qui a porté cent noms divers, et que la vicissitude éternellement instable des évènemens a cadastré sous un nom commun avec les pays qui le touchent.

Les institutions: c'est-à-dire le caprice plus

ou moins muable d'une poignée d'hommes qui ont acquis, on ne sait comment, le droit de convertir le prestige d'un vieux mot en légitimité, les concessions d'une popularité factice en législation, des mensonges en préjugés et d'autres mensonges en doctrines.

O j'aimerais cent fois mieux la définition de l'égoïste ou du sage, qui appèle *patrie* l'endroit où il est bien! Mais ce n'est rien que tout cela, et ce que c'est, la nature nous l'apprend.

La société, c'est la parole; la nation, c'est la langue. Tous les hommes qui ont pratiqué une même langue au sortir du berceau forment une famille naturelle. Mes conationaux ou compatriotes sont à Saint-Marin et dans le petit rayon qui forme sa banlieue, et non dans le duché d'Urbino que mon oeil aperçoit de toutes parts au-delà du territoire exigu de ma petite république. La patrie pour un Genevois ne s'étend pas au-delà de son beau lac; elle est à Genève et non pas à Berne, quoique la ci-devant république fasse partie de la confédération helvétique. Il y a un rapport national intime entre le Français et le créole de la Martinique ou le colon du Canada: entre l'Allemand des provinces rhénanes, le Basque des vallées pyrénéennes, le paysan sauvage de l'Armorique et le Bas-Breton, il n'y en a point. — L'Écossais, l'Irlandais et l'Anglais vivent sous un même sceptre, ils ont des institutions communes, mais ils ont un langage de famille différent: demandez à l'Ecossais s'il est Anglais, il vous dira que non, qu'il est Ecossais; demandez à l'Anglais

s'il reconnait l'Irlandais pour son compatriote,..... un *non certainement* sera l'infaillible réponse. Un Courlandais ne dit jamais — *je suis Russe* — quand il s'agit de sa nationalité.

La patrie, à proprement parler, pourrait se circonscrire entre *la maison natale et le cimetière de la paroisse*, et on la mesurerait avec un lange appendu à un suaire. C'est l'endroit où l'on s'est développé, où l'on a grandi sous les yeux de sa mère; c'est l'endroit où l'on a accompagné le cercueil des siens au trou qui les dévore. Avec une grande extension c'est l'endroit où croissent des fleurs que j'ai cueillies, où se meuvent des quadrupèdes, où chantent des oiseaux, où bourdonnent des insectes qui m'étaient familiers, où l'aspect des scènes naturelles est le même qui a égayé mes premiers regards. Quand, paysan alpin, j'arrive à l'oranger en pleine terre; quand j'entends mugir les vagues contre les falaises; quand je vois fumer le volcan, j'ai changé de patrie. A mon entrée dans les forêts de la Croatie je me jetai avec transport sur la terre et je tentai de la saisir dans mes embrassemens: c'est ma *patrie* ou son imitation à-peu-près parfaite; mais bientôt le langage des hommes vint me tirer de ma douce erreur; ce n'était pas le mien. Cette *patrie*, je l'ai cherchée aussi vainement à Marseille que si les Phocéens avaient planté leurs tentes la veille sur ses rivages. L'idée de la *patrie* est une notion d'habitude.

Le Taïtien de Bougainville retrouva un jour sa patrie au Jardin-des-plantes à l'extrémité de Paris,

en y découvrant un arbrisseau de son île; et puis il la perdit en apprenant que cet arbrisseau avait été cultivé dans une serre.

Une nature, voilà la *patrie* de l'homme. Une langue, voilà la *nation* du citoyen.

Il y a cependant une autre *patrie* encore; c'est le petit espace de terre où se rencontrent deux hommes de bonne foi qui se comprènent et qui s'embrassent.

CH. NODIER.

DE LA POÉSIE CHEZ LES FEMMES.

(*Second article*).

L'Italie est par rapport à nous en retard de deux siècles, car c'est dans le quatorzième seulement que Richarde et Selvaggi inscrivit son nom en tête d'une liste où d'autres noms se pressèrent bientôt en foule.

L'Angleterre est encore bien plus tardive, puisqu'il faut arriver au dix-septième siècle pour voir une nommée miss Behen ébaucher quelques vers. Dans le dix-huitième, milady Montague semble vouloir donner l'élan aux génies poétiques de ses concitoyennes; mais ses efforts retombent d'eux-mêmes devant cette figure pâle et flegmatique, devant ces yeux auxquels on ne semble permettre d'attention que pour les plus minces détails du ménage, devant ces yeux qui ne se lèvent qu'avec crainte devant une mère, et qui se lèvent si souvent avec haine

devant un époux; c'est qu'en Angleterre, malgré et contre le christianisme, se retrouve la confirmation du principe appliqué à l'antiquité, c'est qu'en Angleterre la femme est non-seulement délaissée et maudite par les institutions sociales, mais encore méprisée dans un ménage où elle se constitue l'esclave d'un homme qui peut au premier jour la mener au marché la corde au cou. Accablée par une système si flétrissant, que devient son intelligence? Esclave comme sa volonté. Que l'Anglais corrige ses moeurs, que sa femme soit son égale, et l'Anglaise, douée d'une si tendre *sensibilité* ne tardera pas à briller au Parnasse à côté de ses illustres contemporaines.

Jetons enfin sur l'Orient un vaste coup-d'oeil qui l'embrasse dans tous ses tems et dans tous ses peuples; et, si parmi ces livres où la poésie déborde à chaque vers, si dans ce théâtre si fécond et si naïf, nous ne voyons d'illustration que pour les hommes, pensons au sérail et à la polygamie.....

L'histoire a fini son rôle. Elle nous a montré la naissance de la poésie chez les femmes; à nous maintenant de chercher ce que cette poésie peut et doit être; à nous de chercher dans son coeur lui-même; car elle n'écrira bien que ce qu'elle sentira fortement, et tout ce qu'elle sentira, les diverses époques de sa vie nous le raconteront. Fille, amante, épouse et mère, lorsque la femme a compris le sens de ces quatre mots, elle a parcouru le cercle entier de son existence morale, et si elle n'a pas encore vécu toute sa vie, elle a vécu toute son âme. Eh

bien! puisque telles sont les limites du monde où son coeur doit puiser toutes ses sensations, qu'elle même sache y trouver des inspirations pour sa muse, et qu'elle n'aille pas au-dehors glaner dans un champ où d'autres ont seuls le droit de récolter. Je le sais, si madame de Staël vivait encore, et que ces lignes tombassent entre ses mains, sa plume, comme autrefois, s'irriterait contre le prétendu mépris et l'esclavage avilissant où l'on tient l'esprit de ses semblables; mais madame de Staël proclamant que le génie ne connaît pas de sexe, madame de Staël nous offrant avec complaisance son portrait dans les caractères de Delphine et de Corinne, madame de Staël a-t-elle jamais su ce que c'était qu'une femme? Oh! qu'il y a loin d'elle à cet être timide et plein de douceur dont la voix ne s'élève jamais qu'en tremblant, et pour nous dire ce qu'il a senti bien plus que ce qu'il a pensé. Oui, oui, que la femme poète reste femme avant tout, et les émotions qui rempliront sa vie arracheront à sa lyre des accords assez touchans. Et d'ailleurs ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'entre la femme et la poésie il existe une merveilleuse ressemblance: tandis que l'homme dépense sa vie au-dehors, la femme, étrangère au tumulte des affaires et au choc des passions politiques, se retire en elle-même et ne vit que de sentiment. Et c'est le sentiment aussi qui anime et qui fait vivre la poésie. L'une est tout coeur, l'autre est l'image du coeur; pour être poète, il ne manque donc à la femme qu'une voix digne de faire entendre cette poésie

muette qui dort au fond de son âme. Son sort n'est-il pas assez beau, et se plaindra-t-elle d'être une Clotilde de Surville ou une Dufrénoy, parce qu'elle n'aura chanté que ce que son coeur aura senti?

Jusqu'ici il a été question seulement des femmes qui ont écrit en vers; il est inutile de dire, je pense, que toutes celles qui ont trouvé dans la prose un interprête plus facile de leurs pensées ont été emportées par le même mouvement des lumières et qu'elles ont subi la même influence de l'éducation chrétienne. D'ailleurs, pour être poète, il n'est pas de rigueur de mesurer et cadencer des mots, et il s'est rencontré des femmes qui ont conçu cette poésie non rimée dont Mr. de Châteaubriand nous a découvert toutes les richesses. P. D.

RÉCLAMATIONS D'UN ABONNÉ.

L'estime particulière que nous fesons de M. F. C. A. Schreuel, professeur de peinture et ancien officier hollandais, nous impose l'obligation d'accueillir la réclamation suivante. Nous regrettons que le but et l'esprit de ce journal ne nous permettent point d'insérer en entier l'article très-bien conçu de M. le professeur Schreuel; mais il nous est impossible de nous engager dans une polémique toute politique, vu que notre journal est purement didactique. Nous nous contenterons de dire ici que l'article en question est empreint de ce sentiment patriotique qui honore toujours un citoyen conscientieux, quelque opinion qu'il professe, et que sous ce rapport, il se-

rait lu avec intérêt par toutes les classes de lecteurs, s'il était inséré dans un journal affecté à ce genre de publications.

„Monsieur,

C'est avec douleur et même avec indignation, veuillez me passer le mot, que j'ai lu dans votre utile Journal, page 159 et suivantes du No. 4, l'article *Origine de la maison de Nassau.*

Non, le roi Guillaume n'a point allumé les incendies de la Belgique, et loin que la dévastation de ce pays puisse être attribuée à ce prince aussi juste que sage, elle doit l'être uniquement à des Belges qui ont entraîné le peuple à de trop coupables excès. Pendant les quinze années que le roi Guillaume a régné sur la Belgique, tout dans ce pays a prospéré par ses soins paternels, et certes ce n'est pas la Hollande qui a eu à se féliciter de son union avec la Belgique; car pendant que celle-ci voyait fleurir son commerce et son industrie, au moyen des débouchés que lui avait ouverts la Hollande; pendant que ses mines étaient exploitées avec avantage et que l'instruction publique recevait toute l'extension que comportait le système scolaire du clergé catholique, la Hollande souffrait de la concurrence, et ne semait des bienfaits que pour recueillir de la haine et des outrages.

Il ne faut pas non plus confondre le passé et le présent. Si dans l'illustre maison d'Orange-Nassau on compte quelques crimes, comme partout ailleurs, on ne saurait, sans injustice, s'empêcher d'y compter

beaucoup de grandes vertus. C'est à la maison de Nassau que les Sept Provinces-Unies ont dû l'établissement et le maintien de leur liberté et de leur prospérité; et toutes les fois que des circonstances contraires ont forcé cette auguste famille à s'éloigner du sol de la Hollande, le malheur a pesé sur un pays dont elle fait la félicité, etc., etc.“

Conspiration des fils de Barneveldt contre Maurice de Nassau, meurtrier de leur père, et réponse magnanime que la veuve du grand-pensionnaire fit à ce prince.

Les fils de Barneveldt, privés de leurs emplois et de leurs biens, ayant sans cesse devant les yeux l'image de leur père assassiné par le Stathouder, résolurent de venger sa mort, et conspirèrent contre ce prince. La haine que les Hollandais portaient à Maurice leur fit trouver des complices, mais, près d'exécuter leur dessein, ils furent découverts par quelques imprudences. Grouneveldt, le moins coupable, fut arrêté; l'autre eut le bonheur d'échapper aux poursuites.

La Haye vit ses échafauds teints du sang des nombreux amis des jeunes Barneveldt. On punit de mort tous ceux qui avaient eu connaissance du complot et ne l'avaient pas révélé. Lorsque la malheureuse mère apprit que son fils avait été condamné à perdre la vie, elle se présenta devant le Stathouder pour lui demander la grâce du coupable.

Il me paraît étrange, lui dit Maurice, que vous

fassiez pour votre fils ce que vous avez refusé de faire pour votre époux.

Je n'ai pas demandé grâce pour l'innocent, Prince, lui répondit la digne veuve; je la demande pour le coupable.

Tant de grandeur d'âme aurait dû toucher le féroce Stathouder; mais Groneveldt fut envoyé au supplice et il reçut le coup fatal avec un courage digne du malheureux auteur de ses jours.

TRAIT DU CARACTÈRE DES GRECS.

(*Peint par Pouqueville*).

Les Grecs de Janina sont charitables; rien n'a pu effacer cette qualité de leur coeur. Ils ne détournent point leurs regards d'un homme accablé par la disgrâce du Satrape, et tous les malheureux, sans distinction, sont l'objet de la sollicitude publique. Les prisons qui regorgent de victimes, auxquelles leur tyran n'accorde que des fers, tombent à la charge de la ville, qui pourvoit à leurs besoins. Chrétiens, Turcs ou Juifs, la charité les ombrage d'une égale affection. Sans distinction de culte, elle leur fournit des vêtemens selon la saison et une nourriture journalière pour leurs besoins. Des hommes et des femmes se dévouent pour demander l'aumône, non en fesant des quêtes où la vanité du siècle perce en implorant la commisération, mais en se couvrant du cilice, chargé du sac de la mendicité et en frappant aux portes pour demander le pain du pauvre.

A la mort d'un proche parent une famille opulente fait pendant plusieurs jours la dépense de la nourriture de toute une chambrée de ces infortunés, et les dames, suivies de leurs domestiques, président elles-mêmes aux distrubitions des alimens qu'elles se font un devoir de préparer de leurs mains. — Noble et sublime fonction!

Elles ne dédaignent pas de soulever la tête défaillante d'un vieillard accablé de douleurs, et le crime puissant respecte ce dévoûement généreux de la charité chrétienne! Mais de combien de bénédictions est comblé celui qui brise les fers des prisonniers! — Que veux-tu de moi? Dispose de mes grâces, disait un jour le fameux Ali Pacha à un étranger auquel il voulait prouver sa générosité; — prononce. — La liberté de quelques prisonniers, répondit l'étranger. — Ali, regardant ses officiers, dit: „D'autres me demanderaient de l'or — mais celui-ci est Français!“ — La grâce tarda, mais elle fut enfin accordée, et cet évènement répandit dans Janina une joie pareille à celle d'une famille qui retrouve des enfans chéris qu'elle croyait perdus. —

ANECDOTES.

J'ai connu à Rome un gentilhomme anglais nommé Aclam qui s'amusait à manger une grande fortune pour plaire à sa fille, belle personne, pleine de talens, mais qui avait la manie des antiquités, sans

avoir les connaissances archéologiques nécessaires pour diriger dans le choix des médailles, mosaïques, bas-reliefs, etc, dont elle faisait acquisition à tort et à travers. Le père avait une passion toute contraire, mais plus raisonnable; il était friand et gourmet par excellence, et il n'aimait pas à manger son bien tout seul. Il avait donc un excellent cuisinier, et chaque jour une douzaine de gais convives vantaient à table ses mets délicats et ses vins choisis.

A l'époque où je l'ai connu, il avait un cuisinier napolitain qui n'aurait pas craint de se mesurer avec Verry. Ce cuisinier, qu'il avait amené d'Angleterre et qui le serait depuis trois ou quatre ans, était en même tems son courrier en route. L'anglais généreux était fort content de son service, et le napolitain le servait avec plaisir; car, outre qu'à cette époque les Anglais avaient encore la coutume de payer un mémoire sans marchander, il avait, en sa qualité de bon écuyer, l'honneur d'accompagner Miss Aclam au manège, et la jeune anglaise était bonne et généreuse. Malgré cet heureux accord du maître et du cuisinier, il arriva que l'anglais ayant dîné chez le marquis Torloni son banquier, y mangea d'un pâté si bon que son napolitain ne put parvenir à lui en faire un pareil, ce qui l'irrita au point de le traiter de mauvais marmiton. Le napolitain peu endurant se promit de se venger en lui prouvant qu'il était maître dans son art. En partant d'Angleterre son maître lui avait donné une paire de culottes de peau de daim, et depuis ce tems il s'en servait pour courir la poste. Il résolut d'en faire un

pâté avec tous les assaisonnemens qu'il jugea capables d'irriter l'appétit de son maître, et il réussit. Le pâté fut servi et trouvé si parfait par tous les convives, que l'anglais, dans la joie de son coeur, fit appeler le napolitain pour lui en faire compliment; mais il ne se borna pas aux éloges, il voulut savoir quelles étaient les substances dont il s'était servi pour composer ce délicieux pâté.

Le napolitain rusé, qui se doutait bien du résultat de sa confession, se laissa long-tems prier avant de consentir à le satisfaire; mais le maître ne voulant pas en démordre, et sa curiosité étant irritée par la résistance, il le menaça de le renvoyer, s'il ne lui disait sur l'heure son secret.

Monsieur, je vais vous satisfaire, mais si vous me renvoyez ensuite, me donnez-vous votre parole de me payer trois années de mes gagés, pour me dédommager de la perte de mon secret?

Oui, dit l'anglais, sans réfléchir à la possibilité du renvoi.

Eh bien! Monsieur, la base de mon pâté, c'était la vieille culotte de peau que vous me donnâtes quand nous partîmes d'Angleterre.

A ces mots quelques convives partirent d'un éclat de rire, quelques autres firent la grimace, madame Aolam déclara que c'était affreux et qu'elle ne mangerait plus rien qui fût sorti de ses mains, la jeune Miss se pinça les lèvres, et le père, après avoir réfléchi un moment, se leva, compta trois cents louis à son cuisinier et lui ordonna d'aller faire des pâtés ailleurs, en le priant de garder son secret.

Le lendemain toute la ville riait de la plaisanterie, et M. Aclam prenait la route de Naples.

BAUMGARTEN ET LA PERDRIX.

Le célèbre Baumgarten, connu par les excellens écrits qu'il a publiés sur la musique, fut, dans son enfance, placé chez M Kunzen, musicien très-habile, pour y étudier les principes de son art Un jour que la cuisinière était sortie, M. Kunzen mit lui-même à la broche une perdrix pour son souper. Ayant besoin de sortir à son tour, il chargea le jeune Baumgarten du soin de surveiller la perdrix jusqu'à son retour. La perdrix se trouvant cuite à point, et Kunzen ne rentrant pas, l'enfant ne put résister au désir d'en goûter, et après l'avoir long-tems contemplée d'un oeil avide, il y porta la main, en détacha une cuisse et la mangea en tremblant de tous ses membres. Bientôt après, la gourmandise étant plus forte que la peur, il détacha la seconde et la mangea de même. Alléché de plus en plus, et comme on dit, l'appétit venant en mangeant, il se persuada que, puisqu'il tardait tant, le maître ne rentrerait pas, et petit à petit la perdrix disparut, comptant sur les moyens d'excuse que son imagination lui fournirait. Mais à peine la dernière parcelle avalée, la réflexion, presque toujours trop tardive, vint lui révéler l'énormité de sa faute que la peur grossissait de moitié. Connaissant la sévérité de son maître, et se livrant à son désespoir comme il s'était livré à sa gourmandise, il ne vit de remède à son sort que

dans une mort prompte. Heureusement, que pour réussir, il se rappela que dans l'armoire il y avait une bouteille de poison. Il y court et se met en devoir de s'empoisonner, quand tout-à-coup M. Kunzen, frappe à la porte. Frissonnant de crainte, l'enfant hésita long-tems avant d'ouvrir, et s'y décida enfin après avoir avalé une autre dose de poison. Pourquoi, lui dit M. Kunzen, m'as-tu fait attendre si long-tems?

En proie à la plus vive agitation, l'enfant lui répond:

C'est le chat qui l'a mangée.

Comment! est-ce que tu rêves?

Oui, Monsieur, c'est le chat qui l'a mangée; et le maître ne pouvant obtenir d'autre réponse à toutes ses questions, entra dans la cuisine. Là, au lieu de la perdrix embrochée, il vit une assiette remplie d'os bien rongés que l'enfant avait oublié de faire disparaître. M. Kunzen s'apprêtait à châtier Baumgarten quand celui-ci, tout en pleurs se jeta à ses genoux en s'écriant:

Ah! Monsieur, je vous en supplie, ne me battez pas; je n'ai plus que peu de tems à vivre: la faute que j'ai commise m'a rendu si honteux, que j'ai avalé la bouteille de poison.

Ces paroles calmèrent la colère de M. Kunzen et excitèrent son hilarité, car la bouteille ne contenait que du vin, et c'était pour prévenir les effets de la gourmandise de l'enfant que peu d'heures auparavant on lui avait fait accroire qu'elle renfermait un poison très-actif. (*Foreign Literary Gazette.*)

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

CRITIQUE GRAMMATICALE.

On nous a demandé d'indiquer la prononciation invariable de in et im suivis d'une consonne, et celle de *s* au milieu des mots, entre autres dans *Pasquier*, *Questeur* et *Malesherbes*.

IN et IM, lorsque *n* et *m* se redoublent conservent à l'*i* le son qui lui est propre: on prononce *in-nocent*, *im-mortel*, *im-minent* — i-nocent, i-mortel,

i-minent, en fesant sentir le double *mm* dans *im-mortel*, *im-minent*, comme on fait sentir le double *nn* dans *in-né*, tandis qu'on ne le prononce point dans *innocent*, que l'on doit prononcer *inocent*. Mais i n et i m, suivis de toute autre consonne, se prononcent e i n, e i m, comme dans *insensible*, *impérieux* que l'on prononce — ein-çan-si-ble, ein-pé-ri-eu. (le *m* devant *p* se prononce comme *n*.)

Au milieu des mots devant une consonne, la lettre *s* se prononce avec le son dur qui lui est naturel, un peu moins dur cependant que dans *son*, *sa*, *ses*: *es*-prit, *as*-perge, *as*-tral, *As*-modée. (Entre deux voyelles, cette consonne a toujours le son doux du z: *asile*, *usage*, *lésion*, etc., se prononcent — azile, uzage, lézion. Dans les tems que l'on a conservés du verbe *gésir* (liegen), *gisant*, nous *gisons*, ils *gisent*, il *gisait* — le *s* se prononce dur). Cète consonne se prononce dans Q u e s t e u r que l'on prononce *cüès*, ou K ü è s-*teur*, — magistrat de l'anciène Rome, — aujourd'hui dignitaire de la Chambre des Députés. On écrivait autrefois Q u e s t e r, faire la *quête*, demander et recueillir des aumônes; dans les ordres religieux, ordres mendians, il y avait des frères Q u e s t e u r s, mais ce mot se prononçait *kes-teur* et non *küès-teur*; et aujourd'hui on l'écrit *quêteur* et on le prononce *kuê-teur*.

Dans P a s q u i e r, nom propre, le *s* est muet, peut-être par simple analogie avec pâques, — les fêtes de *pâques*. Cependant on prononce *pas-cal*, *Pas-quin*, *pas-quinade*, et par analogie, on pourrait

aussi faire sonner la consonne *s* dans *Pasquier;* mais c'est avec raison qu'on a dit qu'il n'y a point de règle pour les noms propres.

Nous pourrions en dire autant pour Malesherbes, magistrat vertueux dont s'honore la France; mais dans ce mot, il y a une raison grammaticale pour faire sonner le *s;* c'est que le *h* est muet, et qu'ainsi le *s* se trouve placé entre deux voyelles; on doit par conséquent prononcer M a l e s h e r b e s comme s'il y avait *Ma-le-z-er-bes.*

Pour nous résumer, nous dirons que le *s* se prononce toujours dans le corps du mot quand il se trouve devant une consonne, comme dans: *chiste, schisme, peste, preste, digestion, prestation,* etc., et que partout où l'usage a supprimé la prononciation de cète lettre, on l'a remplacée dans l'écriture par un accent circonflexe et parfois par un accent aigu; comme dans: *même, pâques, côte, forêt, intérêt, prêter, prêcher, écrire, écritures,* etc., qu'on écrivait jadis — mesme, pasques, coste, forest, interest, prester, prescher, escrire, escriptures.

On nous demande encore si l'on peût dire: m e n e z - m ' y, j è t e - t ' y, l i e - l ' y, etc.?

D'après l'usage, m ' y, t ' y, l ' y ne doivent pas être placés après le verbe; il faut dire — *menez-y moi, jète-s-y toi, lie-le à cet endroit;* du moins nous pensons qu'on ne doit pas s'exprimer autrement. Il

y a des gens qui, dans les deux premiers cas, veulent un autre tour; mais comme tout autre tour est plus long, et que celui-ci ne blesse ni les règles, ni l'oreille, nous ne voyons pas pourquoi on le rejèterait.

Mais quèle raison a pu faire proscrire *menez-m'y?* On croit que, parce qu'on ne dit pas *menez-me*, on ne peut pas dire *menez-m'y;* m o i, que l'usage exige après le verbe, étant un mot qui résiste à l'élision. Cète raison est séduisante et nous avait d'abord séduits; mais en y réfléchissant, nous avons vu que la diphthongue o i se prête à l'élision ainsi que l'*e* muet. On dit *donnez-m'en*, *souviens-t'en*, quoiqu'on ne dise pas — d o n n e z - m e, s o u v i e n s - te, mais *donnez-moi*, *souviens-toi*.

D'après cète observation, on pourrait établir la règle générale suivante: — *Moi* et *Toi* complémens du verbe et placés après lui perdent leur diphthongue lorsqu'ils sont construits avec *y*. Quant à l e, il s'unit peu agréablement avec e n et ne s'unit guère avec *y*.

Prévenez-l'en fait un peu de peine, mais *lie-l'y* n'est pas tolérable. Il est difficile d'en donner une autre raison que celle de Vaugelas qui dit que c'est pour éviter la cacophonie.

QUESTION.

On dit: *la plupart des hommes reconnaissent* et *la plus grande partie des hommes reconnait.* Cète

seconde construction paraît seule fondée en raison, puisque l'attribut de la proposition est au singulier comme le sujet destiné à lui imposer son caractère. Mais dans la première construction, je vois le sujet au singulier et l'attribut au pluriel. Bien plus, et comme pour multiplier les bizarreries, *la plupart*, substantif féminin, exige le masculin dans les attributs particuliers qui lui correspondent et viole ainsi le genre et le nombre, car on dit: *la plupart des hommes sont bons.* On voudrait savoir pourquoi deux mots qui signifient la même chose et jouent le même rôle dans la proposition sont soumis à une syntaxe différente.

Réponse.

On ne peut nier que la construction de *la plupart* avec un pluriel et un masculin ne soit une double inconséquence. Nous croyons qu'on peut en attribuer la cause à l'attention scrupuleuse qu'avaient nos premiers écrivains de calquer notre syntaxe sur la syntaxe latine. Ils traduisirent *plerique* par *la plupart* et donnèrent à *la plupart* le nombre et le genre de *plerique*, et l'habitude a fait le reste. Toutes les langues offrent de pareilles bizarreries, parce qu'elles sont l'ouvrage, non des grammairiens philosophes, mais du peuple ou de savans absolument étrangers à la logique grammaticale.

SYNONYMES OU SYNONYMIES.

Amusant, divertissant.

Être amusant, être divertissant, diffèrent l'un de l'autre en ce qu'il y a quelque chose de plus doux dans le premier, et quelque chose de plus vif, de plus instantané, de plus inattendu dans le second. Être amusant est une qualité de l'esprit où le goût semble jouer le premier rôle: être divertissant est aussi une qualité, un avantage de l'esprit, mais où le goût domine moins que l'imagination. Il y a plus de charme dans le premier, plus de gaîté dans le second. Je préfère l'avantage d'être amusant à celui d'être divertissant; car l'art d'amuser est constamment agréable, même au malheur, aux douleurs physiques et morales; l'art de divertir ne l'est que momentanément; le premier ne lasse jamais; le second fatigue souvent, et peut même révolter, par exemple l'être affecté d'un chagrin profond. Une conversation raisonnable amuse, intéresse, captive; une trivialité, la peinture d'un ridicule, d'une extravagance, divertit ou révolte, selon la nuance qui les caractérise. Ce qui est amusant est toujours modéré, ce qui fait que l'amusement convient aux esprits sages; ce qui est divertissant est excentrique, en dehors des habitudes calmes; ce qui fait que le divertissement convient mieux aux esprits légers. Le premier convient mieux à l'âge mûr, et le second à la jeunesse.

Indécis, irrésolu.

J'ai tâché de découvrir les nuances qui peuvent distinguer l'indécis et l'irrésolu: ne pourrait-on pas dire que *l'irrésolu* manque absolument de volonté, de détermination, au lieu que *l'indécis* veut et se détermine, mais balance entre ses résolutions. *L'irrésolu,* ne sait s'il doit aimer la robe, l'épée, telle ou telle femme, etc; *l'indécis* aime à-la-fois la guerre, la magistrature, telle et telle maîtresse, etc. L'esprit de *l'irrésolu* est incertain sur les partis à prendre; celui de *l'indécis* l'est sur les partis pris: le premier ne peut se résoudre, parce qu'il cherche son plus grand avantage, et qu'il ne voit pas où il est; le second ne peut se décider, parce qu'il voit de part et d'autre les mêmes avantages. L'un est embarrassé du choix, l'autre de l'exécution. Peut-être cète distinction paraîtra-t-elle trop subtile; mais plusieurs de celles de l'abbé Girard dans ses synonymes ne le sont pas moins; et d'ailleurs toutes les langues ont leur métaphysique à laquelle il faut recourir nécessairement pour rendre raison de bien des difficultés.

GÉNÉRAL— UNIVERSEL.

A Mlle. Thérèse F...... qui nous a demandé de définir la différence entre — un silence général *et un* silence universel.

Ce qui est *universel*, dans toute la rigueur de l'acception, comprend tout l'univers, sans s'arrêter à notre globe terraqué, et n'admet point d'exception; ce qui est général ne peut sortir de notre globe, et admet des exceptions.

La gravitation est une loi *universèle*, car tout gravite, sans exception. C'est un principe *général* qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient.

On dit qu'un savant est *universel*, quand il sait de tout; mais pour que l'application fût rigoureuse, il faudrait qu'il sût tout. Or il n'y a personne qui n'ignore plus qu'il ne sait; donc personne n'est universel.

L'abbé Girard dit: „Ce qui est *général* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en masse. Ce qui est *universel* regarde tous les particuliers, ou tout le monde en détail.“

Le gouvernement des princes n'a pour objet que le bien *général*; mais la providence de Dieu est *universèle.*

Nous croyons donc qu'il vaut mieux dire — *un silence général* régnait dans l'assemblée qu'un silence *universel.* Un silence *général* se comprend; un silence *universel* ne pourrait se comprendre qu'en sup-

posant l'anéantissement de tout l'univers. Pourtant n'allez pas croire que nous condamnions ces façons de parler métaphoriques: ce serait priver une langue de trop de beautés; ce serait lui ôter la plus grande partie de son énergie: le plus se dit souvent pour le moins et le moins pour le plus, et ces exagérations sont bonnes toutes les fois qu'il suffit du simple bon-sens ordinaire pour trouver le juste milieu.

Ainsi Mlle. Thérèse F..... a raison de croire que, malgré son titre, la *gazette universèle* n'est pas la gazette de tout l'univers; aussi allgemein signifie-t-il plutôt *général* qu'*universel*, mot que la langue allemande ne possède pas, toute riche qu'elle est; mais cète locution est un titre comme un autre, et nous pensons, comme Mlle. T. F. que ceux qui la condamnent sont par trop rigoristes.

Rapport ou liaison d'idées entre les différentes significations d'un même mot.

Un de ces hommes qui n'approfondissent nulement les choses, soit par défaut de lumières, soit par un certain engourdissement d'esprit, me témoignait un jour son étonnement, de ce que les différentes significations apposées aux mots dans nos dictionnaires latins semblaient y être jetées au hasard; de ce que dans la langue d'un peuple aussi éclairé que les Romains, on trouve une infinité de mots qui, dans leurs divers sens, ne présentent au-

cune liaison d'idées. Qui pourrait croire, par exemple, me disait-il, que le verbe p u t a r e signifie en même tems — *couper*, *tailler*, et *penser*, *croire*, *estimer?* quel rapport y a-t-il entre *couper*, *tailler* et *penser?* — Un rapport bien simple, lui répondis-je, un rapport d'opération; c'est-à-dire que *penser* exprime au moral la même opération que *couper*, *tailler* présente au physique. Lorsque je coupe un morceau de bois ou une branche d'arbre, que fait cet agent physique, ce couteau ou cète serpe dont je me sers? ne sépare-t-il pas les parties les unes des autres? Eh bien! lorsque je pense et réfléchis à une chose, mon esprit fait au moral ce que mon instrument tranchant, couteau, serpe ou hache, fait au physique; il détache les unes des autres, les parties de l'objet qu'il veut connaître; il les dissèque, il les élague, il rejète les unes qui sont comme les copeaux qui tombent sous la serpe, et conserve les autres; ensuite il compare, et de cète comparaison sort le jugement, l'estimation, le compte, le calcul et souvent la dissertation, et la dispute, s'il est provoqué par l'esprit d'un autre. Vous voyez donc que la liaison des idées est bien naturèle et que vous ne devez plus être surpris que le *verbe* p u t a r e signifie *couper*, *tailler*, *élaguer*, *s'imaginer*, *penser*, *croire*, *estimer*, *compter* et *disputer*. Mon homme fut étonné, mais ce fut bien pis quand je lui dis que les mots français, *niveau*, *niveler*, *connivence*, et les mots latins *nivere*, *connivere*, *clignoter des yeux*, ou simplement *clignoter*, avaient pour racine com-

mune n i v qui signifie n e i g e. — Il n'est personne qui n'ait éprouvé l'effet que produit sur la vue la blancheur éblouissante de la neige, surtout en pleine campagne et lorsqu'elle est frappée par le soleil dont elle réfléchit tous les rayons. Cète trop grande abondance de lumière fesant une trop vive impression sur la rétine, la paupière se ferme et se rouvre par secousses précipitées, comme pour briser ce faisceau de rayons et soulager l'organe. Les latins n'étaient donc pas si déraisonables dans la formation des verbes *nivere* et *connivere*, qui sont comme passifs et qui signifient à la lettre *éprouver l'effet de la neige*, ou *un effet semblable à celui que produit la neige.*

Voyons maintenant si les mots *niveau* et *connivence* viènent de la même source. *Le niveau est l'état d'un plan qui n'a aucune inclinaison.* Tout le monde sait que lorsqu'on veut prendre à l'oeil un niveau on ferme un oeil pour éviter la confusion des rayons qui se croiseraient de toutes les parties de la surface pour le rendre à chacun des yeux. Eh bien! cète opération n'a-t-elle pas une grande analogie avec l'effet de la neige sur la vue? n'oblige-t-elle pas encore la paupière à s'ouvrir et à se fermer alternativement? n'excite-t-elle pas aussi une sorte de clignotement? mais comme cète opération est encore accompagnée d'un autre mode qui est de regarder de côté (et l'on ne peut pas dire que le mode change la substance), de-là les significations figurées, 1°. de *connivence*,

état de deux personnes qui *nivèlent* ensemble, qui prênent un plan de concert; 2°. de *faire semblant, dissimuler*, parce que les personnes qui *font semblant* et *dissimulent* ressemblent à ceux qui prênent un niveau; elles ferment, pour ainsi dire, l'oeil tourné du côté de ceux dont ils sont vus, tandis qu'elles regardent de l'autre. — Voilà les armes avec lesquèles je fis un prosélyte à la saine raison.

QUITARD.

LA RÉFLEXION.

La réflexion est le raisonement de l'esprit, c'est la pensée produite par la pensée et justifiée par la raison et le sentiment. Le calme et le silence l'accompagnent ordinairement, mais c'est un calme actif, et ce silence est celui que garde un esprit attentif qui compare les objets pour mieux les connaître.

La réflexion n'a ni le vol rapide ni l'essor léger de l'imagination; mais sa course plus lente en est plus sûre, l'infini est un abîme qui l'arrête, l'étourderie un obstacle qui l'empêche, la légèreté un écueil qui l'anéantit, le jugement le guide qui l'éclaire, l'attention la source qui la produit.

La réflexion est une étude dans la jeunesse; dans un âge plus avancé, elle en est le fruit.

Celui qui réfléchit mesure tout par la réflexion. Son oeil immobile semble vouloir percer le voile impénétrable des destinées; mais ce n'est ni par une pensée ni par un pressentiment qu'il veut les connaître, c'est le passé qu'il consulte; il trouve en lui des signes plus certains, des connaissances plus positives, des lumières plus vives.

La réflexion dans la prospérité est comme un nuage qui obscurcit le soleil; mais la félicité du sage, qui n'est point un bonheur que les choses humaines peuvent anéantir, paraît plus douce après une réflexion.

Le premier saisissement d'une douleur subite, le premier transport d'un violent désespoir ôtent à l'homme la faculté de réfléchir; sa pensée s'arrête, glacée par l'effroi, et lui ôte la triste jouissance de comprendre ses maux.

La réflexion est naturèle aux esprits actifs, pénible aux esprits indolens, facile aux esprits profonds, étrangère aux esprits légers.

Le jeune voluptueux suit son goût sans réflexion; l'impatience réfléchit lorsqu'il n'est plus tems; l'homme indécis réfléchit encore quand il devrait agir.

La réflexion est à l'esprit ce que le sentiment est au coeur; elle donne quelque chose de positif à la pensée, de la justesse au jugement et de la pénétration à l'intelligence.

L'attention est la réflexion de la pensée, sans

elle le souvenir s'effacerait comme la trace des pas sur le sable mouvant du désert; c'est par elle que le coeur conserve l'impression du sentiment, et c'est par elle aussi que la pensée reste gravée dans la mémoire.

JULIENNE ASSELBERGHS.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde,
Vous êtes en tous points semblables à cette onde
Qui, caressant des bords par des palmiers couverts,
Savoure avec orgueil leur ombre favorable,
Et s'avance pourtant d'un cours inexorable
Pour se perdre dans les déserts.

Donnez, car de la mort l'inflexible fantôme
Ne vous laisse emporter, dans son fatal royaume,
Que vos crimes et vos vertus;
Et parmi les vertus, l'aumône est la plus belle,
La plus belle des fleurs dont l'éclat étincelle
Sur la couronne des élus.

Donnez, afin qu'ayant parcouru la carrière,
Vous puissiez sans gémir regarder en arrière,
Et trouver moins amer le moment du trépas;
Afin de ne pas voir l'espérance bannie,
Quand vos jours passeront devant votre agonie,
Que vous ne les maudissiez pas.

Donnez, afin que, même aux terrestes demeures,
Le ciel de ses bontés accompagne vos heures,
Et vous rende en tout triomphans;
Afin qu'en vos sillons il sème l'abondance,
Et qu'il tienne les eaux de la fausse science,
Loin des lèvres de vos enfans....

De l'hydre des partis l'haleine empoisonnée,
Comme l'hiver enchaîne une onde fortunée,
Tient suspendu le cours de nos propérités:
Des milliers de vaisseaux qui ne pouvaient suffire
(La voile maintenant dérobée au zéphire)
Dorment dans nos ports attristés.

Hélas! dans nos cités, naguère si splendides,
Erre, les bras croisés et les regards avides,
Une effrayante oisiveté:
Dans l'atelier désert habite le silence;
Et l'on a vu frapper la maison de l'aisance
D'une soudaine pauvreté.

Pénétrez aux réduits de ces tristes familles,
Voyez, le haillon manque à la pudeur des filles;
Voyez le désespoir qui sait tout terrasser;
L'enfant, dont les besoins ont dévoré les charmes,
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas! que l'embrasser!

Seigneur, notre misère est-elle assez profonde?
Que ma faible parole, en charité féconde,

Rende tous les coeurs généreux!
Faites pleuvoir l'aumône aux accens de ma lyre:
La vanité n'a point commandé mon délire,
J'ai chanté pour les malheureux.

REBOUL.
Maître boulanger de Nismes.

LES COURSES DE TAUREAUX EN ESPAGNE.

L'Espagnol est un peuple qui porte encore l'empreinte fortement prononcée des moeurs chevaleresques et barbares du moyen âge. En vain la civilisation étend de plus en plus sa bénigne influence sur l'Europe, l'Espagne ne s'en ressent qu'à peine. On dirait que la lumière du soleil, trop ardente dans ces climats, repousse la lumière d'une intelligence agrandie par la philosophie, et que les passions bouillantes qui caractérisent cette nation ne peuvent supporter le contact des passions plus douces qui font le charme de la nouvelle société européenne; car, à l'exception des auto-da-fé dont le fanatisme n'ose plus donner le spectacle, l'Espagne depuis un siècle a fait peu de sacrifices à l'humanité.

Les courses de taureaux sont encore très en vogue en Espagne; et ce n'est pas seulement le bas peuple qui fait ses délices de ces spectacles barbares, car la passion s'étend à toutes les classes. Il est vrai que parmi les Espagnols de la classe élevée, il en est peu qui n'éprouvent une espèce de

honte à avouer leur goût pour un genre de spectacle certainement fort cruel; aussi cherchent-ils toutes sortes de raisons pour le justifier. D'abord, disent-ils, c'est un amusement national, et ce mot *national* suffirait seul à leur justification; car le patriotisme d'anti-chambre n'est pas moins fort en Espagne qu'en France. Ensuite, disent-ils, les Romains étaient encore plus barbares que nous, puisqu'ils fesaient combattre des hommes contre des hommes, — quoiqu'il ne soit pas bien prouvé qu'il soit plus ou moins barbare de faire tuer des hommes par des hommes que des hommes par des bêtes.

Enfin, ajoutent les économistes, l'agriculture profite de cet usage, car le prix élevé des taureaux de combat engage les propriétaires à élever de nombreux troupeaux.

On peut, il est vrai, leur opposer avec avantage, que tout ce que l'on produit au-delà des besoins de la consommation tend bien plus sûrement à l'appauvrissement qu'à la richesse d'un pays.

Il faut savoir, disent-ils, que tous les taureaux n'ont point le mérite de courir sus aux hommes et aux chevaux, et que sur vingt, il s'en trouve à peine un assez brave pour figurer dans le cirque; les dix-neuf autres servent à l'agriculture. Le seul argument qu'ils n'osent point présenter, et qui pourtant serait sans réplique, c'est que, cruel ou non, ce spectacle est si intéressant, si attachant, produit des émotions si puissantes qu'on ne peut y renoncer quand une fois on a résisté à l'effet de la première

séance. Les étrangers, qui ne s'y rendent la première fois qu'avec une certaine horreur et seulement afin de s'acquitter en conscience des devoirs de voyageurs, les étrangers, dis-je, se passionnent bientôt pour les courses de taureaux autant que les Espagnols eux-mêmes. Il faut en convenir à la honte de l'humanité, la guerre avec toutes ses horreurs a des charmes extraordinaires, surtout pour ceux qui la contemplent à l'abri.

Saint-Augustin raconte que dans sa jeunesse il avait une répugnance extrême pour les combats de gladiateurs, qu'il n'avait jamais vus. Forcé par un de ses amis de l'accompagner à une de ces pompeuses boucheries, il s'était juré à lui-même de fermer les yeux pendant tout le tems de la représentation. D'abord il tint assez bien sa promesse, et s'efforça de penser à autre chose; mais à un cri que poussa le peuple en voyant tomber un gladiateur célèbre, il ouvrit les yeux et ne put les refermer, tant il fut saisi par le charme de l'action. Depuis lors et jusqu'à sa conversion, il fut un des amateurs les plus passionnés pour les jeux du cirque.

Après un aussi grand saint, moi qui ne suis pas saint du tout, j'ai honte de me citer, et pourtant ceux qui me connaissent savent bien que je n'ai pas les goûts d'un anthropophage. La première fois que j'entrai dans le cirque de Madrid, je craignais de ne pouvoir supporter la vue du sang que l'on y fait libéralement couler; je craignais surtout que ma sensibilité, dont je me défiais, ne me rendît ridicule de-

vant les amateurs endurcis qui m'avaient donné une place dans leur loge. Il n'en fut rien. Le premier taureau parut et fut tué; je ne pensai plus à sortir. Deux heures s'écoulèrent sans le moindre entr'acte, et je n'étais pas encore fatigué, car aucune tragédie au monde ne m'avait intéressé à ce point. Pendant mon séjour en Espagne, je n'ai pas manqué un seul combat, et, je l'avoue en rougissant, je préfère les combats à mort à ceux où l'on se contente de harcéler des taureaux qui portent des boules à l'extrémité de leurs cornes. Il y a la *même* différence qu'entre les combats à outrance et les tournois à lances mornées. Pourtant les deux espèces de courses se ressemblent beaucoup; seulement dans la seconde le danger pour les hommes est presque nul.

La veille d'une course est déja une fête. Pour éviter les accidens, on ne conduit les taureaux dans les étables du cirque que la nuit, et la veille du jour fixé pour le combat, ils paissent dans un pâturage à peu de distance de Madrid. C'est un but de promenade que d'aller voir ces taureaux qui viennent souvent de fort loin. Un grand nombre de voitures, de cavaliers et de piétons se rendent au pâturage. Beaucoup de jeunes gens portent en cette occasion l'élégant costume de *majo* andaloux (petits-maîtres des basses classes), et déploient une magnificence et un luxe que ne permet point la simplicité de nos habillemens ordinaires. Au reste cette promenade n'est point sans danger: les taureaux sont en liberté et leurs conducteurs ne s'en font pas facilement

obéir: c'est l'affaire des curieux d'éviter les coups de cornes.

Il y a des cirques dans presque toutes les grandes villes d'Espagne. Ces édifices sont très-simplement, pour ne pas dire très-grossièrement construits. Ce ne sont, en général, que de grandes barraques en planches, et l'on cite comme une merveille l'amphithéâtre de Ronda, parce qu'il est entièrement bâti en pierre. C'est le plus beau de l'Espagne, comme le château de *Thunder-ten-troukh* était le plus beau de la Westphalie, parce qu'il avait une porte et des fenêtres. Mais au fait qu'importe la décoration d'un théâtre quand le spectacle est excellent.

Le cirque de Madrid peut contenir environ sept mille spectateurs, qui entrent et sortent sans confusion par un grand nombre de portes; précaution qu'il serait fort utile d'observer dans tous les lieux destinés à recevoir de nombreuses assemblées. On n'y est pas très-mollement assis, car on n'a pour tout siège que des bancs de pierre ou de bois, à l'exception de quelques loges où le luxe a introduit des chaises de paille. Celle de Sa Majesté Catholique est la seule qui soit assez élégamment décorée.

L'arène est entourée d'une forte palissade, haute d'environ six pieds. A deux pieds de terre règne tout au tour, et des deux côtés de la palissade, une saillie en bois, espèce de marche-pied ou d'étrier qui sert au toreador poursuivi à passer plus facilement par dessus la barrière. Un corridor étroit la sépare des gradins des spectateurs aussi élevés que

la barrière, et garantis en outre par une double corde retenue par de forts piquets. C'est une précaution qui ne date que de quelques années. Un taureau avait non-seulement franchi la barrière, ce qui arrive fréquemment, mais encore s'était élancé sur les gradins, où il avait tué ou estropié nombre de curieux. La corde tendue est censée suffisante pour prévenir le retour d'un semblable accident.

Quatre portes débouchent dans l'arène: l'une communique à l'étable des taureaux (el *toril*); l'autre mène à la boucherie où l'on écorche les taureaux morts. Les deux autres servent aux acteurs humains de cette tragédie.

Un peu avant la course, les toreadors se réunissent dans une salle attenante au cirque. Tout auprès sont les écuries, et un peu plus loin se trouve une infirmerie. Un chirurgien et un prêtre se tiennent dans le voisinage, tout prêts à donner leurs soins aux blessés.

La salle qui sert de foyer est ornée d'une image obligée de la Madonne devant laquelle brûlent quelques bougies; au dessous se trouve une table avec un petit réchaud contenant des charbons allumés. En entrant, chaque torero ôte son chapeau devant l'image, marmotte à la hâte un bout de prière, puis tire un cigarre de sa poche, l'allume au réchaud, et fume en causant avec ses camarades et les amateurs qui viennent discuter avec eux le mérite des taureaux qu'ils vont combattre.

Cependant dans une cour intérieure, les cava-

liers qui doivent jouter à cheval se préparent au combat en essayant leurs chevaux. A cet effet, ils les lancent au galop contre un mur qu'ils choquent d'une longue perche en guise de pique, puis, sans quitter ce point d'appui, ils exercent leurs montures à tourner rapidement et le plus près possible du mur. On verra tout-à-l'heure que cet exercice n'est pas inutile. Les chevaux dont on se sert sont des rosses de réforme que l'on achète à bas prix. Avant d'entrer dans l'arène, de peur que les cris de la multitude et la vue des taureaux ne les effarouchent, on leur bande les yeux, et on leur emplit les oreilles d'étoupes mouillées.

L'aspect du cirque est très-animé. L'arène, avant le combat, est remplie de monde, et les gradins et les loges offrent une masse confuse de têtes. Il y a deux sortes de places: du côté de l'ombre sont les plus chères et les plus commodes; mais le côté du soleil est toujours garni d'intrépides amateurs. On voit beaucoup moins de femmes que d'hommes, et la plupart de celles qu'on y voit sont de la classe des *manolas* (grisettes). Dans les loges, on remarque pourtant quelques toilettes élégantes, mais peu de jeunes femmes. Les romans français et anglais ont perverti depuis peu les Espagnoles, et leur ôtent peu-à-peu leur respect pour leurs vieilles coutumes. Je ne crois pas qu'il soit défendu aux ecclésiastiques d'assister à ces spectacles; cependant je n'en ai jamais vu qu'un seul en costume (à Seville), mais on m'a dit que beaucoup s'y rendent déguisés.

A un signal donné par un président de la course, un alguazil mayor, accompagné de deux alguazils en costume de Crispin, tous les trois à cheval et suivis d'une compagnie de cavalerie, font évacuer l'arène et le corridor étroit qui la sépare des gradins. Quand ils se sont retirés avec leur suite, un héraut, escorté d'un notaire et de quelques alguazils à pied, vient lire au milieu de la place un ban qui défend de rien jeter dans l'arène, de troubler les combattans par des cris ou des signes, etc.. mais à peine a-t-il paru que, malgré la formule respectable: „Au nom du roi, notre seigneur, que Dieu garde beaucoup d'années . . . . .“ des huées et des sifflets s'élèvent de toutes parts, et durent autant que la lecture de la défense, qui d'ailleurs n'est jamais observée. Dans le cirque, et là seulement, le peuple commande en souverain, et peut dire et faire tout ce qu'il veut.

Il y a deux classes principales de toreros; les *picadors* qui combattent à cheval, armés d'une lance, et les *chulos*, qui sont chargés de harceler le taureau à pied en agitant des draperies de couleurs brillantes, surtout écarlate. Parmi ces derniers, sont les *banderilleros* et les *matadors*. Tous portent le costume andalous, à-peu-près celui de Figaro dans le *Barbier de Séville;* mais au lieu de culottes et de bas de soie, les picadores ont des pantalons de cuir épais, garnis de lances de bois et de fer, afin de préserver leurs jambes et leurs cuisses des coups de corne. A pied, ils marchent écarquillés comme des compas, et quand ils sont renversés, ils ne peuvent

guère se relever qu'à l'aide des *chulos*. Leurs selles sont très-hautes, de forme turque, avec des étriers en fer, semblables à des sabots, et qui couvrent entièrement les pieds. Pour se faire obéir de leurs rossinantes, ils sont munis d'éperons dont les pointes ont deux pouces de longueur. Leur lance est grosse, très-forte, terminée par une pointe de fer très-aigüe; mais comme il faut faire durer le plaisir, cette pointe est garnie d'un bourrelet de cordes qui ne laisse pénétrer dans le corps du taureau qu'un pouce de fer environ.

Un des alguazils à cheval reçoit dans son chapeau une clef que lui jète le président des jeux. Cette clef n'ouvre rien; cependant il la porte à l'homme chargé d'ouvrir le toril, et s'échappe aussitôt au galop, accompagné des huées de la multitude, qui lui crie que le taureau est déja à ses trousses. Cette plaisanterie se renouvèle à toutes les courses.

Cependant les picaderos ont pris leurs places. Il y en a d'ordinaire deux à cheval dans l'arène; deux ou trois autres se tiènent en dehors, prêtes à les remplacer en cas d'accident, tels que mort, fractures graves, etc. Une douzaine de chulos à pied sont distribués dans la place, à portée de s'entr'aider mutuèlement.

Le taureau, que l'on a soin d'irriter préalablement dans sa loge par des piqûres et des frictions nitriques, sont furieux, et d'ordinaire, du premier élan, il arrive jusqu'au milieu de l'arène, où il s'arrête tout court, abasourdi du bruit qu'il entend, et du

spectacle qui l'entoure. Il porte sur la nuque un noeud de rubans fixé par un petit crochet qui entre dans la peau. La couleur de ces rubans indique de quel troupeau il sort; mais un amateur exercé n'a pas besoin de cet indice, car à la première vue, il reconnaît à quelle province et à quelle race il appartient.

Les chulos s'approchent, agitent leurs capes éclatantes, et tâchent d'attirer le taureau vers l'un des picadors. Si l'animal est brave, il l'attaque sans hésiter. Le picador tenant son cheval bien rassemblé, s'est placé, la lance sous le bras, précisément en face du taureau; il saisit le moment où il baisse la tête, prête à le frapper de ses cornes, pour lui porter un coup de lance sur la nuque, et non ailleurs, ce qui serait une honte, un vrai cas pendable; il appuie sur le coup de toute la force de son corps, fesant en même tems partir le cheval par la gauche, de manière à laisser le taureau à sa droite. Si tous ces mouvemens sont bien exécutés, si le picador est robuste et son cheval maniable, le taureau emporté par sa propre impétuosité, le dépasse sans le toucher. Alors le devoir des chulos est d'occuper le taureau de manière à laisser au picador le tems de s'éloigner; mais souvent l'animal reconnaît trop bien celui qui l'a blessé: il se rétourne brusquement, gagne le cheval de vîtesse, lui enfonce ses cornes dans le ventre et le renverse avec son cavalier. Celui-ci est aussitôt secouru par les chulos; les uns le relèvent, les autres, en lançant leurs capes à

la tête du taureau, le détournent, l'attirent sur eux, et lui échappent en gagnant à la course la barrière, qu'ils escaladent avec une légèreté surprenante. Les taureaux espagnols courent aussi vîte qu'un cheval, et si le chulo était fort éloigné de la barrière, il échapperait difficilement. Aussi est-il rare que les cavaliers, dont la vie dépend toujours de l'adresse des chulos, se hasardent vers le milieu de la place; quand ils le font, cela passe pour une audace extraordinaire.

Une fois remis sur pied, le picador remonte aussitôt son cheval, s'il peut se relever aussi. Peu importe que la pauvre bête perde des flots de sang, que ses entrailles traînent à terre, et s'entortillent à ses jambes; tant qu'un cheval peut marcher, il doit se présenter au taureau. Reste-t-il abattu, le picador sort de la place, et revient à l'instant monté sur un cheval frais qui, d'ordinaire, ne tarde pas à avoir le même sort.

Les coups de lance, ne pouvant faire qu'une légère blessure au taureau, ne sont calculés que pour irriter l'animal. Cependant les chocs du cheval et du cavalier, les efforts qu'il fait et surtout les réactions qu'il reçoit en s'arrêtant brusquement sur ses jarrets, ne tardent pas à le fatiguer. Il arrive aussi assez souvent que la douleur des coups de lance le décourage, et alors il n'ose plus attaquer les chevaux, ou, pour parler le jargon tauromachique, il refuse *d'entrer*. Pourtant, s'il est vigoureux, il a déja tué quatre ou cinq chevaux avant de se rebu-

ter. Les picadors se reposent alors, et on donne le signal de lancer les *banderillas*. Ce sont des bâtons d'environ deux pieds et demi, enveloppés de papier découpé, et terminés par une pointe aigüe barbelée pour qu'elle reste attachée dans le cuir. Les chulos tiennent un de ces dards de chaque main. La manière la plus sûre de les placer, c'est de s'avancer doucement derrière le taureau, puis de l'exciter tout-à-coup en frappant avec bruit les banderilles l'une contre l'autre. Le taureau étonné se retourne et charge son ennemi sans hésiter. Au moment de le toucher, dans l'instant où le taureau baisse la tête pour frapper, le chulo lui enfonce à-la-fois les deux banderilles de chaque côté du cou, ce qu'il ne peut faire qu'en laissant passer la tête de l'animal entre ses bras. Au moment où le taureau baisse la tête, le hardi Espagnol s'efface, enfonce les dards, et gagne rapidement la barrière pour se mettre en sûreté. Une distraction, un moment d'hésitation ou de frayeur suffiraient pour le perdre. Cependant les courses de taureaux sont si périlleuses que les connaisseurs regardent les fonctions de banderillero comme les moins dangereuses de toutes*). Si par malheur il tombe en plaçant les banderilles, ce qui arrive quelquefois,

*) La souplesse des banderilleros ne peut être comparée qu'à leur sang-froid et à leur témérité. J'en ai vu un à Léon qui, au moment où le taureau baissait la tête pour le frapper, mettait le pied sur le front de l'animal et le franchissait avec autant de grâce que de facilité. — *Note du Rédact.*

loin de chercher à s'enfuir, il reste immobile à la place où il est tombé, contrefesant le mort; car il est rare que le taureau frappe à terre, non pas par générosité, mais parce qu'en chargeant il ferme les yeux et passe sur l'homme sans l'apercevoir. Quelquefois pourtant il s'arrête, flaire le chulo comme pour s'assurer qu'il est bien mort; puis reculant de quelques pas, il baisse la tête pour l'enlever sur ses cornes; mais les camarades du banderillero l'entourent et l'occupent si bien, qu'il abandonne le prétendu cadavre pour s'élancer sur eux.

Lorsque le taureau se montre lâche, c'est-à-dire lorsqu'il n'a pas vaillamment reçu quatre coups de lance, nombre de rigueur, les spectateurs, juges souverains, le condamnent par acclamation à une espèce de supplice qui est à-la-fois un châtiment et un moyen de réveiller sa colère. De tous côtés s'élève le cri *fuego! fuego!* (du feu! du feu!) On distribue alors aux chulos, au lieu de leurs armes ordinaires, des banderilles dont le manche est entouré de pièces d'artifice. La pointe est garnie d'un morceau d'amadou enflammé. Aussitôt qu'elle pénètre dans la peau, l'amadou, repoussé sur les mèches des fusées, les enflamme, et le feu, dirigé vers le taureau, le brûle en même tems que le bruit l'étourdit, de sorte qu'il fait des sauts, des bonds dans tous les sens; et sa fureur impuissante amuse beaucoup le public. C'est en effet un spectacle admirable que de voir cet animal énorme écumant de rage, secouant

les banderilles ardentes, et s'agitant au milieu du feu et de la fumée.

En dépit de messieurs les poètes, je dois dire que de tous les animaux que j'ai observés, aucun n'a moins d'expression dans les yeux que le taureau ou plutôt aucun n'a moins de mobilité dans le regard, et le sien est toujours celui de la stupidité farouche et brutale. Rarement il exprime sa douleur par des gémissemens: les blessures l'irritent ou l'effraient; mais jamais, qu'on laisse passer *le mot*, il n'a l'air de réfléchir sur son sort; jamais il ne pleure comme le cerf. Aussi n'inspire-t-il de pitié que lorsqu'il s'est fait remarquer par son courage.

Quand le taureau porte à son cou trois ou quatre paires de banderilles, il est tems d'en finir, et un roulement de tambours annonce qu'il va recevoir le coup de grâce. Alors paraît le *matador* (tueur) richement vêtu, couvert d'or et de soie, tenant d'une main une longue épée et de l'autre un manteau écarlate attaché à un bâton, afin de pouvoir mieux le manier. Ce manteau s'appèle la *muleta*. Il s'avance sous la loge du président, et, après lui avoir fait une révérence profonde, il lui demande la permission de tuer le taureau. C'est une formalité qui souvent n'a lieu qu'une seule fois pendant toute la course. Le président, bien entendu, répond affirmativement d'un signe de tête. Le matador pousse un *viva!* fait une pirouette, jète son chapeau à terre, et marche à la rencontre du taureau.

Dans ces courses, il y a des lois aussi bien que dans un duel; les enfreindre serait aussi infame que de tuer son adversaire en traître. Le matador ne peut frapper le taureau qu'à l'endroit de la réunion de la nuque avec le dos, ce que les Espagnols appèlent la *croix*. Le coup doit être porté de haut en bas, comme on dirait, *en seconde*, et jamais en-dessous; car mieux vaudrait mille fois perdre la vie que de frapper l'animal en-dessous, de côté ou par derrière. L'épée des matadors est longue, forte et à deux tranchans; la poignée, très-courte, est terminée par une boule que l'on appuie contre la paume de la main. Il faut une grande habitude et une adresse particulière pour se servir de cette arme.

Ce n'est pas assez: pour bien tuer un taureau, il faut connaître son caractère; car de cette connaissance dépend, non-seulement la gloire, mais même la vie du matador. On le conçoit: il y a autant de caractères différens parmi les taureaux que parmi les hommes; cependant on les classe en deux divisions bien tranchées, les *clairs* et les *obscurs*, pour parler la langue du cirque. Les clairs attaquent franchement, les obscurs, au contraire, sont rusés, et cherchent à prendre l'ennemi en traître. Ces derniers sont extrêmement dangereux.

Avant d'essayer de donner le coup d'épée à un taureau, le matador lui présente la muleta, l'excite et observe s'il se précipite dessus franchement aussitôt qu'il l'aperçoit, ou s'il s'en approche doucement

pour gagner du terrain, et ne charger son adversaire qu'au moment où il paraît être trop près pour éviter le choc. Souvent on voit un taureau secouer la tête d'un air de menace, gratter la terre du pied sans avancer, reculant par fois à pas lents, tâchant d'attirer l'homme vers le milieu de la place, comme s'il jugeait que là il ne pourra point lui échapper. D'autres, au lieu d'attaquer en ligne droite, s'approchent par une marche oblique, lentement, feignant d'être fatigués et rebutés; mais dès qu'ils ont jugé leur distance, ils partent comme un trait.

Pour quelqu'un qui entend un peu la tauromachie, c'est un spectacle intéressant que d'observer les approches du matador et du taureau, qui, comme deux généraux habiles, semblent deviner les intentions l'un de l'autre, et varient leurs manoeuvres à chaque instant. Un mouvement de tête, un regard de côté, une oreille qui s'abaisse, sont pour un matador exercé autant de signes non équivoques des projets de son ennemi. Enfin le taureau impatient s'élance contre le drapeau rouge dont le matador se couvre à dessein. Sa vigueur est telle qu'il abattrait une muraille en la choquant de ses cornes; mais l'homme l'esquive par un léger mouvement de corps; il disparaît comme par enchantement et ne lui laisse qu'une draperie légère qu'il enlève au-dessus de ses cornes en défiant sa fureur. L'impétuosité du taureau lui fait dépasser de beaucoup son adversaire; il s'arrête alors brusquement en roidissant ses jam-

bes, et ces réactions brusques et violentes fatiguent tellement le taureau que, si ce manège était prolongé, il suffirait seul pour le tuer.

Après plusieurs passes, quand le matador croit bien connaître son antagoniste, il se prépare à lui donner le dernier coup. Affermi sur ses jambes, il se place en face de l'animal, et l'attend immobile, à la distance convenable. Le bras droit, armé de l'épée, est replié à la hauteur de la tête; la gauche étendue en avant tient la muleta qui, touchant presque à terre, excite le taureau à baisser la tête, et c'est dans ce moment qu'il lui porte le coup mortel, de toute la force de son bras, augmentée du poids de son corps et de l'impétuosité même du taureau. L'épée, longue de trois pieds, entre souvent jusqu'à la garde, et si le coup est bien dirigé, l'homme n'a plus rien à craindre. Le taureau s'arrête tout court, le sang coule à peine, il relève la tête, ses jambes tremblent, et bientôt l'animal tombe comme une lourde masse. A l'instant de tous les gradins partent des *vivas* assourdissans; les mouchoirs s'agitent en l'air; les chapeaux des majos volent dans l'arène, et le vainqueur envoie modestement des baise-mains de tous côtés.

On dit qu'autrefois le matador ne donnait jamais plus d'une estocade; mais tout dégénère, et maintenant il est rare qu'un taureau tombe du premier coup. Si cependant il paraît mortellement blessé, le matador ne redouble pas, aidé des chulos, il le fait tourner en cercle, en l'excitant avec les manteaux de

manière à l'étourdir en peu de tems. Dès qu'il tombe, un chulo l'achève d'un coup de poignard sur la nuque, et l'animal expire à l'instant.

On a remarqué que presque tous les taureaux ont un endroit dans le cirque auquel ils reviennent toujours. On le nomme la *querencia.* D'ordinaire, c'est la porte par où ils sont entrés dans l'arène.

Souvent on voit le taureau, emportant dans le cou l'épée fatale dont la garde seule sort de son épaule, traverser la place à pas lents, dédaignant les chulos et leurs draperies dont ils les poursuivent. Il ne semble plus occupé que du besoin de mourir commodément. Il cherche l'endroit qu'il affectionne, s'agenouille, se couche, étend la tête, et meurt tranquilement, si un coup de poignard ne vient pas hâter sa fin.

Si le taureau refuse d'attaquer, le matador court à lui, et toujours au moment où l'animal baisse la tête, il le perce de son épée; mais s'il ne baisse pas la tête, s'il s'en fuit toujours, il faut pour le tuer, employer un moyen bien cruel. Un homme armé d'une longue perche terminée par un fer tranchant en forme de croissant, lui coupe traîtreusement les jarrets par derrière, et dès qu'il est abattu, on l'achève d'un coup de poignard, seul épisode d'un combat qui répugne à tout le monde. C'est une espèce d'assassinat. Heureusement il est rare qu'il faille en venir à cette dégoûtante extrémité.

Des fanfares annoncent la mort du taureau, et aussitôt trois mules attelées entrent au trot dans le

cirque. Un noeud coulant est fixé entre les cornes du taureau, on y passe un crochet, et les mules l'entraînent au galop, et en deux minutes l'arène est débarrassée des cadavres du taureau et des chevaux qu'il a éventrés.

Chaque combat dure à-peu-près vingt minutes, et, d'ordinaire, on tue huit taureaux dans une après-midi. Si le divertissement a été médiocre, à la demande du public, le président des courses accorde un ou deux combats de supplément.

On conçoit que le métier de torero est assez dangereux, cependant, année moyenne, il n'en meurt guère que trois de mort violente dans toute l'Espagne; mais peu d'entr'eux parviennent à un âge avancé. S'ils ne meurent pas dans le cirque, les blessures qu'ils y reçoivent les forcent à se retirer de bonne heure. Le fameux Pepe Illo reçut dans sa vie vingt-six coups de cornes; le dernier le tua. Le salaire assez élevé de ces gens-là n'est pas le seul mobile qui leur fasse embrasser un si dangereux métier. La gloire, les applaudissemens leur font braver la mort. Il est si doux de triompher devant cinq ou six mille personnes. Aussi n'est-il pas rare de voir des amateurs d'une naissance distinguée partager les dangers et la gloire des toreros de profession. J'ai vu à Séville un marquis et un comte remplir les fonctions de matador. Au reste, le public n'a aucune indulgence pour les toreros, car la moindre marque de timidité est punie de huées et de sifflets. Les injures les plus atroces pleuvent de toutes parts;

quelquefois même, par l'ordre du peuple, et c'est la plus terrible marque de son indignation, un alguazil s'approche du toreador et lui enjoint, sous peine de la prison, d'attaquer au plus vîte le taureau.

Un jour l'acteur Maïquez, indigné de voir un matador hésiter en présence du plus *obscur* de tous les taureaux, l'accablait d'injures. Señor Maïquez, lui dit le matador, ce ne sont pas ici des menteries comme sur vos planches.

Les applaudissemens et l'envie de se faire une renommée ou de conserver celle qu'ils ont acquise obligent les toreadors à renchérir sur les dangers auxquels ils sont naturellement exposés. Pepe Illo, et Romero après lui, se présentaient au taureau avec des fers aux pieds. Le sang-froid de ces hommes dans les dangers les plus pressans a quelque chose de miraculeux. Dernièrement un picador, nommé Juan Sevilla, fut renversé et son cheval éventré par un taureau andalous, d'une force et d'une agilité prodigieuses. Ce taureau, au lieu de se laisser distraire par les chulos, s'acharna sur l'homme, le piétina et lui donna grand nombre de coups de cornes dans les jambes; mais s'apercevant qu'elles étaient trop bien défendues par le pantalon de cuir garni de lames de fer, il se retourna et baissa la tête pour lui enfoncer sa corne dans la poitrine. Alors Sévilla, se soulevant d'un effort désespéré, saisit d'une main le taureau par l'oreille, de l'autre il lui enfonce les doigts dans les naseaux, pendant qu'il tenait sa tête collée sous celle de cet animal furieux. En vain

le taureau le secoua, le foula aux pieds, le heurta contre terre; jamais il ne put lui faire lâcher prise. Chacun regardait avec un serrement de coeur cette lutte inégale. C'était l'agonie d'un brave; on regrettait presque qu'elle se prolongeât; on ne pouvait crier, ni respirer, ni détourner les yeux de cette scène horrible, elle dura près de deux minutes. Enfin le taureau, vaincu par l'homme dans ce combat corps à corps l'abandonna pour poursuivre les chulos. Tout le monde s'attendait à voir Sévilla emporté à bras hors de l'enceinte. On le relève, et à peine est-il sur ses pieds qu'il saisit une cape et veut appeler le taureau, malgré ses grosses bottes et son incommode armure des jambes. Il fallut lui arracher la cape, autrement il se serait fait tuer. On lui amène un cheval; il s'élance dessus, bouillant de colère, et attaque le taureau au milieu de la place. Le choc de ces deux vaillans adversaires fut si terrible, que cheval et taureau tombèrent sur les genoux. Oh! si vous aviez entendu les *vivas*, si vous aviez vu la joie frénétique, l'espèce d'énivrement de la foule, en voyant tant de courage et tant de bonheur, vous eussiez envié comme moi le sort de Sévilla! Cet homme est devenu immortel à Madrid....

P. Mérimée.

LA ROSE ET LA VIOLETTE.

Les printems venait de naître, et déja une rose, orgueil du domaine de Flore, élevait sa tête ondoy-

ante sur une tige flexible et légère. Plus fraîche que l'Aurore, brillante comme les perles du matin lorsque l'astre du jour darde sur elles les premiers rayons de sa vive lumière, elle semblait dire aux autres fleurs: „Respectez-moi, je suis votre reine.“ Crainte de la faner, le papillon n'osait qu'à peine effleurer son calice; l'abeille, en y puisant l'arome dont elle compose son miel, semblait vouloir lui rendre hommage, et le zéphir, en lui prodiguant ses douces caresses, s'énivrait à longs traits de son parfum délicieux.

Non loin, sous une touffe de verdure, à l'abri d'un épais buisson, croissait la violette humble fille des bois, qui, semblable au mérite modeste, ne décélait son existence que par le bien qu'elle fesait, et qui, par le soin qu'elle semblait prendre de cacher sa tête balsamique, indiquait assez que son bonheur était d'être ignorée.

Le soleil, à peine au milieu de sa course, embrasait l'atmosphère de ses feux, et déjà la rose inondée ne conserva que l'épine inutile qui n'avait pu retarder son malheur.

Plus heureuse, la violette, couverte de son feuillage et protégée par le buisson à l'ombre duquel elle avait crû, ne se ressentit ni des ardeurs du soleil, ni des fureurs de l'ouragan; et elle répétait long-tems après l'orage: „Mon bonheur est d'être ignorée.“

****

ANECDOTES.

Extraites de l'histoire de Suisse.

Au concile de Bâle, Procope-le-Rasé, chef des Hussites, envoyé à ce concile pour soutenir la réformation, dit aux pères assemblés: „N'est-il pas vrai que Jésus-Christ n'a point institué les moines?" Nous en convenons, dit le cardinal Julien. — „Eh bien! il est donc clair que c'est le diable." On répondit à Procope par un éclat de rire.

L'empereur se rendant à ce concile en 1433, les chanoines de Bâle allèrent à sa rencontre, à cheval et la cuirasse sur le dos. Le prince qui ne s'attendait pas à voir un escadron de cuirassiers, fut fort surpris et demanda ce que c'était? On lui dit que c'était des chanoines. Je ne les croirai tels, répondit l'empereur, que lorsque je les verrai sous l'habit qui convient à des ministres d'un Dieu de paix. Les chanoines confus de leur équipée allèrent reprendre leur soutane.

Trait de bonne-foi.

Dans les premières années de la liberté des Suisses, il y avait auprès de Schwytz deux honnêtes individus dont les possessions étaient contigües. Tous deux depuis quelque tems prétendaient à la propriété d'une prairie séparée. L'un d'eux, nommé Franz, alla un jour trouver son voisin, et lui dit: Gaspard, voici le tems de la récolte des foins. Tu sais, mon ami, que nous avons un différend pour une prairie: nous ignorons à qui de nous elle appartient,

où plutôt nous y prétendons l'un et l'autre. Pour décider la question, j'ai fait assembler les juges à Schwytz; ainsi, viens demain comparaître avec moi.

Tu vois, Franz, que j'ai fauché cette prairie; il faut absolument que demain je ramasse mon foin, et ne puis m'abstenter.

Et moi, je ne puis pas renvoyer les juges qui ont fixé ce jour. D'ailleurs, il faut enfin savoir à qui restera le pré en litige avant de le faucher de nouveau.

Ils contestèrent quelque tems, quand enfin Gaspard dit à Franz: — Sais-tu ce qu'il faut faire? Va-t-en demain à Schwytz tout seul; dis aux juges mes raisons et les tiennes, et je serai dispensé de me présenter moi-même.

D'accord sur ce point, Franz va plaider pour et contre lui. Il expose de son mieux ses raisons et celles de Gaspard. Les juges, aussi honnêtes gens que les plaideurs, se croyant suffisamment instruits, prononcent contre Franz en faveur de Gaspard. Sans perdre un instant, Franz court porter cette nouvelle à sa partie adverse: — La prairie est à toi, mon ami, lui dit-il, la sentence est en ta faveur, et je t'en félicite.

Franz et Gaspard, amis avant leur démêlé, le furent égalemeut après la décision des juges. Ces tems sont plus loin de nous par les moeurs que par les années; mais heureux peuples! heureux tems! heureuses moeurs! si vous existiez partout, partout aussi on trouverait le bonheur!

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE ET PHILOSOPHIE.

L'UN ET L'AUTRE — NI L'UN NI L'AUTRE.

On nous a adressé les questions suivantes:

„*L'un et l'autre*, *ni l'un ni l'autre*, pris substantivement, veulent-ils également le verbe qui les suit au pluriel ou au singulier, comme quelques grammairiens l'ont dit?"

Domergue, à qui la même demande fut adressée, donna les explications suivantes dans son journal,



ouvrage excellent et devenu si rare qu'on ne peut se le procurer chez les libraires.

L'abbé Girard a généralisé la question. Il n'examine pas seulement *l'un et l'autre*, *ni l'un ni l'autre*, mais deux substantifs singuliers quelconques joints par *ni* répété, ou par *et*. Il veut toujours le pluriel après deux singuliers unis par *et*, et toujours le singulier après deux singuliers joints par *ni* répété. Voici ses exemples :

Le prince et le ministre *savent* gouverner. L'un et l'autre *ont* raison dans leur conduite, mais ni l'un ni l'autre n'*est* obligé d'en dévoiler le mystère.

Ce n'est ni monsieur le Cardinal, ni monsieur le Duc qui *sera* nommé ambassadeur.

On trouve dans le dictionnaire de l'Académie : ni l'un ni l'autre *n'ont* fait leur devoir.

Ni l'un ni l'autre *n'est* mon père.

Oublions pour un moment tous ceux qui ont traité cette question, sans en excepter l'Académie française. Fermons l'oreille à l'autorité pour mieux écouter la raison.

C'est un axiome en grammaire que deux singuliers distincts valent un pluriel, et cet axiome est une conséquence de cet autre — *un et un font deux ;* vérité évidente pour tous les esprits et dans tous les lieux, existante avant la grammaire et que celle-ci ne peut détruire ni altérer.

Il est encore incontestable que le verbe et l'adjectif reçoivent la loi de leur correspondant. Leurs inflexions annoncent leur dépendance ; ils n'ont diffé-

rentes formes que pour se plier à cèle que le correspondant leur imprime. Or, pour avoir la solution du problème ci-dessus énoncé, il s'agit de savoir deux choses:

1°. Si l'un et l'autre, ni l'un ni l'autre, et toute autre construction semblable, renferment deux unités.

2°. Si le verbe et l'adjectif sont correspondans de ces deux unités.

Dans le concours de ces deux points, le singulier violerait toutes les lois; le pluriel est de rigueur.

Maintenant procédons. J'ai lu ces deux contes: *l'un et l'autre est bon*, ou *ni l'un ni l'autre n'est bon.*

Je parle *d'un conte*, et puis *d'un autre conte*, ce qui fait *deux contes*. Il y a donc pluralité.

Voilà le premier point examiné; voyons maintenant si *l'un et l'autre*, *ni l'un ni l'autre* dont nous venons de démontrer la force plurièle, sont correspondans du verbe et de l'adjectif.

L'un est l'autre est bon.
Ni l'un ni l'autre n'est bon.

Il est clair que le verbe *est* et l'adjectif *bon* se rapportent à *l'un et à l'autre*, à *ni l'un ni l'autre*. Sur quoi tombe mon affirmation de bonté?

Sur les deux contes.

Tous ces mots ont une étroite correspondance, et l'on ne peut s'y méprendre. Mais dans le second exemple, ni ne rompt-il pas la pluralité?

Non, sans doute. Pour rompre la pluralité, il

faudrait que *ni* donnât l'exclusion à l'un des deux contes. Or, bien loin d'en exclure un, il les joint, il les accouple, il en présente deux; il semble même en se répétant recueillir sa force copulative. L'exclusion ne tombe pas sur le nombre, mais bien sur la bonté. *Ni l'un ni l'autre ne sont bons.* C'est ainsi qu'il faut dire, à moins qu'on ne veuille soutenir que *un* et *un* ne font pas deux.

De ces principes et du raisonnement qui les a suivis, nous ne craignons pas de conclure que, dans ces sortes de constructions, le singulier est une faute.

Mais ne faut-il pas écrire avec l'abbé Girard:

Ce n'est ni M. le Cardinal ni M. le Duc qui sera nommé ambassadeur? et avec l'Académie, ni l'un ni l'autre n'est mon père?

On ne doit nommer qu'un ambassadeur, et chacun ne peut avoir qu'un père. Certainement dans ces deux phrases il n'y a point de pluralité d'objet, car il est évident que la pluralité ne concerne pas *ambassadeur et père;* mais il y a pluralité de sujet. Ambassadeur et père ne font point la loi au verbe *sera*, au participe *nommé* dans la première phrase, au verbe *est* dans la seconde; mais *ni M. le Cardinal, ni M. le Duc; ni l'un ni l'autre* sont les correspondans qui donnent l'ordre, et ces sujets renferment la pluralité. Or toutes les fois qu'il y a pluralité, le correspondant qui commande, dans le sujet, il doit y avoir pluralité dans le correspondant qui lui obéit.

D'après cette règle incontestable, il faut écrire: *Qui seront nommés* ambassadeur. *Ni l'un ni*

l'autre ne sont mon père. Car on sent que si, d'un côté, l'expression dont on s'est servi pour être le sujet de la proposition commande impérieusement le pluriel, de l'autre, celui dont on doit faire usage dans ces circonstances pour exprimer l'attribut exige le singulier. En effet, de quoi s'agit-il dans ces deux phrases? d'un seul ambassadeur, d'un seul père, d'une seule qualité. Cette idée simple exclut toute idée plurièle. L'individu est *un*, la qualité est *une:* ils sont tous deux en rapport d'identité: la raison ordonne donc unité de sujet, et l'unité de sujet est le singulier. — *Aucun des deux ne sera — Pierre ou Jean est mon père.*

SECONDE QUESTION.

D. Peut-on dire: — Lequel des deux était le plus éloquent de Démosthène ou de Cicéron?

R. Cète phrase a toujours été regardée comme très-correcte, cependant nous n'hésitons pas à la condamner; et pour faire connaître les raisons qui doivent la faire proscrire, nous allons l'analyser. L'analyse est un creuset sûr où les opérations de l'esprit s'épurent et se dégagent de tout alliage indigne d'elles.

Il y a proprement trois propositions dans la phrase qui nous occupe: la première, *lequel des deux était le plus éloquent?* Celle-là est explicite. La deuxième (celle-ci est elliptique), *Démosthène était-il plus éloquent que Cicéron?* La troisième (également elliptique), *Cicéron était-il plus éloquent que Démosthène?*

Si cète analyse est exacte, et nous ne croyons pas qu'on puisse le contester, Démosthène et Cicéron sont chacun le sujet d'une proposition. Or, le sujet d'une proposition se met au nominatif, c'est-à-dire qu'on le nomme purement et simplement. Le *de* n'est qu'une particule explétive qui n'a pas même l'euphonie pour excuse, particule qui ne saurait être dans cète occasion une préposition extractive: née de l'ignorance, elle a reçu de l'usage une sorte de sanction, et cète faute est la faute de tous nos écrivains. Voltaire a dit dans Zaïre;

„Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux
„*Des* Français ou *de* moi l'empire de ces lieux."

Les Latins, les Italiens, les Anglais ont montré en cète occasion plus de logique que nous. Ils ont rejeté un *de* que n'appèle pas, ou plutôt que rejète la pensée. *Uter eloquentior fuit Demosthenes an Cicero. — Chi fù più eloquente Demostene o Cicerone. — Which of the two was most eloquent Demosthenes or Cicero.* On peut en dire autant des Allemands.

Mais jusqu'à quel point l'usage mérite-t-il notre respect?

L'usage universel fait loi, lorsque sa volonté souveraine a pour objet des expressions ou des tours vicieux qui, revenant sans cesse, se sont fondus, pour ainsi dire, dans le système de la langue: on les voit pulluler dans les meilleurs écrits. Ce sont de petites taches inhérentes à une bèle peau: on ne pourrait les extirper qu'en la déchirant.

Duquel des deux vous plaignez-vous? de Pierre

ou de Paul? est bien dit. Il faut que les deux termes dénommés soient soumis au même régime que le terme interrogatif; mais tel n'est pas le cas dans la phrase qui nous est soumise et que nous condamnons, sans espérer pourtant détruire l'usage qui la sanctionne.

On dit — *lier les mains derrière le dos*, — et Fénelon a consacré cète locution dans le premier livre de Télémaque. — *Nous entrâmes dans la ville les mains liées derrière le dos*; mais malgré l'autorité de ce grand écrivain, c'est une faute absurde; car le derrière du dos, c'est l'estomac et le ventre: il faut dire — *Lier les mains sur le dos.*

DE L'HONNEUR.

Il est difficile d'expliquer avec précision ce que c'est que l'honneur. C'est par des faits, bien mieux que par des mots qu'on peut définir et prouver son existence. Qu'on demande à tant de braves assemblés sous de glorieux drapeaux ce qu'ils entendent par honneur; ils ne sauront que répondre, mais on les verra s'exposer généreusement à la mort, la chercher avec impétuosité sur la brèche et dans la mêlée la plus terrible, s'élancer au devant d'elle pour en garantir leurs frères-d'armes, ou l'attendre avec immobilité dans les postes où elle est inévitable. Que dis-je? on les verra, par une résignation plus

magnanime encore, religieux observateurs des lois de la discipline, pleurant de ne pas partager les périls de leurs compagnons, s'abstenir de toucher aux lauriers que ceux-ci moissonnent sous leurs yeux, et par obéissance sacrifier la gloire même à l'honneur.

L'honneur est la seconde religion du guerrier. C'est une sorte de divinité dont il éprouve l'inspiration secrète et l'irrésistible pouvoir, qui, cachée au fond de sa conscience, le remplit d'un enthousiasme sublime, à laquèle il fait avec joie les plus grands sacrifices, et ne balance pas à s'immoler lui-même.

„L'Honneur parle, il suffit; ce sont là ses oracles."

Les intérêts les plus puissans, les liens les plus chers, les penchans les plus doux, tout cède à la voix de l'honneur. Voyez les anciens preux qui, dès la plus tendre enfance, étaient élevés sous ses lois sévères, et suçaient avec le lait maternel ses saintes maximes; dès qu'il les appèle, ils renoncent à tout pour le suivre. Qu'est-ce pour eux que leurs riches héritages et leurs immenses possessions, s'il en exige le sacrifice? Leur vraie richesse, leur plus chère propriété, leur inaliénable patrimoine, c'est l'honneur: c'est le seul bien dont ils ne puissent se détacher, c'est le trésor qui leur tient lieu de tout, qui leur donne un véritable lustre dans la prospérité, qui les enorgueillit encore dans leurs disgrâces. *Tout est perdu fors l'honneur*, disait après sa défaite un roi plus magnanime encore que malheureux. Tombé du premier trône de l'univers, enfermé dans un ca-

chot, il est plus grand que son orgueilleux vainqueur au faîte de la puissance, car l'honneur lui reste, et il attache à son infortune une éclatante supériorité sur toutes les faveurs du sort.

C'est peu pour le brave de sacrifier l'objet de son culte, les biens de la fortune, il faut encore immoler au pied de ses autels tout ce que la nature a de plus cher et de plus attrayant pour une âme sensible. C'est en vain qu'une mère éplorée, une soeur chérie, s'efforcent de le retenir; une voix sévère parle plus haut que leurs tendres sollicitations; il se hâte de satisfaire aux sentimens de la nature; il précipite ses baisers sur leurs joues mouillées de larmes; leurs bras sont encore étendus pour l'arrêter, et il est déja loin d'elles: il suit, en étouffant ses soupirs, l'honneur qui l'entraîne, et qui ne lui permet plus même de regarder en arrière.

L'amour vertueux lui-même, malgré tout son empire et la force de ses noeuds sacrés, ne peut enchaîner son captif idolâtre de l'honneur. L'amour cependant ne lui prépare que des caresses, des plaisirs et des fêtes et ne lui offre que des images séduisantes et des attraits enchanteurs, l'autre ne présente à son imagination que des fatigues, des dangers, le fer, le sang, le carnage et la mort. N'importe, l'honneur triomphe, et le héros s'élance du sein des délices au milieu des horreurs des batailles. Eh! son choix peut-il être douteux? il est perdu s'il balance. Cache tes pleurs, épouse malheureuse! Imprudente, ah! que fais-tu? la vaillance de ton jeune

amant languit encore à tes pieds et déja la charge sonne. Il s'éveille, il part, il arrive; mais hélas! il n'est plus tems! ses compagnons ont vaincu sans lui. Le désespoir s'empare de son âme: la nature l'absout, mais lui-même se condamne, et le glaive, qu'il devait tremper dans le sans ennemi, s'abreuve du sien.

Tèles sont les lois inviolables de l'honneur, et ses palmes sont si chères à nos guerriers, qu'ils regardent comme le plus grand des malheurs d'avoir manqué, même sans qu'ils aient des reproches à se faire, l'occasion d'y participer. Le plus grand et le plus aimable des rois, Henri IV, qui connut si bien l'esprit des Français dont il fut le modèle, écrivait du champ de bataille au plus brave de ses capitaines: „*Pends-toi, Crillon, nous avons combattu et tu n'y étais pas.*" Ce même Crillon manifesta dans une autre circonstance l'idée qu'il s'était faite de l'honneur. On connaît sa réponse énergique au jeune duc de Guise qui venait d'éprouver par une fausse alarme jusqu'où pouvait aller l'intrépidité de ce brave. „Jeune homme, lui dit-il d'un ton sévère, en lui serrant fortement le bras; ne te joue jamais à sonder le coeur d'un homme de bien; par la mort, si tu m'avais trouvé faible, je t'aurais poignardé!"

Ces paroles échappées dans le transport d'une juste indignation, nous révèlent le secret de tous ceux qui prétendent marcher sous les drapeaux de l'honneur: ils veulent qu'on les croie supérieurs à toutes les faiblesses; mais pour l'être en effet comme

Crillon, il faut y exèrcer son coeur par la pratique de la plus pure morale, comme les athlètes s'endurcissaient le corps par de pénibles travaux, de dures privations et le régime le plus austère.

Jeune homme qui te prépares à courir cète illustre carrière, sais-tu quèles obligations tu t'imposes? Ce n'est pas seulement contre des armées rangées en bataille et prêtes à lancer la foudre que tu dois déployer ta vigueur et ton courage: c'est un ennemi bien plus terrible, c'est toi-même qu'il te faut combattre. C'est aux plus doux et aux plus pernicieux penchans qu'il faut opposer une mâle et invincible résistance. Eh quoi! tu te dis courageux et tu succombes aux premières séductions des sens? Tu cherches à passer pour une âme forte et le vice est plus fort que toi? Comment oses-tu prétendre à l'estime des autres quand tu n'as pas obtenu la tiène? Esclave des passions, est-ce à toi de te ranger parmi les candidats de l'honneur? Quand le feu de la jeunesse fait bouillonner le sang dans tes veines, tu te crois inaccessible à la crainte! mais songe-s-y bien, la crainte est soeur des passions. Qui cède aux unes, est bientôt la proie de l'autre: elles sont toutes liguées contre le coeur de l'homme. La plus douce et la plus perfide, parée de tous les attraits et de toutes les grâces qui peuvent le séduire, s'y insinue la première. Adroite, complaisante, elle en bannit d'abord, sous de spécieux prétextes, l'importune sagesse; elle en écarte la prudence, comme une incommode sentinelle; et bientôt elle en ouvre la porte et

le livre sans défense à ses cruèles complices qui s'y précipitent en foule, y portent le tumulte et le désordre, l'énervent, l'accablent et l'avilissent. L'artifice, la dissimulation, le mensonge et le sordide intérêt s'emparent de son âme flétrie, et la peur à laquèle ce prétendu brave se croyait impénétrable, la peur elle-même vient lui montrer son effroyable visage.

Il n'est plus tems alors de se réfugier sous les drapeaux de l'honneur; jamais transfuge ne rentra dans ses camps: il n'existe plus pour ses frères-d'armes; il est mort à l'honneur.

„L'honneur est comme une île, escarpée et sans bords;
„On n'y saurait rentrer quand on en est dehors."

Chez nos aïeux, quand un chevalier avait forfait à ses lois sacrées, son armure était mise en pièces et foulée aux pieds; les hérauts-d'armes l'accablaient des plus cruels outrages, des prêtres prononçaient sur lui les vigiles des morts; on le portait dans le temple couvert d'un drap mortuaire, et là les chants lugubres de l'église l'avertissaient qu'en cessant d'être vertueux, il était rentré dans le néant.

La vertu, nous devons en croire nos ancêtres, la vertu seule donne une existence honorable. Tèle était aussi l'opinion de ce peuple qui fut maître du monde tant qu'il le fut de lui-même. Un des guerriers les plus fameux dans son histoire, illustré par cinq consulats et plus encore par sa rare sagesse, le vainqueur de Syracuse, surnommé l'épée de Rome, Marcellus, éleva deux temples voisins l'un de l'autre

et les fit construire de manière qu'il fallait passer par le premier pour arriver à l'autre. Leçon sublime qui fut entendue de tous les adorateurs de la vraie gloire, et de toi surtout, aimable et parfait modèle de la chevalerie, le plus brave des guerriers et le plus vertueux des hommes, Bayard dont le nom seul a je ne sais quels charmes et ramène sans cesse les yeux et le coeur sur les pages de ton histoire! Combien ce héros, qui jamais ne fit un seul pas hors du sentier de l'honneur, se montra supérieur, même dans la défaite, au rebelle Bourbon dans la victoire! Celui-ci triomphe en combattant contre sa patrie, Bayard meurt en la défendant et Bourbon le plaint. Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, dit en expirant le loyal chevalier, mais vous qui portez les armes contre votre roi, votre patrie et votre serment. Il avait raison, il mourait couvert d'honneur, Bourbon vivait couvert d'infamie. C'est ainsi que Bayard mérita le plus glorieux de tous les titres, celui de *chevalier sans peur et sans reproche.* Ce grand homme qui, sur le pont de Garilliano, soutint seul l'attaque de deux cents cavaliers, ne fut pas moins inébranlable contre le choc des passions. Il défendit pendant six semaines, sans autre ressource que son courage, les murs de Mézières, contre une armée de cinquante mille hommes, et sut mieux encore défendre son coeur contre les vices. Il défit les plus fameux capitaines de son tems, et remporta sur lui-même des triomphes encore plus glorieux. Il ne permit jamais à l'or corrupteur de souiller ses mains généreuses,

au mensonge d'approcher de ses lèvres, à la dissimulation d'entrer dans son coeur; il secourut le faible et l'infortuné, respecta l'innocence et la beauté dans la misère, et se montra toujours humain, désintéressé, généreux et bienfesant; en un mot il fut aussi vertueux qu'intrépide.

Tel fut aussi ce fameux Duguesclin surnommé le bon Connétable, qui prit encore des villes après sa mort, et qui fut si scrupuleux à garder sa foi que l'ennemi ne se crut pas délié de la siène par le trépas de ce guerrier.

Tel fut encore Turenne, ce héros admirable, qui fit avec tant de modestie et de simplicité les choses les plus sublimes, qui fut aussi grand dans son domicile qu'à la tête des armées, qui démentit le proverbe qu'*il n'y a point de héros pour son valet de chambre*, qui se fit un religieux scrupule de profiter de l'erreur d'une ville effrayée de l'apparente direction de sa marche, et refusa ses riches présens, parce qu'elle n'était point, dit-il, sur la route où il avait résolu de faire passer son armée.

Voilà le véritable honneur; il ne tient pas seulement à cète grandeur de courage qui fait braver tous les périls, mais à cète sévérité de principes qui nous attache à tous nos devoirs. Son temple est une âme forte; son sanctuaire, une conscience pure; son culte, la pratique de toutes les vertus. Et ce n'est pas seulement sur les champs de bataille qu'on lui rend de dignes hommages; il agrée indistinctement les sacrifices du guerrier, du magistrat et de

tout citoyen qui sent la dignité de son être. Ce gendarme qui, dans la mêlée, emporté par un cheval fougueux, eut le malheur de heurter Louis XIV, fit sentir à ce prince qui, dans un premier mouvement, avait levé la canne sur lui, que l'honneur n'est pas moins cher au sujet qu'au monarque: „Sire, dit-il en lui présentant son pistolet par le pommeau, vous venez de m'ôter l'honneur, ôtez-moi la vie.“ Le roi ne se montra supérieur au soldat qu'en réparant par un avancement rapide l'affront qu'il avait fait à ce brave homme.

Il n'est rien au monde, en effet, qu'on doive mettre en comparaison avec l'honneur; les devoirs, même les plus élevés, cèdent aux devoirs qu'il impose. On a vu le fils d'un colonel, blessé mortèlement sur un champ de bataille, s'arracher tout en pleurs des bras de son père mourant; „Mon père, s'écria-t-il, il faut que j'aille où le service de la patrie m'appèle: je vais venger votre mort ou trouver la miène.“

Malheureusement l'honneur a aussi son fanatisme et par conséquent ses fureurs. Dans l'excès d'une aveugle idolâtrie, on prend le faux honneur pour l'honneur véritable, et on arrose ses autels impurs du sang d'un concitoyen. C'est outrager l'honneur et non le servir; c'est le traîter comme ces divinités antropophages, à qui la superstition de leurs barbares adorateurs immolait les plus chères victimes. Le véritable honneur n'est point féroce et sanguinaire; il repousse avec horreur le fratricide; il veut que la

mort d'un citoyen soit utile à la patrie et que son courage ne soit funeste qu'aux ennemis de l'état. La colère est une passion qui le révolte et le blesse; il la lui faut immoler comme toutes cèles qui lui sont contraires. Un ressentiment qu'on étouffe est un trophée qu'on lui érige et qui lui plaît, parce qu'il n'aime que ce qui est noble et grand, et qu'il y a plus de noblesse et de grandeur d'âme à pardonner une offense qu'à s'en venger.

J'ai fait connaître la nature de l'honneur et les sacrifices qu'il exige de nous, je vais *maintenant* parler brièvement des avantages qu'il présente.

Le bien le plus précieux après l'estime de nous mêmes, c'est l'estime de nos semblables; elle est un effet tèlement immédiat de l'honneur qu'on la confond avec lui: elle est à l'honneur ce que la lumière est à l'astre qui nous éclaire. Une combinaison défavorable d'évènemens peut quelquefois l'éclipser; le souffle impur de l'envie qu'elle attire sur elle-même, comme le soleil pompe les vapeurs qui le cachent à nos yeux, peut l'obscurcir; mais bientôt l'honneur perce le nuage, *et il* reparaît environné d'une splendeur nouvèle. L'échafaud, loin de ternir l'honneur du vertueux Barneveld, ne servit qu'à donner un nouveau lustre à sa vertu; il ne couvrit d'opprobre que le tyran qui l'assassina. Celui de cète vierge héroïque qui sauva les murs d'Orléans et la France entière, sortit plus brillant et plus pur du bûcher qu'avaient allumé, pour l'anéantir, le fanatisme et la vengeance; la flamme qui dévora cète illustre et grande victime reluira dans tous les âges

comme un nouveau rayon qu'ajouta la calomnie elle-même à son éclatante renommée.

L'honneur n'est pas exposé comme la gloire aux caprices du sort; l'adversité n'a aucun pouvoir sur lui; car le malheur même ne fait que mieux ressortir son éclat. Il ressemble à ces pierres précieuses qui, dans la nuit, jètent une lumière plus étincelante et plus vive que pendant le jour. La gloire ne tire pas, comme l'honneur, tout son lustre d'elle-même; elle a besoin de secours étrangers; elle exige des moyens extraordinaires, de rares talens, un vaste génie, un heureux concours de circonstances; ses palmes sont si hautes que, pour y atteindre, il faut être comme soulevé par la nature et par la fortune. Cèles de l'honneur sont à la portée de tous. Il ne dépend point de ces grandes occasions qui nous sont assez rarement offertes, ni de ces dons et de ces faveurs qui sont le partage de quelques mortels privilégiés. Il suffit pour l'acquérir d'être homme et citoyen. L'accomplissement des devoirs que ce double titre nous prescrit, une attention scrupuleuse à remplir nos engagemens, la foi, l'intégrité, cète élévation de sentimens, et ce courage qui appartiènent à tout homme dont le coeur est bien placé, nous assurent des droits à l'estime de nos semblables. Ces vertus nous en donnent de bien flatteurs à l'estime de ce sexe aimable qui fut et sera toujours le juge de l'honneur, tant qu'il ne s'en écartera pas lui-même. La bravoure est un appui pour la faiblesse; la franchise, un gage de la sincérité des sentimens dont les

expressions lui sont si chères, et la fidélité que l'on garde à la patrie et à son prince, un garant de cèle qu'il attend lui-même de nous. Jadis un seul de ses regards enflammait les intrépides chevaliers; sa faible main s'enorgueillissait d'essuyer, au retour des combats, la noble poussière de leurs fronts victorieux et d'étancher le sang de leurs blessures, ce sang qu'il voyait tout prêt à couler pour lui, comme il avait coulé pour l'état et pour le monarque. Ses suffrages étaient le plus puissant aiguillon de la valeur et sa plus douce récompense, et la couronne qu'il posait sur la tête des vainqueurs en avait à leurs yeux plus de charmes et de prix. Jamais ce charmant aréopage ne faillit dans ses jugemens; jamais l'homme efféminé ne s'y présenta, comme aujourd'hui dans nos cercles frivoles d'un air léger, présomptueux et vain; mais l'homme digne de ce nom s'y présentait avec cète assurance modeste et respectueuse qui sied au mérite. Il fallait être homme de bien pour faire agréer ses hommages aux filles des preux, et pour aspirer à les servir, il fallait avoir servi d'abord sous les drapeaux de l'honneur et de la vertu.

Un des plus grands avantages de l'honneur, une des jouissances les plus flatteuses qu'il nous procure, c'est qu'il rejaillit sur tous les objets de nos plus chères affections. Qu'il est beau de couronner de son laurier le front d'un père et d'en ombrager ses cheveux blancs! Qu'il est doux de faire tressaillir le sein maternel de joie et d'orgueil! Qu'il est flatteur

d'inspirer à ses amis une noble fierté qui fait en quelque sorte de leur sentiment une dignité glorieuse! mais rien peut-il se comparer au bonheur qu'on ressent quand on répand comme une auréole de gloire et de considération sur la compagne de sa vie et sur les gages chéris qu'elle nous a donnés de son amour? Non!

QUITARD.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

LE GOLFE D'AJACCIO.

(Sur les bords du beau golfe d'Ajaccio est un sentier orné de myrtes touffus qui conduit à une chapelle fondée par les Grecs, but de promenade pour les beautés d'Ajaccio; non loin de-là, dans un jardin, appartenant à M. Ramolino, oncle de Bonaparte, on voit une grotte où Napoléon enfant encore, venait jouer souvent.)

Golfe, sentier d'amour, chapelle solitaire,
Madone, arbustes verts, doux abris du mystère,
Myrtes que sa main effeuillait,
Oh! venez quelquefois dans mon âme attendrie,
Jeter des souvenirs la molle rêverie,
Car pour moi le présent se tait!

De l'écume des flots que la brise soulève,
Comme un voile léger, caresse encor la grève

Où G...... venait s'asseoir,
Golfe aux vagues d'azur, lorsqu'à la nuit fidèles
Les Sylphes mollement balancés sur leurs aîles
Nous versaient les parfums du soir.

Que je la voie encor la Madone de pierre
Où j'inclinais, devant son regard tutélaire,
Un front pâli par les douleurs!
Hélas! je n'ai vécu que des jours de souffrance,
Et pour un coeur souffrant bien douce est la croyance
Que tu compâtis à ses pleurs.

Salut, grotte où l'aiglon vint essayer son aîle,
Où, jeune, il aiguisa cette serre cruelle
Dont il broya les nations!
Qui n'a pas frissonné de respect et de gloire
En répétant le nom de l'Aigle de l'histoire,
Ce nom plus grand que tous les noms!

A la grotte jetant encore ce nom sublime,
L'écho le redisait comme une voix intime
Qui se perd en vagues soupirs.
Eh bien! allez jeter ce nom à quelque trône,
Ceux qu'il laissa debout, ou dont il fit l'aumône!.....
Un trône a-t-il des souvenirs?

Salut, blanche chapelle où, fils de l'Hellénie,
J'ai murmuré pour vous l'hymne de Messénie,
Quand, ranimant votre fierté,
Vous avez secoué vos débris et vos chaînes!

Car mon âme aux douleurs et de Sparte et d'Athènes
A tressailli de liberté.

Qu'un soleil d'Italie est beau! Qu'un crépuscule
Fait doucement rêver, lorsque le ciel ondule
De flots d'azur, de vagues d'or! . . . . .
Et sous ces grands tableaux, le deuil, le froid silence . . . .
Oh! ne viendra-t-il pas le jour de renaissance?
Gloire et chants, tout est-il mort?

Fils de ceux qu'autrefois tu jetais dans l'arène,
Je suis libre, Italie, et courbés sous leur chaîne,
Les descendans du peuple roi
Gémissent sans patrie . . . . En est-il pour l'esclave? . . . .
Mais une voix pareille au torrent de la lave:
„Nous serons libres comme toi!"

Aux armes! . . . . Entends-tu l'oeuvre de délivrance,
Ces chants de liberté, fils de la noble France,
Des peuples hymne universel?
Et j'applaudis des mains au réveil héroïque
De la terre à la fois guerrière et poétique
Où le laurier croît immortel.

Oh! si je n'allais pas dormir au cimetière
Où dorment mes amis, où dormira ma mère,
Sous cet if qui m'attend déja,
Oui, je voudrais mourir sous les berceaux du Tasse,
Les myrtes de Tibulle et le lierre d'Horace,
Sur les bords rians de Baya!

Golfe, sentier d'amour, chapelle solitaire,
Madone, arbustes verts, doux abris du mystère;
Myrtes que sa main effeuillait,
Oh! venez quelquefois dans mon âme attendrie,
Jeter des souvenir la molle rêverie,
Car pour moi le présent se tait.

M.

ASSASSINAT DE CORNEILLE ET DE JEAN DE WITT.

Corneille de Witt, amiral, frère de Jean de Witt, grand-pensionnaire de Hollande, sous le Stathoudérat de Guillaume III, fut mis à la question sur la dénonciation d'un infame barbier gagné par la faction d'Orange, qui l'accusa d'avoir voulu lui faire assassiner le prince. Vainement Corneille démontra-t-il la fausseté de l'accusation, des juges avilis, intéressés à sa perte, lui firent donner la question avec un raffinement de cruauté inoui; mais ce malheureux citoyen, au milieu des plus affreux supplices, conservant la fermeté d'âme convenable à l'innocence, commença à réciter une ode d'Horace, *Justum et tenacem*, morceau adapté à sa situation, digne de son courage, et que l'on peut rendre par ces vers:

Les torrens impétueux,
La mer qui gronde et s'élance,
La fureur et l'insolence
D'un peuple tumultueux,

Des fiers tyrans la vengeance
N'ébranlent point la constance
D'un coeur ferme et vertueux.

Disloquez, mettez mon corps en pièces, criait-il, à ses bourreaux, vous ne me ferez jamais avouer un crime que je n'ai pas commis. „Ainsi, dit Raynal, des juges sans pudeur exposèrent pendant trois heures et demie, à toutes les horreurs d'un supplice réservé aux plus grands scélérats le vainqueur de Chatam, le plus grand homme de la *république.*“

Ses juges infames n'ayant pu le convaincre d'aucun crime, mais avides de condamnation, prononcèrent son banissement; puis, ayant attiré dans sa prison Jean de Witt son frère, sous prétexte de lui permettre une dernière entrevue, ces monstres ameutèrent la populace et les firent massacrer tous deux, pour prix des services signalés qu'ils avaient longtems rendus à leur pays.

TRACASSERIE LITTÉRAIRE.

Hélas! qui peut dans ses écrits
Se flatter d'assez de prudence
Pour éviter d'être repris
De faiblesse ou d'outrecuidance?

On trouve tant de gens dont l'esprit inquiet,
Méticuleux, chagrin, n'est jamais satisfait!
Avez-vous d'un bon mot animé votre phrase?

L'avez vous négligé pour éviter l'emphase?
En vain vous vous jetez de l'extrême au milieu,
Pour plaire à tout le monde, il faudrait être un Dieu.

Nos lecteurs se rappèleront qu'à l'occasion de l'article *Origine de la maison de Nassau*, M. Schreuel, professeur de peinture, nous adressa une réclamation. (Voir N°. 6, pages 246 à 248.) Ne pouvant admettre le volumineux article politique que M. Schreuel nous remit pour contredire ce que nous avions inséré de peu flatteur sur l'ex-roi des Pays-Bas, mais voulant obliger un honnête homme qui, en sa qualité de pensionné du roi de Hollande, a pu se croire obligé de faire le panégyrique de son maître aux dépens des Belges, nous lui promîmes un article dont nous espérions qu'il serait content. Nous poussâmes même la complaisance jusqu'à lui promettre de lui communiquer le dit article avant de le livrer à l'impression, tant nous avions à coeur de tranquiliser son âme timorée: mais comme pour tenir notre promesse sur ce point, il nous aurait fallu renvoyer l'insertion de l'article au N°. 7, le désir de l'obliger, en abrégeant le retard, nous engagea à profiter d'une lacune que l'imprimeur avait laissée au N°. 6, pour ne point entamer un article trop long, et nous envoyâmes l'article que l'on trouve aux pages 246 à 248, sans le soumettre à la censure du réclamant. Malheureusement, et bien contre notre gré, cet article que nous aurions pu trouver exagéré et louangeur, n'a pas eu l'assentiment de M. le professeur, qui a

jeté les hauts cris de ce que *nous avons osé lui faire dire:* — **Si dans l'illustre maison d'Orange-Nassau on compte quelques crimes, comme partout ailleurs, on ne saurait, sans injustice, s'empêcher d'y compter beaucoup de grandes vertus.** — Quoiqu'il nous semble difficile de ne pas s'accommoder d'une phrase aussi louangeuse, quand on ne veut pas faire mentir l'*histoire*, M. Schreuel nous a intimé, sous peine de nous poursuivre devant les tribunaux, de déclarer *que cette* proposition n'est pas de lui.

Aimant beaucoup la paix et espérant ne plus mettre à l'épreuve la trop grande susceptibilité de M. Schreuel, nous déclarons que non-seulement la phrase en question n'est pas de lui, mais encore que tout l'article est de nous. Cependant après cette déclaration qui laisse M. Schreuel blanc comme neige, nous pensons que notre article sur l'origine de la maison de Nassau demeure dans toute son intégrité.

RELATION RAPIDE D'UN VOYAGE AU MEXIQUE.

Nous avons pensé que nos lecteurs trouveraient quelqu'intérêt au récit à-la-fois rapide et circonstancié d'un voyage fait au Mexique il y a peu d'années par un de nos amis qui, à notre sollicitation, a bien voulu nous communiquer, sous la forme de lettres, les observations qu'il a faites sur un pays peu connu encore, quoique plusieurs voyageurs en aient

parlé avec plus ou moins d'exactitude. L'auteur n'a mis aucune prétention dans ses récits, car il n'a écrit que par forme de souvenir; mais n'ayant parlé que de ce qu'il a vu, et n'ayant pu vouloir se tromper lui-même, nous pensons que ceux de nos lecteurs qui préfèrent la vérité tèle qu'elle est à la fiction tèle qu'on la fait, trouveront plus de véritable instruction dans la série de lettres que nous leur présentons que dans une foule d'ouvrages laborieusement écrits, mais rédigés plutôt par le désir de plaire que par le besoin d'être utile.

Nous allons laisser parler l'auteur.

Mon cher ami,

„Ce ne serait pas sans quelque appréhension que j'entreprendrais de vous satisfaire, en vous parlant de mon voyage au Mexique, si je ne comptais sur votre indulgence; mais outre la connaissance que j'ai de votre excellent caractère, j'ai pour garant de votre indulgence l'absence de toute prétention à bien décrire, la tournure positive de mon esprit ne m'ayant jamais permis de soigner mon style; et plus que tout le peu d'envie que je me suis toujours sentie de communiquer à des personnes indifférentes, et que je ne connais pas, les impressions que j'ai éprouvées et les remarques que j'ai faites. Quand on parle à un ami, on est toujours sûr que le coeur complète ce que l'esprit laisse d'imparfait dans l'expression. Il n'en est pas de même quand on s'adresse à des étrangers indifférens; n'étant pas intéressés par un senti-

ment intime envers celui qui parle, ils ont droit d'exiger d'être intéressés par la matière que l'on traite ou par la manière dont elle est traitée. Après ce préambule que vous voudrez bien prendre pour une préface, je commence.

Ayant perdu mon père à l'âge de treize ans, dès que je fus majeur, je devins chef de la famille, et je pris, à la sollicitation de ma bonne mère, la *direction* d'un commerce assez considérable de toileries; mais les affaires allant chaque jour de *mal* en pis, je sentis bientôt que cette occupation ne suffisait pas à mon activité, et je me serais engourdi dans une espèce d'oisiveté, sans la lecture et le dessin: je ne pensais guère alors qu'un jour je ferais de la peinture mon occupation principale, quoiqu'un penchant décidé m'ait comme forcé dès mon enfance à cultiver l'art du dessin. J'atteignis ainsi ma vingt-deuxième année, non sans que mon coeur eût cherché l'aliment qui dévore à cet âge, c'est-à-dire un coeur ami qui sût l'entendre et je l'avais trouvé. Mais passons rapidement sur cette épisode de ma vie qui m'a laissé de si doux souvenirs et des regrets si cuisans. Mes affaires décroissantes, les arts et l'amour ne remplissaient pas assez ma vie pour que je ne sentisse pas un vide accablant qui me fesait deviner que l'homme d'un esprit actif ne peut être véritablement heureux qu'autant qu'il a une occupation sérieuse. J'avais perdu ma gaîté, et mon esprit n'était occupé que du choix d'une entreprise qui pût me soustraire aux idées mélancoliques qui m'obsédaient.

Enfin je pris le parti de voyager, mais n'ayant personne qui pût me conseiller, je fus quelque tems à résoudre de quel côté je dirigerais mes pas; car je voulais autant que possible réunir dans mes voyages l'utile à l'agréable.

J'avais acheté plusieurs actions dans la compagnie allemande des Indes, à Elberfeld, et comme je fus informé que quelques jeunes gens devaient accompagner, en qualité de volontaires, une expédition que la Compagnie allait entreprendre pour le Mexique, je pris bien vîte la résolution d'en faire partie. Ayant obtenu l'assentiment de ma digne mère, j'offris mes services à la Compagnie qui les agréa sans difficulté. Je n'aurais pas obtenu aussi facilement le consentement de ma fiancée; aussi me bornai-je à lui dire que les affaires de ma maison m'appelaient à Hambourg, et je fixai avec ses parens l'époque de mon retour comme l'instant de notre union.

Mes préparatifs ayant été faits à la hâte, je partis de chez moi le 18 septembre 1822, et m'étant rendu à Elberfeld, je passai trois semaines dans le comptoir de la Compagnie pour m'y pénétrer des instructions qui m'étaient nécessaires en ma qualité de sous-agent. Ce fut d'Elberfeld que j'écrivis à ma fiancée le véritable but de mon voyage et le terme présumé de notre réunion. Vous devinez ce que contenait sa réponse: plaintes, tendres reproches, sermens de constance; langage ordinaire de deux coeurs qui s'aiment; sermens auxquels nous avons été fidèles, mais que la mort hélas! a trop tôt rompus.

Je partis d'Elberfeld avec MM. S. et SR. agens principaux, et M. M. sous-agent comme moi; mais déjà dès le commencement de mon voyage j'éprouvai un accident qui aurait empêché un ancien Romain de continuer sa route, car il n'était pas d'un bon augure. La direction m'avait délivré tous les livres de factures relatives à cette expédition avec une action de cinq cens écus pour un banquier de Hambourg, et j'avais soigneusement placé tout cela au fond de ma malle. Arrivés à la poste à Munster où nous prenions quelques rafraîchissemens, un homme vint nous demander de la part du bourguemestre, si nous n'avions pas perdu des livres et un document. Fort étonné de la question, j'allai visiter ma malle, que je trouvai défoncée et veuve de mes livres, de l'action et du tiers à-peu-près de mon linge. Je courus chez le bourguemestre, où après avoir donné les renseignemens nécessaires, je recouvrai mes livres et l'action, moyennant une faible récompense pour l'honnête homme qui les avait trouvés. Quant à mon linge, je n'en ai plus entendu parler. A cela près, nous arrivâmes heureusement à Hambourg où je me pourvus de l'équivalent des objèts que j'avais perdus, et le premier de novembre nous nous embarquâmes à bord du Rowlins, commandé par le capitaine Q....

Le commencement de notre navigation ne fut pas heureux, car à peine avions nous dépassé l'embouchure de l'Elbe qu'un vent contraire et très-fort nous ballotta de tèle sorte que nous courûmes plus d'un danger. Nous atteignîmes cependant Portsmouth

le septième jour, mais le mauvais tems nous retint six semaines dans ce port. Nous profitâmes de ce contre-tems pour faire diverses excursions, nous visitâmes Portsea, Gospert, et la délicieuse et romantique île de Wight.

Pendant notre séjour à Portsmouth notre petite société s'accrut de trois passagers fort intéressans: c'étaient MM. B.... physicien de Londres, son fils, et Oddi, jeune anglais engagé pour une maison de commerce au Mexique. M. B.... entreprenait ce voyage dans un but scientifique; aussi était-il pourvu de tous les instrumens nécessaires à l'obtention de son but, et comme il ne rêvait que pirates et flibustiers, il avait fait provision d'armes et de munitions. Pendant tout le voyage, il ne cessa de s'occuper de la composition de boules pyrotechniques qui brûlaient sous l'eau et qu'il destinait aux forbans qui auraient osé nous attaquer. Les pirates étaient chez lui une espèce de monomanie; ses entretiens roulaient toujours sur ce sujet et il finissait d'ordinaire par une allocution dont le but était de nous encourager à nous défendre vigoureusement en cas d'attaque, plutôt que de nous exposer au traitement inhumain que ces barbares exercent sur leurs prisonniers. Ce qui contribuait puissamment à réveiller l'humeur guerrière de M. B...., c'est que le Rowlins était bien armé et bien équipé, ayant huit pièces à bord et vingt hommes d'équipage. Son fils était un charmant jeune homme qui riait peut-être comme nous des terreurs continuèles de son père.

Le 11 décembre, le vent étant devenu favorable, nous gagnâmes la mer, et le vaisseau cingla à pleines voiles vers un autre hémisphère. Je ne vous dirai pas ici le pénible sentiment qui s'empara de moi lorsque je commençai à perdre de vue les côtes de l'Europe. Ma mère, mon amante, tout ce que je laissais de cher derrière moi; l'incertitude du sort qui m'attendait, la vue de cette immensité, le ciel et l'eau, un horizon sans bornes, tout ce qui peut confondre une jeune tête sans expérience; vous devinerez tout cela mieux que je ne pourrais vous le peindre, et je poursuis.

Le 20 décembre nous doublâmes les Açores, à la distance de vingt milles anglais, et nous n'aperçûmes distinctement que l'île Ste. Marie qui est, je crois, la plus élevée de ce groupe d'îles. Le 29 suivant nous traversâmes le tropique, et le 7 janvier, 1823, à quatre heures du matin, nous aperçûmes la Désirade, la première terre de l'Amérique. A cet aspect la joie éclata dans tout l'équipage. Les matelots s'embrassaient, se félicitaient, poussaient des cris de bonheur, tandis que nous jouissions sur le pont du plaisir de voir s'élever la Désirade qui semblait sortir du sein des ondes à mesure que nous en approchions et que le soleil venait la colorer de ses premiers rayons, qui paraissaient un mélange d'or et d'azur. C'est-là un de ces spectacles qu'il faut avoir vus pour les comprendre: toutes les forces humaines sont impuissantes pour les peindre. Nous étions comme absorbés dans un sentiment d'admiration indéfinissable,

nous étions pleins de la puissance infinie du Créateur auquel la production de tant de merveilles ne coûte qu'un acte de sa suprême volonté.

Dès cet instant notre voyage devint extrêmement intéressant. Ce ne fut plus cette sublime monotonie du ciel et de la mer où l'oeil n'aperçoit aucune borne, et qui fatigue par sa constante uniformité, nous ne perdîmes plus la terre de vue. Chaque jour nous découvrîmes de nouvèles îles; c'est dire que chaque jour nous eûmes de nouveaux spectacles, de nouvèles surprises, de nouveaux motifs d'admiration. Nous vîmes d'assez près la Guadeloupe sur laquèle, au moyen du télescope, nous découvrîmes St.-Louis qui en est la capitale; Antigoa ou Antigues, Montserrat, île très-montueuse et très-bien cultivée; Redonda qui n'est qu'un énorme rocher sans la moindre végétation; la bèle île de *Nives* avec un volcan, et plus loin *St.-Skitz*, Portorico et St.-Domingue. Cependant au plaisir que nous éprouvions à la vue de tant de petits mondes se mêla bientôt une occupation sérieuse; ce fut de mettre le bâtiment, l'équipage et nous-mêmes en état de défense; car nous entrions dans les parages infestés par les pirates les plus audacieux.

Le 14 nous aperçumes une grande île que le capitaine nous dit être la Jamaïque. Cette annonce nous fut très-agréable, car nous ne pouvions voir qu'avec grand plaisir le premier point de notre destination. Le Rowlins étant un bâtiment anglais, l'amirauté de Londres avait donné l'ordre à cèle de la Jamaïque de nous faire escorter par un navire de

guerre, et nous étions obligés de faire voile vers cette île. Nous pensâmes dès-lòrs que nous n'avions plus rien à craindre et nous déchargeâmes les canons.

Vers le soir le vent ayant fraîchi tout-à-coup et le capitaine craignant de dépasser l'île pendant la nuit, fit carguer quelques voiles. Malgré cette précaution, au point du jour nous vîmes l'île loin derrière nous, et saisis tout-à-coup par un calme plat, il nous fut impossible de bouger de l'endroit de toute la journée et de la nuit suivante. Pour *tirer* parti de ce contre-tems nous braquions nos *lunettes* sur la prétendue Jamaïque, mais nous n'y découvrions, à notre grande surprise, aucune trace de culture. Ce qui augmentait notre étonnement, c'était de voir qu'aucune embarcation ne se dirigeât de notre côté pour nous amener un pilote. Enfin un peu de vent nous ayant permis de bouger, nous aperçûmes une chaloupe qui venait de la Havane. Le capitaine la héla d'un coup de canon pour tenir le vent et quand nous en fûmes à portée, il demanda quel était le cap que nous voyions.

Cap Tyburon.

Qu'on se figure notre étonnement, pour ne pas dire notre indignation. Le capitaine était rouge de colère et de honte de se voir la risée de l'équipage; nous nous trouvions précisément dans le parage le plus dangereux par rapport aux pirates, car ceux de St.-Domingue sont connus pour être les plus téméraires et les plus cruels. Nous attribuâmes le bonheur de n'avoir pas été attaqués à la circonstance

que notre bâtiment étant peu chargé et bien armé, les forbans avaient pu le prendre pour un navire de guerre. Enfin nous fûmes favorisés par le vent, et le 17 de janvier nous jetâmes l'ancre à Port-Royal, l'un des meilleurs ports de la Jamaïque.

Informés par l'amiral que nous ne pourrions pas être convoyés de quatre semaines, nous louâmes un logement à Kingstown, et je ne tardai pas à faire dans cette ville la connaissance de M. Burger, frère du poète allemand du même nom. Il nous pria d'aller le voir à sa plantation de café située dans les montagnes bleues, et son invitation amicale ayant été acceptée avec empressement, nous y passâmes trois jours que nous employâmes à faire des excursions dans le voisinage. Il y a dans ces montagnes de vastes plantations de café, seule denrée que l'on y cultive; car le climat y est trop froid et trop humide pour le sucre, quoiqu'on y trouve beaucoup de cannelliers et des forêts d'ébéniers. La manière de vivre de ces planteurs me parut misérable et immorale, car dans les nombreuses plantations que nous visitâmes, tant dans les montagnes que dans les vallées, où l'on ne cultive que le sucre, je ne vis pas un seul planteur marié. Leurs négresses sont leur sérail, et les enfans qui proviennent de ce honteux concubinage sont confondus parmi les esclaves et vendus par leurs pères lorsque ceux-ci y trouvent leur avantage. Je n'ai entendu parler que d'un seul planteur qui fasse exception à cette règle: il fait élever ses enfans en Angleterre, mais sa tendresse

paternèle ne saurait rien faire de plus pour leur bonheur et le sien; car le préjugé de couleur est si fort dans ce pays, qu'ils ne seraient point soufferts en société, quelque bonne éducation qu'ils eussent reçue.

Comme la principale richesse des planteurs consiste dans le nombre et dans la force de leurs esclaves, l'intérêt autant que l'humanité les porte à les faire bien soigner quand ils sont malades, comme aussi à leur fournir une nourriture saine et suffisante dans l'état de santé.

Chaque esclave laboureur, mâle ou femelle, doit à son maître une redevence hebdomadaire qu'il paie lors de la vente des fruits qu'il récolte sur le petit terrain qui lui est concédé : la redevance est de trois quarts de piastre pour les hommes et d'une demi-piastre pour les femmes.

Dans les villes, les esclaves sont domestiques ou ouvriers, et tout ce qu'ils gagnent appartient au maître qui les loue ou qui les possède, mais comme ils n'ont aucun jour de libre, il est naturel qu'ils ne soient pas soumis à la redevance des esclaves cultivateurs.

Le prix d'un nègre varie selon l'âge, la force, la beauté et l'habileté. L'esclave cultivateur se vend de trois à cinq cents piastres; mais j'ai vu un beau jeune homme robuste, bien découplé et très-bon forgeron que son maître avait payé trois mille piastres. Environ 16,000 francs.

A la Jamaïque un maître ne peut infliger à son esclave une punition de plus de trente-neuf coups

à-la-fois, et celui qui en tue un est puni comme meurtrier. Cependant la cruauté trouve aisément le moyen d'éluder la loi sur le premier point; car lorsqu'un esclave a commis une faute grave, il suffit, après les premiers trente-neuf coups de fouet, de laisser écouler un intervalle de quelques instans pour lui en faire donner trente-neuf autres, et ainsi de suite jusqu'à ce que la vengeance du maître soit assouvie, ou que le malheureux patient soit près de succomber. La cupidité, la duplicité et la haine sous toutes les formes trouvent toujours le moyen d'éluder les lois. Cela vous rappèlera sans doute cét anglais poursuivi pour le crime de bigamie et menacé de la potence qui, pour mettre ses juges en défaut, se hâta d'épouser une troisième femme: comme la loi ne prononçait aucune peine contre la trigamie, le coupable fut acquitté.

Il est juste de dire cependant que pour qu'un maître se porte à cette extrémité envers un de ses esclaves, il faut que ce dernier se soit rendu coupable de quelque grand crime ou de quelque grand délit.

Ce qu'il y a de plus triste pour les esclaves, qui ne sont pas plus que nous étrangers aux sentimens de la nature, c'est d'être violemment séparés de leurs familles, des objets de leurs plus chères affections; malheur qui leur arrive chaque fois que le maître vend le père, ou la mère, ou quelqu'un de leurs enfans.

Pendant mon séjour sur la plantation de M. Bur-

ger, j'ai vu non-seulement la culture, mais encore la récolte et la préparation du café; car le cafier, qui dans ces montagnes ne dépasse jamais la hauteur de trois à quatre pieds, est, pendant toute l'année, couvert de fleurs et de fruits, on en fait une nouvèle récolte tous les huit ou quinze jours. Le fruit, d'une saveur très-douce et assez semblable à la cérise pour la forme et la couleur, contient chacun deux petits noyaux ou grains tels que nous les connaissons en Europe.

Après la récolte, les fruits sont exposés au soleil jusqu'à ce qu'ils sont secs; ensuite on les met dans un moulin qui brise les cosses charnues. Les grains détachés de leur cosse sont encore recouverts d'une croûte ou pelure dure et jaunâtre, ce qui rend nécessaire un second moulage ou friction au moyen d'une roue qui se meut dans une rainure ou rigole circulaire. De là le café passe dans un moulin ventilateur où les grains sont séparés des débris des pelures, puis les grains sont triés pour la vente.

La préparation du sucre n'est pas à beaucoup près aussi dangéreuse qu'on le croit en Europe. On ne saurait nier que de tems à autre il n'arrive d'horribles accidens, mais il ne faut les attribuer qu'à la négligence inconcevable et à l'extrême paresse des nègres. Les presses qui servent à écraser les cannes consistent en trois cylindres de fer placés horizontalement tout près l'un de l'autre. Celui du milieu a dix-huit pouces de diamètre; les deux cylindres latéraux ont jusqu'à deux pieds de diamètre sur

trois pieds de hauteur. Ces cylindres tournent dans un sens opposé, de manière qu'ils saisissent les objets qu'on leur présente, sans qu'il soit possible de les en retirer. Un nègre est occupé à présenter aux cylindres les cannes à sucre coupées en morceaux de 3, 4 ou 5 pieds de long; mais il y a des morceaux beaucoup plus courts et qui doivent être écrasés comme les plus longs. Si le nègre néglige de fixer ces petits morceaux à des morceaux plus longs et que par paresse ou par temérité, il cherche à les introduire avec la main, il peut arriver que ses doigts se trouvent engagés entre les cylindres, et comme on ne peut point arrêter la machine à l'instant même, le seul moyen de lui sauver la vie est de lui abattre la main d'un coup de hache; sans cela les cylindres attireraient peu-à-peu le bras et même le corps, et sa mort serait inévitable.

Derrière les cylindres se trouve une niche en bois qui fait courber les cannes et les force à s'engager entre le second cylindre latéral et celui du milieu. Le suc coule dans une rigole qui conduit aux chaudières où on le fait cuire.

Spanishtown est la capitale de la Jamaïque, non pas à cause de sa grandeur et de sa population, car Kingstown est plus grande et plus peuplée, mais parce que le gouverneur, alors le duc de Manchester, y fait sa résidence. Devant l'hôtel du gouverneur qui est un assez beau bâtiment, se trouve la statue de l'amiral Rodney, surmontée d'un dôme ou

pavillon supporté à chacun des quatre angles par une pièce de canon de sept pieds de long.

Quelques semaines avant notre arrivée à Port-Royal les Anglais avaient donné la chasse aux pirates qui sont l'effroi de ces parages, ils avaient coulé bas huit navires et en avaient pris trois avec soixante-cinq hommes d'équipage qui furent tous pendus le jour même de notre départ. La curiosité nous poussa à visiter l'un de ces bâtimens. Ils sont petits, mais bien armés et montés de trente à *quarante* brigands déterminés. Ils ont deux *pièces de chaque* bord et une plus grande à l'avant. Cette dernière étant montée sur une rondelle, peut facilement être tournée dans toutes les directions, et leur sert pour attaquer pendant le calme; car le défaut de vent les empêchant de virer de bord, ils tournent leur grosse pièce et tirent coup sur coup.

M. B.... toujours occupé du but de son voyage, soit sur mer, soit sur terre, parvint à se procurer un gros requin au moyen d'un énorme hameçon auquel il avait accroché quelques livres de viande, et qu'il avait suspendu le long du Rowlins. Tous les matelots furent employés à hisser à bord cet énorme monstre qui avait quinze pieds de long, et qu'on eut soin d'assommer avant de l'étendre sur le pont. C'était une femelle dans le corps de laquèle on trouva quarante-six petits vivans. M. B.... choisit les six plus gros, tous les autres furent assommés et jetés dans la mer.

Notre société s'augmenta d'un Français nommé Vaudrys qui allait, nous dit-il, au Mexique pour y exploiter des mines.

Nous quittâmes Port-Royal le 5 février convoyés par un petit bâtiment nommé le Grécian; commandé par le capitaine Cowley, armé de douze canons et monté par cinquante hommes d'équipage. Le 11 nous passâmes tout près de Sta.-Trinidad de Cuba, petite ville et port très-commerçant, dans une situation aussi belle que romantique, et le 21 nous arrivâmes à Campêche capitale du Yucatan.

Notre traversée de la Jamaïque au Yucatan ne fut point favorable, car nous eûmes d'abord peu de vent et puis un calme désespérant suivi d'un vent contraire et très-fort qui, presque toutes les nuits, nous sépara de notre convoi. Pendant une de ces nuits inquiètes et obscures, M. B.... qui, depuis l'instant de notre départ de Port-Royal, fit presque constamment sentinelle sur le pont, descendit tout effaré dans la cahute en s'écriant: „Messieurs! Messieurs! voilà un pirate tout près!“ A ce cri d'alarme, à moitié vêtus, nous accourûmes sur le pont armés de nos fusils; mais il se trouva que le prétendu pirate n'était qu'une chaloupe anglaise qui fesait voile vers Campêche. Nous trouvâmes M. B.... près de la cuisine, armé jusqu'aux dents et soignant un grand feu qu'il avait allumé pour faire signe à notre convoi, sans réfléchir que si ses craintes avaient été fondées, ce feu aurait servi de point de mire aux pirates pour nous canonner. Le capitaine le tança

d'importance, et nous, quoiqu'il nous fît pitié, nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire en le voyant. Figurez-vous un homme déja sur l'âge, la tête chauve, le visage rouge, d'une taille élevée et très-corpulent, vêtu d'un simple haut-de-chausse et d'un gilet, ayant les manches de sa chemise retroussées au-dessus du coude, attisant un grand feu dont la flamme enluminait des traits où se peignaient d'abord la terreur, puis le chagrin, la honte et l'embarras, et vous aurez à-peu-près une idée de l'être que le bon *M. B....* offrait à nos regards. Le capitaine *lui-même*, après avoir exhalé sa colère, fut forcé de rire comme nous.

C'est le lendemain de cette scène que nous abordâmes à Campêche où l'on nous fit une réception peu flatteuse; car nous étant rendus à terre sur trois chaloupes, nous nous vîmes tout-à-coup entourés de soldats, de femmes et d'enfans indiens, et un officier nous signifia qu'il avait l'ordre de nous conduire chez le gouverneur. Il est inutile de dire que nous le suivîmes à l'instant sans opposer la moindre résistance.

Le gouverneur nous ayant demandé nos noms et le but de notre voyage, satisfait de nos réponses, il nous invita à déjeuner, s'excusant très-poliment de nous avoir inquiétés, motivant sa conduite sur l'état révolutionnaire du pays.

J'ai pris, nous dit-il, vos deux navires pour des bâtimens de guerre, et vous ayant vus débarquer en si grand nombre dans un endroit où il n'est pas permis d'aborder, et le coup de fusil que vous avez tiré

peu auparavant (j'avais tué un oiseau pour M. B....), tout m'a confirmé dans l'idée que vous étiez des ennemis, et j'ai donné ordre au commandant de tirer sur vous. J'ignore pourquoi il ne l'a pas exécuté. Puis il ajouta d'un air gracieux: C'est peut-être parce qu'il n'avait pas de munition.

Après avoir assez bien déjeûné, nous prîmes congé du gouverneur et nous nous mîmes à parcourir la ville qui est très-joliment située. Le soir nous retournâmes à bord et le lendemain nous cinglâmes vers les côtes du Mexique que nous aperçûmes le 25 février.

(La suite au prochain numéro.)

CONSEILS D'UNE MERE À SA FILLE.

(Extraits du carnet d'une femme raisonnable.)

L'éducation des femmes est généralement trop peu soignée. Dans leur tendre enfance, elles attachent par la grâce enfantine et par la gentillesse propre à cet âge; et pourvu qu'elles aient un maintien gracieux, qu'elles fassent poliment la révérence et mille autres bagatelles pareilles, que l'on ne doit pas négliger, mais auxquelles il ne faut pas donner une trop grande importance, on pense qu'elles auront tout le tems nécessaire pour apprendre ce qui leur est utile dans l'espèce de nullité qu'on leur a assignée dans le monde. On les abandonne à elles-mêmes; sans réfléchir qu'elles composent la moitié du

monde, que les hommes sont nécessairement unis à elles, qu'elles font le bonheur ou le malheur des époux, selon qu'elles sont plus ou moins bien élevées, c'est-à-dire selon que leur raison est plus ou moins bien cultivée; que c'est par elles que les maisons s'élèvent ou tombent; que l'éducation des enfans leur est confiée dans la première jeunesse, c'est-à-dire dans le tems où les impressions sont le plus vives, le plus profondes, alors qu'il est d'autant plus indispensable de n'inspirer que des sentimens généreux, que c'est presque toujours des premières impressions que nous recevons dans la vie que dépend la tournure de notre esprit, de notre caractère et le bonheur ou le malheur des hommes*).

Si les femmes n'ont pas reçu une éducation soignée, comment peut-on attendre qu'elles inspirent le goût de la vertu, l'amour de l'ordre, des principes généreux aux enfans dont le destin leur remettra la surveillance? Elles seront forcées de les confier aux

---

*) Il nous a été impossible de découvrir à quelle époque l'auteur a écrit ces conseils, mais à cette page, qui sert comme d'introduction à l'ouvrage, nous sommes tentés de croire que c'est vers la fin du siècle dernier; car aujourd'hui le tableau serait par trop sombre, puisqu'on ne peut méconnaître que depuis une quarantaine d'années l'éducation des femmes a pris une direction bien plus appropriée à leur destination et aux besoins actuels de la société. Malgré cela nous n'en persistons pas moins à croire les conseils fort utiles. — *Note du Rédacteur.*

soins d'une gouvernante; et auront-elles le bonheur d'en trouver une dont les principes, les sentimens, la délicatesse, les connaissances et l'amour du devoir remplacent dignement les soins, l'affection et la tendresse d'une mère éclairée? Si la chose est possible, au moins est-il certain qu'elle n'est pas facile.

On s'attache beaucoup trop à augmenter dans les familles les biens de la fortune par des substitutions, par de grosses dots, tandis qu'il vaudrait infiniment mieux de s'attacher à rendre les vertus héréditaires de mère en fils.

Je le répète, en général, rien n'est plus mal entendu que l'éducation des jeunes personnes. On les destine à plaire, et on ne soigne que les talens d'agrément, sans songer que ces talens sont bien peu de chose du moment où une femme est entrée en ménage; on fortifie leur amour-propre, on néglige leur docilité, on autorise leurs caprices, on les abandonne à la mollesse, au monde, aux fausses opinions, aux préjugés, et on ne donne presqu'aucun soin au développement de leur esprit, à la formation de leur coeur et de leur caractère, en leur inspirant la force, la modération et la vertu. Qui pourrait douter qu'une éducation ainsi négligée et si peu conforme à la destination d'une femme ne l'éloigne du bonheur auquel, sans cela, elle aurait tout droit de prétendre?

Les vertus brillantes, la valeur, la témérité, les exercices violens, ces qualités qui distinguent un grand guerrier, un navigateur intrépide, ne sont point du ressort des femmes; mais toutes les vertus paisibles

sont faites pour elles. Une femme ne doit pas avoir l'ambition de faire parler d'elles, de remplir de son nom les cent bouches de la renommée : le sein de sa famille, le cercle de quelques connaissances estimables, voilà le monde ou plutôt les limites *dans lesquèles* une femme modeste, douce, sensible et bien élevée doit désirer de voir sa réputation renfermée, parce qu'alors le bonheur que donne la tranquilité peut être son partage. Un ancien a dit que les grandes vertus étaient pour les hommes; *il ne laissait* aux femmes que la gloire d'être *ignorées. Nous* pouvons ne point partager entièrement ses idées; cependant je dirai avec lui que les femmes le mieux louées ne sont pas celles qu'on loue le plus, mais au contraire celles dont on parle le moins. Il ne faut pas entendre par cela les femmes dont on craint de parler, mais bien celles sur le compte desquèles on croit ne pouvoir rien dire d'extraordinaire; car malheureusement la société est ainsi faite que l'on s'y occupe beaucoup moins des vertus que des vices d'autrui. Disons qu'une femme qui a *des principes de* vertus évite le monde et l'éclat, parce que souvent la pudeur et la modestie, ces deux beaux ornemens des femmes, y perdent beaucoup, et qu'elle doit se contenter d'être son propre spectateur et de briller aux yeux de sa propre famille.

Les vertus des femmes ont d'autant plus de solidité, qu'elles ne sont pas faciles à pratiquer, car elles n'ont pas la gloire pour mobile. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste

et modeste, ce sont des vertus pénibles aux yeux du vulgaire, parce qu'elles ne sont pas brillantes; mais aux yeux d'une femme prudente, habituée de bonne heure à apprécier toute l'étendue de ses devoirs et de son importance privée, ces vertus sont suffisantes, puisqu'elles lui assurent le bonheur.

Je conçois, ma chère fille, qu'il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour se contenter de n'être vertueux qu'à ses propres yeux; mais la nature a donné aux femmes un grand fond de modestie qui leur rend, lorsqu'elles ne sont pas gâtées par une mauvaise éducation, cette gloire suffisante. La grandeur et la réputation sont des soutiens à notre faiblesse; l'âme se repose dans l'approbation publique, mais la véritable gloire consiste à savoir s'en passer. Ainsi, ma fille, qu'elle ne soit jamais pour rien dans les motifs de vos actions, et contentez-vous qu'elle en soit la récompense.

On dit que Jupiter après avoir créé les passions, leur assigna à chacune une demeure particulière. La pudeur fut oubliée, et lorsqu'elle se présenta on ne savait plus où la placer. Cependant son retard involontaire ne pouvant être un motif d'exclusion, il fallut bien la placer quelque part, et pour qu'elle ne fût à charge à aucune, Jupiter prit le parti de la mêler à toutes. Depuis ce tems elle en est inséparable. Amie de la vérité, elle trahit partout le mensonge, et la fausseté lui est odieuse. Elle est intimement liée à l'Amour qu'elle accompagne toujours, et souvent elle se charge de l'annoncer et de

le faire connaître. La pudeur lui est si nécessaire que cette passion perd tous ses charmes lorsqu'elle en est abandonnée. Enfin les Grâces elles-mêmes ne peuvent plaire qu'autant qu'elles sont unies à la pudeur.

La modestie est la soeur aînée de la pudeur. Cette vertu qu'une femme ne doit jamais négliger, donne du relief à toutes les qualités et sert de voile à bien des défauts. Elle relève la beauté et fait disparaître la laideur, ou la rend au moins supportable.

C'est sans doute avec quelque raison que les femmes en général tiènent beaucoup à la beauté; car elle est le grand moyen de plaire; elle est comme un passe-port qui leur assure les prévenances, les égards et un commencement de respect de la plupart des hommes. Mais la beauté est une fleur toujours plus ou moins passagère: elle tient à l'ensemble d'une foule de choses, et l'absence d'une seule peut la détruire. Tèle est par exemple la fraîcheur du teint, qu'une fièvre, un rhume, une simple migraine, un chagrin, peuvent faire disparaître. La beauté d'ailleurs ne résiste guère à l'action inévitable de quelques années. Il est donc indispensable pour une bèle femme qui veut s'assurer quelque considération solide d'acquérir du mérite et des talens, mais surtout de se rendre recommandable par les vertus qui sont essentièlement du ressort de notre sexe.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

QUESTIONS ET SOLUTIONS GRAMMATICALES.

Demande. — Y a-t-il une faute dans ces deux vers de la Henriade où il est question de Valois?

„Endormi sur le trône, au sein de la mollesse,
„Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.“

Cète question a été débattue dans une société et a été résolue de deux manières opposées. Quelques personnes ont soutenu que le vers *endormi sur le trône au sein de la mollesse* présente un tour aussi cor-

rect qu'élégant, attendu qu'on ne peut se méprendre sur le sens; mais quelques autres ont établi que la phrase n'offrait aucun mot que le mot *endormi* puisse qualifier, il s'y trouve placé d'une manière ingrammaticale, et par conséquent vicieuse. Auriez-vous la bonté, Monsieur, de donner votre opinion à ce sujet?

Réponse. — Une phrase n'est pas toujours vicieuse pour être ingrammaticale. La langue consacre, en faveur de la précision, certains tours que réprouve la grammaire, et celui sur lequel on nous consulte a reçu sa consécration. Tous nos poètes, tous nos orateurs qui prènent un peu d'élan, sont pleins de ce tour qui a cessé même d'être hardi à force d'être employé. Analysons les deux vers: — *Sa faiblesse*; la faiblesse de qui?

De Valois dont il a été parlé, que *sa couronne*, *sa faiblesse* rappèlent et auquel l'esprit rapporte le mot *endormi*.

Il faut bien se garder de confondre *les tours hardis* avec *les tours forcés*. Les premiers peuvent pécher contre la grammaire, mais ils sont toujours d'accord avec la logique; l'esprit sans aucun effort saisit le sens qu'ils sont chargés de rendre; les seconds, lors même qu'ils sont conformes aux principes de la grammaire, pèchent contre la logique, et l'esprit a besoin de s'évertuer pour deviner ce que l'auteur a voulu exprimer. *Les premiers* donnent de l'énergie à la pensée, et sont du domaine de l'éloquence: les seconds ne peuvent se qualifier que par l'expression *galimatias*.

Un poète a dit en parlant de la liberté:

„ Compagne des vertus, des arts et de la paix,
„ Fais-nous des maux passés goûter les doux succès.“

C'est-là assurément un tour forcé, du galimatias tout pur.

Les doux succès des maux passés; voilà des mots qui hurlent de se trouver unis. Le succès est le résultat des efforts qu'on a faits pour venir à bout d'un dessein, d'une entreprise. Or ce n'est pas ce que l'auteur veut dire. *Il désire que nous goûtions un bonheur né du sein de nos maux;* il considère les crimes du despotisme comme des crimes heureux, puisque la France leur doit, en quelque sorte et comme par ricochet, les doux fruits de la liberté. Mais nos maux passés n'avaient aucune intention, aucun dessein: comment donc pouvoir *goûter les doux succès des maux passés!**) Les hardiesses sont très-bonnes en poésie, mais il faut qu'elles soient approuvées par le goût et qu'elles ne blessent pas la raison. La propriété des mots, la justesse des expressions et la régularité des phrases ne doivent ja-

*) On confond trop souvent les mots *succès* et *résultat;* cependant, malgré leur affinité, ces deux mots sont loin d'être synonymes et leur synonymie n'a été traitée par aucun écrivain, au moins à notre connaissance. Il est possible que nous nous occupions de la déterminer et nous trouverons peut-être que c'est le mot *résultat* que le poète aurait dû employer. — (*Note du Rédacteur.*)

mais souffrir aucune atteinte. Que les poètes aient toujours présent à l'esprit le conseil que leur donne Despréaux:

„Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
„Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée."

Les poètes aujourd'hui ne sont pas assez grammairiens. La grammaire de routine, si aride, si peu utile, les a dégoûtés de la grammaire de la raison, de la grammaire véritable si digne des bons esprits, et sans laquèle le génie marque sa route par des chutes qui annoncent moins la faiblesse humaine que l'ignorance de la langue. Dans une couronne de pierreries, ils ne distinguent pas quelques faux diamans, éblouis qu'ils sont de l'éclat des véritables; mais le lapidaire, à qui rien n'échappe, est indigné de voir la pauvreté au milieu de l'opulence. Rien ne légitime à ses yeux cète association bizarre et ridicule, et plus on est riche, plus il exige qu'on ne porte point la livrée de l'indigence.

On a demandé si l'on devait dire.

On a demandé si l'on devait dire — est une phrase dont on se sert assez et trop souvent, car elle n'est pas correcte: d e v a i t est impropre; il faut doit:

On a demandé si l'on doit dire.

Nous engageons ceux qui font cète faute à re-

noncer à l'habitude vicieuse et inconcevable d'exprimer une époque présente par un tems passé.

LES PLEURS DANS LES YEUX.

Cète locution, familière à bien des gens, est une grosse faute: il faut dire — *les larmes aux yeux*; et à cète occasion nous ferons observer qu'il y a cète différence entre *larmes* et *pleurs*, que les larmes sont les gouttes exprimées du sac lacrymal, et que les pleurs sont la réunion des larmes: aussi dit-on fort bien *une larme*, tandis qu'on ne dit pas *un pleur*. Les larmes peuvent être dans les yeux et hors des yeux, parce que les gouttes passent du sac lacrymal dans les yeux et des yeux sur le visage; les pleurs ne peuvent être que hors des yeux où se fait la réunion des larmes. J. J. Rousseau, cet écrivain d'ordinaire si pur et si énergique, a dit, en fesant un solécisme, donnant à pleurs un genre que ce mot n'a point, *les longues pleurs de l'enfance.* S'il eût dit les longues larmes, c'eût été pire; on ne l'aurait pas entendu, car il aurait peint la forme des gouttes, tandis qu'il avait en vue leur durée et leur réunion.

On nous a demandé si la phrase suivante est correcte:

„*Ces raisons sont assez suffisantes pour vous convaincre.*"

Cète proposition est correcte considérée grammaticalement, mais non logiquement.

Le mot suffisantes renferme *assez* qui ne peut se répéter qu'en pure perte. En mettant *assez* on fait donc une périssologie, et la périssologie ou répétition superflue est un véritable défaut; car en matière d'élocution, dit sagement Quintilien, *tout ce qui n'est pas utile est nuisible.*

Deux grands écrivains, Boileau et J. B. Rousseau, sont tombés dans la périssologie, le premier en disant:

„C'est *à* vous, mon esprit, *à* qui je veux parler.“

Le second en fesant dire à un personnage de sa comédie des *Aïeux chimériques:*

„Non, ce n'est qu'*à* sa mère *à* qui je dois parler.“

C'est de pareils hommes qu'il faut relever les fautes, afin d'empêcher qu'elles deviènent contagieuses. Ils ont eu tort de répéter vainement la préposition *à:* il fallait dire simplement: C'est à vous, mon esprit, que je veux parler, — ou pour former le vers: *C'est à vous, mon esprit, que je prétends parler.*

Non, ce n'est qu'à sa mère que je dois parler, — ou pour la mesure: *Ce n'est que sa mère, à qui je dois parler.*

De la conjonction et *entre deux propositions dont l'une est affirmative et l'autre négative.*

Lorsque deux propositions dont la première est négative et la seconde affirmative, sont liées par e t, on ne peut pas sous-entendre le sujet de la seconde proposition. Ainsi on ne peut pas dire: *Je ne mords pas et critique.* Mais si la première proposition est affirmative, l'ellipse est autorisée: — *Je critique et ne mords pas; Je plie et ne romps pas; Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.* On parlerait correctement en disant: — *La gloire des états dépend des soldats et n'est jamais dûe aux arts;* mais il y aurait une faute grave, si l'on mettait: — *N'est jamais dûe aux arts et dépend des soldats,* comme l'a fait un poète.

Quand la première proposition est négative, la seconde doit avoir un sujet exprimé: — *La gloire des états n'est jamais dûe aux arts; elle dépend des soldats.*

SYNONYMIE ENTRE

bavarde, mijaurée, pimbêche, bégueule.

Il est plus facile d'établir la différence qui distingue ces mots que de fixer le point où ils conviènent entre eux. On peut dire cependant que ce sont tous des termes d'injure et de mépris, dont le ridicule forme le caractère commun. On trouve leur

différence dans les définitions qu'en donne l'Académie.

La *bavarde* est cèle qui parle sans discrétion et sans mesure, et en cela ce caractère a plus de rapport avec celui de la *bégueule* qu'avec les autres. Court de Gébelin donne pour racine à ce mot la syllabe *ba*, désignant diverses idées relatives aux enfans, d'où l'on a formé *bave*, salive qui coule sur les lèvres; *baver* .... b a v a r d, enfant qui *bave*.

De cète acception propre découle l'acception figurée qui désigne toute personne qui, sans dire rien qui vaille, parle toujours à tort et à travers, comme pour satisfaire un besoin immodéré de remuer la langue et les lèvres, qui parle beaucoup pour dire peu de chose et dont les discours ne sont que des phrases sans intérêt et sans sel. Ainsi une *bavarde*, d'après cète étymologie, est une femme dont les paroles coulent de sa bouche sans choix et sans réflexion, comme la bave de la bouche des enfans.

Mijaurée se dit d'une femme ou d'une fille dont les manières sont affectées ou ridicules, c'est-à-dire qui affecte de dire ou de faire certaines choses d'une manière singulière, ou par envie d'étaler un mérite ou des qualités qu'elle croit avoir et dont elle est dépourvue. Ce caractère tient aux trois autres par le ridicule qui leur est commun, et à celui de *pimbêche* plus particulièrement par l'affectation dans le langage et les manières.

Le mot de *pimbêche* s'emploie en parlant d'une femme impertinente et qui fait la précieuse. La

pimbêche se rapproche de la *bégueule* en ce qu'elle est impertinente comme elle, c'est-à-dire en ce qu'elle parle contre la raison, contre la discrétion et la bienséance; elle a du rapport avec la *mijaurée* par l'affectation à agir et à parler d'une manière singulière; mais elles diffèrent entr'elles par le fond du caractère: la douceur n'est pas incompatible avec le caractère de la mijaurée, mais la pimbêche est aigre et mordante.

Selon Court de Gébelin, pimbêche est dérivé de *pin*, *ping*, qui signifient joli, fin; et vraisemblablement de *bec*, bouche mordante.

Quant à la *bégueule*, c'est une femme sotte, ridicule, impertinente et avantageuse. Elle s'identifie avec la *pimbêche* par l'impertinence, et avec la *bavarde* par la manière de parler; mais ce caractère est distingué des autres par la sottise, elle est grossière, sans esprit et sans jugement. Elle en diffère encore par le ton avantageux, confiant, présomptueux qu'elle affecte, pour chercher à prendre avantage sur les autres et à se prévaloir et abuser de leur facilité. Court de Gébelin dérive le mot *bégueule* de *béer* et de *gueule* — gueule ouverte.

Pour l'ordinaire les bavards et les *bavardes* sont d'assez bonnes gens. Ne leur confiez pas votre secret; ce serait vouloir puiser de l'eau dans un panier: ils le trahiraient, non pas par dessein de vous nuire, car ils ne gardent pas mieux le leur; mais par le besoin de parler. On pourrait supposer que ce défaut provient d'un vice dans les organes, et

qu'il aurait pu, sinon être corrigé, au moins être tempéré par l'éducation. La bavarde fatigue par son babil, cependant on la supporte sans beaucoup de peine.

Le caractère de la *mijaurée* est un ridicule de son esprit; on le lui pardonne, parce qu'il ne fait tort qu'à elle: on rit de son travers, et l'on désire de ne pas la rencontrer dans la société.

La *pimbêche* gêne; il faut avec elle se tenir sur la réserve, de crainte de blesser son amour-propre: on l'évite.

Le caractère de la *bégueule*, au contraire, n'est pas un travers de son esprit, mais il dérive d'un défaut, d'un manque d'esprit. On éprouve auprès d'elle tous les sentimens désagréables que font naître les trois autres: elle inspire de plus le mépris et une sorte d'indignation. La fuite est le seul remède à ce mal.

RÉFLEXIONS SUR LA COMMUNICATION DES IDÉES.

L'homme est né communicatif, et la nature l'a formé avec toutes les facultés propres à faire naître en lui, à ranimer et entretenir de plus en plus le désir de se communiquer aux autres. Le premier homme qui a pensé, qui a combiné des idées, qui a senti des perceptions, a voulu aussitôt les verser dans l'âme de ses semblables. Les besoins naturels ont sans doute commencé à rapprocher les hommes;

mais dès qu'ils eurent reconnu les propriétés de l'organe de la parole, on vit disparaître insensiblement ces pantomimes imparfaites de l'esprit et du coeur, ces signes muets qui, jusqu'alors, avaient été les interprêtes mutuels des pensées et des sentimens. On leur substitua les inflexions de la voix, d'où se forma le premier idiôme, instrument plus sûr, plus commode de la communication intellectuèle. La facilité du langage, pour exprimer ses sentimens et produire ses pensées, étendit la sphère de l'entendement, multiplia les connaissances et les éclaircit; les idées morales se développèrent et firent naître les premières lois. Des hommes plus éclairés que les autres devinrent législateurs.

Les plus anciens peuples du monde remontent tous à quelque sage qui, plus habile à saisir le génie particulier des hommes au milieu desquels il vivait, s'éleva parmi ses concitoyens et apprit d'eux-mêmes à les gouverner. Hermès en Egypte; Confucius à la Chine; Minos en Crète; Solon à Athènes; Lycurgue à Sparte; Numa Pompilius à Rome; perfectionnèrent les sociétés et les affermirent par de sages lois. Souvent la raison d'un seul développa cèle des autres, et la fit si heureusement germer que de ce seul point de lumière il se répandit de toutes parts une infinité de rayons. L'expérience donna plus d'étendue et l'observation, plus de jour aux principes déja connus, et en fit éclore de nouveaux; de sorte qu'à partir de certains points historiques, on voit que, dans l'espace de quel-

ques siècles, la raison humaine a fait des progrès rapides, sans qu'on démêle tous les progrès par lesquels elle a passé de la barbarie à la politesse. Puis par la communication, non plus d'hommes à hommes, mais de peuples à peuples, toute la face du monde est changée. Les émigrations, les voyages, le commerce, les guerres, l'intérêt, l'ambition, la curiosité, tout sert à ouvrir une infinité de canaux, qui, rapprochant les extrémités de la terre, mettent tous les hommes en état de se *communiquer* leurs lumières, leurs opinions, leurs découvertes. Des esprits profonds, préparés par quelques notions simples, se livrent à la méditation, et les voilà créateurs de la philosophie. Ces sages vont en Egypte, et par eux les Egyptiens deviènent les précepteurs de la Grèce. La Grèce éclairée, polie, éclaire et polit à son tour les autres peuples, et les Romains deviènent les disciples des Grecs.

Les premières poésies, aussi simples que le sentiment qui les fit naître, n'étaient que de légères peintures des objets naturels, de tendres voeux qu'un pâtre arabe ou chaldéen adressait à la bergère ingénue qui partageait ses travaux rustiques. Ce langage s'éleva peu-à-peu; la poésie, sans quitter les campagnes, vint dans les villes, s'y perfectionna, célébra les héros, déplora l'infortune de la vertu opprimée, ou fit rire les hommes de leurs propres ridicules.

Quèle distance du premier berger qui chanta sans art ce qu'il sentait sans artifice, jusqu'au subli-

me chantre d'Achille! quèle différence de ton, de goût, de langage!

Le souvenir des évènemens fameux, des bèles actions, des faits mémorables ne se gravait d'abord que dans la mémoire, et se transmettait par la parole des pères aux enfans; mais cète tradition, en s'éloignant de sa source, se brouille, se confond. L'écriture est inventée chez les Phéniciens, ou plus probablement chez les Chaldéens. Les arbres, les rochers, les fleuves deviènent aussitôt les premiers monumens de l'histoire, les premières archives de l'humanité. Cet art divin „*de peindre la parole et de parler aux yeux*," multiplie et perpétue la communication intellectuèle. La parole fugitive, inconstante, se fixe sur l'écorce d'un arbre, on l'attache ensuite aux fibres d'une plante aquatique (le papyrus d'Egypte), on la peint sur la peau d'un animal. Ce suppléant du langage, cète raison écrite, plus réfléchie est portée partout et commence à distinguer seule le peuple humanisé du peuple barbare. En même tems l'art de la parole se perfectionne par l'usage, par l'habitude, par l'exercice et par une communication plus intime et plus générale parmi les hommes. L'éloquence (dirais-je la mère ou la fille de la société?), l'éloquence se fortifie et prend tous les jours de nouvèles formes. Produite par la communication, elle ne pouvait subsister sans elle, et c'est la communication qui l'anime, qui l'entretient et qui l'applique à son véritable usage. Car à quoi servirait d'être éloquent, si on ne l'était que

pour soi? En général, la perfection de nos facultés et de nos talens ne regarde essentièlement que les autres. On n'est point éloquent pour le seul mérite de l'être; on n'écrit pas avec quelque soin pour soi seul: tout se rapporte à l'objet général de la société. C'est pour les autres autant que pour soi qu'on pense et qu'on produit ses pensées. Enfin toutes nos facultés, toutes nos connaissances se perfectionnent par les moyens qui les ont formées, et par conséquent leurs progrès suivent ceux de la communication.

Si Thésée n'eût point rassemblé les peuples épars dans les campagnes de l'Attique, s'il n'eût pas réuni toutes les bourgades isolées, pour n'en faire qu'une grande ville, il n'y aurait jamais eu dans la Grèce ni d'Isocrate ni de Démosthène; mais dès que les sociétés politiques eurent leur consistance, la langue grecque se polit et prit de l'extention. Les passions devenant de jour en jour plus vives et les intérêts plus actifs par la présence ou par la multiplicité des objets, le langage acquit insensiblement de nouvèles inflexions, on se fit un art de la parole, l'éloquence enfin se forma; et depuis le premier laboureur qui se distingua de ses semblables par un peu plus de facilité à manier la parole, jusqu'au foudroyant Périclès, jusqu'à l'orateur si redouté des rois quels progrès cète éloquence n'avait-elle pas faits!

Chaque génération a profité des lumières de cèle qui l'a précédée et en a transmis de nouvèles à cèle qui l'a suivie. Ainsi s'est formé cet immense trésor

de connaissances dont nous jouissons. Tous les hommes et tous les siècles y ont successivement contribué, et il est parmi nous comme un patrimoine inépuisable où chacun a sa légitime.

Je me représente cète communication générale comme un de ces grands fleuves qu'on voit rouler majestueusement ses ondes dans un vaste canal. Si l'on veut remonter à sa source, ce n'est qu'un filet d'eau échappé d'une roche, mais qui, dans son cours, s'est grossi par une infinité de ruisseaux qu'il a reçus et qui se confondent en une masse énorme.

QUITARD.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

RELATION RAPIDE D'UN VOYAGE AU MEXIQUE.

(Continuation.)

Le Pico d'Orizaba dont la hauteur, d'après le savant M. de Humbold, est de 17,371 pieds, s'offrit à nos regards de la manière la plus imposante: nous avions commencé à l'apercevoir à la distance d'à-peu-près 180 milles anglais.

Le port de la Vera-Cruz étant très-dangereux à cause d'une quantité de rocs, notre capitaine résolut de jeter l'ancre auprès de l'île des sacrifices où l'ancrage est excellent, mais le commandant de la forteresse de San Juan de Uloa, alors encore au pouvoir des Espagnols, nous envoya l'ordre d'aller mouiller près du château. Comme nous nous disposions à obéir, le pilote nous signala un petit nuage, qui nous paraissait fort insignifiant, et nous annonça une tempête imminente, nous conseillant de gagner le large le plus vîte possible. Nous avions de la peine à

croire à sa menace, mais il nous dit que ces sortes de tempêtes étaient communes dans ces parages, qu'elles se forment en peu de minutes, et que si nous n'écoutions pas ses conseils, nous ne tarderions pas à nous trouver dans le plus grand péril.

Le capitaine fort contrarié se mit à protester en termes de marin qu'il ne reculerait pas; mais le pilote prenant cet air de gravité qui persuade, lui dit:

„Monsieur, d'après les lois du pays, si j'ai le malheur de perdre un bâtiment que je suis chargé de piloter, les galères m'attendent; mais forcé de vous obéir, je vous rends responsable de tout.“

Ce langage déterminé produisit son effet, car sans répliquer, le capitaine ordonna de virer de bord, et bien nous en prit; car à peine le mouvement était fait que la tempête commença à se faire sentir et fut bientôt d'une véhémence extrême. Notre bâtiment dansait sur les ondes, tantôt porté au haut d'une vague énorme, tantôt plongé dans un précipice, et cela alternativement et avec une vîtesse effroyable.

Après avoir été ainsi balottés pendant deux jours, le vent s'apaisa, et le troisième nous eûmes un calme plat à ne pouvoir bouger de l'endroit. Le jour suivant il se leva un vent nord-ouest très-frais, et vers le soir le pilote nous déclara que nous trouvant près de l'Anegade, parage des plus dangereux à cause des *anegadillas*, nombreux rochers à fleur d'eau, il nous conseillait de jeter l'ancre. Le capi-

taine, marin téméraire et peu instruit, loin d'écouter le pilote, se rit de ses craintes et nous invita à descendre dans la cahute pour prendre le thé; mais à peine étions-nous assis qu'un grand bruit sur le pont, et les cris *terre! terre!* nous firent remonter précipitamment, et nous aperçûmes à une vingtaine de toises la pointe d'un rocher qui s'élevait au-dessus de l'eau. Le danger était grand, et le capitaine perdant la tête, courait sur le pont en criant: Jetez l'ancre! jetez l'ancre! Quelle affreuse *position!* — Mais la peur nous avait fait précéder ses ordres, et au moment où le navire allait se briser contre l'écueil, l'ancre tomba heureusement et le bâtiment fut sauvé.

Nous passâmes tranquilement la nuit dans cète position, nous félicitant de l'avoir échappé si belle, lorsqu'à la pointe du jour, nous nous vîmes avec effroi entourés d'écueils. Le pilote, très-habile nautonnier, nous rassura bientôt; car quoique le capitaine eût déclaré qu'il était impossible que nous échappassions de cette souricière sans encombre, il nous pilota avec tant d'adresse, que nous en sortîmes sans la moindre avarie. Dès cet instant le capitaine fut plein de prévenances pour le pilote, auquel il est probable que nous sommes redevables de la vie, et le deux de mars il nous mena heureusement sous le fort de St. Juan de Ulloa où nous jetâmes l'ancre.

Trouvez bon, mon ami, que je me repose quel-

ques instans après une navigation aussi pénible, et remettons la continuation de mon voyage à une autre fois.

Adieu.

Continuation.

(Seconde Lettre.)

Du côté de la mer l'aspect de la Vera-Cruz est assez agréable; mais les environs sont extrêmement tristes; car on ne voit partout que des collines de sable mobile qui changent d'aspect à chaque tempête. La plupart des maisons sont construites en pierres de corail que l'on trouve en grande quantité sur ces parages. Ce corail est de couleur jaunâtre mêlé de noir, et les pierres ont depuis un jusqu'à quatre et cinq pieds cubes. Avant de les employer, il faut les exposer au soleil pour les faire sécher et les purger des animaux qui les habitent: quand elles sont sèches, elles sont fort dures et fournissent des matériaux de construction très-solides et très-durables. Les rues principales sont droites, régulières et larges, et on y trouve d'assez beaux édifices; mais elles ne sont point pavées et la mal-propreté y est au-dessus de toute expression. Les cadavres de toute espèce d'animaux domestiques s'y trouvent mêlés à des cloaques de boue, et quoique les exhalaisons en soient fort incommodes, personne ne s'en occupe. Il est vrai que la nature, presque partout

prévoyante, fournit aux Vera-Cruziens une excellente police qui ne leur coûte rien, et qui fait que la paresse de se peuple n'est point punie par une peste perpétuèle. Cète police consiste en une innombrable quantité de vautours percnoptères qui sont sous la protection spéciale de la loi; car la mort d'un seul est punie d'une amende de cinq piastres. Comme ces utiles animaux n'incommodent personne, personne ne les trouble dans leurs fonctions; aussi sont-ils si familiers qu'on peut les approcher à très-petite distance. J'ai toujours pensé que nos polices, européennes ne gagneraient pas au parallèle qu'un esprit impartial et nullement satirique pourrait établir entre elles et celle de la Vera-Cruz.

Nous louâmes de suite une maison entière avec un vaste magasin, et nous y établîmes nos deux agens principaux. Quant à Mr. M. et moi, nous allâmes nous loger au couvent des Franciscains, où moyennant deux piastres par jour et par personne, nous eûmes une grande chambre sans meubles, une tasse d'excellent chocolat et du pain blanc à déjeûner, un bon dîner avec une bouteille d'excellent vin de France et un bon souper.

Nous dînions à la table des moines, bonnes gens, d'humeur joviale, et qui se donnaient toute la peine possible pour nous faire comprendre l'espagnol. Au fait nous étions bien, et comme nous avions besoin d'apprendre la langue et que ces bons pères se chargeaient de ce soin, notre pension n'était pas trop chère.

La communauté n'était pas grande, trois pères, un supérieur, ou père-gardien qui avait été inquisiteur de la Vera-Cruz et deux domestiques composaient alors toute la troupe.

La Vera-Cruz n'était pas le but final de notre voyage, et l'établissement que nous y avions formé n'était qu'une espèce de succursale de celui que nous voulions fonder à Mexico. Nous ne nous serions donc point arrêtés à Vera-Cruz si l'état révolutionnaire du pays nous eût permis d'en partir de suite. Nous fûmes obligés d'attendre des renseignemens sur l'état de l'intérieur, et dès que nous sûmes que la route de la capitale était libre, nous nous disposâmes à quitter nos franciscains. Mais avant de poursuivre à vous parler de mon voyage, il faut que je vous raconte une anecdote comi-scandaleuse au sujet de l'un des trois moines.

La fièvre-jaune et le vomito-negro qui ravagent souvent ces contrées, commençaient à régner et avaient déja pénétré dans le couvent: l'un des pères en était attaqué ainsi que le jeune domestique. Ce dernier ayant succombé à la violence du mal, on en fit un mystère au vénérable moine, et cela d'autant plus que, s'intéressant beaucoup au jeune homme, il en demandait journellement des nouvelles; on lui répondait toujours qu'il allaît mieux et qu'il devait espérer d'être bientôt rétabli lui-même. Cependant le pauvre homme se sentant chaque jour plus faible, fit prier le supérieur, ses confrères et le domestique de se rendre ensemble auprès de lui, ayant à leur

dévoiler un secret et à leur demander une grâce. Quand tout ce monde fut assemblé autour de son lit, il fit un acte de contrition, puis déclara que le jeune garçon était l'enfant de ses oeuvres, et supplia les assistans d'avoir soin de lui après sa mort. Les promesses et les consolations lui furent humainement prodiguées; et, comme rafraîchi par cette confession, le bon franciscain s'endormit, non du sommeil de la tombe, mais bien d'un sommeil réparateur qui lui donna les forces nécessaires pour résister au mal. Dès cet instant sa convalescence fit des progrès et bientôt il se vit hors de danger.

Quand il se sentit assez fort, il demanda à voir son fils; mais qu'on devine et son chagrin et ses regrets en apprenant que long-tems avant son indiscrète confession, cet objet de sa sollicitude paternèle avait pris congé de ce monde! Le bon franciscain pesta contre ses confrères et se déchaîna surtout contre le domestique de ce qu'ils lui avaient fait un secret d'une chose qu'il lui importait tant de savoir.

Vous croirez peut-être que le bonhomme éprouvait tant de chagrin à cause de la mort de son fils; mais détrompez-vous, car il s'écria en se frappant la tête :

Si je l'avais su, je me serais bien gardé de dévoiler un secret dont la connaissance doit me rendre un sujet de risée!

Il avait deviné; car la confession du moine avait franchi les murs de son couvent, et toute la ville en fit ses gorges chaudes. Ce fut-là toute sa punition.

Quelques mois après mon arrivée à Mexico j'y vis le père-gardien qui m'apprit qu'ayant été nommé abbé d'un couvent dans la capitale, le pauvre pécheur avait été nommé à sa place père-gardien au couvent de la Vera-Cruz.

Vous voyez que dans ce pays-là les moeurs monacales ne sont pas des plus rigides. Mais je vous quitte pour aujourd'hui, remettant à ma prochaine la continuation de mon voyage. Adieu.

Continuation.

(Troisième Lettre.)

Nous partîmes de la Vera-Cruz le 22 mars, et le même jour à cinq heures du soir nous arrivâmes à une maison solitaire construite en cannes, et par conséquent fort aérée. Comme nous étions très-fatigués, autant par l'effet d'une grande chaleur que par la difficulté du chemin qui conduit à travers une contrée sablonneuse et uniforme, nous résolûmes de nous accommoder de ce triste gîte pour cette nuit. En outre, il fallait que nous attendissions notre muletier; il était en arrière et nous ne voulions pas nous en séparer, car outre nos marchandises, il était chargé de nos malles et de nos lits.

Il vous paraîtra singulier peut-être que nous nous chargeassions de nos lits; mais cela vous paraîtra naturel quand vous saurez que lorsqu'on voyage dans ce pays-là, il faut se munir de tout ce que l'on juge

nécessaire à la commodité et aux agrémens du voyage, car dans ce qu'on y appèle auberges, on ne trouve qu'une chambre toute nue, le plus souvent parquetée en cailloux, et presque toujours sans vitres ni chassis. Lorsqu'on a le bonheur de trouver une chambre pavée en briques et munie d'une table et d'un banc, on a coutume de dire: *Oh! c'est une bone auberge!* Il est extrêmement rare que l'on obtiène un chandelier, quoique partout on trouve des chandelles. On attache la chandelle contre la muraille, ou contre la table, à moins que la fortune ne fasse rencontrer quelque vieille bouteille qui puisse tenir lieu de flambeau.

Il y a parmi les auberges qu'on appèle *mesones*, de vastes édifices où l'on trouve quarante à cinquante chambres de plein-pied, et des écuries pour cinq à six cents mulets. Ces écuries consistent en un vaste espace entouré de murs et recouvert d'un toit en planches, sorte de hangar qui sert à préserver les animaux des ardeurs du soleil ou de la pluie.

Nous attendîmes vainement notre muletier, ce qui nous donnait quelque inquiétude, mais on nous fit espérer que nous le trouverions le lendemain à Xalapa. En attendant, son absence nous laissait dans un grand dénuement.

La triste auberge où nous étions n'avait que deux petites chambres. L'une était occupée par une servante indiène et par quelques domestiques d'un marchand mexicain qui venait de la côte avec cinquante mulets chargés de marchandises; l'autre était

meublée d'un lit et d'un banc de cannes: le lit était occupé par l'aubergiste et sa femme, le banc le fut par M. S. et par moi. Quelques peaux de mouton que l'on y étendit dessus le transformèrent en une couchette que, sans être Sybarite, on pouvait taxer de fort incommode; le marchand mexicain s'étendit par terre.

Je voudrais pouvoir vous peindre les charmes de cette nuit: l'aubergiste, sa femme et le mexicain ronflaient à qui mieux mieux, les mulets ne fesaient que braire ou se ruer, les muletiers juraient, les chiens aboyaient, les cochons qui s'étaient introduits dans la première chambre, mêlaient leurs grognemens à ce vacarme. Incapables de fermer l'oeil, je m'entretenais avec M. S. quand je sentis quelque chose de mou me tomber sur le corps. Mon compagnon me dit que cela lui était déja arrivé plusieurs fois sans pouvoir en deviner la cause. Détachant une canne du banc sur lequel j'étais couché, je la lance en l'air, et à l'instant une nuée de poules se mirent à voler dans tous les sens, augmentant de leurs cris perçans l'horrible vacarne qui nous tenait éveillés. La canne sur laquelle ces poules étaient perchées alla tomber sur la tête du mexicain, lequel, se réveillant en sursaut et se croyant attaqué, se mit à crier à l'assassin en appelant ses valets. C'était un tableau digne du pinceau de Tenier ou plutôt de la plume de Pigault-Lebrun. Je ne pus m'empêcher de rire, tandis que M. S. expliquait, en riant aussi, la cause de cette comique alerte.

Il était à peine deux heures du matin, mais tout le monde s'étant réveillé, il ne fut plus possible de penser à chercher du repos, et nous nous résolûmes à fuir sans retard le gîte le plus affreux qu'il soit possible d'imaginer.

A dix heures du matin, nous arrivâmes à Puente-del-Rey, petit hameau d'une trentaine de maisons toutes construites en cannes. Il est dans une situation très-agréable le long d'un ruisseau sur lequel on a jeté un très-beau pont construit en larges pierres de taille, et qui donne son nom au village. Le soleil nous dardait de ses rayons de feu, et comme nous étions peu accoutumés à ce degré de chaleur, nous résolûmes d'attendre en cet endroit qu'elle se fût un peu calmée. Nous nous remîmes en route à quatre heures et nous arrivâmes le soir à Plan-del-Rio où on nous assigna une chambre pavée en pierres rondes et meublée de deux chaises. Notre hôte eut la complaisance de nous procurer quelques nattes de jonc que nous étendîmes sur le parquet, et, nos selles sous la tête, nous nous couchâmes.

J'éprouvai-là pour la première fois combien la fatigue rend le repos facile, car, malgré la dureté de nos couches, nous dormîmes d'un somme jusqu'au point du jour. Cependant à notre réveil nous avions le corps tout moulu, et avant de nous être remis nous avions fait plus d'une comparaison avec notre voluptueuse Europe.

Nous arrivâmes de bonne heure à Xalapa, jolie

petite ville, et nous descendîmes à l'hôtel de Saint-Florentin.

A ce nom d'hôtel, vous ouvrez peut-être de grands yeux, mais attendez. Notre premier soin fut de demander une chambre à deux lits.

Des lits! Messieurs, s'écria l'hôtesse; n'en avez-vous pas apporté? Vous n'en trouverez pas ici.

Cète réponse nous fut peu agréable, et nous nous informions déja si la ville n'offrait pas un meilleur hôtel, quand un garçon qui nous entendait discourir avec la padrona, nous proposa de nous trouver deux lits à raison d'une piastre pour chacun et par jour. Nous acceptâmes sans marchander, et bientôt on nous apporta deux matelas, deux oreillers et deux couvertures de laine, que nous nous partageâmes M. S. et moi. Vous jugerez par cet échantillon qu'on ne voyage pas à bon marché dans ce pays-là.

Quand nous eûmes nos lits, nous priâmes l'hôtesse de nous donner une essuie-main, en lui disant que nos effets étaient encore en arrière.

Mais, mon Dieu, Messieurs, il faudrait que je vous en donnasse un des miens.

C'est tout naturel, Señora, à moins que vous ne nous en procuriez un chez votre voisin.

Enfin nous finîmes par faire comprendre à cète femme que c'était bien un de ses essuie-mains qu'il nous fallait, à condition d'en bien payer l'usage; et nous l'obtinmes, non sans qu'elle montrât un peu d'humeur de ce qu'elle appelait peut-être notre importunité.

Nous passâmes trois jours à Xalapa dans une anxiété fort pénible, attendant à chaque instant l'arrivée de notre muletier et l'attendant toujours en vain. Heureusement un voyageur qui venait du côté d'Orizaba nous apprit qu'il l'avait rencontré, qu'il avait pris par le plus court, et que nous le trouverions à Puebla-de-los-Angelos, parce qu'il faut absolement passer par cette ville pour se rendre à Mexico.

Nous partîmes de très-bon matin, en compagnie de M. Monachon, jeune français qui voyageait pour une maison de commerce de Neufchâtel. Le soir nous arrivâmes à las Rigas qui se trouve placé sur le point le plus élevé entre la Vera-Cruz et Mexico. Il fesait un froid si piquant que la première chose que nous demandâmes fut un bon feu que l'hôte nous prépara au milieu de la chambre. En octobre et novembre la neige y tombe à plus d'un pied de hauteur. Le lendemain nous passâmes à Perote qui tire son nom d'une montagne voisine nommée *le coffre de Perote*, à cause de la conformation de sa cime parfaitement semblable à un coffre déposé sur la crête d'une montagne. Nous couchâmes à Pepeyagualco. Le jour suivant nous traversâmes Ojo-del-Agua et nous passâmes la nuit à Pinal. Le quatrième jour, 31 mars, nous atteignîmes enfin Puebla-de-los-Angelos et nous descendîmes à l'auberge de Sto.-Christo.

Puebla est une très-belle ville d'environ cent-mille habitans. Une quantité de tours et de dômes

qui s'élèvent au-dessus des toits plats des maisons, lui donnent un air imposant qui est singulièrement relevé par le *Popocalepetl* et l'*Iztaccihuatl*, volcans qui se présentent dans le fond du tableau. Ces volcans, couverts d'une neige éternèle, s'élèvent de 17 à 18 mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

La forme du Popocalepetl est un cône régulier, mais l'Iztaccihuatl est couronné de plusieurs pics qui lui donnent une apparence aussi agréable que singulière.

Les rues de Puebla, que l'on tient très-propres, sont droites, larges et bornées de maisons bien bâties. Il y a une grande et belle promenade très-fréquentée vers le soir.

Nous attendîmes notre muletier pendant six jours, et quoique ce retard nous causât de l'humeur, nous le reçûmes avec joie; car nous manquions de tout, n'ayant pu changer ni de linge ni d'habits depuis notre départ de la Vera-Cruz.

Le sur-lendemain, après avoir payé un compte exorbitant pour notre table et notre logement avec trois lits complets, nous partîmes pour Mexico, M. Monachon à cheval, M. S. et moi dans une voiture attelée de huit mulets.

Vous trouverez peut-être l'attelage trop somptueux pour deux voyageurs comme nous, mais il faut bien vous dire que nous n'étions pas seuls dans cette espèce d'arche d'alliance. Nous avions pour compagnons de voyage la jeune épouse d'un général mexicain, sa fille encore enfant et une femme de chambre.

Madame la générale n'était ni belle ni laide; en revanche elle était gaie, diserte et même causeuse, ce qui la rendait agréable dans la situation; car nous aimions à la faire parler sur le pays. Sa passion dominante paraissait être le petit cigare espagnol dont elle fesait grand usage; mais pour des Européens, cette coutume n'était pas attrayante. Comme les premiers doigts de la main gauche étaient basanés par la fumée du tabac, chaque soir elle se les nettoyait en les frottant sur une brique mouillée. Je doute que les femmes en Europe abandonnent la pâte-d'amandes pour adopter ce cosmétique.

Nous passâmes la première nuit à St.-Martin-de-Meluca, et comme l'auberge n'offrait qu'une seule chambre, force nous fut de l'occuper pêle-mêle. Cependant avant de se coucher, madame la générale nous pria d'avoir la bonté de sortir, ce que nous fîmes. Nous rentrâmes quand la suivante vint nous prevenir que sa maîtresse était au lit, et après quelques plaisanteries de bon ton nous nous couchâmes.

Nous commencions à fermer l'oeil quand la dame nous éveilla en appelant la femme-de-chambre pour lui procurer du feu. Il faut absolument que je fume un cigare avant de m'endormir, dit-elle: Messieurs, ne voulez-vous pas m'imiter? Venez prendre de mes cigares, vous me ferez plaisir.

Comment se refuser à une invitation si gracieuse? Nous nous rendîmes auprès de son lit, et la fine matoise en nous présentant ses cigaritos, ne fut pas avare de ses charmes. Mais c'était si différent de

chez nous, que nous eûmes l'air de ne rien voir, et après avoir fumé, plaisanté et ri, nous nous livrâmes au repos sans arrière pensée.

Le jour suivant nous arrivâmes à Isla-peluca, où nous trouvâmes plusieurs chambres; mais la Mexicaine nous déclara qu'étant très-peureuse, elle ne saurait demeurer seule dans une grande chambre. C'était explicite, et le jeune français, trop poli pour laisser une femme dans la peine, s'offrit pour compagnon et fut accepté.

Le lendemain à deux heures, nous arrivâmes à Mexico. Permettez que je m'y repose quelques instans avant de vous en parler, et recevez mes salutations très-amicales.

(*La suite au prochain numéro.*)

CONSEILS D'UNE MÈRE À SA FILLE.

(*Extraits du carnet d'une femme raisonnable.*)

[Continuation.]

Le malheur de la laideur est de cacher aux regards des hommes le mérite des femmes. On a une certaine répugnance à supposer que sous un vilain visage, il puisse se trouver un bel esprit, un noble caractère, et qu'un vilain corps puisse être l'enveloppe d'une bèle âme. Cependant, et fort heureusement, il est assez commun de trouver un esprit bien fait, un coeur excellent dans les femmes qui ont été

le moins favorisées sous le rapport des attraits. Mais vous sentirez, ma chère fille, combien il doit être difficile de faire percer le mérite à travers un extérieur désagréable. Le ciel ne vous a pas fait naître difforme et sans quelque agrément; cependant vous n'êtes point ce qu'on est convenu d'appeler une beauté, et pour vous rendre intéressante, il est indispensable que vous vous assuriez tous les avantages du mérite acquis. Mais nous sommes convenues que vous ne sauriez en venir à bout sans beaucoup d'obéissance et d'application à tous les exercices que l'on vous recommande ou que le sentiment vous indique comme indispensables ou simplement comme nécessaires.

Rappelons-nous souvent cette vérité, ma fille, il faut vivre avec le monde, et ce monde, dont on ne peut se passer, est assez injuste pour ne faire grâce d'aucun défaut à une femme qui n'est pas bèle: il faut le contraindre aux égards par une grande somme de mérite et par tous les agrémens qu'il dépend de nous d'acquérir.

La beauté a de grands avantages, on ne saurait en disconvenir; mais lorsqu'elle est seule, ils sont de peu de durée. Un ancien a dit que la beauté est une courte tyrannie. Elle est aussi le premier privilège de la nature; mais comme une femme ne saurait se donner la beauté, cet avantage étant un don du hasard, celle qui s'enorgueillirait d'être bèle serait plus méprisable que celle qui aurait honte de ne pas l'être. Vous sentirez donc, ma fille, que la mo-

destie, cette vertu qui nous empêche de nous livrer à l'orgueil, n'est pas moins nécessaire à la beauté qu'à la laideur. Une bèle personne porte sur son visage une lettre de recommandation; mais si sur ses traits on pouvait lire la suffisance, cette recommandation deviendrait, pour les gens raisonnables, un titre de réprobation. La beauté inspire un sentiment de prévenance, mais s'aperçoit-on que cette séduisante enveloppe ne renferme aucune qualité recommandable, la première impression a beau être profonde, elle ne tarde pas à faire place à l'indifférence.

Ayez soin, ma fille, que rien ne montre en vous de la suffisance. Une trop grande confiance est une sorte d'indépendance qui décèle du mépris pour l'opinion des autres, et c'est ce qu'on ne pardonne jamais. Ayez l'air de vous ignorer, mais ne laissez jamais supposer que vous vous oubliez. Soyez modeste, réservée, douce et prévenante: ayez dans toutes vos actions un certain air de complaisance qui vous captivera la bienveillance de tout le monde, et ne montrez aucune prétention, lors même que vous auriez le droit d'en montrer plus que la plupart de vos compagnes. Ceci doit surtout s'étendre à vos discours, car rien ne sied si mal à une femme que les airs de pédanterie.

Ce que je vous dis ici pour vos discours, ma fille, doit se dire également pour les manières et pour la mise. L'art consiste à faire ressortir le naturel le plus simple; et ce serait une grande erreur

de croire que la simplicité soit ennemie du soin et d'une sorte d'apprêt. Il en faut au contraire pour corriger ce que la nature peut avoir de défectueux; mais c'est au goût à déterminer ce qui convient. Voilà pourquoi une jeune personne doit s'exercer dans les arts d'agrément, indépendamment du but secondaire qui est le plaisir qu'ils procurent; car elle est destinée à plaire, et elle aurait tort de vouloir s'opposer à sa destination; cela ne ferait que la rendre ridicule; mais quelque nécessaire *qu'il soit* de sacrifier aux grâces et aux agrémens, il ne faut pas négliger les avantages solides pour ceux qui ne sont que frivoles.

Je vous ai dit que la beauté passe comme une fleur, que son règne est de courte durée; aussi rien de si triste que la vie d'une femme qui n'a su être que bèle. Si l'on s'attache à vous par sentiment, tâchez de captiver par les agrémens de votre esprit, par la douceur et l'égalité de votre caractère, par les grâces et l'aménité; et que l'amour, qu'un regard peut faire naître, ne s'éteigne pas par l'ennui. Enfin que par toutes les bonnes qualités qu'il est en votre pouvoir d'acquérir, ce sentiment se change en une amitié durable qui vous assure l'attachement et le respect qui sont les bases solides du bonheur.

Ne vous attendez pas que je vous trace des règles pour plaire: la chose serait, sinon impossible, au moins très-difficile. Le sentiment est en cela le meilleur maître. Souvenez-vous seulement que la beauté sans les grâces et que les grâces sans le mérite ne plaisent

qu'un moment; que le mérite sans un bon caractère peut forcer à l'estime, mais jamais à l'attachement; qu'il faut enfin toucher le coeur plutôt que frapper les yeux et la tête. Attachez-vous donc au mérite aimable et aux grâces relevées par des vertus.

Il ne faut pas borner le mérite des femmes à la pudeur, à la décence seulement; car ceci, du plus au moins, doit être commun aux deux sexes: il faut plus que cela pour une femme. La pudeur et la décence sont des accessoires indispensables, mais il faut à une honnête femme toutes les vertus d'un homme de bien; l'amitié, la reconnaissance, la générosité, la probité, la fidélité à tous les devoirs, et cette délicatesse de sentiment qui nous fait estimer au-dessus de tout le coup-d'oeil approbateur que nous pouvons porter sur nous-mêmes; l'oubli des offenses, ou au moins le pardon; car s'il est honteux de ne point reconnaître les torts que l'on peut avoir envers les autres, il l'est plus encore de se montrer insensible au repentir. S'il est humiliant d'avoir des torts à se reprocher envers ses égaux et ses inférieurs, à plus forte raison l'est-il d'en avoir envers les personnes auxquèles nous devons des égards ou du respect; mais il l'est surtout de se refuser, par l'effet d'un amour-propre mal-entendu, à leur en témoigner du repentir par des paroles obligeantes et par une conduite opposée à cèle que nous avons tenue à leur égard. Soyez persuadée, ma fille, que les excuses que l'on fait à la personne offensée ne sont pas nécessaires à l'honneur de cette personne,

mais bien à l'honneur et à la religion de celui qui a eu le malheur de commettre l'offense.

Gardez-vous bien, ma fille, d'imiter ceux qui, par une fierté déplacée, aggravent leurs torts en s'obstinant à les méconnaître ou même en cherchant à les atténuer.

Une femme estimable doit unir aux grâces extérieures les grâces du coeur relevées par la noblesse et la pureté des sentimens. Rien n'est si difficile que de plaire sans ces petits soins *qui semblent* tenir de la coquetterie; mais c'est la coquetterie des convenances et du sentiment, non celle du coeur et d'un esprit gâtés.

C'est bien plus par leurs défauts que par leurs bónes qualités que les femmes en général plaisent aux gens du monde; car c'est de leurs faiblesses qu'ils veulent profiter; ils ne feraient rien de leurs vertus; ils seraient fâchés d'être obligés de les estimer, ils préfèrent être amusés par des personnes peu estimables, pourvu qu'elles soient aimables et complaisantes, que d'être forcés d'admirer des femmes vertueuses.

Il faut connaître le coeur humain lorsqu'on veut plaire. Les hommes sont plus touchés de la nouveauté, que de tout autre chose; mais vous sentirez qu'un objet ne saurait être long-tems nouveau, et que s'il ne plait que par sa nouveauté en peu de tems il déplaira, ou au moins cessera de plaire, parce qu'il sera devenu commun. Cependant il ne faut pas mépriser le goût de la nou-

veauté, car il est trop général, et on courrait risque de passer du mépris de la chose au mépris des personnes, ce qui serait d'ordinaire fort injuste; mais il faut se mettre en état de remplacer par des connaissances solides, des talens agréables, et surtout par des qualités aimables ce qui peut manquer du côté de la nouveauté; car si l'on ne peut pas offrir chaque jour un visage nouveau, on peut décéler quelquefois des qualités qu'on n'a pas fait connaître. Pour cela, il faut se procurer beaucoup de ressources par le travail, l'application et la réflexion.

On a écrit sur cette matière mile choses différentes, qui toutes ont pour but d'inspirer le désir de la perfection; mais moi je pense qu'il suffit de diriger l'ésprit vers les sentimens généraux des vertus et des devoirs: le penchant qu'en général toutes les jeunes personnes ont de plaire fera le reste, pourvu que le coeur n'ait reçu que des impressions pures.

On serait au reste très-injuste de condamner la propension que notre sexe a de plaire, car ce n'est qu'une compensation que la nature semble nous avoir indiquée pour nous faire oublier la privation des avantages que la force, le courage et une noble témérité ont affecté aux hommes: la gloire et l'autorité.

Si l'empire de la beauté est puissant, il est aussi bien passager. Il n'y a entre une bèle femme et une femme qui a cessé d'être bèle que l'espace bien court de quelques années. Je me répète souvent, ma fille; mais c'est parce que je crois que la vérité

relève son courage lorsqu'elle se sent accablée, à moins qu'elle ne trouve la force nécessaire en elle-même, c'est-à-dire dans les principes qu'elle a puisés dans une bone éducation et dans l'usage habituel de l'exercice de sa raison. Ne vous effrayez pas, ma fille, du courage qu'il vous faut déployer pour donner au penchant de votre coeur la direction que la vertu exige: songez qu'il vous en faudrait bien davantage pour supporter les suites d'un instant d'oubli ou de relâchement. Réfléchissez aux suites funestes des passions; on n'en trouve que trop d'exemples; mais souvent, faute d'y avoir songé assez à tems, une fille est désabusée sans être guérie.

Encore une fois, l'amour est dans la nature; ce serait une folie de vouloir se soustraire à son influence; mais il faut que la raison soit toujours là pour nous guider, il ne faut pas lui permettre de troubler nòtre âme en se rendant le maître de nos sens; car alors il détruit cète fleur d'innocence, la plus bèle parure d'une femme; il affaiblit la vertu, il détruit la réputation et ne laisse que la honte d'avoir été subjuguée.

(*La suite au prochain numéro.*)

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

CORRESPONDANCE GRAMMATICALE.
SOLUTIONS.

A M. le Rédacteur.

Monsieur,

Vous avez autorisé quiconque est amateur de la langue et de la littérature françaises à vous soumettre tout ce qui paraîtrait présenter des difficultés touchant la grammaire, afin que vous puissiez satisfaire aux besoins des personnes qui cherchent dans votre

journal une instruction qu'on ne trouve point ailleurs. Cète manière de frayer un chemin qui conduit à des connaissances solides, prouve que vous ne redoutez pas, comme tant d'autres, d'aborder les difficultés les plus épineuses, et que vous désirez être utile à vos lecteurs autant que faire se peut. En effet, Monsieur, traiter des matières sur lesquelles tout le monde est d'accord, ou des cas particuliers que le simple bon-sens suffit à résoudre, c'est bien peu de chose, mais guider les pas du voyageur là où *le chemin se perd*, ce ne peut être que le fait d'un homme qui joint *la* philantropie au savoir, et le zèle à la science.

Vous vous plaignez, Monsieur, du petit nombre d'instituteurs qui profitent de vos offres généreuses; mais vous savez mieux que je ne saurais vous le dire, que la plupart des gens n'aiment pas à s'occuper de choses difficiles; à plus forte raison, de cèles qui offrent des difficultés inextricables; ce que rien ne prouve mieux que le grand nombre de grammaires qui paraissent tous les ans en Allemagne. Les matières que les grammairiens français ne jugent pas nécessaire d'enseigner à leurs compatriotes, y sont ou tout-à-fait passées sous silence, ou traitées si superficièlement qu'on croirait que personne ne peut être arrêté par les difficultés qu'elles présentent. Au nombre de cèles qui mettent souvent les étrangers dans le plus grand embarras, je citerai l'emploi de l'accent aigu sur l'*e* final de la première personne du singulier du présent de l'indicatif, quand cète personne doit être suivie de son nominatif j e, et le verbe im-

personnel avec son sujet; matières dont ne se sont souciés ni les grammairiens français ni leurs imitateurs les Allemands.

On lit dans les grammaires: — L'*e* muet qui termine le verbe, se change en *é* fermé devant le pronom *je*. On écrit *aimé-je*, *parlé-je?* — mais ne dit-on pas *envoie-je?* et non *envoyé-je?* — Ainsi il faudrait dire: *appuié-je? célébré-je?* — Il est bien vrai qu'on est ordinairement obligé de se servir du futur; mais il faudrait savoir à quoi s'en tenir, quand le présent devient indispensable. Voici la règle que je me suis créée: Je supprime l'accent toutes les fois que l'*e* muet est précédé d'une voyelle, suivant l'usage des poètes qui le comptent pour rien toutes les fois qu'il n'est pas précédé d'une consonne.

Réponse.

Les grammairiens qui ont écrit pour les Français et l'abbé de Lévizac qui a écrit en français pour les étrangers, se sont contentés de dire, à-peu-près: Comme à la fin des mots, il ne saurait y avoir deux *e* muets de suite, puisque le son de la voix manquerait de point-d'appui, lorsqu'au présent de l'indicatif des verbes de la première conjugaison, le pronom *je* doit être rejeté après le verbe, l'*e* final de la première personne prend un accent aigu. Ainsi on écrit — aimé-je? parlé-je? chanté-je faux? veillé-je trop?

Mais tous ont dit aussi qu'il faut soigneusement éviter les formules interrogatives qui choquent l'oreille et le goût, telles que celes-ci; dors-je? lis-je?

prends-je? mangé-je? furent-ce? obligé-je? enragé-je? — et ils n'ont pas pensé qu'un Français eût besoin de plus que de l'usage général pour éviter des associations de mots qui blessent à-la-fois et l'oreille et le goût.

Ainsi aucun ne s'est beaucoup étendu sur cète matière, mais tous ont dit: — Quand la forme interrogative est inévitable à la première personne, il faut se servir de la combinaison *est-ce que*, et dire: est-ce que je dors? est-ce que je veille? est-ce que je plie? est-ce que je ploie? est-ce que j'envoie? est-ce que j'appuie? est-ce que j'ennuie?

Nous ne saurions dire mieux, et nous ne voyons pas du tout que le futur puisse remplacer le présent, quoique le contraire ait lieu en certains cas, comme dans: *Je pars demain*, pour *je partirai demain.*

Nous ne saurions non plus admettre sans restriction la règle que s'est faite notre correspondant de supprimer l'accent sur l'*e* final toutes les fois que cète lettre est précédée d'une voyelle; car si nous écrivions *appuié-je assez fort? plié-je bien ma lettre? vous ennuié-je?* assurément nous ne croirions pas pouvoir nous dispenser d'accentuer l'*e*. Il en serait autrement de cète voyelle précédée de o i. Le son de o i, que nous représenterons plutôt par *ouè* que par *oa*, quoique peu agréable en général, a une inflexion sonore sur laquèle la voix se repose, et qui se prête à la faible prolongation qu'exige l'*e* muet avant de rencontrer la syllabe muète *je*, sur laquèle la voix glisse, comme sur toutes les syllabes douteuses; et

nous écririons: envoie-je assez tôt ma lettre? — locution admise dans le langage familier.

Quant aux verbes en ayer, comme: *payer*, *balayer*, *essayer*, etc, que l'on écrit — *je paie*, *je balaie*, *j'essaie*, nous ne pensons pas que personne s'avise de dire ou d'écrire — *paié-je? essaié-je? balaié-je?* et moins encore — *paie-je? essaie-je? balaie-je?* pour est-ce que je paie? etc.; car dans la première forme, on aurait la répétition insoutenable de é *é-je*, et dans la seconde, l'omission d'une syllabe, ce qui rendrait l'expression incompréhensible (pai-je, essai-je, balai-je). Dans l'anciène orthographe — je paye, je balaye, j'essaye — nul doute qu'on ne dût écrire et prononcer payé-je? balayé-je? essayé-je? comme cela avait lieu autrefois.

Au reste nous croyons notre correspondant dans l'erreur lorsqu'il dit que l'usage des poètes est de compter pour rien l'*e* muet quand il n'est pas précédé d'une consonne. Il est vrai qne cète lettre ne se trouve jamais dans le corps d'un vers, à moins qu'elle ne soit suivie d'une voyelle avec laquèle elle puisse s'élider; mais c'est précisément ce qui fait que nous nous croyons fondés à dire que les poètes comptent l'*e* muet pour quelque chose; car autrement on le trouverait devant une consonne, de même que lorsqu'il est précédé de toute autre lettre que d'une voyelle. Delille a dit:

„ Et rempli d'une *joie* inconnue et profonde,
„ Son coeur croit assister au premier jour du monde."

On trouve dans Bernis:

„..... Sur l'arbre fécond de Pyrame
„ Le ver-à-*soie* ourdit sa trame,
„ Qui pare les dieux et les rois."

Et dans St.-Lambert:

„ Déja près de la vign*e* un grand peuple s'avance;
„ Il s'y *déploie* en ordre, et le travail commence."

Delille dit encore:

„ La puissance du tact est partout répandue:
„ L'*ouie* et l'odorat, et le goût et la vue,
„ Sont encor le toucher, le plus noble des sens;
„ Présens, il les dirige, et les remplace absens."

Il nous serait facile de multiplier les citations de ce genre; mais, à moins de citer Ronsard, Marot, Régnier et cent auteurs qui ont précédé Boileau, le législateur du Parnasse français, nous ne trouverions pas un vers fait comme celui-ci:

Il s'ennui*e* du bonheur d'avoir tout à souhait,

tandis qu'on en trouverait mille comme le suivant:—

Et l'enn*ui* le poursuit, malgré son opulence.

Ce qui prouve que les poètes comptent l'*e* muet pour quelque chose, quoiqu'il ne puisse être compté pour une syllabe.

Plus loin le même correspondant nous dit: — La grammaire exige que le pronom relatif prène tou-

jours le genre, le nombre et la personne de son antécédent. D'après cète règle, on a blâmé Molière d'avoir dit: —

„Ce n'est pas moi *qui se ferait* prier.“

Mais Voltaire n'a-t-il pas dit impunément: —

„Il n'avait plus que *moi qui pût* le secourir — ?“

Cète phrase n'est-elle pas aussi fautive que cèle de Molière? Je crois, moi, que ni l'une ni l'autre ne *l'est*.

Molière veut dire: Celui qui se ferait prier, ce n'est pas moi, ou plutôt: je ne suis pas celui qui se ferait prier; et Voltaire a voulu dire: — Il n'avait plus *aucun* qui pût le secourir, excepté moi. — Dans ces deux phrases, le relatif se rapporte à un sujet qu'on supplée tacitement. Je n'y saurais trouver la moindre faute; mais il se peut bien que je me trompe.“

Le doute est le père de la sagesse. Prouvons à notre correspondant qu'effectivement il s'est trompé, et qu'il n'y a point d'identité entre les deux phrases qu'il a mises en regard.

Dans — ce n'est pas moi qui se ferait prier — nous trouvons le pronom q u i relatif de m o i, et par conséquent équivalent de *Je*, pronom de la première personne du singulier. Ce *qui* est bien certainement nominatif ou sujet du verbe qui suit; mais comme la règle d'accord, la première de toutes, veut que le verbe soit toujours à la même personne et au même nombre que son sujet, le verbe en question ne doit pas être à la troisième personne, mais bien à la pre-

mière. Par la même raison *se* est encore une faute; car il faut que le relatif se rapporte à l'antécédent, c'est-à-dire qu'il le rappèle. D'après cela, le vers cité devrait être écrit ainsi:

Ce n'est pas moi qui me ferais prier.

Ce n'est donc pas sans fondement qu'on a critiqué Molière. Le sens de la phrase est: si quelqu'un se fesait prier, moi je ne me ferais pas prier. Il est certain qu'en fesant entrer dans la phrase explicative le substantif indéterminé *celui*, vulgairement appelé pronom démonstratif; *Je ne suis pas* celui *qui se ferait* prier — *qui* relatif de *celui*, gouverne le verbe à la troisième personne; mais *celui qui* et *moi qui* ne sont pas la même chose, et nous pensons que dans cète seule différence se trouve la solution de la question.

Dans — Il n'avait plus *que moi qui* pût le secourir — le *qui*, au premier abord, semble avoir, comme le *qui* de l'autre phrase, le mot *moi* pour antécédent; mais avec un peu de réflexion, on découvre que l'antécédent véritable est le mot sous-entendu *personne*.

Il n'avait personne que moi qui pût le secourir; ou, Il n'avait personne, excepté moi, qui pût le secourir; ou, Il n'avait *personne qui* pût le secourir, excepté moi.

Dans la phrase incomplète de notre correspondant — Il n'avait *aucun* qui pût le secourir (construction d'ailleurs qui s'accorde avec le génie de la

langue allemande), nous suppléons le mot *homme* ou le mot *ami*, que sans doute il avait en vue; et nous trouvons: — *Il n'avait plus aucun homme qui pût le secourir, excepté moi;* — et de toutes les manières, nous trouvons que l'antécédent du nominatif q u i est une troisième personne, ce qui nécessite le verbe *pût*. Nous en concluons que Voltaire a pu dire *impunément:*

Il n'avait plus que moi qui pût le secourir.

Nous devons faire observer ici à notre correspondant qu'il a fait une faute, sans doute par inadvertance, en disant: — Je crois moi, que *ni l'un ni l'autre ne l'est*; — il faut *ne le sont;* et pour qu'il puisse se convaincre que ce n'est point par caprice que nous attaquons ce désaccord du verbe avec son sujet, nous le renvoyons au cahier du mois de juin, première page et suivantes, où nous avons développé le principe.

Notre correspondant nous dit encore: — On trouve dans Wailly ce qui suit: — „Quand on interroge, il faut se servir du conditionel en *rais*. On ne pourrait pas dire — *eussiez-vous perdu votre argent? n'eussiez-vous pas perdu votre argent?* Ces phrases ne seraient pas françaises (dans le sens interrogatif." — Mais Noël au contraire prétend qu'on dit aussi: — „*eussiez-vous fini? eussiez-vous vendu?*" — N'est-ce pas mettre dans le plus grand embarras? — Nous concevons l'embarras; essayons si l'on peut en sortir.

Le conditionel direct, ou conditionel en *rais*, ayant les mêmes propriétés que les tems de l'indicatif, prend la forme interrogative quand le fait énoncé par l'interrogation est dépendant d'une condition; comme: — *N'achèteriez-vous pas mon cheval, si je voulais vous le vendre? — Irais-tu à pied, si tu pouvais aller en voiture? — Si vous vous trouviez dans le besoin, auriez-vous franchement recours à moi?* — Tout le monde sait cela; il est donc inutile de multiplier les exemples.

Le conditionel direct s'emploie aussi interrogativement dans la forme affectueuse et respectueuse pour l'indicatif; comme: — D'où vous vient cet air triste? il ne vous est point naturel. *Auriez-vous* reçu quelque fâcheuse nouvelle? (pour *avez-vous.*) — Madame, vous avez l'air abattu; *seriez-vous malade?* (pour *êtes-vous*). — Monsieur, *consentiriez-vous* à me confier votre fils pour quelques jours? (pour *consentez-vous*). — Qu'est-ce donc, mon ami? vous *fâcheriez-vous* par hasard? (pour *vous fâchez-vous?*)

Le conditionel accidentel, ou le conjonctif pour le conditionel, ne s'emploie que pour le conditionnel passé, et il n'y a que le plus-que-parfait du conjonctif qui ait cète prérogative; et en général lorsque ce tems prend la forme interrogative, l'interlocuteur n'attend point de réponse. C'est une manière élégante, emphatique même, d'exprimer un reproche, une menace, une sentence; comme: — Eussiez-vous adopté une conduite tout opposée, vous n'auriez pas mieux réussi. — Eussiez-vous gagné au lieu d'avoir

perdu, vous n'en seriez pas plus riche. — Fussiez-vous appuyé par toutes les puissances de la terre, si l'entreprise est au-dessus de vos connaissances, vous n'en viendriez jamais à bout. Fût-il méme arrivé deux heures plus tôt, votre frère n'aurait rien vu.

Dans ces phrases et toutes autres pareilles, bien qu'elles affectent la forme interrogative, il n'y a point d'interrogation, mais plutôt négation ou doute. Ce sont des phrases elliptiques dans lesquèles on sous-entend une conjonction, comme: — *supposé que*, *quand bien même*, *lors même que*, etc.; mais en fesant disparaître l'ellipse, la construction interrogative disparaît aussi; et cela seul prouverait que ces locutions n'ont point un sens interrogatif. — Supposé même que vous eussiez adopté — ou quand bien même vous auriez adopté..... Lors même qu'il serait arrivé — ou supposé qu'il fût arrivé, etc.

Ainsi — *eussiez-vous fini* — *eussiez-vous vendu*, sans aucun complément, ne sauraient se dire dans le sens de — *avez-vous fini votre lettre? avez-vous vendu votre maison?* Mais ces mêmes mots servent à former de véritables interrogations conditionèles lorsqu'on en complète le sens, et qu'en les prononçant on leur donne l'inflexion interrogative; comme: — *Eussiez-vous achevé, si vous n'eussiez pas été interrompu?* (si vous n'aviez pas été interrompu). — *Eussiez-vous vendu votre maison à ce prix?* (si on vous en avait donné ce prix?) Cependant, dans ce cas, nous préfèrerions la forme plus naturèle du conditionnel

en *rais*. Auriez-vous achevé, si vous n'aviez pas été interrompu? Auriez-vous vendu votre maison?

Voltaire fait dire à César parlant à Brutus:

„ Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que son âme hautaine
„ *Eût laissé* respirer la liberté romaine?
„ Sous un joug despotique, il (*Pompée*) t'aurait accablé.
„ *Qu'eût fait* Brutus alors?

Brutus répond:

Brutus *l'eût* immolé.

Malgré la forme interrogative, quand César dit: — *Crois-tu qu'il eût laissé respirer la liberté romaine?* ce n'est pas une de ces questions qui demandent réponse que ce grand homme adresse à Brutus; il aurait répondu lui-même par un *non;* et d'ailleurs l'interrogation serait dans *crois-tu*, et non pas dans *eût-il.* Mais il en est autrement de:

Qu'eût fait Brutus alors?

C'est bien là une interrogation dans toutes les formes, mais toujours une interrogation elliptique; car on sous-entend le complément — *s'il s'était trouvé dans ce cas.*

De tout ce qui précède, nous conclurons que Wailly a raison et que Noël n'a pas tort; mais il faut s'entendre.

Quand on veut interroger purement et simplement, mais sans employer la forme du présent de l'indicatif qui a quelque chose d'absolu, on se sert

du conditionel en *rais*, parce que cète forme est plus affectueuse, plus polie; comme: — Madame, désireriez-vous quelque chose? Monsieur, auriez-vous besoin de moi? Mon ami, vous seriez-vous blessé? Auriez-vous perdu votre argent? Dans ce cas on ne pourrait point se servir du conditionel accidentel (du conjonctif), et Wailly a raison de dire que — *Eussiez-vous perdu votre argent? n'eussiez-vous pas perdu votre argent?* pour auriez-vous perdu? n'auriez-vous pas perdu? employé pour *avez-vous? n'avez-vous pas?* n'est pas français. Mais quand on veut interroger dans le sens naturel du conditionel, c'est-à-dire, lorsque l'objet de l'interrogation est soumis à une condition que l'on exprime ou que l'esprit sous-entend, on peut employer le subjonctif pour le conditionel, et dire: — M'eussiez-vous vendu votre maison, si je vous en avais offert tel prix? — Eussiez-vous fini, si je vous avais laissé faire? — Qu'eût fait Brutus, si Pompée avait étouffé la liberté romaine? On doit remarquer ici que *eussiez-vous fini* — *m'eussiez-vous vendu* — *qu'eût fait Brutus* — sont employés au lieu du conditionel direct — *auriez vous* — *qu'aurait fait*, et que le conditionel direct dans — *auriez-vous besoin de quelque chose? vous seriez-vous blessé? auriez-vous perdu votre argent?* etc., est employé pour l'indicatif — vous êtes-vous blessé? avez-vous perdu votre argent? etc.

Il nous reste encore à répondre à l'article du verbe impersonnel avec son sujet, mais l'abondance

des matières nous force à renvoyer notre réponse au prochain numéro, en prévenant toutefois notre correspondant qu'il n'est pas certain que nous puissions résoudre la question d'une manière satisfesante.

Disons à M. Fléchier, qui nous demande si les tables des genres que nous avons promises paraîtront bientôt et qu'il les attend avec impatience, que nous n'avons point promis des tables des genres, à proprement parler: mais bièn *des données pour faciliter la connaissance des genres;* et que cela se trouve dans notre journal depuis le cinquième cahier du premier volume jusqu'au sixième cahier du second.

Lettre au Rédacteur.

Monsieur,

Dans votre cahier de décembre, N°. 2 de la seconde année de votre journal, vous avez inséré la lettre que je vous ai adressée dans le but de faire sentir à mes compatriotes la nécessité de faire entrer la langue française dans nos études classiques. Dans cète lettre, que je signai du nom de Herrmann, pseudonime qui m'appartient, comme à tout homme libre, par ma qualité d'homme et de maître, je vous en promettais quelques autres, si vous les jugiez dignes de figurer dans votre utile journal. Je n'ai point tenu ma promesse, Monsieur, et je ne vous en ferai point d'excuse; car vous savez qu'à l'impos-

sible nul n'est tenu, et l'impossible a existé pour moi, puisque je relève à peine d'une longue et douloureuse maladie qui, je le crains, n'a pas moins influé sur mon esprit que sur mon corps. S'il en est autrement, si avec mes forces physiques j'ai le bonheur de voir renaître mes forces intellectuèles, je reviendrai sur le sujet de ma première lettre, sujet que je crois éminemment national, puisqu'il s'agit de populariser dans ma patrie la langue d'un peuple qui marche, malgré sa lenteur et ses erreurs, en tête de cète civilisation d'où doivent ressortir la stabilité des gouvernemens et l'harmonie des peuples entr'eux et avec les souverains qui les gouvernent, ou qui les gouverneront dans le sens littéral du contrat synallagmatique qui doit exister entre les gouvernans et les gouvernés. Aujourd'hui cète tâche serait audessus de mes forces; mais comme votre publication mensuèle me paraît parfaitement convenable au succès du plan que je voudrais voir adopter par nos grands instituts d'enseignement, je le lis toujours avec un nouveau plaisir, et souvent avec avantage; car, quoique j'aie fait de votre langue et de votre littérature l'étude favorite de presque toute ma vie, je trouve souvent dans votre journal des choses auxquèles je n'ai jamais pensé, que je n'ai jamais vues autre part, et que je juge très-convenables pour achever de donner à votre bèle langue cète précision logique qui fait son plus bel ornement.

Aujourd'hui, Monsieur, je me bornerai à vous dire que j'ai lu avec intérêt votre plan de réforme

orthographique*), que je le trouve fort raisonable, et que le seul défaut qu'il présente, selon moi, c'est qu'il n'est que partiel, que vous n'avez attaqué les défauts de votre orthographe que d'une main timide, et qu'il vous reste encore un vaste champ à exploiter, si vous ne voulez pas laisser votre ouvrage imparfait. Je sais bien que je ne vous apprends rien, et que, comme vous l'avez dit, vous ne voulez pas effrayer les masses, mot honnête que j'óse traduire par l'ignorance routinière; mais je pense que sans vous jeter dans les exagérations dont l'esprit s'effraie avec raison, vous auriez pu oser davantage. Au reste je vous loue de ne pas vous flatter d'un succès rapide. Il est même probable que vous ne recueillerez pas selon vos oeuvres; mais qu'importe? ce que l'on jète dans le champ de l'intelligence, n'est jamais perdu.

Vous vous apercevrez, Monsieur, que j'ai adopté pour mon usage la réforme que vous avez proposée; malheureusement cela ne tirera pas à conséquence, car je ne publie rien en français; mais je ne désespère point de voir quelque *écrivain*, amateur du mouvement en avant, quelqu'un de ces hommes qui ne reculent pas devant les améliorations, sous quelque forme qu'elles se présentent, adopter vos idées, les étendre peut-être et mettre votre système en pratique. En attendant voici deux ou trois petites obser-

---

*) Voyez cahier du mois d'avril, N°. 6 de la seconde année, page 217 et suivantes.

vations qui, si elles vous paraissent admissibles, serviront à perfectioner votre système. Pourquoi dans certains mots composés redouble-t-on la consonne finale, comme dans *raisonnable*, *rationnel* formés de raison; *constitutionnel*, *additionnel*, *conventionnel*, *conditionnel*, qui viènent de constitution, addition, convention, condition? Dans aucun de ces mots, on ne prononce le double *n;* pourquoi le mettre? J'en propose la suppression que je crois raisonable.

La lettre *x* est un véritable hors-d'oeuvre à la fin des mots, puisque jamais il ne se prononce que comme un *s*, lorsqu'il se lie avec une voyelle: heureux au jeu, malheureux en amour, consciencieux en tout, courageux au combat, etc., ne se prononcent pas autrement qu'on ne prononcerait *heureus au jeu*, *malheureus en amour*, etc. Si, malgré l'étymologie, on adoptait cette orthographe naturèle, le féminin se formerait régulièrement, comme *dure*, *forte*, de *dur* et *fort*. Sans autre commentaire, c'est encore là un changement que je propose. J'écrirai aussi le pronom *cèle* avec un *l* précédé de l'accent grave, parce que dans *celui*, dont ce mot est composé, je ne trouve pas le redoublement de cète consonne.

Veuillez, Monsieur le rédacteur, me faire connaître votre avis, et recevez les assurances de ma parfaite estime.

HERRMANN.

Réponse.

Comme nous trouvons que la manière de voir de M. Herrmann est entièrement conforme à la nôtre, nous l'adoptons, en le remerciant bien sincèrement de nous avoir soumis ses observations.

Jusqu'à et jusqu'au.

On nous demandé s'il y a de la différence entre *jusqu'à samedi* et *jusqu'au samedi*, et s'il y a différence, en quoi elle consiste?

Réponse.

Jusqu'à samedi et jusqu'au samedi sont deux locutions également correctes, mais elles ne sont pas identiques. La première se dit absolument pour le samedi de la semaine où l'on vit. Supposons que Paul parle à son ami le lundi de cète semaine, et qu'il lui dise: „Je suis obligé de m'absenter pour affaires; je pars demain-matin et je ne reviendrai que vendredi.“ Il ajoutera: „adieu, *jusqu'à samedi*;“ c'est-à-dire, nous ne nous reverrons pas avant samedi de cète même semaine.

Un ouvrier a promis un ouvrage pour aujourd'hui, mardi; mais il n'a pu tenir parole. Il va chez la personne et lui dit: „Monsieur, il m'a été impossible de finir cet ouvrage pour aujourd'hui; veuillez m'accorder jusqu'à samedi,“ c'est-à-dire jusqu'à samedi prochain.

On peut aussi s'exprimer de la même manière pour marquer un jour de la semaine prochaine; mais alors il faut ajouter un complément déterminatif après le mot semaine, et dire: — Adieu, jusqu'à samedi de la semaine prochaine. On peut dire absolument — *Jusqu'à samedi, jusqu'à samedi prochain. Je serai absent jusqu'à samedi en huit — jusqu'à jeudi en quinze;* mais hors de ces formes consacrées par l'usage, quand le jour dont on veut parler est dans une semaine éloignée, il faut employer *au* et non pas *à*. — Puisque vous devez vous absenter, remettons la partie *au* premier dimanche du mois prochain. — Il m'est impossible de vous payer aujourd'hui, ainsi prolongez le terme de mon obligation *jusqu'au samedi* de la semaine sainte. — Tout sera prêt dans une quinzaine de jours: fixons notre départ *au* lundi de pâques.

Il en est de même des actions périodiques: il faut *au* au lieu de *à*; comme: — Son cours d'histoire avait lieu tous les lundis et vendredis; il l'a remis *aux* mardis et samedis. On peut dire également: — avait lieu le lundi et vendredi; il l'a remis *au* mardi et *au* samedi. — J'allais autrefois à la campagne tous les lundis, et j'y restais *jusqu'au* mercredi; maintenant je ne puis y aller que le jeudi, et je n'y reste que *jusqu'au* vendredi soir. On peut dire *vendredi au soir;* mais d'abord pour éviter la répétition de *au*, nous préférons lier le mot *soir* et le mot *au* par un trait-d'union; ensuite cète manière nous semble tout-à-fait raisonnable, car *lundi-soir, lundi-matin*, ne sont que des adverbes de tems composés. Ceci pourra

bien n'avoir pas l'assentiment de tout le monde; mais en grammaire au moins, ayons liberté d'opinion. On doit dire de même: — Adieu, *au revoir*, et non pas *à revoir*.

DÉVELOPPEMENT DU SUBJONCTIF.

Il ne suffit pas qu'un verbe à l'indicatif soit suivi de la conjonction *que* pour que le verbe suivant soit au subjonctif; il faut encore:

1°. Que le verbe de l'indicatif exprime le doute, la crainte, le désir, l'incertitude, la nécessité, le commandement, la prière, la supposition — avec ou sans négation.

2°. Tout verbe qui exprime la persuasion, la certitude, qui présente affirmativement les actions, demande le verbe suivant à l'indicatif.

3°. Ces mêmes verbes employés négativement, ou interrogativement sans négation, veulent le subjonctif; comme:

1r. cas: Je demande qu'il fasse.

2e. cas: Je crois qu'il fait.

3e. cas: Je ne crois pas qu'il fasse.
Croyez-vous qu'il fasse?

Le subjonctif présente de grandes difficultés, non seulement aux étrangers, mais même aux Français; et les grammairiens disent en général que l'usage seul peut les aplanir. Sans doute l'usage serait le maître par excellence, si la société, à quelque étage

qu'on la prène, était toute composée de gens instruits; mais il n'en est pas ainsi, et dans le monde où tout se mêle, les nuances délicates sont si difficiles à saisir que, sans un bon guide, il est presque impossible d'atteindre à cète pureté de langage qui devrait, aujourd'hui surtout, être le révélateur d'une éducation soignée.

Nous allons considérer sous combien de rapports ce mode peut être employé, sans nous occuper des cas ou le subjonctif est amené par la nature des conjonctions.

Le subjonctif s'emploi à cause d'une circonlocution par laquèle l'action du verbe est liée par la conjonction *que* ou par un relatif, et rendue dépendante.

1°. De la forme impérative. Dans ce cas, le *que* doit être considéré comme impératif, puisqu'en changeant la phrase, elle commencera impérativement. Exemples :

J'ai ordonné qu'il fasse cela.

Qu'il fasse céla, est ce que j'ai ordonné.

Qu'il sorte, ou qu'il fasse ma volonté.

2°. De la forme interrogative sans négation, pourvu que l'interrogation se fasse à l'égard d'une chose, dont celui qui parle n'est pas certain. Exemples :

Croyez-vous qu'il ait dessein d'en parler?

Pensez-vous qu'il puisse en agir ainsi?

Est-il probable qu'il lui eût fait une obligation, s'il avait été créancier?

Serait-il présumable que vous lui eussiez fait une promesse, s'il vous eût dû quelque chose?

Penseriez-vous que ces évènemens pussent avoir d'heureux résultats?

3°. De la forme négative; comme:

Je ne connais personne qui ait eu pour vous tant de complaisance.

Nous n'apercevons rien dans sa conduite qui doive nous inspirer des soupçons.

Je ne connais personne que vous ayez tant aimé que lui.

Nous ne remarquons en lui rien dont vous ayez à vous plaindre.

Il n'est pas de peuple si sage qui n'ait ses préjugés.

4°. De la forme affirmative, ou qui penche vers l'affirmation; alors pour ramener l'affirmation qu'a détruite la négation placée avant le verbe de l'indicatif, on emploie *ne* avant le subjonctif. Exemples:

Il n'a rien dit qui ne doive vous faire sentir que vous avez tort.

Je ne vois personne qui ne convienne que la peur exagère le mal.

Il n'y a pas un des sujets de ce bon roi qui ne craigne de le perdre et qui ne hasardât sa propre vie pour prolonger cèle d'un aussi bon prince.

Il n'y a personne qui ne bâtisse des châteaux en Espagne.

Dans ces principes, je ne vois rien que l'u-

sage ne condamne, que la morale ne désapprouve et que l'honneur ne défende.

Vous n'avez pas un besoin que je ne partage avec vous, pas une affaire qui ne soit la miène.

5°. De la forme désirante, avec ou sans négation. Dans ces phrases, les pronoms relatifs gouvernent le subjonctif. Exemples:

Je cherche une femme belle, qui soit bien élevée et qui ait de la fortune.

Dites-moi des choses, donnez-moi des raisons qui puissent me convaincre.

Je ne demande point que vous vous retiriez du monde; la retraite n'est point de votre âge; mais je souhaite que vous écoutiez mieux les conseils de l'expérience et que vous vous livriez moins à l'élan de vos passions.

6°. De la forme superlative; comme:

La nature est le seul livre qui nous peigne la grandeur de Dieu.

C'est la seule femme qui puisse me convenir.

C'était l'homme le plus sage que je connusse.

C'est la chose la plus délicate que j'a eue à traiter.

7°. De la forme conditionèle.

Nota. — *Si* gouverne le verbe à l'indicatif. Si le verbe de la supposition est au présent, celui de l'inférence doit être au futur; si le verbe de la supposition est à l'imparfait, celui de l'inférence doit être au conditionel présent; et pour les autres tems de l'indicatif, au conditionel passé. — Exemples:

Si je *reçois* votre lettre, je vous *répondrai.*

Si je *recevais* de ses nouvelles, je vous en *préviendrais.*

S'il *est* certain du succès, il *s'occupera* de l'affaire.

S'il *était* certain de vos dispositions, il *s'occuperait* de vous.

Si je *l'avais su*, je m'en *serais occupé.*

Mais si le verbe de la supposition est suivi du *que* qui doit amener la condition, alors le verbe de la condition doit être au subjonctif, soit que le verbe de l'inférence commence la phrase, soit qu'elle soit commencée par celui de la supposition. — Exemples :

Si j'apprends que votre fils soit arrivé, je vous le ferai savoir.

Si je suis prévenu que ces hommes aillent en ville, je vous le dirai.

Si j'apprenais que ces femmes allassent en ville, je vous le dirais.

Si j'avais su que ces personnes se comportassent ainsi, j'aurais évité de me trouver dans leur société.

J'aurais pour vous tous les égards possibles, si j'étais sûr que vous vous conduisissiez avec la décence qui convient à un homme de votre état.

Certaines locutions conditionèles commencent par un verbe au subjonctif : si l'on employait l'expression conditionèle sousentendue, le verbe serait à l'imparfait comme :

Fussent-ils des ingrats, je ne les en aimerais pas moins.

Me déchirassent-ils les entrailles, je ne pourrais les haïr.

Me donnassiez-vous tout l'or du monde, je ne consentirais à rien.

Dans les phrases conditionèles emphatiques, les relatifs gouvernent le verbe au subjonctif; comme:

Si vous n'avez pitié (ou n'avez pas) de ces infortunés, où trouveront-ils des coeurs qui leur soient propices? des coeurs que leur malheur fasse gémir et dont ils puissent attendre des secours? où trouveront-ils enfin des lieux où ils puissent cacher leur misère?

Si nous ne pardonnons (ou ne pardonnons pas) à ces imprudens, où chercheront-ils un bienfaiteur qui prévière les maux qui les menaçent, qui détourne la vengeance des lois et qui fasse tourner à leur profit les remords qui les agitent.

Si l'on ne rendait pas justice à la bonté du coeur d'un bourru, il ne trouverait jamais des personnes avec lesquèles il sympathisât.

Le *que* précédé de *et*, de *ou* ou de *ni*, que nous employons pour éviter la répétition de *si*, gouverne le subjonctif, même quand il est mis pour la conjonction *que*. — Exemples:

S'il venait et que je fusse sorti, vous lui diriez de revenir.

S'il arrivait qu'il voulût se dédire, prenez-le au mot.

S'il se présente ou qu'il envoie, remettez-lui ou envoyez-lui cète lettre.

S'il vient et qu'il soit pressé, vous m'enverrez chercher.

Ses froideurs vous effraient; mais c'est à tort; car si vous n'êtes pas entré dans ses affaires ou que vous n'en ayez pas dirigé les opérations, vous ne devez rien craindre dans cete circonstance.

8°. Dans la forme emphatique, pour exprimer des voeux, on emploie le subjonctif avec ou sans conjonction; comme:

Puissent vos enfans être aussi bons que vous!

Puissent un jour les puissances reconnaître que le bien général n'est et ne peut être que le produit de l'ensemble du bien particulier!

Que ses enfans soient toujours pour lui ce qu'il a été constamment pour eux!

Que Dieu veuille que vous receviez le prix de vos vertueux sacrifices!

9°. De la forme indéterminée. — Exemples:

A qui que ce soit que nous parlions, nous devons être polis.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse.

Quelque plaisir qui l'occupe, il l'abandonne sur-le-champ dès que son devoir l'appèle.

Quels que fussent ses remords, ils n'effacèrent pas ses crimes.

10°. De la forme affectueuse dans laquèle *que*, mis pour *de ce que*, gouverne le subjonctif. — Exemples:

Elle se plaint *qu'il soit* venu si tard.

Je m'étonne *que* vous *refusiez* cète place.

Ce qui me surprend, c'est qu'on lui *ait* refusé une pension qu'il a bien méritée. (Je suis surpris *qu'on* lui *ait* refusé.....)

Vous êtes bien aise *que* votre fils *reviène* de ses erreurs et *prène* des sentimens plus conformes au rang que sa fortune l'appèle à occuper dans le monde.

Nous sommes au désespoir *que* vous *ayez* fait une pareille démarche.

Nota. — Si le *que* employé pour *de ce que* exige toujours le verbe au subjonctif, *de ce que* au contraire gouverne le verbe à l'indicatif, sans que le sens de la phrase soit changé en rien. — Exemples:

Elle se plaint *de ce qu*'il *est* venu si tard.

Je m'étonne *de ce que* vous *refusez* cète place, etc.

En général la forme du subjonctif est plus élégante dans ces cas.

11°. La conjonction *que ne*, après un membre de phrase négatif, ou qui, par la nature du verbe de l'indicatif, penche vers la négation, peut ramener l'affirmation et tenir lieu des conjonctions — *avant que*, *sans que*, etc.; alors le subjonctif doit suivre; — mais si le premier verbe n'est pas employé négativement ou interrogativement sans négation, l'indicatif doit suivre *ne*. — Exemples:

Cète figure avait tèlement frappé ma soeur qu'elle ne pouvait en détourner les yeux.

Son mari ne disait pas un mot *qu*'elle *n'éclatât* de rire, — ou sans qu'elle éclatât de rire.

Ne prononcez jamais *que* vous *n'ayez* des

preuves. (Sans que vous ayez — à moins que vous n'ayez.)

L'armée était si persuadée de la justesse des opérations de ses généraux, qu'elle ne craignait point les revers.

Je n'étais pas si persuadé de la justesse de leurs opérations, *que* je *ne craignisse* des revers.

Je ne ferai rien *que* vous *ne l'ordonniez*. (Sans que, avant que.....)

Vous ne doutiez pas qu'elle ne *fût* reçue, mais vous craigniez qu'elle *fût* questionnée.

12°. *Si .... que*, dans le sens de tèlement, forme une locution superlative qui demande le subjonctif. — Exemples :

Un homme, *si* petit *qu*'il *soit*, s'il est bien fait, a suffisamment de grâce (quelque petit qu'il soit).

Ces jardins ne sont pas *si* bien barricadés *qu*'ils ne *soient* accessibles.

Ses discours n'ont pas été *si* véhémens *qu*'ils *aient* pu occasioner un pareil scandale.

13°. *Si .... que .... ne* ramène l'affirmation et demande le subjonctif; comme :

Il n'est rien de *si* fort, *que* les choses les plus faibles *ne* puissent détruire.

Il n'est pas *si* sot *qu*'il *ne* sache ménager ses intérêts.

Les filles de ce pays ne sont pas *si* sauvages *qu*'elles *ne* cherchent à plaire.

Il n'est point d'ennemi *si* terrible *qu*'on *ne* puisse vaincre.

Nota. — On remarque aisément que dans ces phrases, il y a ellipse de *pour;* car on pourrait dire: — d'ennemi si terrible *pour* qu'on ne puisse le vaincre. Or *pour que* demande toujours le subjonctif.

Qu'avaient fait ces hommes, *pour que* vous les *maltraitassiez* ainsi?

Il n'attendit pas qu'elle achevât *pour qu*'il avouât son tort. (Dans ce cas l'Euphonie veut qu'on dise *pour avouer* son tort.)

Il faut que vous m'aimiez bien peu *pour que* vous puissiez vous défier de moi.

14°. Lorsque *ne .... que* est employé dans la signification de seulement, il gouverne souvent le verbe au présent de l'infinitif; mais s'il est suivi d'un pronom personnel et d'un pronom relatif, le verbe qui suit est au subjonctif. — Exemples:

Il *ne* fait *que* rire, *que* jaser, *que* se moquer du tiers et du quart.

Je *ne* vois *que lui qui* soit contraire à vos intérêts.

Il *n*'y a *qu'elle qui* vous dise la vérité.

Je *ne* vois *que votre* soeur *qui* se soit conduite avec prudence.

Nous *ne* pouvons vous indiquer *que lui qui* puisse vous tirer d'embarras.

15°. *Ne .... rien, ne personne,* etc., suivi d'un rélatif, veulent le verbe au subjonctif, et cète règle se rattache à cèle qui précède. — Exemples:

Nous *ne* voyons *rien qui* puisse mieux vous convenir.

Je ne connais *personne* à *qui* cela conviène comme à vous.

16°. Les impersonnels *il importe que*, *il convient que*, *il n'y a pas moyen que*, *il vaut mieux que*, gouvernent le subjonctif; comme:

Il importe que vous fassiez.

Il convient que nous allions.

Il n'y avait pas moyen que nous y consentissions.

Il vaut mieux que vous fassiez à votre tête.

L'impersonnel *il est*, avec les adjectifs ci-après et suivi de *que*, gouverne aussi le subjonctif avec ou sans négation. — Exemples:

Il est heureux que cela soit ainsi.

Il n'est pas étonnant qu'elle dise cela.

Il est mortifiant qu'on ait souffert une pareille conduite.

Il est à-propos que vous lui fassiez des excuses.

Il est important, expédient, nécessaire, bienséant, décent, indécent, convenable, agréable, aise, affligeant, beau, cruel, chagrinant, dangereux, dur, disgracieus, facile, difficile, divertissant, doux, douloureus, ennuyeus, glorieus, grâcieus, possible, impossible, sensible, triste, vilain, fatal, juste, injuste, indifférent, honteus, etc.

17°. Des temps du subjonctif par rapport à ceux de l'indicatif. —

1°. Le présent et le futur de l'indicatif demandent le présent du subjonctif, lorsqu'on veut exprimer une action à venir; comme:

Je doute qu'il viène sans être invité.

J'attendrai qu'il viène pour sortir.

Vous serez à Paris avant que je parte.

Vous aurez été à Paris avant qu'il commence son ouvrage.

2°. Ces mêmes tems demandent le parfait du subjonctif, si l'on veut exprimer une action passée par rapport au subjonctif même, comme:

Je doute qu'il ait rempli mes intentions.

Je ne ferai rien qu'il n'ait vu sa femme.

Je ne ferai rien avant qu'il ait vu sa femme.

Il n'aura rien qu'il n'ait consenti à ce que je lui proposai hier.

Exemples d'un verbe passif:

Je ne crois pas qu'il ait été enfermé si long-tems.

Je désire qu'il ait été aussi bien reçu que vous le dites.

Je ne serai pas tranquile qu'il n'ait été désabusé.

Vous ne l'aurez pas jusqu'à ce que votre conduite ait été approuvée de votre père.

3°. L'imparfait de l'indicatif demande l'imparfait du subjonctif, si l'on veut exprimer une action non moins éloignée que cèle de l'indicatif; c'est-à-dire si l'action est permanente, comme:

Le roi *a voulu* que les soldats *concourussent* à tous les honneurs, et que toutes les classes de la société *participassent* aux récompenses que le mérite a droit d'attendre.

On voit dans cet exemple que les actions ex-

primées par *concourir* et *participer* sont permanentes, c'est-à-dire qu'en tout tems cela doit avoir lieu.

4°. Ce même parfait de l'indicatif demande le parfait du subjonctif, si l'action de ce dernier mode est totalement passée; comme:

Les historiens *n'ont* pas *assuré* que les dieux du paganisme *aient été* des hommes.

Bien des gens *n'ont* pas *cru* que les Romains *aient été* si robustes qu'on le prétend.

On voit ici que les actions sont passées, car les dieux ont cessé d'être des hommes, et les Romains n'existent plus.

Exemple d'un verbe passif avec action permanente.

Le roi a ordonné que les soldats fussent (ou soient) traités dans tous les tems avec douceur et avec les égards dûs à leur qualité d'homme.

Exemple d'un verbe passif avec action passée par rapport au subjonctif.

J'ai voulu que ces gens aient été traités de cète manière.

5°. Quand le premier verbe est à l'imparfait, au défini, au plusqueparfait et aux deux conditionels, le verbe en dépendance se met à l'imparfait du subjonctif, si l'on veut exprimer une action présente à l'égard d'un tems passé. — Exemples:

Je ne prévoyais pas que ces gens eussent des lubies.

Nous n'imaginâmes pas qu'elles écrivissent si correctement.

Je n'eusse pas désiré, ou je n'aurais pas dé siré qu'ils se comportassent ainsi.

Si vous aviez été plus juste à mon égard, je n'eusse, ou je n'aurais pas manqué de le reconnaître.

Nous n'avions pas cru jusqu'alors que les plaintes fussent salutaires.

J'avais demandé qu'on s'occupât de mon affaire, on ne le fit point.

Vous désireriez qu'elles vinssent, et vous n'osez pas les inviter.

6°. Ces mêmes tems demandent le plusqueparfait du subjonctif, si l'action exprimée par ce mode est entièrement passée, comme:

Je ne savais pas que ces dames *eussent eu* de pareilles lubies.

Je ne me figurais pas qu'elles *eussent écrit* aussi insolemment.

Je n'aurais pas désiré qu'ils vous eussent fait de si bèles promesses.

Nous n'étions pas informés que vous eussiez appris cète nouvelle.

Je serais fâché qu'elles eussent connu mes intentions.

Exemples de verbes passifs avec action présente:

Je ne savais pas que vous *fussiez aimé* de Julie.

J'ignorais qu'elle *fût recherchée* par votre frère.

J'ai souhaité qu'ils *fussent chéris* de leur père.

Vous désireriez qu'ils *fussent* mieux *élevés*.

Exemples de verbes passifs avec action passée:

Je ne savais pas que vous *eussiez été aimé* de Julie.

J'ignorais jusqu'à présent qu'elle *eût été recherchée* par votre frère.

J'avais ignoré qu'ils *eussent été enfermés* si long-tems.

J'aurais donné tout ce que je possède pour qu'elles *eussent été traitées* plus doucement qu'on ne l'a fait.

J'aurais fait les plus grands sacrifices pour que ces enfans *eussent été* mieux *élevés* qu'ils ne le sont.

7°. Le verbe au présent de l'indicatif demande le second verbe à l'imparfait ou au plusqueparfait quand on met dans la phrase une expression conditionèle; comme:

Il n'est point de femme, quelque laide qu'elle soit, qui ne fût très-mortifiée, si on le lui disait.

Je doute que j'y fusse entré sans votre protection.

Nous pensons que ce que nous venons de dire sur l'emploi du subjonctif suffira à ceux de nos lecteurs qui, au moyen d'une grammaire bien faite, rechercheront les conjonctions qui demandent constamment le verbe au subjonctif, et cèles qui gouvernént le subjonctif ou l'indicatif selon les cas particuliers. Les premières sont au nombre de 25, les secondes au nombre de 8.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

SPÉCULATION LIBÉRALE ET DE BIENFESANCE.

Les Anglais sont le peuple le plus spéculateur du monde; aussi est-ce chez ces grands insulaires que se trouvent les fortunes les plus colossales de l'Europe et peut-être de la terre. Toutes les spéculations ont pour but d'amasser de l'argent, et l'amour de l'argent dessèche souvent le coeur; mais comme ce métal est le grand lévier des améliorations sociales, quand il tombe en des mains philanthropes, il devient une source bienfesante qui ne devrait jamais tarir pour le bien de l'humanité.

Voici une des spéculations les plus louables que les Anglais aient jamais faites.

Les restes du grand homme qui a passé sur l'Europe comme un brillant météore dont l'influence est tantôt bénigne et tantôt dévorante, reposènt à Ste.-Hélène. Là tous les voyageurs qui peuvent aborder un instant ces parages lointains vont, comme en pélerinage, visiter le tombeau de Napoléon. Les

autorités du lieu ont eu l'heureuse idée de faire tourner la curiosité ou la vénération des visiteurs au profit de l'humanité; et c'est-là peut-être le plus bel hommage que l'Angleterre ait pu rendre aux mânes d'un héros qu'elle a cruèlement persécuté pendant sa vie.

Le tombeau modeste du héros, que la postérité seule pourra juger sans passion, est entouré de saules pleureurs, d'ifs et de cyprès, arbres consacrés au deuil,

„Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre."

et les gardiens offrent aux étrangers des parcelles de ces arbres à des prix très-élevés. Le bénéfice résultant de cète petite spéculation sur la mémoire d'un grand homme est affecté à l'entretien d'une école gratuite pour les enfans pauvres de l'île.

Lors du voyage que fit de 1826 à 1829, le *Siniavine*, vaisseau russe commandé par le capitaine Lutke, le Dr. Mertens, naturaliste distingué, qui se trouvait à bord, apporta une ample provision de petites branches cueillies sur les arbres qui bordent la tombe de Napoléon, et ces branches divisées en petites portions ont été accueillies avec une sorte de vénération religieuse par tous ceux à qui l'affection ou le hasard les a départies.

Si la dépouille mortèle de Napoléon repose un jour sous l'un des plus beaux monumens de sa gloire militaire, les enfans pauvres de Ste.-Hélène n'auront pas à se louer du résultat de la révolution de juillet 1830.

AUX MÂNES DE NAPOLÉON.

Après avoir rempli l'univers de son nom,
De ses exploits et de sa gloire,
Napoléon-le-Grand, ce fils de la victoire,
A terminé ses jours dans les fers d'Albion.

Consolez-vous, mânes augustes,
Si vos égaux furent injustes,
La postérité les attend:

Elle redira d'âge en âge,
Au nautonier porté vers le rivage,
Où gît l'éternel monument:

Napoléon sur le char de la gloire
Etait moins grand au sein de la victoire
Qu'il ne le fut sur ces rochers déserts:

En vain l'Europe conjurée
Ici borna sa destinée,
Son nom toujours remplira l'univers.

(Par un vieux soldat de la Garde.)

VERS POUR METTRE SOUS LE BUSTE DE NAPOLÉON.

Grand au sein des succès, plus grand dans l'infortune;
Mortel, il a payé son tribut à la mort;
Héros, son nom survit à la chance commune,
L'oubli ne sera point son sort.

De ses brillans exploits l'impartiale histoire
Portera le récit à la postérité;
Guerrier-législateur, son nom couvert de gloire
A conquis l'immortalité.

(*Par un vieux soldat de sa Garde.*)

Dans un moment ou la peur du choléra transforme des héros en Thersites, il ne doit point paraître singulier que l'on s'occupe de l'épitaphe d'un ami, même de son vivant, quand tant d'hommes illustres, témoin Piron, se sont occupés de la leur. J'ai composé cèle d'un *mien féal* ami, et je vous serais obligé, M. le Rédacteur, si vous vouliez bien l'insérer dans votre Journal; si vous me refusiez, je serais obligé de m'adresser *à Mercure.*

Je vous salue et suis, etc.

ÉPITAPHE DE MON AMI RUCHESEL POUR LORS QU'IL SERA MORT.

Ci-gît mon ami Ruchesel
Qui naquit un jour vers l'Yssel,
Où, pour lui, la nature avare,
Au physique, le fit blême, maigre et fluet;
Au moral, timoré, vétilleux, inquiet,
Et, sous plus d'un rapport, créature bizarre.
Il vécut ici-bas de son petit labeur,
Et fut de son vivant entitré professeur;
Non pas qu'il professât, et ce pour bonne cause;
Car dans l'art des Zeuxis il savait peu de chose.

Du reste homme de bien, et, grâce à sa moitié,
Nul ne l'a soupçonné d'avoir été coiffé,
Si ce n'est toutefois de mainte sote idée.
Mais sur ce point je dois réserver ma pensée,
Persuadé qu'à la mort, il faut, en bon chrétien,
Ne jamais révéler les torts de son prochain.
A cela près, voici ses titres de mémoire:
Il vécut, il mourut. — C'est toute son histoire.

LÉVEILLÉ.

CONSEILS D'UNE MÈRE À SA FILLE.

(Fin.)

Je ne saurais, ma fille, vous recommander assez de réserve dans vos propos; ne vous familiarisez pas avec la médisance; car quel qu'en soit l'objet, il n'est jamais innocent. Le besoin d'amuser la société, souvent le désir d'attirer l'attention, font que l'on se permet un mot sur un absent. On brode sur ce mot; quelquefois la malignité y ajoute un trait piquant. On rit; la conversation s'anime, et, sans sortir des bornes de la décence, on s'amuse. Cela est charmant; c'est un appât pour y revenir. Le lendemain on recommence, car il n'y a que le premier pas qui coûte, et l'habitude de la médisance se forme et devient familière au point de ne pouvoir plus s'en passer. On finit par la considérer comme l'aliment indispensable de la conversation; et alors, pour peu que l'ennui s'en mêle, on se permet une petite calomnie.

Dans cète voie glissante, où s'arrête-t-on? au fond du précipice que l'on s'est creusé soi-même. La calomnie est la rouille qui ronge la société, et le calomniateur est le plus méprisable de tous les êtres.

J'espère, ma chère fille, que je n'aurai pas à craindre pour vous les défauts et les dangers que je vous signale; car je me suis efforcée jusqu'à ce jour de ne vous donner que de bons exemples. Les personnes dont je vous ai permis la fréquentation n'ont pu que seconder mes intentions maternèles, puisque je ne vous ai laissé fréquenter que des gens dont les moeurs, les habitudes et le caractère n'ont rien que de louable. J'espère que le ciel m'accordera encore quelques années de vie qui me sont nécessaires pour achever de former votre coeur et consolider vos principes de manière à n'avoir, pour votre avenir, aucune crainte de l'influence du monde; mais si le sort voulait que vous fussiez privée des tendres soins d'une mère avant que vous puissiez vous suffire à vous-même, prenez la résolution de respecter dans autrui les vertus que je vous enseigne à pratiquer. Ce n'est qu'en honorant les vertus dans les autres, que l'on se fortifie soi-même dans le sentiment des devoirs. Respectez la vieillesse et l'âge mûr; recevez avec reconnaissance les conseils, les remontrances des personnes que l'expérience, l'âge ou le savoir auront mises au-dessus de vous; forcez votre amour-propre à se taire, et surtout domptez l'humeur à laquèle une jeune personne est encline à se livrer lorsque tout ne se plie pas ou à ses caprices

ou à sa volonté, et cela d'autant plus qu'une jeune fille trouve toujours une foule de gens empressés à la flatter. Redoutez les flatteurs; race perverse, semblable au Renard de la fable, vivant aux dépens des sots qui les écoutent. Si vous prêtez l'oreille à leurs discours, ils trouveront délicieuses, admirables, en votre présence, vos moindres actions, toutes vos paroles; mais commes ils ne penseront pas ce qu'ils vous diront, ils seront les premiers à vous tourner en ridicule, dès que vous serez absente; comme s'ils voulaient se venger de leur propre humiliation. En général les discours qui flattent l'amour-propre gâtent les meilleurs caractères. Croyez plutôt les personnes qui se montrent un peu sévères, surtout lorsqu'elles vous reprènent sans humeur; car si elles ne cherchent pas à vous plaire par des paroles agréables, elles vous indiquent les moyens de plaire en acquérant des perfections.

Il faut bien moins de courage, mon enfant, pour prévenir la honte que pour la supporter, comme il est plus facile d'être vertueux avec modération que d'être vicieux avec retenue.

La satisfaction que l'on trouve à faire son devoir en rend la pratique facile, et nous donne, même au sein du malheur, des consolations et des jouissances.

Ayez toujours une conduite naturèle, régulière, sans affectation, sans prétention; une conduite qui vous réponde à vous-même de l'estime de tout le monde et de la bienveillance de tous les gens de

bien. Ne fuyez pas les plaisirs, les spectacles, les grandes réunions; mais gardez-vous de les rechercher avec trop d'empressement. Il ne faut pas tout voir, tout sentir, jouir de tout, pour jouir, sentir et connaître avec avantage. Les jouissances trop fréquentes commencent par inspirer de l'enthousiasme, et finissent par amener le dégoût. Or le dégoût et l'enthousiasme sont également contraires au bonheur, surtout à ce bonheur tranquile, calme, paisible qui ne se trouve que dans la modération et qui doit être la noble ambition d'une *femme bien élevée, sensible et vertueuse.*

Sans vous interdire tout-à-fait la plaisanterie, ne vous la permettez que rarement, et qu'elle soit toujours d'une manière délicate, inoffensive. Il est rare qu'avec la manie de vouloir toujours faire rire, on parviène à se faire solidement estimer.

Ayez moins soin de cacher les défauts d'autrui que de relever les bonnes qualités. Vous brillerez assez, si vous vous attachez à faire ressortir le mérite des autres, sans chercher à vous faire valoir.

Evitez, dans la société, les airs de distraction, car outre qu'un air distrait est offensant, on perd l'avantage de s'instruire. Il faut savoir écouter, voir et réfléchir: surtout que vos questions et vos réponses ne se ressentent jamais de précipitation, et si vous racontez, que ce soit d'une manière naturèle, avec clarté et précision. Ne racontez pas des choses usées, à moins que vous ne vous sentiez assez de talent pour leur donner un air de nouveauté et de

fraîcheur qui lés rende intéressantes; car en parlant, il faut ou plaire ou instruire, à moins de s'exposer à causer de l'ennui; et comme celui qui raconte exige tacitement de l'attention, il faut en toute justice qu'il donne du plaisir ou qu'il inspire de l'intérêt.

Pour justifier mes conseils, vous sentez, ma chère enfant, qu'il est indispensable que vous orniez votre esprit par de bonnes lectures. Pour cela, jusqu'à ce que votre goût soit assez formé, consultez celui de personnes raisonables; car comme toutes les fleurs ne conviènent pas à l'abeille pour composer son miel, de même toutes les lectures ne conviènent pas à la jeunesse pour former son coeur et orner son esprit.

RELATION RAPIDE D'UN VOYAGE AU MEXIQUE.

(Suite.)

La vue de Mexico est véritablement imposante. Cète ville de cent cinquante mile habitans a une étendue considérable. Les nombreuses tours et les dômes des églises s'élèvent avec un air de majesté imposante au-dessus des toits plats et uniformes des maisons, et donnent à l'ensemble un certain grandiose sur lequel l'oeil aime à se fixer.

Mexico est situé dans une grande vallée entourée de hautes montagnes, parmi lesquèles se distinguent le *Popocatepetl*, *l'Izlaccihuatl* et le *Pico-de-*

frailes couverts d'une neige éternèle. A deux lieues de la ville se trouvent les lacs de *Tezcuco* et de *Chalco* qui ne sont séparés l'un de l'autre que par une digue qui est en même tems la grande route; malgré cela ils offrent un phénomène bien remarquable, c'est que le *Tezcuco* a les eaux salées, tandis que le *Chalco* les a douces. La digue, quoique considérable, est l'ouvrage de l'homme; si elle n'existait pas, les eaux mêlées seraient ou douces, ou saumâtres, ou salées dans l'un comme dans l'autre. D'où vient cète différence? J'ai *constaté le fait*, et je laisse à plus savant que moi la recherche et l'explication de la cause.

Ces deux lacs sont bordés de petits volcans éteints et de collines formées de productions volcaniques. Je suis descendu dans le cratère de l'un de ces volcans: je l'ai trouvé parfaitement cultivé et couvert d'une végétation exubérante. Tous ne sont pas dans cet état, au contraire; car la plupart sont dépourvus de toute végétation, ce qui ne contribue pas à la beauté du paysage.

A une lieue de Mexico, on trouve un ancien volcan paré de quelques arbrisseaux rares et rabougris qui croissent au milieu des pierres de diverses couleurs, ce qui donne à cète montagne l'aspect d'une grande ébauche de marquèterie. Cète montagne offre plusieurs cavernes assez vastes qui servent de demeure à de pauvres familles d'Indiens. Ces pauvres gens, qui ne trouvent sur le sol qu'ils habitent aucune des productions nécessaires à l'existence, sont obli-

gés d'aller chercher dans la vallée tout jusqu'à l'eau qu'ils consomment; il n'y a que l'habitude qui puisse leur rendre supportable un genre de vie aussi fatigant.

Nous avions été introduits par un négociant chez le consul des États-Unis qui nous avait parfaitement accueillis; mais nous étant aperçus que le bon traitement qu'il nous fesait n'était pas tout-à-fait désintéressé (il espérait que nous lui consignerions nos marchandises), nous prîmes poliment congé de lui, et nous nous occupâmes de former notre établissement.

Je ne vous fatiguerai point du récit de nos affaires commerciales; cela ne vous intéresserait point, puisque le commerce n'est pas votre partie: je vous dirai seulement que nous en fîmes de bonnes et de mauvaises, et je continuerai à vous entretenir de choses d'un intérêt plus général.

M. B. qui avait quitté la Vera-Cruz quinze jours avant nous, vint nous voir dans notre nouvèle demeure et nous demanda si nous pouvions le loger. Ce fut avec une véritable satisfaction que nous lui accordâmes sa demande, et le lendemain il vint avec son fils prendre possession d'une chambre que nous lui assignâmes. Le gouvernement lui avait donné la permission de faire des recherches sur les antiquités du pays partout où il le jugerait à propos. Il n'était pas homme à négliger une pareille licence, et il en usa amplement. Dans une de ses fouilles, il trouva le vieil idole *Huitzlipoxtli* qui avait été enfoui dans un corridor de l'université.

Cète idole, d'une pierre grisâtre, est une lourde masse d'environ dix pieds de haut. Tout ce qu'une imagination barbare et dépravée peut inventer de hideux est exprimé sur cète figure grossièrement ébauchée. La tête, effroyable de laideur, a quelque chose d'un tigre à la gueule béante; elle repose sur un torse composé de serpens et de quatre bras croisés sur la poitrine. *Huizlipoxtli* étant le dieu de la guerre, cète tête de tigre, ces serpens et les quatre bras ont dû figurer chez les anciens Mexicains la fureur et la force. La statue est assise comme cèle de Jupiter Stator, mais la partie inférieure est plutôt dessinée que sculptée, car les cuisses, les jambes et les pieds ne présentent guère qu'une masse informe.

Tel est à-peu-près le dieu auquel la superstition la plus déplorable a sacrifié tant de victimes humaines. Lorsqu'on le déterra, les Indiens de tout sexe et de tout âge allaient en foule contempler leur sanguinaire *Huizlipoxtli* dont ils ont gardé le souvenir par tradition; mais quoique la pierre ait beaucoup souffert par une sépulture de plus de trois siècles, ses formes hideuses mettaient en fuite les femmes et les enfans.

La ville est très-bèle; les maisons sont régulières, les rues larges, droites et très-propres. On y trouve plusieurs beaux édifices, parmi lesquels on distingue le palais des anciens vice-rois, celui de Cortez, le collège des Mines, l'Université, la Douane et le palais de l'Inquisition qui est maintenant la propriété d'un simple citoyen.

La cathédrale est bèle, mais elle est petite et ne saurait en aucune manière être comparée à nos bèles églises d'Europe; cependant elle renferme d'immenses richesses en ornemens d'or et d'argent. Ce qu'on y voit de plus remarquable est le calendrier des anciens Mexicains consistant en une seule pierre carrée d'une grandeur gigantesque, qui recouvre tout un pan de muraille contre laquèle elle est incrustée. Autour d'un cercle immense, qui peut-être figurait le cycle solaire de ce peuple, on voit une foule de figures bizarres qui, probablement, répondaient au Zodiaque tel que les Mexicains l'entendaient; mais tel qu'il est, il suffirait, ce me semble, pour prouver que ce peuple avait fait dans la science des progrès assez grands pour pouvoir atteindre, dans l'espace de trois siècles et demi, à une perfection que les Mexicains actuels sont loin de posséder.

On voit également auprès de la cathédrale une petite chapelle très-remarquable. C'est la première église que Fernand Cortez érigea dans cète contrée, et par conséquent le plus ancien sanctuaire chrétien du Nouveau-Monde.

Non loin de là se trouve encore la pierre des holocaustes des anciens habitans. Elle était tèlement enfoncée dans le sol qu'on n'apercevait plus que sa surface avec quelques figures en bas-reliefs et la rigole par où s'écoulait le sang des victimes. M. B. la fit dégager tout autour, de sorte que nous pûmes considérer à notre aise la forme de cète antique véritablement intéressante.

Elle est taillée en colonne et a douze pieds environ de diamètre, sur quatre de hauteur. Le fût est tout couvert de sculptures emblématiques très-artistement faites, si l'on tient compte de l'état des arts chez les Mexicains à l'époque de la découverte. M. B. prit un modèle en plâtre de ce monument, ainsi que du calendrier et de l'idole *Huizlipoxtli.*

Les églises, les couvens et les chapelles sont trop nombreux à Mexico pour que j'en entreprène la description.

L'église de la Vierge-Noire de Guadeloupe qui est à une demi-lieue de la capitale, mérite une mention particulière. La légende porte que la Vierge aparut à un pauvre Indien qui était affligé d'une maladie. La Vierge le guérit et disparut; mais à l'endroit où elle s'était montrèe surgît une source d'eau salée sur laquèle on a bâti l'église qui est extrêmement riche. Le dôme est tout couvert de dorure, ainsi que les colonnes qui le supportent. L'autel est de marbre, d'or et d'argent massif, et la source miraculeuse est entourée d'une grille d'argent.

Le jour de la fête de la sainte Patrone, les Indiens y arrivent en foule de toutes les parties du Mexique pour y sacrifier leur *gloco* (la plus petite monnaie du pays), et pour se laver dans l'eau sainte. J'ai vu cète fête : une multitude d'hommes, de femmes, d'enfans tous déguenillés et à demi-nus, *se* pressent autour de la miraculeuse fontaine; mais comme elle ne peut donner accès qu'au plus petit nombre, le reste se répand sur les deux rives du

ruisseau formé par les eaux de la source, lesquels ont été disposés d'une manière convenable au but que l'on s'est proposé, et un lavage général commence. Ceux qui ont fini les premiers font place à d'autres, et la cérémonie dure ainsi presque toute la journée, pendant qu'un prêtre marmotte des *orémus*. J'ai comparé cète institution à cèle par laquèle Mahomet a prescrit les ablutions à ses disciples; malheureusement les Mexicains ne vont à la sainte source qu'une fois l'an; s'ils étaient contraints d'y aller chaque jour, il en résulterait un grand bien, car la propreté est trop peu en honneur dans le pays; et la propreté aurait un effet salutaire sur les mœurs et sur la santé de ce pauvre peuple.

L'hôpital fondé par Cortez est fort bien tenu. On y trouve deux grandes salles bien aérées, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes; et plusieurs chambres séparées pour les personnes atteintes de maladies contagieuses. Dans l'église de l'hôpital et tout auprès de l'autel, on voit un monument en marbre d'un style simple, mais grand; c'est le tombeau qui renferme les restes du grand conquérant, Fernand Cortez. On voulut bien nous l'ouvrir, faveur qu'on n'accorde pas à tout le monde, et que nous dûmes à la considération dont jouit M. le chevalier Rivafinali, Italien, qui nous accompagnait.

Dans un petit coffret en fer, qui se trouve dans le tombeau et que l'on ouvrit aussi, nous vîmes les ossemens de Cortez dont l'authenticité est constatée par des documens soigneusement conservés dans la sacristie. On nous présenta la tête que nous nous

passâmes tour-à-tour, et que nous considérâmes avec cette sorte d'admiration qu'inspirent toujours les restes d'un grand-homme. Je puis donc me vanter d'avoir eu dans les mains la tête du vainqueur de Montezuma et de son malheureux frère Guatimozin; mais s'il fallait juger de son intelligence par le volume de son crâne, on serait forcé de la réduire à des proportions très-exigües; car il ne dépasse pas le volume ordinaire de la tête d'un enfant de dix à douze ans, ce qui me fait présumer que Cortez était un homme de très-petite taille. *Cela ne cadre pas* avec l'idée que, dans ma jeunesse, je m'étais faite de ce conquérant: je le mesurais à ses exploits, et dès-lors je devais en faire un géant; jugez de mon désappointement en voyant devant moi la dépouille d'un pygmée. Au reste c'est là l'histoire de bien des jugemens que l'on porte de loin, sur les personnes comme sur les choses.

Dans la sacristie il y a une autre curiosité d'une nature plus positive; c'est une table de douze pieds de diamètre faite d'une seule planche d'acajou, ce qui donne à l'arbre sur pied au moins quarante pieds de circonférence. Nous ne connaissons guère ces proportions dans notre Europe.

Les Mexicains modernes sont des rejetons de l'Espagne et ils ont conservé beaucoup des moeurs, des usages et des préjugés de leurs ancêtres. Les combats des taureaux sont une de leurs plus vives passions, si on en excepte peut-être la vengeance, passion dont on pourrait mesurer l'intensité en sens

inverse de la civilisation d'un peuple. Il y a deux cirques à Mexico, l'un entouré d'un mur en pierres de taille, l'autre, qui est le plus grand et le seul fréquenté, n'est entouré que d'une cloison en bois. Nous autres en Europe, nous traitons ces sortes d'amusemens de barbares, et au fait ce n'est pas sans raison; mais une fois que nous en avons goûté, nous n'en démordons plus, et nous devenons Espagnols, Mexicains, tout d'un coup. En ma qualité d'étranger, n'ayant pas vu alors les combats de Seville, de Valence et de Madrid, je voulus voir ceux de Mexico; mais seulement une fois, afin de pouvoir dire — *j'ai vu*. J'y fus pris comme tous les autres, et pendant mon séjour dans cète capitale, j'aurais plutôt manqué la messe que la course de taureaux. Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire que je n'y étais pas attiré par l'aspect affligeant des souffrances que l'on fait éprouver aux animaux, que l'on tourmente pour le plaisir de l'homme; cète idée serait avilissante; mais je prenais un vif intérêt à voir des hommes, mes semblables, combattre et vaincre ces animaux terribles, furieux, beaux de force et de rage et luttant d'adresse avec les agiles toréadors (toreros) qui semblent jouer avec le péril et tourner la mort en ridicule. La place des combats est circulaire, et les sièges pour les spectateurs sont des gradins élevés en amphithéâtre, et disposés de manière à pouvoir contenir trente mille spectateurs qui sont séparés des combattans bipèdes et quadrupèdes par deux barrières construites avec de fortes plan-

ches et à huit pieds environ de distance l'une de l'autre. Cète double barrière met les spectateurs en sûreté contre la fureur des taureaux qui d'un bond franchissent quelquefois la première enceinte; mais ils ne peuvent franchir la seconde, parce qu'ils ne peuvent point prendre un nouvel élan. On les fait rentrer dans l'arène par une portelle pratiquée à cet effet*).

Un autre amusement dont les Mexicains sont avides et qui leur coûte beaucoup, c'est le combat des coqs, genre d'amusement exporté d'Angleterre. Il y en a presque tous les jours; mais ayant trouvé ces combats beaucoup moins divertissans que ceux des taureaux, je n'en ai vu qu'un seul. On commence d'abord par exposer à la vue des curieux les deux champions qui doivent combattre, puis on attend que les gageures soient faites entre les spectateurs. Les paris sont nombreux et souvent considérables. Il n'est pas rare d'en voir de cent quadruples (cent onces d'or), mais il y en a de tout étage. Dès que les paris sont faits, on lâche les combattans dans l'arène, et ces petits malheureux combattent avec un acharnement incroyable. Ce genre de plaisir me paraît dégoûtant. On arrache à ces pauvres coqs les ergots que l'on remplace par une sorte d'éperons courbés en faucille et tranchans comme des

*) Voyez au N°. 7, pages 271 à 291 les courses de taureaux en Espagne, par P. Mérimée. Cela nous dispensera de rapporter ici la description que fait M. B. d'un combat à Mexico.

rasoirs. Dès le premier choc, le sang coule de part et d'autre, et pour l'ordinaire, la fin de la querelle est la mort des deux champions: celui qui tombe le premier, sans se relever, perd.

Malgré leur passion pour les spectacles, je crus m'apercevoir que l'amour du jeu était le principal mobile qui attirait les Mexicains à ce genre de combat.

Mexico a deux théâtres où l'on joue chaque soir. L'un est assez vaste et disposé à l'instar des nôtres. L'autre est petit, mesquin, et mérite à-peine le nom de théâtre. On y joue la comédie, l'opéra et même la tragédie; mais les acteurs, les chanteurs, l'orchestre, tout y est détestable. Ajoutez à cela un nuage de fumée à couper au couteau, car tout le monde fume son cigare, même les acteurs sur la scène; et vous aurez une idée du brillant des représentations scéniques de ce pays fort en retard sous tous les rapports de civilisation.

Que vous dirai-je des *Tertullas*, ou assemblées du soir? Une grande salle décorée de quatre murailles qui, parfois, attendent l'honneur du crépissage, dans lesquèles un plancher supérieur est un luxe, voilà le local où la bonne société de Mexico se réunit. Deux ou trois chandelles fichées dans des flambeaux de cuivre jaune, et placées sur des tables, voilà le luminaire. Les dames, d'ordinaire très-parées, forment tapisserie sur une rangée de chaises ou de bancs placés le long des murs, et ne bougent que rarement de leurs siéges. Elles causent avec leur

voisine de droite ou de gauche, ou sont occupées à lorgner quelque *majo*, petit-maître du pays, ou à fumer un cigare, occupation à laquelle elles mettent de l'importance et beaucoup de coquèterie. Les hommes avec leur large sombrero sur la tête, et souvent affublés du manteau castillan, se promènent de long en large, échangeant quelques paroles ou des bouffées de tabac. Quelques-uns jouent aux cartes autour d'une table sans tapis, et les domestiques se promènent à l'instar de leurs maîtres. Quelquefois un *majo* fait résonner, au milieu du bruit général, les cordes d'une mauvaise guitarre. C'est là tout ce qu'offre de mieux le Mexique et surtout Mexico. Que vous en semble? Pensez-vous que nos élégantes et délicates Européènes fissent bone mine au milieu de ces tabagies dignes du pinceau d'un Tenier? N'y menons point nos femmes, Monsieur, et ayons le bon-sens de nous trouver bien dans notre Vieux-Monde.

Une chose très-remarquable, très-intéressante et très-industrieuse, mais née, comme presque tout, des nécessités du lieu, ce sont les jardins flottans que l'on voit en grand nombre sur le lac de *Chalco* à une liene de la capitale. Ces jardins sont établis sur des radeaux formés de grosses poutres jointes ensemble et recouvertes de trois ou quatre pieds de bone terre. La fraîcheur qu'y entretient continuèlement l'eau du lac et la chaleur de l'atmosphère rendent ces jardins extrêmement productifs, de sorte qu'ils suffisent à la consommation de la capitale qu'ils fournissent abondamment d'excelens légumes.

Je vous quitte pour aujourd'hui, mon ami; dans ma prochaine lettre, je vous parlerai encore du climat, des moeurs et des coutumes du pays, de notre situation personnèle et d'autres choses qui peuvent vous intéresser. En attendant, adieu.

Suite.

Dans la capitale, le climat est aussi sain, aussi agréable qu'il est malsain et pernicieux sur les côtes. La saison des pluies commence avec le mois de juin et dure jusqu'à la fin d'octobre. Pendant cète période, il pleut régulièrement tous les jours vers les trois heures de l'après-midi. La pluie tombe à verse, et en moins de cinq minutes les rues, trop plates, sont remplies d'eau au point que, pour traverser d'une maison à une autre, il faut se jucher sur les épaules d'un Indien, qui dans le pays font l'office de Savoyards et de portefaix.

L'hiver est peu intense à Mexico et sur tout le plateau où cète ville est située, mais le froid y est très-sensible; cependant il n'y a que des vieillards très-âgés qui se rappèlent d'avoir vu de la neige dans les rues. Ce qui rend le froid désagréable, c'est la difficulté de le neutraliser par une chaleur artificièle; car on n'y connaît ni les poiles, ni les cheminées. Heureusement cète saison ne dure que deux mois, et l'extrême beauté, les charmes du printems compensent amplement les petits inconvéniens d'un hiver aussi court.

Sur tout le plateau, l'air est très-pur et très-sec; ce qui fait que, bien que partout dans la ville on trouve de l'eau à deux pieds de profondeur, on n'y connaît ni la rouille, ni la moisissure, ni les autres conséquences d'un climat humide, tandis que sur la côte, ces phénomènes sont de véritables fléaux.

Les maladies les plus communes sur le plateau sont la gravelle, la dyssenterie, les fièvres froides, la syphilis et la cécité occasionnée par la cataracte. Sur la côte, et pendant la saison des pluies, la fièvre climatérique et la *vomito-negro* y exercent leurs ravages: les mois de la saison sèche n'y sont point dangereux.

Le Mexique produit d'excelens fruits indigènes et exotiques; mais on n'a pu y acclimater ni la cérise ni la prune, et le raisin toujours acide, y est très-rare. On sent quel vide le défaut de ces trois espèces de fruits doit laisser au Mexique pour un Européen.

Un fruit particulier, très-précieux, et que j'ai aussi trouvé à la Jamaïque, c'est la meèle ou moëlle végétale. Ce fruit est de la grosseur et de la forme d'une figue fraîche, mais il ne faut point le confondre avec le fruit du figuier, car ils diffèrent essentièlement entre eux et par les arbres qui les portent et par les qualités. La moëlle végétale que je ne me rappèle point d'avoir vue décrite quelque part, a un gros noyau autour duquel se trouve une substance verdâtre et mole comme de la bouillie. Cète substance est la chair du fruit, la seule partie manduca-

ble, et elle a cela de particulier que, seule elle a un goût insipide ou négatif, si je puis m'exprimer ainsi; mais en y mêlant un peu de sel, il devient excelent. Ce fruit croît en abondance et est d'une grande ressource dans le pays.

Les ananas y parviènent à une grosseur inconnue en Europe, mais ils n'ont pas le goût délicat qui les rend précieux dans les Indes comme chez nous.

Les Mexicains cultivent aussi l'indigo, la cochenille, le sucre, le café, le maïs. Le froment et l'orge y viènent assez bien, mais l'avoine y est inconnue.

L'aloès y est un objet principal de la culture des fermiers, et on en voit des champs d'une vaste étendue. On en compose une boisson appelée *poulqué*, laquèle sert de breuvage journalier aux riches comme aux pauvres. Lorsque l'aloès commence à pousser la fleur, on en tranche le germe et on recueille avec soin la sève qui en découle avec abondance. On met cète sève dans des outres faites de peaux de boeuf et on la laisse fermenter.

Cète boisson est très-capiteuse; lorsqu'on n'y est point accoutumé, un seul verre suffit pour enivrer. Chez les fermiers on trouve ce breuvage frais, et alors il est fort agréable; mais pour le boire en ville où on le transporte dans les outres de peau de chèvre ou de cochon, dans lesquèles le *poulqué* prend une odeur forte et nauséabonde, il faut être Mexicain ou Espagnol.

Les Mexicains, encore fort arriérés dans la cul-

ture les céréales comme dans tout le reste, moissonnent à la faucille dentelée à la manière des Espagnols, des Portugais et même des Français méridionaux. L'usage de la faux pour couper les grains leur est inconnue, de façon que dix faucilleurs font à peine et péniblement la besogne qu'un seul faucheur fait chez nous comme en se jouant; et tèle est la puissance des préjugés et des vieilles routines chez les peuples ignorans, que je n'ai obtenu que le sourire de la pitié lorsque j'ai voulu faire comprendre à quelques fermiers l'avantage *immense* que notre méthode a sur la leur! Ils ignorent également l'usage du fléau pour *dépier* le grain, qu'ils séparent de l'épi en le fesant trépigner par des chevaux ou des mulets. Cète opération se fait en plein air, sur une aire vaste et préparée à cet effet. Quand la paille est étendue, l'épi en dessus, un valet conduit les chevaux en rond jusqu'à ce que la paille soit hachée menu comme cèle que nous donnons à nos animaux. Les Espagnols n'en usent pas autrement.

Les vivres sont partout d'excelente qualité. La volaille y est bone et abondante, excepté les oies et les canards: je n'y ai pas vu un seul individu de ces deux espèces. La viande de boucherie y est aussi fort bone, et sur la côte le poisson de plusieurs sortes y abonde. Dans les villes, le pain y est d'une excelente qualité; mais dans les vilages on n'en trouve point. Il est remplacé par des galettes de maïs qu'on appèle tortillas, d'un quart de pouce d'épaisseur, que l'on fait cuire sur l'âtre et qui sont

fort bones quand on les mange fraîches. Cête coutume se retrouve en Espagne d'où les Mexicains l'ont tirée.

Les habitans du Mexique sont d'habiles confiseurs, et leurs fruits confits sont supérieurs aux nôtres; mais il faut bien reconnaître qu'ils doivent une partie de leur science à la qualité des matières qu'ils emploient.

Les Créoles et même les Indigènes excèlent dans quelques travaux des mains, principalement dans la broderie en soie sur cuir, dans la passementerie et dans la confection de petites figures en cire qui représentent les costumes du peuple et qui sont exécutées avec beaucoup de délicatesse et de précision.

Le costume national est très-riche et n'est pas dépourvu de goût. Les Créoles portent des culottes courtes en cuir, ouvertes aux genoux et ayant de chaque côté deux bouts pendans en pointe: elles sont richement brodées ou galonées d'or ou d'argent et garnies de boutons de même métal. Sous ce vêtement, ils portent un caleçon de fine toile blanche qui paraît à travers les ouvertures du genou. Autour des jambes, ils portent des lanières de cuir brodées et fixées par des jarretières brillantes: ces lanières descendent jusqu'à la cheville, et quand elles ne sont pas brodées, elles sont garnies de perles ou enrichies de figures imprimées en or ou en argent ainsi que leurs brodequins.

Ils portent une espèce de corset en toile de co-

ton de diverses couleurs, quelquefois en drap, en camelot, et toujours garnis de tresses, ainsi que leur veste à manches. Il ne faut pas oublier l'élégante ceinture espagnole en soie ou en cuir brodé. Les brodequins sont garnis de deux énormes éperons en fer avec de grosses chaînes et des courroies brodées en argent. Quelquefois ces éperons sont garnis de grelots. Un large feutre à forme ronde et plate, bordé de galons d'or ou d'argent, est leur coiffure ordinaire. Ces feutres sont noirs, blancs ou verts. Enfin un manteau, consistant en un morceau de drap fabriqué dans le pays, complète leur ajustement. Ces manteaux sont très-chers, mais ils ont le mérite d'être imperméables. Ils sont sans manches, ouverts sur les côtés, et on le met en passant la tête au travers d'une ouverture pratiquée au milieu. Ainsi que tous les vêtemens, ces manteaux sont chargés de galons, de franges et de perles de cristal; c'est le goût dominant du pays.

Les vêtemens dont je viens de parler sont, vous le sentirez, ceux de la classe aisée; car au Mexique non plus qu'ailleurs, les galons et les broderies d'or et d'argent ne sauraient appartenir qu'à la richesse, et les Mexicains, quoiqu'ils marchent sur un sol qui, sans doute, recouvre d'immenses trésors, sont divisés en deux fractions dont la plus considérable est ou pauvre ou touche aux limites de la misère. Ainsi les classes moins aisées s'habillent comme elles peuvent, mais comme partout chacun singe autant qu'il le peut le luxe de son voisin.

Quant au costume des Indiens, il est fort simple; ils n'ont généralement point de chemise; mais un pantalon de toile et une couverture de laine qu'ils drapent habilement autour de leur corps à l'instar des Arabes ou plutôt des Espagnols, dont sans doute ils ont pris cète habitude.

Les Indiènes se vêtent de toutes les étoffes qu'elles peuvent se procurer, mais les femmes de quelque distinction portent le costume espagnole, robe noire et voile de la même couleur.

Les montagnes du Mexique sont peuplées d'animaux féroces. On y trouve des tigres, des lions et un animal qui tient du loup et du chien. Ce dernièr descend quelquefois dans les vallées pour y enlever des volailles dont il est friand et même de jeunes chevreaux. Les tigres et les lions ne quittent jamais les montagnes: car le gibier, n'y étant jamais chassé par les hommes, s'y multiplie au gré de sa nature et leur fornit, par son abondance, une proie sûre et facile.

Ces animaux sont moins grands, moins forts et bien moins courageux que ceux d'Afrique et d'Asie; ils fuient à l'aspect de l'homme. Les Indiens leur donnent la chasse et leur but principal et peut-être unique, est de leur enlever les pattes qu'ils clouent soigneusement à la porte de leurs demeures. C'est, à leurs yeux, un talisman qui non-seulement doit éloigner le malheur, mais encore attirer la fortune.

Il y a aussi des chiens et des chevaux sauvages. Ces derniers sont très-beaux. Les Indiens les prè-

nent au lacet avec une adresse surprenante, et les vendent pour une bagatelle; mais il faut les dresser, ce qui n'est point facile. L'*armadil* (armadille ou taton), quadrupède des plus singuliers, s'y trouve en abondance. Il est facile à priver et sert à la nourriture. On dit sa chair délicate, mais je n'en ai point mangé.

On trouve grand nombre de crocodiles sur la côte; j'en ai vu de trente pieds de long. Ces amphibies sortent de l'eau pendant les heures les plus chaudes du jour et restent étendus sur le sable où les ardeurs du soleil semblent leur être fort agréables. Ils ont l'ouïe extrêmement fine; car au moindre bruit, ils courent se plonger dans la mer.

Les scorpions, les tarentules et les serpens à sonnettes s'y trouvent en grand nombre. Nous avons eu des nids de scorpions dans notre magasin; mais leur piqûre n'est pas mortèle; cependant elle produit une douleur si vive, que dans le paroxisme on en devient comme enragé. La morsure du serpent à sonnettes n'est pas non plus mortèle, mais cèle de la tarentule tue en peu de minutes.

Il y a au Mexique, comme dans presque tous les pays chauds de l'Amérique, un autre animal extrêmement dangéreux. C'est la *chique* des Antilles, le *tous* des Brésiliens. Il est d'une petitesse extrême, presque imperceptible. Cet insecte se loge facilement dans les chairs, y dépose ses oeufs et cause des ulcères très-dangereux. Dès qu'il a pénétré dans la chair, c'est surtout autour des ongles, il y cause

de fortes démangeaisons, et c'est le moment de s'en délivrer, ce qu'on ne fait point sans douleur; car il faut scarifier la plaie. Le jus du tabac et le suc des herbes fortes sont les meilleurs remèdes, surtout comme préservatifs.

Sur les côtes et dans tous les lieux humides, les cousins, que l'on y trouve par miriades, y sont excessivement incommodes. Ils sont de l'espèce que nous connaissons chez nous, mais plus grands et plus voraces. Leurs piqûres sont très-douloureuses, et sans un *mousquitero*, voile de gaze qui recouvre le lit en forme de pavillon, il serait impossible de goûter une heure de sommeil.

Dans les contrées chaudes, les perroquets y sont aussi nombreux que les étourneaux en Bohème. Ils ne sont point farouches et se laissent approcher d'assez près pour pouvoir jouir de leur babil extrêmement divertissant par les nombreuses modulations de leurs voix. On dirait une foule de sauvages parlant tous à-la-fois un langage inconnu. Placés par troupes sur les arbres, ils produisent un effet magique, autant par leur babil que par la variété des couleurs qui brillent au travers du feuillage.

Le cardinal, petit volatile de la grosseur d'un moineau, est l'un des plus beaux oiseaux qu'il soit possible de voir. Son nom lui vient de son plumage qui est partout du plus beau pourpre. Il y a un autre espèce d'oiseau, semblable pour la forme et pour les habitudes, d'un bleu céleste parfait; mais celui qui l'emporte sur tous, c'est le colibri; vrai

brillant mêlé d'opale, d'émeraude, et d'incarnat, pierre précieuse vivante, plutôt qu'un simple animal. Qu'*il* est beau de le voir voleter sur les fleurs à la manière des abeilles, et plonger dans leur calice son petit bec pour en humer le suc dont il fait sa nourriture! Il ne touche la fleur qu'avec son bec: il se soutient au-dessus par un petit vol précipité, et c'est surtout alors qu'on peut admirer toute la richesse de son plumage.

J'ai eu le plaisir de voir un combat d'une nature toute particulière entre un *colibri et une* araignée porte-croix: quel spectacle ravissant! Le *colibri* paraissait être l'assaillant: il voletait devant la toile avec rapidité, en poussant des cris aigus, et chaque fois que l'insecte fesait un mouvement, le colibri enflé de colère, redoublait ses cris, hérissait tout son plumage, et dans cète attitude il était d'une beauté que rien ne saurait décrire. Il est impossible de connaître cet intéressant animal par la seule description non plus que par les échantillons empaillés dont nos cabinets d'Europe sont ornés. Il faut le voir plein de vie et de mouvement, dans ses habitudes, dans sa rivalité avec ce que la végétation a de plus suave et la lumière de plus brillant. La voix du colibri est d'une force énorme, si on la compare au petit volume de son corps, et son chant est très-agréable. J'en ai eu quatre dans une grande cage; mais la liberté paraît être indispensable à leur existence: ils moururent en peu de tems.

Avant de vous entretenir de ce qui m'est per-

sonnel, il faut que je vous parle d'un phénomène très-commun dans toute l'Amérique méridionale; je veux parler des tremblemens de terre. On en distingue de deux espèces que l'on désigne par *tierra-moto* et *temblor*, que l'on pourrait exprimer par *mouvement de terre* et *tremblement de terre*. Le premier est un balancement uniforme et assez doux, que l'on peut comparer au mouvement d'un berceau; le second, beaucoup plus dangereus, se manifeste par de violentes secousses en diverses directions, accompagnées de bruit souterrain et de forts coups de vent. Ces tremblemens de terre, d'ordinaire peu violens aux environs de Mexico, produisent, mais surtout le *temblôr*, un sentiment pénible sur le physique de l'homme. L'estomac est affecté comme d'une forte indigestion, et les gens d'une constitution faible sont sérieusement indisposés aux approches de ces phénomènes et même quelque tems après qu'ils ont cessé. J'ai été témoin de plusieurs tremblemens de terre pendant mon séjour au Mexique, mais un seul a causé quelques dégats dans le voisinage de la capitale.

Le commencement de notre séjour à Mexico fut très-agréable et notre établissement eut lieu sous les auspices les plus favorables. Comme nous étions les premiers étrangers qui s'établirent à Mexico après son indépendance, car Iturbide venait d'être renversé et emprisoné, nous eûmes occasion de faire de très-bones connaissances, et d'entrer en liaison avec le gouvernement auquel nous louâmes notre bâtiment

pour transporter l'ex-empereur en Europe. Comme la nation n'en voulait point à sa personne, mais seulement à sa qualité éphémère d'empereur, le gouvernement lui permit d'emporter tout son bien sans payer aucun droit. Iturbide en usa largement, car il emporta d'immenses richesses, entre autres plus de cent petites caisses, évidemment remplies d'or et d'argent; car deux hommes vigoureus suffisaient à peine pour en charger une. Outre cela on lui avait décerné le titre de duc avec une pension annuèle de vingt mile piastres; *mais il lui fut défendu* de jamais remettre le pied sur le sol du Mexique, sous peine d'être fusillé à l'instant même. Sa fin tragique est assez connue, et ici je ne puis m'empêcher de consigner une réflexion, c'est qu'il faut que le pouvoir suprême ait un attrait bien puissant, pour s'exposer à une mort inévitable et ignominieuse en tâchant de le reconquérir, lorsque tout invite à jouir sur le sol de l'Europe d'une vie embellie par une immense fortune.

Les républiques sont jalouses, et nous l'éprouvâmes. A peine Iturbide fut-il parti de la Vera-Cruz que le bruit se répandit que nous avions fait un accord avec l'ex-empereur pour que le capitaine ne le transportât point à Livourne, lieu de sa destination, mais bien à la Nouvelle-Orléans, afin qu'il fût à portée de profiter d'une circonstance favorable pour ressaisir l'autorité dans sa patrie. Ce bruit absurde faillit nous être funeste, et notre situation d'agréable qu'elle était, devint dangereuse. La popu-

lace, que ce bruit irritait, s'assembla devant notre maison, et des cris de mort se firent entendre contre *los carajos de la santa liga* —, les coquins de la sainte-alliance; c'est ainsi qu'on nous qualifiait.

Nous n'étions pas aux noces, comme on dit, et nous songions sérieusement à tout abandoner et à chercher notre salut dans la fuite; mais M. S., qui jouissait d'une grande considération auprès des ministres, déclara sur son honneur que ce bruit était faux, qu'il n'avait été inventé que pour nous nuire, et pria le gouvernement de prendre des mesures convenables pour que nous fussions respectés, et qu'on attendît jusqu'à ce qu'on eût la nouvelle de l'arrivée d'Iturbide en Europe. On nous donna un poste d'infanterie pour nous protéger, et la nouvelle du débarquement de l'exilé étant enfin arrivée, nous en fûmes récompensés par un surcroît de considération.

Entre autres connaissances intéressantes que je fis à Mexico, je dois citer Madame Rodriguez, seconde Ninon, qui, à l'âge de cinquante-trois ans, avait conservé une beauté et une fraîcheur de teint dont pourrait s'enorgueillir une jeune Anglaise de vingt ans. Je dis une Anglaise, car elle était blonde, chose rare dans ce pays. Elle avait des yeux d'un bleu céleste très-brillant, relevé par l'iris qui était d'une blancheur parfaite. Son teint d'albâtre était légèrement coloré, ses dents bèles et égales, ses lèvres vermeilles et une taille de nymphe. Ajoutons à cela beaucoup de vivacité et d'esprit et un ton parfait de bone société, ce qui seul aurait suffi pour en faire

une sorte de phénomène au Mexique. De si rares perfections méritaient la conquête d'un empereur, et Iturbide avait porté ses chaînes, quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans. Madame Rodriguez avait deux filles, la comtesse de Regla, bèle, sans pouvoir rivaliser avec sa mère; la seconde, la marquise de Rayas, n'avait aucune prétention à la beauté.

M. Tuggly, né en Suisse, qui était venu au Mexique avec le projet d'y exploiter des mines, me proposa, pour cet objet, une *association que j'eus* le malheur d'accepter. Cète association *fut* la *cause de* mon premier voyage dans l'intérieur; mais remettons la suite à ma prochaine lettre. Adieu.

Nous partîmes le 12 mai, M. Tuggly et moi, pour Guonajuato, endroit le plus fameux pour les mines. Un Polonais, aide-de-camp d'Iturbide, qui se trouvait détenu à Mexico pour avoir parlé en faveur de l'ex-empereur, nous avait vendu deux chevaux pour le transport de nos lits et de nos malles. Nous avions engagé en outre un muletier avec deux bons mulets. Je *m'étais costumé en* Mexicain, parce que ce costume est très-commode en voyage, M. Tuggly *était* en habit européen. Equipés de la sorte et armés chacun de deux pistolets, d'un sabre et d'un poignard, nous arrivâmes le premier jour à *Cuaotillan*, le second à *Tula*, petit endroit très-agréablement situé, et, ainsi que *Cuaotillan*, habité par des Indiens. Nous passâmes la nuit du troisième jour à *Arajo-Sarco*, et le lendemain nous arrivâmes

à *San-Juan-del-Rio*, où, fatigués d'un voyage pénible nous résolumes de nous reposer un jour. Cète petite ville est très-joliment située auprès d'un fleuve sans nom, et qu'on pourrait appeler le fleuve solitaire, car il n'y en a pas d'autre à 4 ou 500 lieues. La pénurie de rivières dans ce vaste pays est une chose remarquable et qui empêchera peut-être le Mexique de devenir jamais un état florissant, à moins qu'on ne viène un jour à y suppléer par des routes en fer. Il n'y a que trois rivières de quelque importance, qui sont: 1°. le Rio dont je viens de parler, 2°. un second dans le Nouveau-Mexique qui confine avec la Californie, et 3°. un troisième dans la province de Tejas; ce dernier marque la frontière entre les états du Mexique et les États-Unis.

Le défaut de rivières empêchera la création de canaux, et lors même qu'on établirait des routes ordinaires dans divers sens, les productions de l'intérieur, le sucre, le café, l'indigo et les bois de teinture et de construction, ne pourraient jamais devenir des objets d'exportation; car les moyens de transport sont si coûteux qu'ils décupleraient le prix des productions. On ne peut exporter avec avantage que les objets qui, dans un petit volume, offrent une grande valeur, tels que la cochenille, la vanille, les pierres précieuses, l'or et l'argent.

J'employai notre journée de repos, à faire la chasse aux oiseaux avec un jeune Indien que j'avais pris pour guide. Ma chasse nous fournit un bon souper, car j'avais tué six pigeons sauvages, qui ne

sont pas plus gros que nos cailles, deux autres *oiseaux* et quatre colibris que, pour la rareté du fait, je voulus faire figurer sur notre table. Ces petits animaux, lorsqu'ils sont rôtis, ne sont guère plus gros qu'une aveline. Leur chair n'est pas friande.

Pendant ma course j'observai deux espèces d'arbres qui m'intéressèrent beaucoup par leurs singulières propriétés. L'un est sans doute ce *bananier* si bien décrit par Delille dans son Paradis perdu:

„Cet arbre qui, connu des peuples Gangarides,
„Etend ses longs rameaux, dont *les bras inclinés*
„Autour du tronc natal ensemble enracinés,
„Remontent vers les cieux en vertes colonnades,
„S'élancent en berceaux, se courbent en arcades,
„Et, déployant dans l'air leur dôme ténébreux,
„Composent à leur père un cortége nombreux.“

Autour du tronc principal, qu'il est impossible de distinguer, les branches, en se recourbant, ont pris racine, et de ces nouveaux troncs en arcades, d'autres branches atteignant le sol ont formé de nouvèles tiges, et de proche en proche, un seul arbre forme un forêt immense et impénétrable. Les branches sont couvertes d'une longue mousse blanchâtre qui pend comme une chevelure et qui contribue singulièrement à augmenter l'épaisseur de ces fourrés. Les troncs de ces arbres sont d'une hauteur et d'une dimension considérables.

L'autre est un arbre magnifique dont je n'ai pu savoir le nom. Son feuillage touffu répand une ombre qui, dans un climat aussi chaud, invite le voya-

geur à s'y reposer. L'envie m'en vint et j'allai m'asseoir au pied de sa tige sur une pelouse du plus beau vert; mais mon petit Indien se hâta de me prévenir que ses exhalaisons sont très-malfaisantes et qu'elles causent une grande chaleur. Quel caprice de la nature!

De *San-Juan-del-Rio*, nous allâmes à *Queretaro*, jolie ville de douze à quinze mile habitans. On y trouve un bel aqueduc qui conduit à la ville l'eau qu'il reçoit à une lieue de distance d'une source qui se trouve sur le versant d'une montagne, à-peu-près à la moitié de sa hauteur. Cet aqueduc est un *opus recticulatum*, construit en pierres carrées, dans le genre de ceux que l'on trouve aux environs de Rome. Ses arcades ont de 60 à 80 pieds de hauteur, et les piliers ont 10 pieds en tous sens. C'est le plus bel aqueduc du pays, et surpasse de beaucoup en beauté celui qui conduit à Mexico les eaux de *Chapultepec*. De *Queretaro* nous allâmes à *Celaya*, à *Salamanca*, et enfin à *Guonajuato*, où nous arrivâmes sans aucun accident digne d'occuper ici une place.

Ce voyage fut des plus fatiguans, car c'était peu avant la saison des pluies, tems le plus chaud de l'année. Le soleil, pendant toute la route, dardait presque à pic sur nos têtes, la terre était aride, les champs brûlés, et nule part l'oeil ne trouvait à se reposer sur une agréable verdure, pour se dédommager des objets maigres et tristes qui nous entouraient.

A *Burras*, bèle ferme à cinq lieues de *Guonajuato*, le paysage commence à devenir plus intéres-

sant. On trouve des vallées bien cultivées et *très-fertiles* qui contrastent merveilleusement avec les montagnes noires et pelées qui les bornent. A trois lieues et demie de *Burras*, on arrive à la petite ville de *Marfil*, dont la situation, moitié sur des rochers, moitié dans une gorge, est à-la-fois romantique et surprenante. Il y a dans cet endroit une douane où l'on visita nos effets. De cet endroit à *Guonajuato*, qui est à une heure et demie de distance, le chemin va toujours en montant entre des rochers et de hautes montagnes, ce qui *fait qu'on ne découvre la* ville que lorsqu'on en est tout près. Cet endroit assez considérable n'est guère habité que par des propriétaires de mines et par des mineurs indiens. La population est d'environ trente mile âmes. Située au milieu des Cordilières, dans une vallée étroite, cète ville n'est entourée que de rochers sur lesquels on aperçoit quelques minces bouquets d'arbres. Le peu de terrain des environs n'est point cultivé, tous les besoins de la vie, légumes, fruits, blé, etc, y sont transportés des fermes du voisinage, et surtout de cèle de *Burras* qui est immense. En revanche partout s'offrent des *mines* et des établissemens pour l'amalgamation *et* la fonte des minérais. Chaque mine a son appartenance indiquée par des bornes que l'on n'ose point dépasser. Une loi à ce spéciale protège les propriétés. Le premier devoir des mineurs est de connaître le terrain sous la terre aussi bien que dessus, et on dit qu'il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient trompés dans ces calculs.

Les mines de *Guonajuato* ont été extrêmement riches, principalement cèle de *Rayas* dont on pesait le minérai pour son aloi d'or contre des piastres monnayées; mais pendant la révolution du Mexique qui a commencé en cet endroit, les mines étant restées abandonnées; elles se sont remplies d'eau, et peuvent être considérées comme perdues.

Beaucoup d'Européens ont contracté avec les propriétaires pour en extraire l'eau au moyen de machines à vapeur, et les exploiter; mais le manque de combustibles rend la chose à-peu-près impossible: il faut y transporter le bois à dos de mulet de sept lieues de distance.

Toutes les mines du pays ne sont pas dans ce cas; car cèles de *Durango*, de *Zacatecas*, de *Luis Polosi*, de *Real-del-Monte* et de *Temascaltepec* sont entourées d'immenses forêts, et cèles des trois derniers endroits donnent de très-beaux revenus, quoiqu'elles ne soient point comparables à cèle de *Rayas*. Les mines de *Durango* et de *Zacatecas*, à 3 et 400 lieues de Mexico, n'ont pas encore été l'objet de spéculations européènes.

A un quart de lieue de *Guonajuato* se trouve la fameuse mine du comte de Valencienne: elle porte le nom de son maître ainsi que le petit vilage qui s'y est formé par les mineurs de cète mine, remarquable par les richesses immenses qui sont sorties de son sein. Pendant quarante années consécutives, elle a valu, à son propriétaire terme moyen, quatre cent mile piastres dures de revenu net. Alors le comte

employait 3000 mineurs. Il y avait dans l'intérieur de la mine dix-sept forges où se fabriquaient tous les ustensiles. De 1794 à 1802, cète mine a livré. . . . . 13,835,380 piastres.
Les frais se montaient à. . . . 8,046,063 „ „

Il restait donc un profit net de 5,789,317 piastres pour neuf années d'exploitation, ou 421,035⅘ piastres par an. Ce calcul résulte de l'inspection que j'ai faite sur les lieux des livres de l'administrateur.

Cète mine a environ *treize cents pieds de profondeur* et la veine se partage en trois rameaux ou filons de 120 à 150 pieds d'épaisseur chacun. On ne s'est jamais donné la peine de construire des piliers en maçonnerie pour soutenir les voûtes; on a laissé d'immenses piles de minérai pour obtenir le même résultat.

Partout où l'on applique la pioche, on trouve de l'argent. Le minérai de Valencienne n'est pas riche, au contraire; mais il est de grande abondance, et cela constituait la richesse du propriétaire.

M. de Humboldt a comparé cète mine avec le fameux Himmelfürst de Freyberg. La Valencienne livrait chaque année 360,000 marcs d'argent; le Himmelfürst en fournit 10,000. La différence est énorme; cependant le minérai de cèle de Saxe contient, à quantité égale, le double d'argent de cèle du Mexique; mais la Valencienne en fournissait 720 mile quintaux par an, et le Himmelfürst n'en fournit que 14000.

La Valencienne a trois puits; celui de San-Antonio a coûté 396,000 piastres, celui de Santo-Cristo de Burgos en a coûté 95,000, et celui de Nuestra-Sinora-de-Guadalupe a coûté la somme énorme de 700,000 piastres. Il est vrai que ce dernier est un véritable chef-d'oeuvre, il descend perpendiculairement jusqu'au fond de la mine, et dans sa forme octogone, il est tout construit en pierres de taille carrées.

J'ai visité deux fois cète mine qui probablement est la première du monde. J'y suis descendu jusqu'à fleur-d'eau, et a cète époque l'eau avait atteint une hauteur de 650 pieds.

L'aspect de la forge m'intéressa vivement. La voûte où elle se trouve est ronde et peut avoir 70 pieds de diamètre sur 100 à 120 pieds de haut. Là travaillaient plusieurs Indiens vêtus d'un simple caleçon, sans chemise, autour d'un grand feu dont les rayons se perdaient dans un clair-obscur magique, et la voûte retentissait sourdement du bruit de leurs coups redoublés. Ce n'était pas l'enfer et ses horreurs, car le calme était empreint sur les traits et dans les habitudes de ces pauvres malheureux; mais c'était tout ce que la brillante imagination des Grecs a pu inventer sur les forges de Vulcain.

Une chose bien digne de l'observation des savans, c'est que dans les mines de ce pays on ne trouve ni ces mofettes, ni ces exhalaisons malfesantes que l'on craint tant dans les mines des autres pays. Les Mexicains n'en ont point d'idée, et c'est un grand avantage pour eux.

La manière dont les Mexicains opèrent l'amalgamation diffère essentièlement de la nôtre; néanmoins leur opération est bien faite, car ils perdent très-peu de mercure et ne laissent aucune parcelle d'argent dans le minérai. Cependant leur science est en défaut quand il s'agit de séparer du minérai les petites parties d'or qui se trouvent mêlées à l'argent. En outre, leurs machines ont cela d'imparfait que lorsque le minérai contient moins de quatre marcs d'argent sur trente quintaux de minérai, ils ne peuvent pas en extraire le *métal. Cète masse,* qu'on appèle *un mouton,* reste alors sans valeur.

Lorsque le minérai est arrivé à la *hacienda de plata,* nom qui désigne les établissemens d'amalgamation, on le soumet à l'action d'un moulin qui l'écrase menu. Quand le minérai a subi cète opération, il prend le nom de *granza,* que l'on met dans les *arastras,* sorte de moulin qui, comme toutes les machines du pays, sont mis en mouvement par des mulets. La construction de ces machines est fort simple. C'est un grand cylindre de bois au travers duquel sont fixées deux grosses poutres en croix qui tournent au milieu d'une aire circulaire de quinze pieds de diamètre, dont le fond est pavé en pierres dures et rondes, et bordée d'une clôture en planches de deux pieds d'élévation; de manière que le tout a l'air d'un grand tonneau dont le fond serait pavé. Aux extrémités des deux poutres, auxquèles les mulets sont attelés, pendent quatre grosses pierres carrées d'une roche très-dure et qui pèsent de

six à huit quintaux chacune. Ces pierres moulent les grains, déja mêlés avec du magistral, du mercure et couverts d'eau, jusqu'à ce que le tout ne forme plus qu'une pâte bien manipulée. Cète opération dure vingt-quatre heures sans interruption. Quand cela est fait, on met cète mixion (*lama*) dans le *patio* ou cour de la *hacienda*, laquèle est pavée en pierres carrées, dures et bien cimentées, puis on en forme des tourteaux (*tortas*) que l'on fait piétiner par des mulets pendant trente à quarante jours, jusqu'à ce que la masse est aussi mole que de la bouillie.

Après cète longue opération, on jète cète substance liquide dans une cuve au milieu de laquèle tourne une roue à aîlerons. Cète cuve communique à deux autres pareilles, mais sans roue à l'intérieur. Dans la première, on fait affluer de l'eau qui la tient toujours pleine, pendant que la roue remue sans cesse la masse dont les parties terreuses surnagent et fuient par dessus, tandis que les parties métalliques, plus pesantes, se précipitent au fond. Cète machine s'appèle *el lavadero* (le lavoir). Au bout de trois jours, on laisse écouler l'eau et on ramasse l'argent que des indiens relavent encore soigneusement dans des vannettes de bois. Quand le lavage est complet, on sépare l'argent du mercure. Pour cet effet, on met la masse, tèle qu'elle sort du *lavadero*, dans des cases de 12 à 18 pouces de diamètre et d'autant de profondeur, au fond desquèles on a pratique une ouverture ronde d'un pouce ou un pouce

et demi sous laquèle se trouve un chaudron dans lequel on fait affluer de l'eau. Ensuite on recouvre l'argent d'une cloche de fer du poids de quatre quintaux dont on mastique les bords, après quoi on fait un grand feu tout autour. La chaleur détache le mercure qui s'écoule dans les chaudrons où il reprend sa forme et ses qualités. On n'en perd dans l'opération que de 6 à 8 pour cent. Enfin l'argent est fondu en lingots de 135 marcs, mais quoiqu'il y ait à *Guonajuato* un hôtel des monnaies, on préfère envoyer les lingots à Mexico où ils sont mieux monnayés. On frappe huit et demi piastres au marc fin, et dans le tems où toutes les mines du pays étaient florissantes, on monnayait à Mexico seul plus de vingt milions de piastres par an. Le transport des lingots de *Guonajuato* à Mexico est assez coûteux; chaque mulet porte quatre barres; chaque barre coûte trois piastres de port, et autant pour le convoi.

Nous visitâmes, M. Tuggly et moi, une quantité de mines abandonnées pour en trouver une digne de lui sacrifier nos travaux et notre argent. Nous fîmes pour cet objet une excursion à *Villa-de-Léon*, vilage considérable entièrement habité par des Indiens et situé à douze lieues de *Guonajuato*. Pendant long-tems toutes nos recherches furent vaines, et nous pensions déja à retourner à Mexico, lorsqu'on nous offrit cèle de *San-Cayetan* appartenant à un Monsieur Palacios et tout près de la Valencienne.

Cète mine avait été peu exploitée; elle n'avait que cent pieds de profondeur et vingt pieds d'eau.

Le minérai que nous fîmes détacher de la veine était excessivement riche, au point que tous nos amis en furent dans l'étonnement. Alléchés par cet appât, nous contractâmes avec le propriétaire pour l'espace de vingt ans.

Il faut vous dire ici qu'aucun étranger ne peut exploiter des mines abandonnées, sans contracter avec le possesseur, ce qui n'est pas le cas pour les naturels ni pour les étrangers naturalisés qui, lorsqu'ils trouvent une mine abandonné, peuvent s'en emparer, et en l'exploitant, ils en deviènent propriétaires, sans que le possesseur primitif puisse troubler en rien le nouvel occupant. Cela fait que les propriétaires des grandes mines riches continuent l'exploitation avec peu de mineurs; car il suffit qu'un seul ouvrier y travaille, pour en conserver la propriété.

Après avoir conclu le marché avec M. Palacios, nous louâmes un vaste établissement pour l'amalgamation, car notre but principal était d'opérer sur des minérais qu'on trouve toujours à se procurer en vente publique, et généralement à très-bon marché. Ces sortes de spéculations sont très-avantageuses et bien des gens y ont fait une brillante fortune. Nous louâmes l'établissement pour dix ans.

Ayant tout arrangé, je laissai mon associé à *Guonajuato* comme administrateur de mes écus, et comme la saison des pluies avait déja commencé, ne me souciant pas de prendre un bain pendant toute la durée du chemin, je louai au curé de *Burras* une

